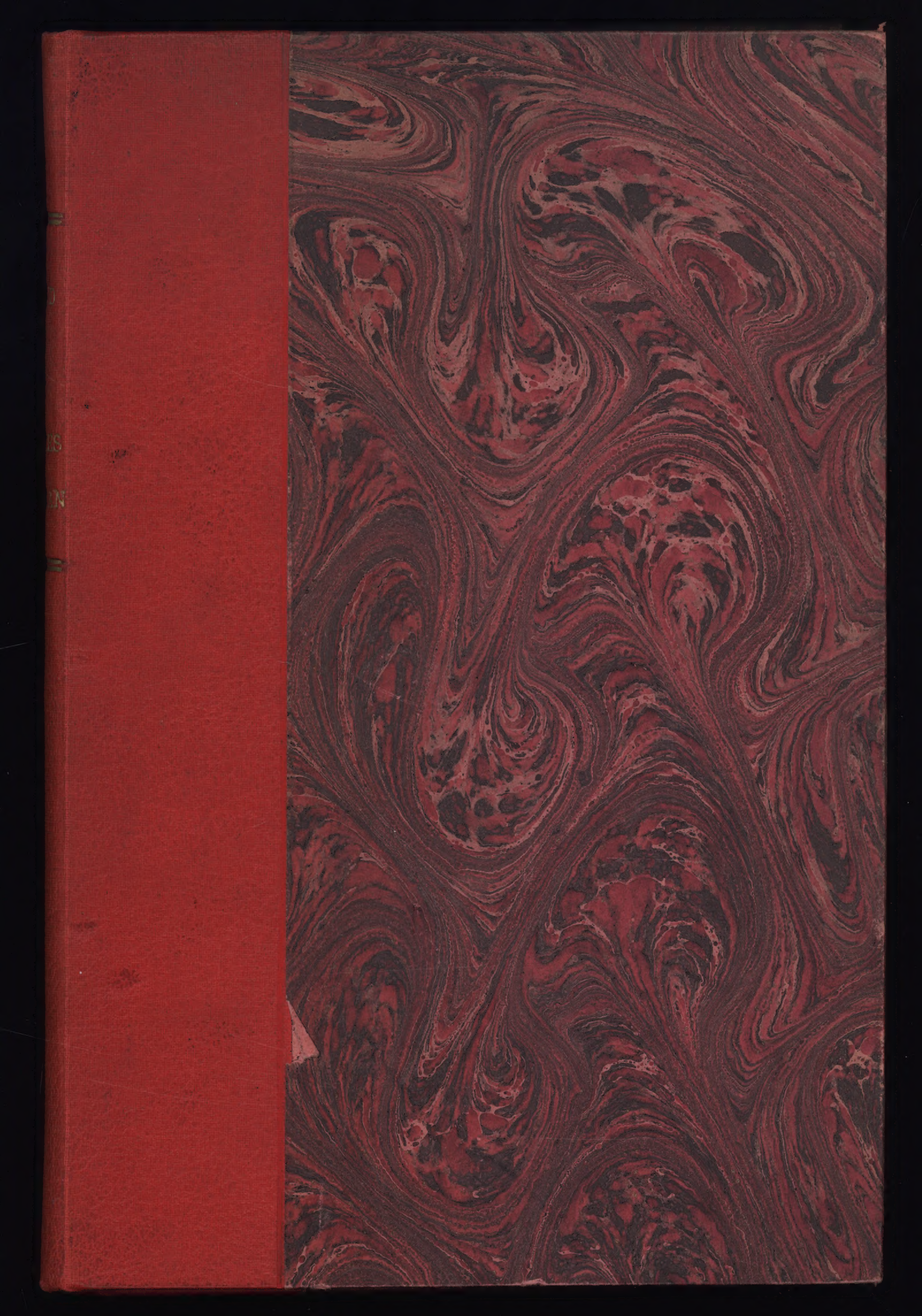
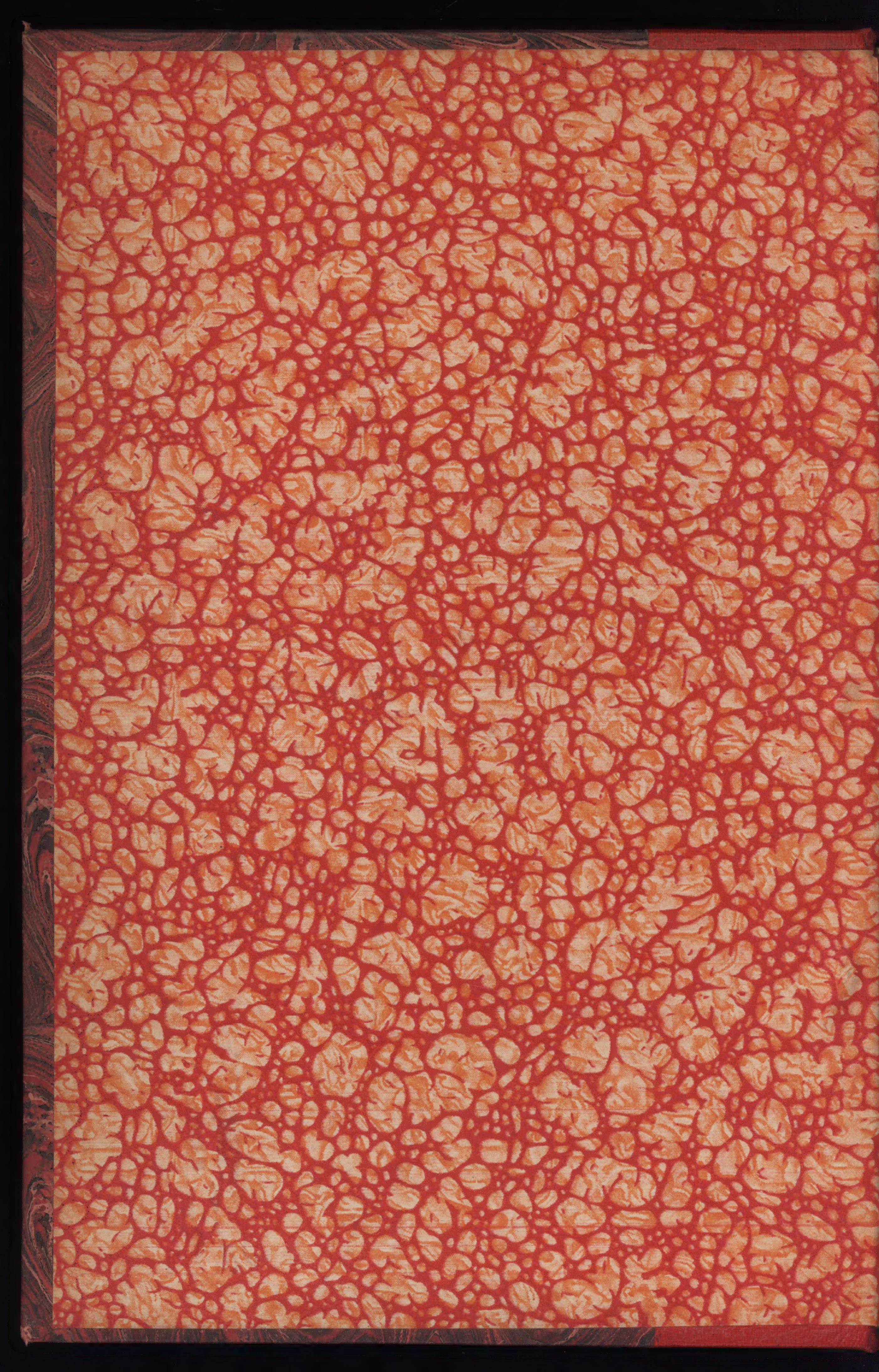
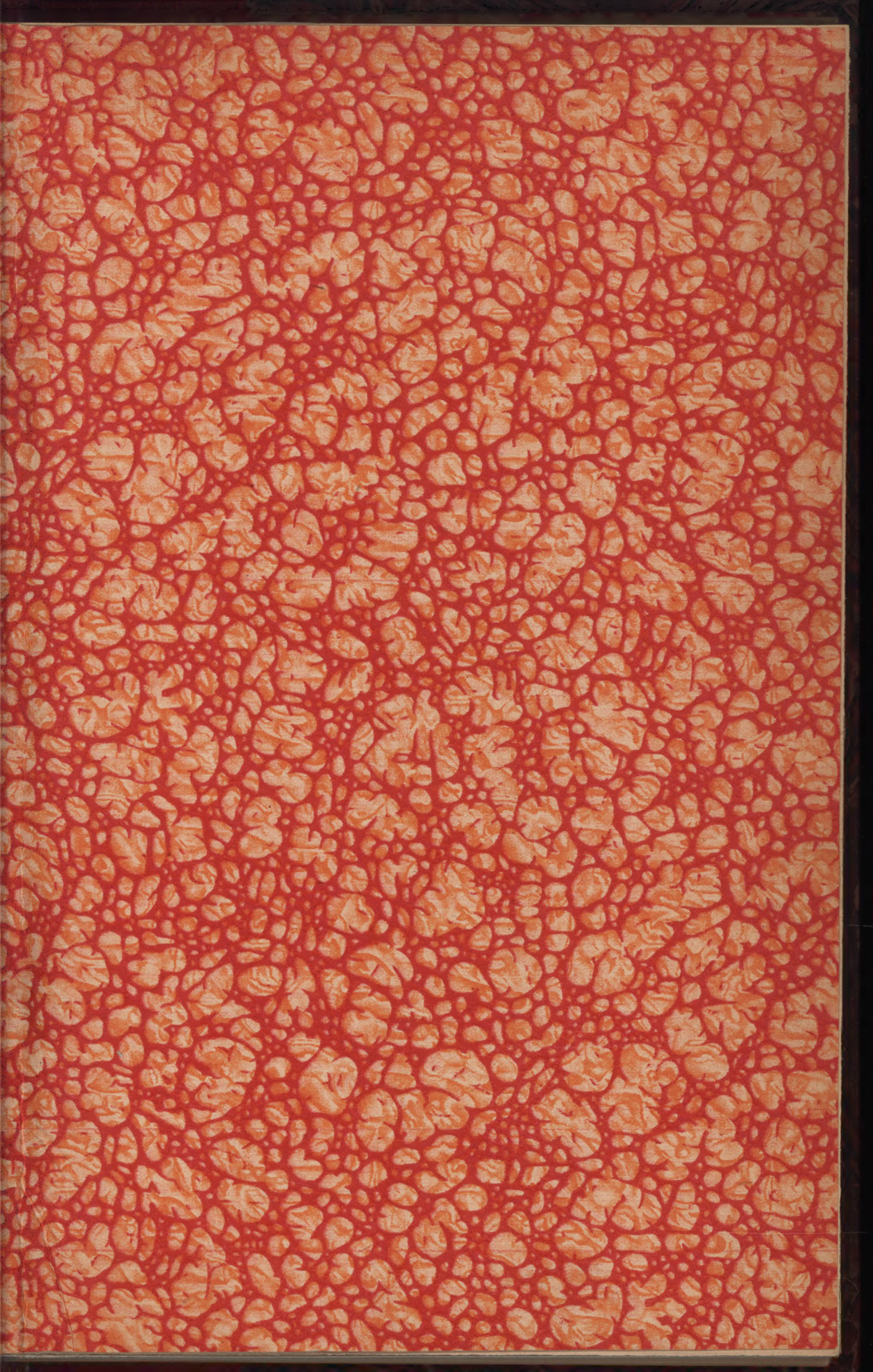






Emile Baillaud.

Sur les routes du Soudan

Illustrations hors texte

de MM. Edouard Mérite *et* Joseph de La Nézière,
de la mission de Trentinian.



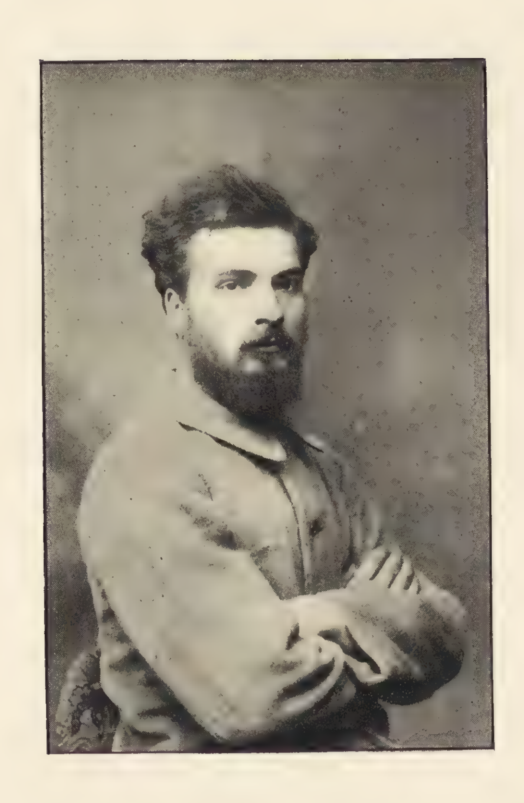
TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
45, RUE DES TOURNEURS, 45

—

1902

SUR LES ROUTES

DU SOUDAN



Emile Baillaud.

ÉMILE BAILLAUD.

Sur les routes du Soudan

ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

de MM. EDOUARD MÉRITE et JOSEPH DE LA NÉZIÈRE,
de la mission de Trentinian.



TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
45, RUE DES TOURNEURS, 45

1902

AUX MIENS

THE GETTY CENTER
LIBRARY

Nous ne voulons pas laisser paraître ce livre sans offrir un témoignage d'humble gratitude à tous ceux qui nous ont apporté leur précieux concours : M. Camille Guy, grâce à qui M. le Ministre des Colonies a bien voulu songer à nous ; M. G. Bonvalot, qui a eu la bonté de nous aider des ressources et de l'appui du comité Dupleix ; M. le général de Trentinian, à qui nous devons d'avoir pu circuler dans les grandes plaines africaines avec une aisance sans pareille. Nous sommes surtout reconnaissant à ce dernier de nous avoir montré comment une méthode merveilleuse, unie à une abnégation entière, pouvait faire des Français, lorsqu'ils le veulent, les meilleurs des colonisateurs.

Notre ami A. Chevalier voudra-t-il nous laisser dire combien ses conseils nous ont été précieux pendant les courts instants où nous avons voyagé ensemble et comment son étonnante facilité d'observation nous a préservé de bien des erreurs?

Enfin, mes chers compagnons de route Edouard Mérite et Joseph de La Nézière m'en voudraient si je les remerciais trop d'avoir gracieusement transformé en une véritable œuvre d'art ce livre, sorti des presses de la maison

Edouard Privat, dont l'éloge n'est plus à faire. Ils me permettront de dire ici que c'est très probablement la première fois que des documents exacts, obtenus autrement qu'à l'aide de la simple photographie, ont été publiés sur l'Afrique centrale. Tous ceux qui en ont connu les fleuves et les plaines les sentiront revivre dans leurs dessins. Tout le monde en goûtera le charme.

Les événements qui se sont écoulés depuis que ce livre a été écrit, au retour de notre voyage au Soudan, ont confirmé la plupart de nos conclusions. Nous espérons qu'il n'aura cependant pas seulement un intérêt rétrospectif, mais que l'on voudra bien le considérer comme un essai nouveau vers la compréhension de peuples que l'on a trop longtemps tenus pour de simples barbares.

Les hommes de l'Afrique tropicale diffèrent presque autant des sauvages de la forêt équatoriale que nous-mêmes, et c'est leur civilisation que nous avons voulu faire un peu connaître.

On a jusqu'ici bien mal jugé ces peuples. La plus grave erreur a été de leur nier toute faculté de travail. Ce livre contribuera peut-être à détruire cette légende. Nous devons dire aussi que, pendant de longs mois, nous venons, non plus seulement de voyager et vivre au milieu des noirs, mais de travailler avec eux à créer une plantation et que nous n'avons rien eu à leur reprocher. Les résultats, à ce point de vue, ont été tels que nous considérons aujourd'hui qu'il n'y a pas, d'une façon générale, en Afrique tropicale, de question de la main-d'œuvre.

Les difficultés de pénétration ont fait que nous avons dû nous installer à la côte, en Guinée française; mais il est

bien certain que dans l'intérieur nous aurions trouvé encore de bien plus grandes facilités de travail.

Cette pénétration vers l'intérieur n'a avancé que du côté du Sénégal et des embouchures du Niger. Le chemin de fer de Kayes au Niger approche de sa fin. Il paraît malheureusement indispensable de relier ce tronçon à la côte, car le Sénégal s'enlise de plus en plus. Cette mesure devient d'autant plus urgente que le chemin de fer de la Guinée, en faveur duquel nous plaidons à la fin de ce livre, ne semble pas près d'aboutir. Il ne pouvait être fait que par la métropole; elle s'en est désintéressée; il est fort à craindre que ce chemin de fer n'éprouve les vicissitudes du chemin de fer du Sénégal au Niger.

Le capitaine Lenfant vient de faire remonter, par l'embouchure du Niger, toute une flotille de ravitaillement et a ainsi détruit la légende des rapides infranchissables à Boussa. De même, nous n'avions éprouvé aucune difficulté à franchir ceux du moyen Niger. Il faut attendre le retour de cet officier pour connaître le véritable parti que nous pourrons tirer de cette voie nouvelle. Quoi qu'il en soit, le moment approche de plus en plus où nous pourrons exploiter notre Soudan comme les Américains le Far West.

Nous osons espérer que l'on ne reproduira pas, à l'égard de ce beau pays, les erreurs commises ailleurs. Nous expliquons dans nos conclusions le danger du système des grandes concessions et comment elles portent en elles-mêmes leur condamnation. Leur échec au Congo est une confirmation saisissante de ce que nous avancions, et il est peut-être permis de penser que l'on s'en tiendra là, en laissant faire la libre initiative.

Il n'y a pas de fortunes toutes faites au Soudan.

Aussi bien, ce qui doit attirer ceux qui se sentent la force d'aller vers ces terres lointaines, ce n'est pas l'attrait de la vie que l'on y mène, celui des grandes chevauchées, des chasses fantastiques, de l'imprévu des aventures : la brousse a des âpretés assez grandes pour arrêter ceux qui ne voudraient vivre que d'elle.

Ce n'est pas non plus la griserie des nuits tropicales, le charme des grands fleuves sur lesquels on erre comme dans un rêve, la joie de la vie libre au milieu des bois et des plaines : ces jouissances égoïstes, quelque pures qu'elles soient, seraient sacrilèges devant l'angoisse des êtres aimés qui sont au loin.

Ce qui doit appeler vers la grande terre ceux qui dédaignent les artifices civilisés, c'est de songer qu'ils seront sûrs ainsi d'accomplir pleinement leur devoir social et que leur vie aura pour but d'élargir l'œuvre de l'humanité.

Toulouse, 12 janvier 1902.

INTRODUCTION

M. le Ministre des Colonies a bien voulu me charger, à la fin de l'année 1898, d'aller étudier les conditions d'application des méthodes et des procédés modernes à la mise en valeur des pays du Soudan français.

Au même moment, M. le général de Trentinian organisait une mission technique en vue de dresser le catalogue des richesses économiques des pays qu'il administrait. Ma tâche se trouvait simplifiée. Il appartenait aux ingénieurs et aux savants de la mission de déterminer les produits que l'on peut retirer du Soudan. Je devais examiner quel est le propre de la vie économique de ce pays, l'activité qui y règne; rechercher quelles sont les qualités productrices des peuples soudanais, étudier les relations commerciales qu'ils ont entre eux; déterminer les grandes lignes que suit leur commerce.

M. le général de Trentinian voulut bien me demander d'étendre mes investigations et de rechercher quelles étaient les relations du Soudan français avec les territoires qui dépendaient alors de la compagnie du Niger. Je dus, ainsi, parcourir la partie la plus importante de notre colonie. Ce sont les résultats de ce voyage que je viens faire connaître.

Avant d'expliquer comment j'ai cru devoir poursuivre ma mission, je voudrais caractériser en quelques mots les pays que je devais parcourir et qui constituent, en partie, ce qui, jusqu'à ces derniers temps, formait le Soudan français.

L'Afrique occidentale a été découpée par les conventions internationales récentes en une série de divisions. Notre administration a divisé à son tour la part qui nous revenait en une série de colonies. L'une d'elles est notre Soudan. Il semble que, du cap Juby aux embouchures du Niger, toutes les colonies de la côte ne fassent qu'un tout avec cette grande terre. Y a-t-il là quelque chose de réel? l'Afrique occidentale a-t-elle une unité, ou bien y a-t-il des caractères qui font de notre Soudan un pays distinct des autres et ayant en propre une existence géographique et économique?

Il y a lieu de distinguer.

Si l'on veut parler du Soudan tel qu'il a été déterminé au fur et à mesure de la conquête et des traités, il est bien certain, à ce point de vue, qu'en ses frontières il n'y a rien qui le différencie des colonies qui l'avoisinent. Mais le Soudan français n'est pas simplement une entité administrative si on le considère dans le sens où je le définis : « les pays du Niger français. »

Le grand fleuve africain a déterminé un ensemble de contrées qui, réunies, ont leur vie propre. Les terres arrosées par le Niger reçoivent de lui une certaine unité. Les races qui habitent la Boucle peuvent différer profondément, comme les Maures des Mossis, les Touaregs des Bambaras, les Songhays des Foulbés; quelque paradoxal que cela puisse sembler, leurs vies se pénètrent. Parmi les peuples du Soudan, il n'en est peut-être point qui soient

autochtones; ils ont été en contact dans leurs migrations; ils se sont heurtés dans les luttes qui les ont asservis tour à tour les uns aux autres; quelles qu'aient été leurs manières d'être et leurs destinées, il semble que le fleuve ait créé un lien entre eux.

Pour bien se rendre compte de cette unité des terres du Niger, il faut éliminer avec soin toutes celles qui ne dépendent point du grand fleuve.

Il est facile de voir que les régions humides qui s'étendent de la grande forêt de Libéria aux terres des Achantis se distinguent, par la nature de leur climat, de celles du Niger; il en est de même pour le Sahara, dans la partie qui se trouve au nord du fleuve. La question est plus compliquée pour les terres qui sont arrosées par les eaux du Sénégal.

Mais il suffit de les parcourir pour voir combien elles diffèrent. Les eaux du Sénégal sortent des hauts plateaux bossués qui vont jusqu'au Niger et qui isolent les deux fleuves ainsi que les contrées qu'ils arrosent. Toute la partie de l'Afrique occidentale située au sud-ouest du Niger et comprise entre la mer et une ligne allant de Yamina à Nioro ne dépend point du fleuve et n'a pas le caractère des contrées nigériennes. De ce que, jusqu'ici, la voie d'accès au Niger a été le Sénégal, ceux qui n'ont vu que ces terres du Sénégal ont jugé le Soudan d'après elles et l'ont mal jugé.

Ce que je tâcherai d'établir dans cette étude, c'est comment les terres qui ne dépendent que du grand fleuve se relient les unes aux autres, comment en les étudiant séparément on est obligé d'y songer constamment, comment cette unité doit se traduire dans les rapports que nous avons et pourrons avoir avec elles.

Le Soudan, tel que je l'ai défini, est soumis à un régime climatérique unique : celui de la zone tropicale qui comprend deux grandes saisons, la saison sèche et la saison des pluies. Ce n'est point un climat humide, et il diffère profondément par là du climat de la bande de terre de 4 ou 500 kilomètres de largeur qui s'étend le long de la côte de la Casomance au Togo, et de la zone équatoriale. En outre, la composition géologique est partout la même : une couche argileuse reposant sur un lit ferrugineux.

De cette unité de climat et de terres découle une unité de cultures. C'est la même graminée, le sorgho, qui pousse partout et qui forme le fonds de l'alimentation des indigènes.

Il ne faut point cependant en conclure que le pays soit partout également riche et n'ait qu'une sorte de richesse. Le Niger est une des causes d'inégalité, et la plus grande. M. Félix Dubois a comparé les terres des rives du Niger aux plaines égyptiennes. Il n'y a là, au point de vue absolu, rien d'exagéré. Les deltas intérieurs, c'est-à-dire les terres inondées par le fleuve, sont d'une fertilité très grande, et les alluvions du Niger entretiennent la fertilité des terres. De ce fait, la culture est intensive ; à celle du sorgho s'ajoute, ou même parfois se substitue, celle du riz, et cela en des quantités bien supérieures à ce qui est nécessaire pour l'alimentation des habitants de ces terres.

Une autre cause de l'inégalité dans l'intensité des cultures vient des différences qu'il y a dans l'état ou la nature des populations.

Il est des pays qui, comme ceux du Sud, n'ont pas pu depuis de longues années cultiver leurs lougans, à la suite des razzias des chefs de bande. Ailleurs, la ruine n'a pas

été aussi grande, mais la population a été décimée, et la main-d'œuvre n'a pas été suffisante pour les cultures. Enfin, dans certaines contrées, les troupeaux s'élèvent avec une grande facilité, et difficilement dans d'autres.

Il ne faut pas oublier, en outre, que les tribus nomades, les Maures et les Touaregs, ne s'adonnent pas à la culture et qu'elles vivent des récoltes des peuples sédentaires.

Ces différences sont l'origine de toute une activité commerciale.

Dans tout le Soudan, la plus grande partie des indigènes s'habillent avec les tissus qu'ils fabriquent eux-mêmes, soit avec la laine de leurs troupeaux, soit surtout avec le coton. Il n'est pour ainsi dire pas de village qui n'ait ses champs de textiles, et pendant la saison sèche, seul le grincement des petits métiers vient troubler le silence qui plane au-dessus des cases, sous la grande lumière. Il n'en est pas moins vrai qu'il est des régions où le coton pousse mieux que dans d'autres, peut-être parce qu'il est mieux cultivé; que certaines contrées réunissent les plus habiles tisserands et font des tissus renommés, comme ceux du Massina et de Dori. Au commerce des grains, des troupeaux et des divers condiments vient s'ajouter celui des étoffes et des filets.

Deux produits viennent augmenter l'activité économique, et peut-être jouent le rôle le plus important : le sel du Sahara et les kolas de la région du sud. Grâce à eux, ces contrées, que nous avons vues pauvres en graines et en troupeaux, peuvent se procurer ces denrées par toute une série de transformations et d'intermédiaires.

Enfin, le commerce européen vient jouer son rôle. On peut dire d'une façon générale qu'un seul produit est apporté par les blancs : les tissus. Ce que les Européens

retirent du Soudan, c'est de la gomme, du numéraire et, de la partie sud, du caoutchouc.

Pour être complet, il faut faire intervenir, en outre, le commerce des captifs; mais c'est là une matière assez délicate, car outre que ce négoce est assez difficile à contrôler, il tend de plus en plus à disparaître et à devenir un souvenir du passé. Si l'on veut se rendre compte des raisons de la situation ou de la prépondérance de certains marchés sur d'autres, c'est très souvent l'influence de ce commerce qu'il faut faire intervenir, et, le plus souvent, c'est une influence qui ne se fait pour ainsi dire plus sentir que l'on est obligé de rechercher.

Je me suis proposé pendant mon voyage, en même temps que de préciser les caractères économiques des peuples que je devais rencontrer, de déterminer les points d'application et l'importance de cette activité dont je viens d'esquisser les grandes lignes. Le long des sentes des Dioulas et sur les marchés, nous apparaîtra ce caractère d'unité que nous attribuons aux pays du Niger français.

La synthèse de mes recherches est une carte économique que je suis parvenu à dresser et dont cet ouvrage va être pour ainsi dire l'explication.

Il m'a paru que les questions que je devais éclaircir pour mener à bien cette enquête étaient assez nombreuses et délicates pour absorber tous mes efforts. J'ai cru devoir concentrer mes études et ne point les éparpiller sur des sujets divers. Je regarde comme fausse la formule qui consiste à dire que le voyageur doit examiner tout ce qui se rattache aux pays qu'il traverse et aux peuples qu'il rencontre. Les connaissances d'un homme sont limitées, et l'on ne sait voir que ce qui se rattache à ce que l'on connaît;

en outre, à moins de faire de très longs séjours, le temps absorbé par le voyage lui-même est tel que, si l'on disperse ses investigations, on est sûr de ne rien pouvoir mener à bonne fin.

Pour moi, j'ai borné mes études à celles des phénomènes économiques, qui sont si complexes. J'ai cru ainsi mieux servir la France qu'en procédant comme les explorateurs africains l'ont fait si souvent jusqu'ici. Il est temps que la géographie se spécialise.

J'ai donné cependant dans ce livre le récit de mon voyage. Il m'eût été souvent difficile de faire œuvre uniquement didactique, et souvent les phénomènes économiques ne se détachaient pas encore assez de la vie des peuples que je rencontrais pour qu'il me fût possible de les décrire sans montrer ce que je savais de cette vie par l'impression qu'elle m'avait laissée.

On sera peut-être étonné de me voir attacher de l'importance à des mouvements commerciaux qui sembleront minimes comparés à ceux de notre vie moderne. Lorsque je parlerai de grands courants, de marchés considérables, on trouvera que les chiffres d'affaires que je leur attribue ne répondent guère à cette prétendue importance.

Il y a là matière à confusion. Nous verrons très souvent, dans le cours de cette étude, les phénomènes économiques apparaître dans leur plus grande simplicité, au point que, souvent, il y aura là comme une sorte de démonstration expérimentale des principes sur lesquels ils reposent. C'est ainsi que, en étudiant le marché de Nioro, nous verrons comment se crée une monnaie de compte, et que nous suivrons, d'une façon fort simple, en examinant le fonctionnement de la place de Tombouctou, le mécanisme d'une crise

économique avec ses causes et ses conséquences. De même que nous décomposerons facilement ces phénomènes, grâce à leur nature en quelque sorte primitive, de même nous devrons les considérer en cet état pour en apprécier l'importance. Si, par exemple, nous disons que, pendant l'année 1898, il s'est exporté de Nioro 800 tonnes de grains, il semblera qu'il n'y a là rien de fort remarquable : c'est le chargement d'un petit trois-mâts. Mais si l'on considère que 6,000 chameaux ont été nécessaires au Soudan pour emporter cette denrée, on comprendra qu'il y ait là un mouvement de quelque importance. De même, si nous montrons que les 50,000 barres de sel qui sont sorties de Tombouctou en 1898, et qui représentaient 1,000,000 de francs, sont parties emportées par plus de 8,000 commerçants et avaient été amenés dans cette ville par plus de 15,000 chameaux, si l'on ajoute que presque chaque barre de sel a fait l'objet d'un marché particulier, on admettra sans peine qu'il y a là quelque chose d'un réel intérêt.

Surtout, ce qu'il faut considérer, c'est que nous sommes obligés d'évaluer cette activité économique en nous servant de monnaies européennes, alors que celles-ci représentent, en fait, aux yeux des indigènes, un pouvoir d'achat dix fois plus considérable que chez nous. Il faut toujours avoir en vue le peu de besoins des indigènes pour évaluer l'importance relative de leur production et de leurs échanges.

J'ai tâché de procéder de la manière la plus rationnelle dans le courant de cette étude. Il m'eût été toutefois impossible d'arriver aux résultats que je crois avoir établis, si M. le général de Trentinian n'avait, dès son arrivée au Soudan, organisé dans chaque poste un service de renseignements commerciaux. J'ai trouvé dans chacun des

principaux marchés des données statistiques que j'ai pu utiliser. Les commerçants ne peuvent circuler au Soudan que munis d'un laissez-passer qui mentionne la quantité de marchandise transportée, sa provenance et sa destination. J'ai eu à examiner les données ainsi recueillies, à les mettre en ordre, et à en retirer ce qu'elles contenaient d'essentiel. C'est là un travail qui ne pouvait se faire qu'en parcourant le Soudan. Le petit nombre des membres du corps d'occupation n'a pas permis de leur demander beaucoup plus que d'assurer la pacification du pays. En dehors de la carte économique de M. Binger, qui se rapporte au sud de la Boucle, tout était inconnu. Ce n'est que de proche en proche, en m'aidant des renseignements que je me procurais sur les chemins, que je suis arrivé à déterminer l'importance relative des différents marchés et la direction des divers courants commerciaux. Une fois que j'en ai eu soupçonné l'importance, j'ai le plus possible visité ces places et suivi ces routes.

Quel qu'ait été mon désir de voir sincèrement les choses, je crains fort de ne point échapper à cette épithète de faiseur de « bluff », qui est donnée à tous ceux qui disent quelque bien de nos possessions soudanaises, par ceux-là même qui devraient être les plus jaloux défenseurs de leur renommée.

C'est, en effet, une mode parmi ceux qui ont résidé au Soudan de dénigrer tout ce qui s'y rapporte et de n'attribuer qu'à un désir de réclame personnelle tous les efforts faits pour hâter sa mise en valeur.

Les grandes plaines soudanaises ne présentent point de richesses spontanées, et la valeur de leurs peuples n'apparaît que si l'on sait la connaître. Rien n'est facile comme de

passer des années sur ces terres sans rien voir de ce qui fait leur vie. Quoi qu'il en soit, ce parti pris, qui repose sur une ignorance d'autant plus fâcheuse qu'elle vient de ceux-là même qui paraissent les mieux renseignés, est si violent et si absurde qu'il suffirait à annihiler pour longtemps tous les efforts.

Et cependant notre œuvre au Soudan est assez belle pour que nous ne cherchions pas gratuitement à la diminuer, mais nous ne savons pas nous louer.

Il y a quelques semaines[1], je revenais de la côte occidentale d'Afrique sur un paquebot anglais. Je trouvai dans la bibliothèque du bord un livre intitulé : *A la suite de Kitchener*. C'était l'histoire de la conquête du Soudan égyptien, transformée en une sorte d'épopée nationale; c'était un livre d'un peuple à qui jusqu'ici tout a réussi, parce qu'il ne met pas en doute cette réussite. Lorsque l'on est chez un peuple étranger, il faut savoir se pénétrer de l'esprit de ce peuple. Je ne trouvais rien d'exagéré au caractère de ce livre. Je songeais seulement qu'il n'y avait eu dans cette guerre contre les Madhistes que deux choses réellement remarquables : l'obstination du sirdar et la confiance que son gouvernement lui avait montré. Les Anglais choisissent leurs hommes et ils les laissent agir ensuite à leur guise en les soutenant contre toutes les attaques. C'est ainsi que Kitchener a pu donner à son pays le Haut-Nil, et sir Georges Taubman Goldie les terres qui forment aujourd'hui la Nigeria.

Le malheur de notre politique est de manquer de cet esprit de suite et de se défier des hommes qu'elle a choisis.

1. Ces lignes ont été écrites en 1899.

Notre action au Soudan en a peut être plus souffert que nulle autre; et pourtant, combien les actes eux-mêmes n'ont-ils pas été admirables! Quelle que soit notre exubérance apparente, nous sommes trop modestes. Nous devrions avoir, nous aussi, nos livres mettant en lumière les mérites de nos entreprises : une nation doit savoir s'estimer et nous avons assez de tact pour n'avoir pas à craindre de manquer de mesure.

Si, pendant de longues années, la conquête soudanaise n'a avancé que très lentement, la faute en est à cette politique dont nous venons de parler. On s'est enfin décidé à agir, et pendant quatre ans le Soudan a été le théâtre d'une des campagnes les plus admirables qui aient été. Il n'y a jamais eu au Soudan plus de cinq ou six cents Français. Lorsque nous avons voyagé, en pleine action, deux cents seulement tenaient la brousse et assuraient la pacification d'un pays trois fois grand comme la France, rien que par leur audace et leur énergie; les moyens qui étaient mis à leur disposition étaient dérisoires. Ne sont allés au Soudan que ceux qui l'ont bien voulu, point de simples soldats; on y a dépensé à peine quelques millions par an. Quelques officiers et quelques sous-officiers ont fait toute la tâche, aidés par des soldats noirs qu'ils formaient; ils avaient tout ce qui a fait l'admirable force de nos armes, surtout cette joie dans l'action qui leur a fait supporter les plus terribles fatigues et leur a permis de se plier à toutes les nécessités.

J'ai dit une des raisons qui m'avaient poussé à donner dans ce livre le récit de mon voyage en même temps que ses résultats. La plus puissante est qu'il me semble qu'en montrant comment j'ai pu circuler au Soudan au moment où la conquête se continuait encore, je montrerai aussi

la réalité de cette conquête et, en quelques points, comment elle a été faite.

Je ne peux tirer aucune gloire d'avoir été toujours sans escorte : tout le monde voyageait de même; mais, si l'on songe que les routes n'étaient protégées que par un poste situé quelquefois à 200 kilomètres du point où l'on se trouvait, dans des régions où souvent on n'avait jamais vu de blanc, on estimera que c'était plutôt par la conviction de notre force que par cette force même que nous étions les maîtres : surtout, on conviendra que c'était parce que notre domination, qui n'était en fait qu'une pacification, savait se faire admettre par les indigènes : ce n'était point par la crainte que ceux-ci nous ouvraient leurs pays.

Et, ici, je dois réfuter cette opinion que certains essayent d'accréditer, à savoir que notre conquête soudanaise n'a été faite que grâce à des actes de sauvagerie auxquels elle servait de prétexte.

Les agissements de la mission Voulet-Chanoine ont servi de prétexte à ces assertions qui cachent le plus souvent de basses haines politiques.

Je n'ai pas ignoré ces actes. Les circonstances ont voulu que je sois passé dans un des lieux où le plus d'actes répréhensibles ont été commis. J'y ai séjourné dans des conditions telles que j'ai pu me rendre compte de leur inopportunité et de leurs conséquences. J'ai cru, bien que l'on sache maintenant toute la vérité, devoir dire ce que j'en ai vu moi-même. On comprendra que je ne dise que cela.

Je crois avoir jugé ces faits assez sévèrement pour que l'on n'ait point à m'accuser d'avoir voulu les atténuer. J'en parle surtout pour qu'ainsi on ne puisse me les oppo-

ser lorsque je dirai combien notre œuvre au Soudan a été belle. S'il y a eu en Afrique des actes inhumains, il faut en accuser la guerre elle-même, qui partout est horrible.

Surtout, il ne faut point généraliser les actes de deux hommes, dont l'un était aveuglé par une véritable manie des grandeurs, pour en conclure à la négation des plus beaux efforts.

Aux gens du vieux monde, il semble que les grandes chevauchées et les coups de sabre sont toute volupté pour ceux que nous avons envoyés nous acquérir la terre d'Afrique, et qu'à vaincre l'étendue et les hommes, il n'y a matière qu'à un beau geste.

La réalité est autre, et si, au fond de l'âme, on garde la foi dans l'œuvre poursuivie, la tâche n'en est pas moins dure à remplir sous le soleil implacable. Si l'on est prompt à se mettre en selle, le moment arrive vite où il faut tendre toutes les forces de son corps et de son âme pour vaincre la lassitude. Si c'est comme un rêve que l'on poursuit, la brousse aux couleurs de feu ou aux marais glacés a tout ce qu'il faut pour le rendre sombre et souvent terrible.

CHAPITRE PREMIER

Au Sénégal.

La mission technique du Soudan, organisée par M. le général de Trentinian, devait s'embarquer sur le paquebot des Messageries maritimes, *la Cordillère*, le 18 novembre 1898. Je l'y rejoignis. Je devais faire route avec elle jusqu'à Kayes. Elle était composée de MM. Legeal, du Conservatoire des arts et métiers, qui devait étudier les ressources géologiques du Soudan; Chevalier, du Muséum, qui devait en faire l'étude botanique; Jacquey, ingénieur agronome, qui allait créer les stations agronomiques; Rhonè, ingénieur de la Compagnie de Fives-Lille, qui allait examiner les moyens d'utilisation des forces hydrauliques du Sénégal et du Niger; Fossat, courtier du Havre, qui allait étudier les qualités commerciales du coton soudanais; Rossignol, planteur du Guatémala, qui devait rechercher dans quelle mesure il serait possible d'appliquer les procédés de culture et d'exploitation employés dans l'Amérique centrale aux terres du Soudan; de deux peintres, l'animalier Édouard Mérite et l'orientaliste Joseph de la Neizière, qui devaient faire des études, l'un sur les races, l'autre sur la faune du pays. La mission comprenait en outre un groupe dirigé par M. Hamet et assisté de M. Fauque, naturaliste, qui devait s'occuper du caoutchouc. M. Chevalier put accompagner ce groupe dans le Sud pendant quelques temps et se chargea des recherches botaniques sur les plantes à caoutchouc, avant de continuer son voyage dans le reste de l'Afrique occidentale.

Tout le monde devait se disperser après être arrivé à Kayes, et chacun devait s'enfoncer dans la brousse pour remplir la mission qui lui avait été confiée.

La traversée, où l'on apprit à se connaître les uns les autres, parut courte, et le 26 novembre *la Cordillère* arriva à Dakar.

Bien des pensées nous agitaient alors ; mais, il faut bien l'avouer, nous étions dominés surtout par des impressions physiques : l'étonnement que nous causait la force du soleil et l'effarement que produisait en nous le rassemblement de nos bagages éparpillés sur le pont.

Rien n'est extraordinaire comme la patience des voyageurs français. Une Compagnie de navigation s'engage à transporter vos bagages de Bordeaux à Dakar ; vous vous figurez que vous allez atteindre la terre sans difficultés : cruelle erreur. Un beau jour, tous les colis sont sortis pêle-mêle de la cale ; on vous invite à les reconnaître ; vous vous donnez beaucoup de mal pour y parvenir, et n'y arrivez qu'après avoir donné force étrennes aux marins de service. Du moins vous croyez, après ce tracas, pouvoir débarquer tranquillement ; vous êtes bientôt détrompé ; déjà commencent pour vous les vicissitudes africaines.

Un employé vous déclare, d'un ton aimable, que vous devez vous occuper du débarquement et du déchargement de vos bagages. Vous voyez dans cette superbe rade de Dakar une nuée de petits côtres aux grandes voiles s'avancer vers la grande masse du navire et s'accrocher à ses flancs. Bientôt, le vaisseau tout entier est rempli de nègres à la peau luisante, qui courent partout et, comme une litanie, vous disent : « Bonzou ; toi bagages ? »

Et vos yeux s'ouvrent de plus en plus ; vous êtes à la fois irrité par ce sans-gêne de la grande Compagnie et tout heureux de voir que ces faces noires vous produisent une si bonne impression. Enfin, vos colis et votre personne partent pour un voyage de dix minutes, dix minutes qui semblent



Planche I. MAURES DÉCHARGEANT DES BARRES DE SEL.

(Dessin d'Édouard Mérite, d'après les documents de l'auteur)

interminables, tant elles sont pleines d'imprévu. Et, accrochés à une corde de la mâture, c'est avec un grand éclat de rire que vous faites votre entrée en terre africaine par un rétablissement de 1^m50 de haut, nécessaire pour monter sur le quai.

Il était juste midi lorsque je me suis livré à cette gymnastique et, jusqu'à trois heures, j'ai pu étudier à fond l'art de faire transporter les caisses en Afrique. A peine les miennes sont-elles à terre que, sans que j'aie eu le temps de dire un mot, elles partent dans toutes les directions, sur la tête de trente moricauds, de bleu ou de blanc habillés. C'était à la gare que je devais aller : je finis par m'y faire suivre; mais alors, nouveau spectacle : mes caisses sont éparpillées dans toute la cour, et des nègres, trois fois plus nombreux que mes caisses, m'environnent, me disant : « Payez monnaie. » J'essaie bien de réclamer, constatant que la plupart n'avaient rien fait; peine perdue : pendant un quart d'heure, les bras croisés, sous un soleil de plomb dont m'abrite à peine mon grand chapeau de feutre, je puis jouir d'un vacarme assourdissant, trouvant par instant qu'il y aurait grand plaisir à prendre un nègre pour taper sur les autres. Pour en finir, je monte sur une caisse et déclare que je ne paierai que trente porteurs, et ne sortirai « argent » que quand ils se seront mis d'accord; puis, d'un air digne, je me retire. Hélas! nouveau vacarme. Alors, dans le tas, je verse trente fois 3 sous dans une main quelconque, et toute la soirée, dans les rues ensoleillées, je me sentis suivi de boubous blancs ou bleus, disant : « Moi, y a pas payé. »

Dakar ne répond guère à l'idée que je me faisais d'une ville coloniale. Point de factoreries; de grandes rues, entendez par là des rues larges, mais non point longues, avec quelques maisons à l'européenne; trois ou quatre magasins, deux agences de Compagnies de navigation et les logements de l'administration, éparpillés dans des jardins

sans ombrages. Deux hôtels, toujours pleins et aussi mal organisés que possible.

Le directeur des postes, un excellent homme, m'a offert l'hospitalité, et j'en ai été fort heureux; car, une moitié de la mission soudanaise, à laquelle j'étais attaché, a couché dans des corridors; l'autre moitié avait dû un abri à l'ami de la Nézière, le peintre, qui, ayant pu avoir une chambre, avait trouvé le moyen, en éparpillant ses matelas, paillasses et couvertures, de faire coucher cinq personnes.

Le lendemain, nous avons pris le train de Saint-Louis. Cette traversée du Cayor est très pénible; mais il n'est pas mauvais qu'elle se trouve sur les premiers pas du voyageur qui pénètre en Afrique. Debout sur la plate-forme qui longe les wagons, l'on regarde avec une attention extrême ce paysage qui est la première révélation de l'Afrique, et c'est avec une sorte de stupéfaction que l'on constate la ressemblance de cette plaine avec une plaine d'Europe. Vous aviez rêvé végétations exubérantes, plantes grasses aux formes étranges, feuillages élancés, lianes aux enchevêtrements fantastiques; ou bien, la brousse constituée par une plaine immense avec des herbes rabougries et toujours les mêmes. Rien de tout cela. Des arbres tous pareils à ceux de France, éparpillés un peu partout au travers de vastes champs de maïs et de mil; ou bien, des broussailles au milieu de larges bancs de sable avec, un peu partout, de gros troncs de baobabs, qui, de loin, ressemblent à des chênes. Et tandis que le train roule lentement, c'est toujours le même spectacle qui passe sous vos yeux. Parfois, une forme élancée de rhônier semble comme une évocation de ce que vous attendiez; mais ce n'est qu'une vision fugitive.

Le soleil est monté très haut vers le zénith, et vous avez la sensation d'aller vers une fournaise. En même temps le vent d'est s'est levé, et la menue poussière qui voltige sur cette plaine basse vous aveugle. Personne ne parle plus; les uns se sont réfugiés dans les compartiments

surchauffés, les autres continuent à avaler le sable, ne pouvant détacher leurs yeux de cette terre qu'ils sentent devoir être leur passion et devoir dévorer toute leur vie.

A onze heures, on se précipite dans un véritable buffet, et l'on s'aperçoit vite que ce ne sera pas un problème facile d'appliquer les règles d'hygiène préconisées en ces pays. On boit de l'eau de Saint-Galmier; mais, en même temps, on prend force glace, ce qui est un contresens. On mange beaucoup et l'on remonte tout congestionné dans l'instrument de supplice. Cette fois, comme on a bu, la soif vient vous tourmenter à son tour, et ce n'est pas sans une pointe d'orgueil que ceux qui résistent voient les autres boire l'eau d'alimentation des chaudières qui pourrit dans de grandes cuves.

Et, de nouveau, l'éternel paysage se déroule. Cependant l'on découvre ces champs d'arachides qui font la richesse de ces pays; on voit un peu partout cette petite plante qui, comme écrasée sur le sable, couvre de taches jaunes la plaine rougeâtre. Brusquement, le soleil s'abaisse, la nature semble se préparer au repos; de tous côtés de longues files d'âniers se rendant à la ville, des troupeaux de chèvres rouges et jaunes revenant au village; le long des marigots verts, de grandes herbes touffues, la côte; Saint-Louis!

Dans le train étaient quelques-unes de ces courageuses femmes qui accompagnent leurs maris en ces terres, où rien ne semble fait pour elles. Il y avait même des jeunes filles. Il faut bien avouer que l'excès de la chaleur avait fait, trop peut-être, oublier leur présence; à l'arrivée, tout le monde était aussi débraillé que possible.

Grande aussi fut notre confusion, en voyant la gare de Saint-Louis envahie par une foule de belles dames et de beaux messieurs. Il était cinq heures du soir; tous avaient quitté le casque, nécessaire au milieu du jour; les hommes étaient en chapeau de paille ou de feutre, souliers vernis, jaquette et gilet blanc; les pardessus même n'étaient pas

rares ; les dames avaient de jolis costumes européens, noirs ou blancs.

Tout d'abord se posa pour mes camarades la question des hôtels, non moins difficile à résoudre à Saint-Louis qu'à Dakar ; et la plupart d'entre eux eurent un moment la crainte de voir commencer le campement dans la brousse. Personnellement, j'eus le privilège de recevoir le plus cordial accueil des représentants de la maison Maurel et Prom, de Bordeaux. Je pus apprécier l'hospitalité sénégalaise, plus large que celle d'aucun pays, fût-il anglo-saxon. A la grande table de la factorerie se trouvaient réunis, le matin et le soir, tous les agents de la maison, depuis le plus humble. Le repas était présidé par le représentant de la maison, M. Sambain, et son second. C'est dans une sorte de vie familiale que vit ainsi tout le personnel. Tel est l'usage sur toute la côte d'Afrique, et c'est assurément une des causes qui contribuent à la longue durée des établissements.

Les grandes maisons sénégalaises sont en butte à beaucoup d'attaques. On leur reproche d'arrêter tous les petits commerces qui voudraient se créer à côté d'elles ; volontiers on leur en fait un crime. Il nous est bien difficile de partager une opinion aussi sévère. Nous estimons qu'il est, en effet, très difficile à un nouvel arrivant de s'établir à côté de ces gros organismes qui, sans doute, font les plus grands efforts pour l'empêcher de réussir ; mais il faut considérer les choses sous leur véritable jour. Ces grandes maisons sont constituées depuis trois quarts de siècle. Elles ont une nuée de comptoirs sur tous les points du Sénégal. Chacun de ces comptoirs est une puissance féodale, ayant ses chefs de caravane, ses traitants indigènes en quelque sorte attitrés, qui lui amènent les productions locales et les échangent contre les produits européens. Ces noirs ou ces maures reviennent toujours à la même maison, et, à leur tour, ils représentent un peu partout le commerce indigène.

D'autre part, les produits de la traite sont assez peu variés. Ce sont, à l'importation, toujours les mêmes marchandises européennes, celles qui servent à la vie journalière des blancs; et un certain nombre de produits qu'achètent les indigènes : des étoffes, des spiritueux, quelques menus objets, du fil, des aiguilles, des allumettes, du sucre, etc. A l'exportation, trois produits : la gomme, le caoutchouc, les arachides, constituent le plus gros de la matière commerciale.

Les arachides ne sont guère cultivées que le long de la côte, et les indigènes eux-mêmes les apportent aux comptoirs. La gomme, le caoutchouc, au contraire, sont apportés par les traitants dont nous venons de parler. Si la nature des denrées qui peuvent faire l'objet des achats est peu variée, la quantité n'en est pas moins limitée : nous sommes dans un pays de pur commerce, où l'on ne s'est point préoccupé de la production. Les grandes maisons établies de vieille date ont répandu leurs comptoirs partout où il leur a semblé bon qu'il en existât; elles ont attiré à elles tout l'achat et toute la vente; elles se sont affilié tous les organes indigènes qui sont les intermédiaires de ces achats et de ces ventes; il est arrivé qu'elles se sont partagé tout le commerce possible, d'une façon inégale, suivant leur puissance. Qu'un nouveau venu veuille entrer à son tour dans le commerce sénégalais, il en est empêché par la force même des choses. Il ne peut arriver à son but qu'en enlevant aux maisons établies une partie de leur trafic et en s'attaquant directement à elles, puisqu'il ne peut s'adresser qu'à leurs traitants indigènes pour avoir les produits locaux. Les anciennes maisons se défendent d'une façon très simple. Il leur est aisé, au cas où un de leurs habitués noirs voudrait les quitter, de le ramener bien vite à elles en modifiant le prix. Le nouveau venu veut-il se passer du traitant et se faire traitant lui-même? Il en est empêché par la limitation du stock des marchandises à acheter ou à écouler en chaque

point. Dès qu'il s'attaque à ce stock en un point quelconque, la maison ancienne qui opère sur ce point en est vite informée, et il lui est facile d'agir sur les prix par ses agents ou ses traitants, de façon à rendre toute concurrence inutile. En ce qui concerne le commerce avec les Européens, la situation n'est pas tout à fait la même; mais le résultat est identique. Les blancs sont très peu nombreux dans les divers villages du Sénégal en dehors de Saint-Louis. La consommation est donc très restreinte et là encore il est aisé d'agir sur les prix. Ce serait plus difficile à Saint-Louis; mais il y a tant de boutiquiers de toute espèce, noirs, créoles ou blancs, qu'il n'y a guère de place pour les nouveaux venus, d'autant que les grandes maisons ont elles-mêmes de nombreux magasins très bien achalandés.

Les maisons sénégalaises ont pris place au Soudan, en ce sens qu'elles ont établi des comptoirs sur le haut fleuve, la plupart à Médine, qui est le vieux centre commercial. Elles ont exploité, par le moyen des traitants indigènes, les nouvelles richesses qui s'offraient à elles.

Ces traitants rayonnent, du Sahel au Niger, dans des régions assimilables au Sénégal au point de vue commercial. La lutte contre les vieilles maisons y est tout aussi impossible. Quelques maisons ont cependant réussi à s'installer au Soudan, mais c'est en portant leurs efforts beaucoup plus loin qu'elles ont eu quelques chances de réussir. Il ne s'agit pas ici de la partie du Soudan qui commence au Niger et qui en comprend toute la boucle; la question y est tout autre et nous y reviendrons.

En résumé, nous croyons qu'il est difficile pour un nouveau venu de faire du commerce au Sénégal, quels que soient les capitaux dont il dispose, tant y est forte la situation des maisons contre lesquelles il aurait à lutter. C'est un état de choses dont profitent ceux qui l'ont créé. Pour le maintenir, ils usent des moyens que leur offre la concurrence commerciale; il est bien difficile de le leur reprocher. Ce

qui fait leur vitalité, c'est leur longue tradition de travail; leur activité est telle qu'il n'y a pas encore au Sénégal une seule maison étrangère.

Nous ne voudrions pas qu'on se méprît : nous parlons ici du commerce, non de ce qui peut faire la véritable richesse d'un pays, de la production. A ce point de vue, la situation serait tout autre et nous sommes persuadé que le Sénégal pourrait rémunérer tous les efforts. Nombreuses sont les cultures qu'on pourrait y entreprendre, et point n'est besoin de capitaux énormes pour le faire avec fruit. La culture de certaines espèces de caoutchouc, des bananes, des ananas, du ricin, et, surtout le long du fleuve, du mil et du maïs, que l'on transformerait en alcool, laisserait certainement de beaux bénéfices à ceux qui voudraient s'y livrer.

Le lendemain de mon arrivée à Saint-Louis, j'ai éprouvé toute une série d'impressions qui probablement doivent être analogues à celles de beaucoup de nouveaux arrivés. D'abord, tous les ennuis de la côte : les courses à n'en plus finir pour mes colis, les formalités en douane, les minuties administratives. Tout cela n'est rien, mais cause cependant une sorte d'irritation qui, jointe à l'effet du soleil, fait trouver tout navrant. Vous vous créez bientôt des obstacles imaginaires. Vous voulez vous-même résoudre ces difficultés qui vous semblent grotesques, parce que vous n'avez pas encore compris qu'à la côte, et même à l'intérieur, on a pour habitude de ne jamais se presser. Vous trottez d'un endroit à l'autre : par votre impatience, vous compliquez tout ce qui est organisé pour aller si lentement, et vous n'avez pas même assez de respect pour sa majesté le Soleil, qui est pourtant une puissance à ménager plus que toute autre en ces pays. Vous le méprisez même, et, alors que toute la ville s'anéantit devant son éclat et dort tranquillement, vous continuez vos courses, vous vous heurtez devant des persiennes closes, et, dans les rues sans ombre, vous arrivez

à sentir votre tête en ébullition. Puis peu à peu, tandis que le soleil baisse à l'horizon, tout s'éclaircit, les difficultés disparaissent, et plus elles vous ont paru insurmontables, plus vous êtes fier d'en avoir triomphé : votre victoire vous paraît si grande qu'il vous semble que votre exemple a suffi pour rendre courage aux autres; vous vous considérez comme une sorte de héros, que rien ne pourra plus désormais arrêter. Heureusement, une nuit de bon sommeil vous remet l'esprit en équilibre.

Après avoir été reçus par le gouverneur, qui nous a fait le meilleur accueil, nous sommes partis pour le Soudan.

Les transports publics sur le Sénégal sont monopolisés par la maison Devèze et Chaumette, qui emploie de petits vapeurs remontant le fleuve aussi loin que l'étiage le permet. Le général de Trentinian était parti le mardi 29 novembre, sur un petit bateau à roues qui devait le conduire jusqu'à Kayes. Toute la mission et quatre capitaines s'embarquèrent le lendemain sur le *Brière-de-l'Isle*, un bateau à deux ponts qui renferme deux grandes cabines à huit lits. La table est mise en plein air, sur une partie du premier pont. Le tout est protégé par un grand velum.

Personnellement j'ai passé sur le bateau des moments exquis. Il y aurait quelque exagération à prétendre que le milieu du jour, avec sa chaleur étouffante, était, sur le bas fleuve, d'un charme tout particulier; cependant on trouvait souvent quelque brise rafraîchissante qui permettait de supporter le soleil. Mais les soirées et les nuits revêtaient un caractère inoubliable. De même que j'avais trouvé complètement fausse la mauvaise réputation de la côte sénégalaise, qui offre un très beau séjour, de même le fleuve, dont on parle si peu ou seulement pour maudire les journées qu'on y a passées, m'a paru mériter l'admiration la plus complète.

Pendant les heures de grand soleil, les rives boisées offraient des spectacles merveilleux de calme, et pourtant

l'on aurait cru voguer sur quelque rivière de France.

Le soir, tout se transformait. L'on entrait dans une sorte de rêve fantastique. La lumière baissait vite, et c'était sur l'eau des colorations inoubliables, une succession de teintes pâles se fondant l'une dans l'autre, de ces teintes vues nulle part ailleurs, d'une pureté aussi douce que l'air qui nous environnait et nous faisait oublier toute vie physique.

Puis, c'étaient des rives dentelées qui encadraient la féerie et qui, bientôt, tandis que l'eau disparaissait dans la nuit, se déroulaient comme un théâtre d'ombres chimériques. Les villages découpaient le ciel d'une couleur exquise, et, le long de la berge, des corps innombrables allaient en groupe d'une harmonie parfaite. Allongés sur des cordages, il nous semblait que nous partions pour quelque épopée mystérieuse, et la sensation que nous pénétrions dans un autre monde était bien complète.

Un jour, le *Brière-de-l'Isle* ne put aller plus loin. Le 4 décembre, un dimanche, nous débarquâmes au village de Bao, et, pendant trois jours, nous vécûmes pour la première fois la vie de la brousse. Ce séjour fut plein d'incidents amusants; il nous laissa voir pourtant que nous aurions à passer plus d'un moment bien dur. Le soleil échauffait nos cerveaux, et, tout le long du jour, les petits ennuis, qui prenaient des proportions énormes, nous disaient qu'il fallait être prêts à une vie tout autre que celle d'un bien-être perpétuel.

Le mercredi 7 novembre, nous continuâmes notre voyage sur des chalands. Nous ne restâmes qu'une nuit à leur bord et nous n'en avons gardé qu'un charmant souvenir.

Puis ce fut un mauvais rêve, le *Bafing*. Ce petit bateau avait été envoyé à notre rencontre pour nous permettre d'aller plus vite, et nous parcourûmes en effet le reste de la route en cinq ou six jours. L'augmentation de vitesse fut assurément un profit; mais quel voyage! Nous étions empilés trente sur cette embarcation faite pour quatre person-

nes. Le soir, on couchait sur la rive, ce qui n'était pas désagréable; mais, tout le long du jour, chacun était condamné à rester immobile sur son pliant, couvert de poussière de charbon, au point qu'on ne se lavait plus; les repas étaient pitoyables.

Le 11 décembre, nous atteignîmes Tamboukané, à 30 kilomètres de Kayes. Il fallut de nouveau attendre les chalands, le *Bafing*, à son tour, ne pouvant aller plus loin. Je n'y tins plus; je pris un cheval, et à cinq heures du soir, un de mes compagnons et moi, nous partions vers Kayes au grand galop.

Depuis mon arrivée sur la terre d'Afrique, je n'ai pas encore eu d'impression pareille à celle que me fit éprouver cette chevauchée. La nuit vint bien vite. Nous étions seuls dans la brousse : des arbres, des herbes basses, un vague sentier, la sensation que nous allions vers l'infini. De tous côtés, les bruits de la plaine : des aboiements de singes, des appels de tourterelles; dans le lointain des coups de tambours, de tam-tam, et, par dessus tout, l'éternelle chanson des cigales. Tout autour de nous, de grands feux envoyaient dans l'air leur fumée dorée, et nous allions vers l'inconnu au galop de nos chevaux, sans autre pensée que de pénétrer le mystère de cette brousse à laquelle nous nous donnions tout entiers.

Des chants musulmans, des feux plus nombreux, des centaines de huttes : Kayes !

CHAPITRE II.

Les relations du Sahel et du Soudan avec le Sénégal.

La pénétration des produits européens au Soudan s'est faite d'abord par le Sénégal, en raison surtout de l'ancienneté des maisons sénégalaises par rapport aux autres établissements de la côte occidentale et spécialement de la Guinée. Dès la conquête du Haut-Fleuve, les maisons de commerce sénégalaises s'empressèrent d'y fonder des comptoirs, et elles établirent leurs succursales au point même qui avait été le centre de la résistance indigène. Médine devait être et est encore la capitale commerciale européenne du Soudan français.

Cette ville étant située au point terminus de la navigation du Sénégal, la voie d'accès depuis la côte était toute trouvée. On fonda plus tard Kayes, à 12 kilomètres en aval sur le fleuve. Entre Kayes et Médine se trouvent des rapides qui rendent la navigation difficile; pendant les hautes eaux, les gros bateaux ne peuvent remonter que jusqu'à Kayes; Kayes se développa un peu au détriment de Médine. Notre administration la munit de tout un outillage économique; mais c'était une ville créée de toutes pièces, tandis que Médine avait toujours été, en même temps qu'un grand centre politique, un très gros marché. Les indigènes changent assez difficilement leurs habitudes : Médine resta le point le plus important. En général, du reste, quand nous nommerons Médine, nous ne tiendrons pas à la distinguer spécialement de Kayes.

Un ensemble de circonstances a favorisé les relations entre le Sénégal et le Soudan. Médine, facilement accessible de la côte, était un premier point de contact. Nioro, située à six ou huit jours de Médine, est unie à Ségou par une route pour ainsi dire historique. Cette ville a été le théâtre des premiers exploits d'El Hadj-Omar et de la lutte des Bambaras et des Toucouleurs. Cinquante kilomètres avant Nioro, les terres nigériennes rejoignent le Sahel, les terres du Sahara. Les Bambaras du Niger se rattachent au Sénégal par leurs peuplades sœurs : Malinkés, Sarakalés et Bambaras sont en rapports constants par leur langue, leurs mœurs, leurs besoins. Toutes ces raisons ont fait que le commerce indigène s'est mis en rapport avec nos comptoirs du Haut-Sénégal bien plus vite qu'avec ceux de Guinée, une fois que ces derniers ont été fondés. D'ailleurs, les comptoirs du Sénégal ont trouvé dans la gomme du Sahel une matière d'échange que n'avaient pas les commerçants de Guinée qui, dans ces dernières années seulement, se sont mis à retirer le caoutchouc, en quantité notable, du sud du Soudan.

On peut diviser les commerçants européens établis à Kayes-Médine en deux catégories : ceux qui font du commerce avec les indigènes et ceux qui en font avec les Européens. En principe, les premiers sont établis à Médine, les autres à Kayes.

Le commerce fait avec les Européens a pu donner lieu à d'assez gros bénéfices, d'autant que c'est le commerce le plus sûr et le plus facile; il n'y a point à se préoccuper des matières d'échange. Cependant, il est très peu intéressant et n'a aucun avenir, le nombre des Européens qu'il y aura au Soudan devant toujours être très limité, et ceux-ci s'approvisionnant en France de la plupart des produits qui leur sont nécessaires. Les Européens qui font ce commerce vendent aussi aux indigènes leurs marchandises, mais seulement contre espèces, au comptant. Cela n'est guère possi-

ble qu'à Kayes, où il y a toujours un stock assez important de numéraire. Du reste, Kayes est surabondamment pourvu de petits détaillants, et ceux qui y viendraient n'auraient que peu de chances de réussir.

Nous n'insisterons donc pas sur ce commerce d'épicerie et d'articles de bazar que l'Européen est fort heureux de trouver, mais qui n'a qu'un intérêt très limité.

Les principaux articles d'importation à l'usage des indigènes sont les tissus, à savoir les guinées et les toiles blanches.

Les trois principales maisons du Sénégal : les maisons Maurel et Prom, Devèze et Chaumette, Buan et Teissère, se sont établies les premières à Médine et tiennent encore la place. Outre les représentants attitrés de ces trois maisons, il y a à Médine une quantité de commerçants noirs, mais qui dépendent, eux aussi, de maisons sénégalaises.

Les relations entre Médine et le Sénégal ont lieu sous une forme qui, au premier abord, paraît compliquée, et, pour la comprendre, il faut examiner les choses d'assez près.

Le commerce des maisons sénégalaises au Soudan diffère absolument de celui des factoreries de la côte occidentale. Dans le golfe de Guinée, c'est contre diverses denrées que les comptoirs échangent leurs marchandises ; le commerçant ne livre son étoffe ou son alcool que contre une certaine valeur en échange, d'huile de palme, d'ivoire ou de caoutchouc, par exemple. Au Soudan, il n'en est point ainsi.

Il y a, en effet, dans ce pays, une certaine quantité d'espèces monnayées mises en circulation, surtout par le gouvernement. Les commerçants peuvent donc espérer écouler une partie de leurs marchandises contre espèces, et c'est ce qui a lieu.

Lorsqu'on compare les tableaux des importations des matières destinées au commerce indigène et celui des expor-

tations, on constate une différence qui doit avoir été soldée, en grande partie, par des espèces, la marge des bénéfices sur l'échange étant certainement inférieure à cet écart. Ainsi, la valeur des marchandises importées en 1897 ne dépasse pas la moitié de celle des exportations des denrées indigènes. On voit un écart plus grand encore, en comparant les chiffres de 1895, 1896, 1897. Cette différence provient, en partie assurément, d'une exportation plus grande de denrées soudanaises, mais aussi de l'amélioration du service des douanes[1].

La présence des espèces monnayées ne simplifie pas le commerce, au contraire. Les marchandises du Soudan n'attendent pas l'argent. C'est elles qui vont le chercher. Les commerçants sénégalais ont adopté un système de

1. EXPORTATIONS DU SOUDAN

MATIÈRES	1895		1896		1897		1898	
	QUANTITÉS	VALEUR	QUANTITÉS	VALEUR	QUANTITÉS	VALEUR	QUANTITÉS	VALEUR
Caoutchouc	910^{k}	2,217^{f}	15,583^{k}	50,819^{f}	27,301^{k}	108,718^{f}	59,225^{k}	277,291^{f}
Gomme de Galam	488,260	234,719	556,181	387,141	?	1,711,162	1,781,040	1,253,563
— de Tombouctou	....	....	....	....	1,200	1,320	179,262	127,339
Ivoire	241	1,682	966	7,731	2,431	20.000	4,389	39,450
Or	1	1,886	47	96,203	92	276,000	128	383,769
TOTAUX	489,412^{k}	240,504^{f}	572,777^{k}	541,894^{f}	?	2,117,200^{f}	2,024,044^{k}	2,081,412^{f}

IMPORTATIONS

MATIÈRES	1895		1896		1897		1898	
	QUANTITÉS	VALEUR	QUANTITÉS	VALEUR	QUANTITÉS	VALEUR	QUANTITÉS	VALEUR
Fil de coton (kilos)	13,272^{k}	31,828^{f}	12,927^{k}	41,956^{f}	13.322^{k}	32,453^{f}	28,957^{k}	80,727^{f}
Guinée de France. (pièces)	90,230p	631,613	65,047p	555,329	42,029p	273,188	32,808p	213,253
— de l'Inde	59,357	445,502	144,395	1,010,785	107,383	697,989	159,344	938,064
— d'Angleterre	54,267	379,869	14,751	103,257	10,979	71,363	3,890	27,975
— Belgique et Holl.	33,498	267,980	83,689	669,512	49,934	299,414	68,322	512,615
Tissus de coton, France.	30,750	240,319	11,985	178,642	12,775	108,217	2,267	34,915
— Etrang.	47,500	381,263	203,865	1,548,867	116,956	750,497	101,771	1,101,325
TOTAUX. Fils	13,272^{k}	2,348,374^{f}	12,927^{k}	4,108,348^{f}	13,322^{k}	2,233,118^{f}	28,957^{k}	2,908,874^{f}
TOTAUX. Tissus	315,602p		523,732p		340,056p		368,402p	

vente à crédit. Ils confient aux commerçants indigènes un certain stock de marchandises et ceux-ci, après les avoir écoulées dans le Soudan, rapportent aux comptoirs leur valeur en espèces. Ce système ne peut naturellement s'appliquer à la multitude des petits commerçants, mais seulement à ceux d'entre eux qui peuvent inspirer une certaine confiance. Il demande beaucoup d'habileté et une grande connaissance des noirs. Voici, avec quelque détail, comment il est pratiqué.

Les comptoirs fondés par les maisons sénégalaises se nomment, en langage de la côte, des « opérations ». Ce ne sont pas de simples succursales. Ceux de la côte prennent aux maisons mères des marchandises qu'ils doivent rembourser à une époque déterminée et à un certain taux. La plus-value qu'ils réalisent est pour eux. Il en est de même pour les comptoirs de l'intérieur qui dépendent directement de la maison mère, située généralement à Bordeaux. La maison fait payer aux comptoirs tous les services qu'elle leur rend, par exemple, les transports. Au reste, les capitaines des vaisseaux qui vont de Bordeaux à Saint-Louis ou à Kayes ont eux aussi « une opération » pour toute la partie commerciale dont ils sont chargés. Par exemple, il est de tradition que les postes de l'intérieur donnent aux capitaines, au prix d'achat, les fauves qu'ils se sont procurés, et les capitaines gardent les bénéfices qu'ils font en les vendant aux ménageries d'Europe : bénéfice très aléatoire, soit dit en passant, à cause des difficultés du transport.

On le voit, les maisons de Bordeaux n'entrent pas dans le détail des ventes de « l'opération », elles ne sont pour ainsi dire que des commissionnaires en marchandises, fournissant à crédit.

Chaque comptoir, à son tour, a un certain nombre de gros commerçants noirs attitrés, à qui il confie les marchandises dans des conditions analogues; ces gros commerçants,

à leur tour, les cèdent, toujours à crédit, aux petits marchands qui vont les détailler.

D'une façon assez générale, on peut dire que ce système, au Soudan, a deux centres d'application différents, Médine et Nioro. Les maisons bordelaises ont des « opérations » à Nioro; mais, à côté, il y a des commerçants noirs qui dépendent des « opérations » de Saint-Louis et qui constituent, eux aussi, des « opérations », dépendant, il est vrai, d'un comptoir et non de la maison mère. Il peut sembler étrange, au premier abord, de voir deux parties d'une même maison se faire concurrence. C'est que les « opérations » sont absolument distinctes les unes des autres, et chacune fait ce qu'elle peut pour gagner le plus possible. C'est, en fin de compte, pour le plus grand profit de la maison mère. Ce système a l'avantage d'augmenter l'écoulement des produits commissionnés par elle, s'il a l'inconvénient de diminuer le bénéfice des diverses « opérations ». Ce qui semble plus étrange encore, c'est que les commerçants noirs dont nous parlons ne sont pas crédités par une seule maison; ils cumulent les « opérations »; mais, évidemment, c'est sans l'avouer. Ils y trouvent des avantages de crédit.

Un des produits qui donnent lieu aux échanges les plus importants, c'est la gomme recueillie dans le Sahel par les Maures, qui cependant ne viennent pas l'échanger directement contre des étoffes. Ils prennent, eux aussi, ces étoffes à crédit, et, quand ils ont réuni le stock de gomme nécessaire pour en payer la valeur, ils viennent solder leur compte. On ne sera pas surpris qu'il en soit ainsi si l'on remarque que ce ne sont pas nécessairement les tribus qui font la cueillette qui vont vendre la gomme, ce qui explique que l'on n'attende pas d'avoir la gomme pour donner les tissus. Il est d'usage que la tribu, pendant qu'elle effectue son opération, laisse aux commerçants un de ses membres, ordinairement un fils de chef, en otage. Celui-ci, du reste, quoique il se soit borné à faire bombance, pendant que les



Planche II. MES PIROGUIERS SUR LE NIGER.

(Dessin de Joseph de La Nézière, d'après les documents de l'auteur.)

autres parcouraient les grands chemins, n'en reçoit pas moins sa part dans les bénéfices.

Le gommier pousse dans une bande de terre de 200 kilomètres de large qui, de Saint-Louis, s'étend jusqu'au delà de Tombouctou. Dans cette zone, les gommiers ne donnent pas tous de la gomme; les gommiers à gomme se trouvent éparpillés au milieu de ce que l'on appelle, au Soudan, de faux gommiers. Le faux gommier est bien connu de ceux qui ont voyagé dans le nord-est de la boucle, entre Say et Dori, ou de Sokolo à Médine. Son écorce est beaucoup moins noire que celle du gommier à gomme. La cueillette de la gomme est pénible parce que les épines empêchent de s'approcher de l'arbre; elle se fait à l'aide de crochets en fer fixés au bout de longues tiges de bois et qui servent à la ramener de dessous les branches.

Une partie des Maures, pour aller à Médine, doit passer par Nioro; aussi est-il arrivé que l'on est allé leur acheter la gomme dans cette dernière ville. Cependant, les maisons sénégalaises n'y ont point envoyé d'agents. Ce sont ces commerçants noirs dont nous avons parlé qui se sont établis à Nioro, et l'on peut dire d'une façon générale que les traitants noirs de Médine sont crédités par les « opérations » de Saint-Louis, et ceux de Nioro par celles de Médine. Nous verrons quel intérêt les commerçants de Médine ont trouvé à décomposer ainsi leur vente.

Les Maures reviennent, en général, à la même maison; cependant, quand les agents de ces maisons disent en parlant de l'un d'eux : « c'est un de mes Maures », cela peut être assez loin de la vérité. Les Maures, en effet, ne restent pas insensibles au désir de gagner le plus possible, et les divers agents ou les différents commerçants noirs cherchent à les attirer en leur offrant de plus grandes facilités de crédit que leurs concurrents, ou bien en évaluant leur gomme à un taux plus élevé. Il arrive aussi que des Maures ont plus de gomme qu'il n'en faut pour solder leur crédit,

ou même qu'ils n'ont rien emprunté. Ils vont alors d'un commerçant à l'autre, et s'ils ne discutent guère le prix, car il y a une sorte de cours des gommes, ils demandent un cadeau pour eux ou pour leur tribu. Celui qui leur donne le plus beau cadeau a la préférence. Il est également d'usage d'héberger et de nourrir les caravanes tant que durent les opérations de vente qui sont quelquefois fort longues, rien, avec les Maures — et peut-être plus encore qu'avec les vrais noirs — ne se faisant sans de longs discours ; de plus, une affaire n'est conclue que si tous les membres présents de la tribu sont d'accord, et il arrive fréquemment que le mauvais caractère ou la ténacité d'un seul entrave les choses pendant des semaines.

Les transports des gommes n'ont lieu que pendant la saison sèche. Dès le commencement de juillet la traite est finie et les derniers Maures quittent Médine, au grand soulagement du reste des commerçants blancs, qui ont largement assez de six mois de palabre et de contact avec ces gens, les plus crasseux sans doute de l'Afrique.

A côté des Maures, les commerçants de Médine ont à faire aux Dioulas.

M. Binger fait remarquer que le mot Dioulas ne doit point s'appliquer à tous les commerçants indigènes, mais bien seulement à ceux qui appartiennent à la race des Mandés-Dioulas, notamment à ceux de la région de Kong.

Il distingue parmi les commerçants : 1° le marchand momentané, qui se borne à quelques échanges, juste suffisants à l'achat de quelques captifs ; 2° le korakoro, qui, ayant débuté par avoir un métier, vend d'abord les produits de sa fabrication et peu à peu augmente son commerce ; 3° le marchand proprement dit, qui n'a que cette occupation et qui commerce toute sa vie : il est « dioula », quand il est Mandé ; ou « marraba », quand il est Haoussa.

Ces observations sont fort justes, mais l'appellation de Dioula est si usitée dans toute la région Bambara, pour

dénommer le noir qui fait du commerce une source de revenu, que nous conserverons cette dénomination. Nous dénommerons autrement les Maures et les grands commerçants qui habitent les villes comme Djenné et Tombouctou ; mais, lorsque nous n'aurons pas à distinguer la nationalité, comme nous le ferons lorsque nous parlerons des Haoussas, des Mossis ou des Maures, c'est le mot dioulas que nous emploierons.

D'une manière générale, on peut dire que les relations des Maures avec Médine ont dans le Soudan un caractère tout local. Les Maures ne vont point, en effet, commercer dans tout le Soudan avec la guinée qu'ils achètent à Médine ou à Nioro. Ils se bornent à la porter aux tribus du Sahel d'où ils viennent. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils organisent des caravanes pour aller visiter les marchés de l'intérieur. Il en est tout autrement des dioulas. Ceux-ci, en effet, rayonnent dans tout le Soudan, et les marchandises qu'ils ont prises à Médine arrivent jusqu'aux marchés extrêmes comme Dori ou Ouaghadougou.

La plus grande partie des marchandises qui partent de Médine prend la route de Nioro pour se diriger ensuite sur Tombouctou ou Banamba. Les deux autres directions sont Médine-Siguiri et Kita-Bamako. La première dessert la région assez petite dénommée le Bourré ; la seconde suit la route de ravitaillement.

Nous pouvons dire, quoique ce soit une estimation très grossière, que les cinq sixièmes des marchandises de Médine passent par Nioro ; le reste seulement se dirige directement sur Siguiri ou Bamako. En dehors de ces deux villes, le seul point important de ces lignes est Kita où, depuis de longues années, se sont établis quelques commerçants européens.

Les commerçants qui se rendent à Nioro depuis Kayes-Médine suivent deux routes principales : celle qui passe par Yelimané, Kremis et Kerané et celle qui passe par Konia-

kary ; la seconde est impraticable pendant la saison des pluies. Ces deux routes contournent un massif montagneux inexploré.

L'importance de Nioro vient de ce que ce marché s'est trouvé au croisement de la route de Sansanding-Segou-Nyamina-Yamina-Banamba-Oussebougou-Nioro-Médine et de celle de Diafarabé-Sokolo-Goumbou-Nioro-Médine ou Tombouctou-Goundam-Sumpi-Sokolo-Goumbou-Nioro-Médine. De Nioro part aussi une route pour Kita-Siguiri ; enfin, c'est à Nioro qu'aboutissent une grande partie des caravanes qui viennent de Tichit apporter le sel[1].

D'une façon générale, on peut répartir de la sorte les objets du commerce de Nioro : la guinée vient de Médine et

1. **Tableau de statistique des marchandises importées à Nioro pendant l'année 1898 provenant directement de Saint-Louis et du Sahara.**

POSTE		GUINÉE		SEL EN BARRES		SEL EN VRAC		MOUTONS		GOMME		VALEUR TOTALE
		Mètres.	Valeur à 0 fr. 40	Barres.	Valeur à 17 fr. 50	Kilog.	Valeur à 0 fr. 20	Nombre.	Valeur à 6 fr.	Kilog.	Valeur à 0 fr. 30	
1er trim.	Nioro...	24,547	9,819	4,828	84,490	1,270	254	35,755	214,530	137,720	41,316	350,409
	Kerané .	28,409	11,363	....	....	4,880	976	630	3,780	593	178	16,297
	Tambacara.	960	404	8,304	145,320	9,950	1,990	826	4,956	47,728	14,318	166,988
TOTAUX...		53,916	21,586	13,132	229,810	16,100	3,220	37,211	223,266	186,041	55,812	533,694
											à 0 fr. 35	
2e trim.	Nioro...	2,790	1,116	11,996	209,930	8,410	1,682	473	2,838	236,800	82,880	298,446
	Kerané .	18,407	7,362	397	6,947	14,350	2,870	620	3,720	58,080	20,328	41,227
	Tambacara.	20,582	8,233	4,975	87,025	55,350	11,070	2,313	13,878	87,360	30,576	150,782
TOTAUX...		41,779	16,711	17,368	303,902	78,110	15,622	3,406	20,436	382,240	133,784	490,455
3e trim.	Nioro...	525	210	31	542	....	....	319	1,914	8,240	2,884	5,550
	Kerané .	2,730	1,092	....	....	1,350	270	110	660	1,785	624	2,646
	Tambacara.	....	....	5	88	....	....	40	240	....	....	328
TOTAUX...		3,255	1,302	36	630	1,350	270	469	2,814	10,025	3,508	8,524
4e trim.	Nioro...	4,050	1,620	3,685	64,488	1,500	300	3,440	20,640	....	....	87,048
	Kerané .	16,775	6,710	10	175	....	....	2,550	15,300	....	....	22,185
	Tambacara.	3,600	1,440	1,870	32,725	....	....	1,030	6,180	....	....	40,345
TOTAUX...		24,425	9,770	4,565	97,388	1,500	300	1,020	42,120	....	....	149,578

N. B. — Pendant cette année il est entré, en outre, à Nioro pour 100,000 francs de marchandises européennes provenant de Médine ou de Kayes.

est apportée par les commerçants noirs; la gomme et le sel sont apportés par les Maures.

Nous avons vu qu'à Nioro s'étaient établis des commerçants noirs, qui sont presque tous des Wolofs de Saint-Louis. Ces Wolofs sont crédités par des commerçants de Médine; ils font presque uniquement la traite de la gomme, qu'ils achètent en grande partie au moyen de la guinée.

Le marché de la guinée est assez considérable pour que son cours subisse des variations appréciables, à quelques centimes près.

Dans tout le triangle compris entre le Sénégal, le Niger et le Sahara, la pièce de guinée est devenue une sorte de monnaie. Comme on le pense, cette monnaie est très imparfaite, en ce sens qu'elle change de valeur selon l'époque et le lieu. Cependant, en un même point, par suite de l'abondance de l'argent sur certains marchés, la valeur indigène indiquée par ce mot dans le langage courant est toujours la même, de sorte que le mot pièce est arrivé à représenter une somme d'argent, et non plus la valeur de 15 mètres de guinée. Ainsi, à Nioro, par exemple, si vous voulez acheter un objet et que l'on vous demande « une pièce », cela veut dire 6 francs, et non point la valeur d'une pièce de guinée qui, à ce moment, représenterait peut-être 7 fr. 50 c.

Dans toute la région où le commerce de la guinée est très développé, on a cru que, les espèces monnayées étant en quantité insuffisante, on aurait avantage à ce que la guinée suppléât à cette insuffisance, et l'on a cherché à en régulariser le cours. Dans ce but, la guinée qui entrait dans les magasins des cercles, à titre d'impôt ou « d'oussourou[1] », devait être employée à influencer le marché. Après avoir fixé un prix comme valeur de la pièce de guinée, prix établi de façon à ce que cette étoffe ne pût être vendue à meilleur marché, par exemple 6 francs à Nioro,

1. Droit de douane.

on en vendait une grande quantité à ce prix lorsque le cours venait à monter. Malheureusement, c'était là un expédient délicat, et l'expérience a démontré qu'il ne réussissait pas. Ce qui fait que la guinée ne peut constituer une monnaie fixe, c'est que la quantité qui en existe n'est pas déterminée. Elle est, en effet, très variable, suivant l'importation, et celle-ci n'est pas régularisée par une consommation constante. D'ailleurs, cette quantité peut augmenter ou diminuer au gré des commerçants : aucun régulateur ne peut intervenir. Nous verrons, du reste, un problème à peu près analogue se poser à propos des « cauris ».

Et ici nous arrivons à la façon dont se fait cette vente de la guinée à Nioro.

Les commerçants européens de Médine qui créditent les commerçants noirs leur délivrent un certain nombre de pièces de guinée qu'ils doivent rembourser avec de la gomme. Ils leur font payer ce crédit de la manière suivante : ils comptent la guinée à un taux supérieur au prix de vente ordinaire de cette étoffe à Nioro, et la gomme à un prix inférieur au prix coté à Médine. Ainsi, par exemple, si la guinée vaut 7 francs à Nioro, on la compte aux commerçants de Nioro à 7 fr. 50 c., et si la gomme se vend à Médine 0 f. 60 c., on leur compte celle qu'ils apportent dans cette ville à 0 fr. 50 c.

Les bénéfices des commerçants noirs de Nioro en sont naturellement diminués de beaucoup. Il ne leur est pas loisible d'élever le prix de vente de la guinée, car les Maures iraient l'acheter à Médine. Ils ne peuvent gagner que sur le prix de vente de la gomme. Comme celle-ci est cotée très bas à Médine, ils sont obligés de l'acheter à très bas prix. En revanche, comme les Maures auraient tout avantage à aller porter eux-mêmes leur gomme à Médine, où ils trouveraient la guinée à meilleur compte et où ils vendraient leur gomme plus cher, les commerçants de Nioro n'ont d'autre ressource que de leur faire des conditions de crédit

que les Maures ne trouveraient pas auprès des commerçants européens de Médine. Ils arrivent aussi à se procurer la gomme à des prix avantageux en la payant avec du grain, et non avec de la guinée, qui leur coûte fort cher.

On peut voir maintenant l'intérêt que les commerçants de Médine trouvent à créditer des commerçants noirs à Nioro. Ils réalisent de gros bénéfices grâce aux conditions de leur crédit, et ils arrivent à commercer indirectement avec toute une catégorie de Maures avec lesquels ils ne feraient probablement pas d'affaires.

Il va sans dire que, de même que les commerçants noirs de Médine, chaque commerçant de Nioro est le correspondant de plusieurs maisons.

Les conditions très dures que font les maisons de Médine aux commerçants de Nioro ne sont possibles que grâce au manque de concurrence, car ces maisons appliquent toutes les mêmes procédés.

Cette situation du marché de Nioro pourrait être un danger sérieux pour les grandes maisons du Sénégal, si quelque Européen, muni de capitaux assez considérables, venait acheter directement la gomme à Nioro. Les traitants noirs qui représentent indirectement les maisons du Sénégal, étant tenus en laisse eux-mêmes par ces conditions de crédit auxquelles nous avons fait allusion, ne pourraient pas lutter et toute la gomme leur serait enlevée, et par suite, serait enlevée aussi aux maisons sénégalaises, par les nouveaux venus.

Les commerçants de Nioro n'échangent pas seulement leurs guinées contre la gomme des Maures; ils la vendent aussi aux dioulas qui viennent s'approvisionner dans cette ville en marchandises européennes pour aller ensuite commercer dans le reste du Soudan. C'est aussi Nioro qui alimente, en grande partie, le marché de Tombouctou en tissus. Nous avons indiqué plus haut quelles sont les routes que suivent, depuis Nioro, les produits européens. Une grande partie se dirige vers Banamba, une autre vers Tom-

bouctou, par Goumbou, Sokolo, Sumpi et le Niger, ou Sokolo, Râel-Ma et Goundam. Ces divers marchés de Goumbou et de Sokolo s'alimentent eux-mêmes à Kayes, à Médine ou, plus souvent, à Nioro. On conçoit très bien que Nioro soit devenue ainsi une sorte de poste avancé des établissements des rives du Sénégal.

Ce qui caractérise le commerce avec les indigènes, c'est la vente à crédit : son infinie division permet de lui donner toute l'ampleur dont il est susceptible.

A côté de la gomme et de la guinée, il arrive à Nioro un troisième produit : le sel.

Ce sel provient des carrières de Tichit et est apporté au Soudan par les Maures. A l'encontre de ce qui se passe à Tombouctou, ces Maures ne sont pas de simples convoyeurs, transportant les barres de sel pour le compte de traitants, qui en font le commerce ensuite. Ils l'exploitent, le transportent et le vendent à leur bénéfice.

Nous n'insisterons pas sur l'extraction du sel à Tichit; nous nous contenterons de renvoyer à la notice du commandant de Lartigue sur les ressources du Sahel, publiée par le comité de l'Afrique française. Nous nous bornerons à dire ce que devient ce sel une fois rendu dans notre Soudan.

Il entre au Soudan par trois points différents : Nioro, Kérané, Tambakara.

De Kérané et de Tambakara, il se rend soit à Médine, soit à Banamba. Une partie de celui qui arrive à Nioro est vendue par les Maures, une autre partie continue vers Banamba.

Les dioulas qui viennent jusqu'à Kayes, Médine ou Nioro emportent de ces marchés du sel et des pièces de tissus. D'une façon très générale, on peut dire qu'ils achètent les tissus à Kayes ou à Médine, et le sel à Nioro[1].

1. Nous avons fait le relevé des patentes délivrées aux dioulas pendant le

Une partie des dioulas se rend de Médine et Kayes vers le sud. Nous ne les suivrons pas dans cette voie, car leur commerce n'offre rien de particulier, étant donné que c'est contre de l'argent qu'ils échangent leurs marchandises. Ils sont du reste de beaucoup les moins nombreux. La plupart se dirigent vers le Niger pour se répandre ensuite dans la boucle du fleuve.

La route de Banamba, qui est certainement la plus fréquentée du Soudan, est, en quelque sorte, historique. Il ne s'y trouve, depuis Nioro jusqu'à Banamba, aucun marché important.

Autrefois, Oussébougou et Digna, qui sont sur cette route, étaient des villes importantes. La lutte des Toucouleurs et des Bambaras les ont ruinées; les marchés ont disparu, et, du reste, pour le plus grand bien de Banamba.

A une centaine de kilomètres au sud de Nioro, le pays devient riche : les villages de culture se succèdent sans interruption. Les dioulas ne rencontrent donc aucune difficulté dans cette partie de leur parcours.

D'après ce que nous avons pu observer, on peut admettre qu'il faut aux dioulas une dizaine de jours pour aller de Médine à Nioro, et une vingtaine de Nioro à Banamba.

mois de février 1889, que l'on peut considérer comme un mois normal. Il montre comment se répartissent entre les principaux marchés en relation avec Nioro le sel et les marchandises européennes. Il est à remarquer que dans ce relevé ne figurent pas les caravanes des Maures qui se rendent à Banamba. On avait fait le même travail pour Banamba et pour le mois de janvier; dans le relevé concernant ce marché, les caravanes maures y figurent :

Exportation des tissus (pièces) :

Pour Sikasso, 20; Ségou, 187; Tombouctou, 3,775; Bamako, 50; Bandiagara, 66; Sokolo, 322; Goumbou, 626; El Oualata, 132; Sumpi, 70.

Exportation du sel (barres de 30 kilos) :

Sikasso, 441, Nyamina, 72; Ségou, 356; Tombouctou, 11; Banamba, 554; Bamako, 302; Djenné, 9; Siguiri, 6; Bandiagara, 16; Bougouni, 39; Sokolo, 10; Baraolé, 76; Beyla, 27.

Pendant l'année 1898, il est sorti de Nioro vers le Sahara, 796,450 kilos de sorgho, représentant une valeur locale de 56,717 francs.

Les animaux employés par les noirs pour leurs transports, de Médine à Banamba, sont les bœufs porteurs et les ânes. Pendant le premier, le deuxième et le quatrième trimestre de 1898, il est parti de Médine 1,100 bœufs et 3,500 ânes. Sur cette route, la charge ordinaire d'un bœuf est de 150 kilos et celle d'un âne de 100 kilos.

Banamba est une fort grande ville, sa population est essentiellement commerçante[1]; ce qui ne l'empêche pas d'avoir de fort beaux champs et d'entretenir de nombreux villages de culture. Comme à Médine, comme à Nioro, les opérations importantes se font dans les cases. Les Maures ont un camp au nord de la ville, et c'est là qu'ils chargent et déchargent leurs chameaux.

Les opérations des Maures durent, au maximum, une quinzaine de jours. Ils échangent leur sel contre de la guinée ou de l'argent.

On peut trouver étrange qu'ils viennent jusqu'à Banamba pour se livrer à ce commerce. Il semblerait plus

1. *Relevé des marchandises qui sont passées à Banamba pendant le mois de janvier 1899, classées par localités de provenance et de destination.* (Voir le relevé précédent fait pour Nioro.)

De Saint-Louis pour : Banamba, 70 pièces de tissu; Ségou, 444 p. de t.; Sikasso, 170 p. de t.

De Kayes pour : Ségou, 725 barres de sel; Sikasso, 37 b. d. s., 544 pièces de tissu; Banamba, 629 p. de t.; Sansanding, 20 p. de t.; Bandiagara, 53 p. de t.; Tougué, 25 p. de t.

De Nioro pour : Ségou, 142 pièces de tissu, 18 barres de sel; Sikasso, 176 p. de t., 491 b. de s.; Banamba, 1,471 b. de s.; Nyamina, 1,005 b. de s.; Tombouctou, 47 p. de t.; Djènnée, 9 b. de s.; Ségala, 33 b. de s.

De Médine pour : Ségou, 170 pièces de tissu, 28 barres de sel; Tombouctou, 959 p. de t.; Sikasso, 330 p. de t.; 51 b. de s.; Banamba, 279 p. de t.; Bobo-Dioulasso, 75 p. de t., 126 b. de s.; Djènnée, 38 p. de t.; Sokolo, 25 p. de t.; Tougué, 12 b. de s.; Bandiagara, 40 p. de t., 18 b. de s.; Kong, 12 b. de s.

De Tambalkara pour Banamba, 536 barres de sel.

De Bougouni pour Banamba, 15,700 kilos de kola.

De Kané	—	3,000	—
De Bambo	—	34,800	—

Chaque caravane porte en moyenne 50 pièces de tissu ou barres de sel.

naturel que, de même qu'ils vendent leur gomme à Nioro ou à Médine, ils vendissent aussi leur sel dans cette ville. Il se passe, en effet, cette chose extraordinaire, que les Maures voyagent avec leur sel de Nioro à Banamba en même temps que des commerçants noirs qui transportent de la guinée, et que, une fois arrivés à Banamba, ils échangent leur sel contre cette guinée, à laquelle ils font refaire ensuite en sens inverse le chemin déjà parcouru.

Cette anomalie résulte de ce fait que le sel subit à Banamba une plus-value plus considérable que la guinée par rapport aux prix de Nioro, et, par conséquent, qu'avec un nombre déterminé de barres de sel, on a plus de pièces de guinée qu'il n'aurait été possible de s'en procurer à Nioro.

A Nioro, la pièce de guinée vaut en moyenne 7 fr. 50, la barre de sel 17 francs; en d'autres termes, on a deux pièces et demie de guinée pour une barre de sel. A Banamba, la guinée vaut environ 10 francs; mais l'on en a trois pièces pour une barre de sel, ce qui met la barre de sel à 30 francs.

Cela s'explique par ce fait que, à poids égal, la valeur de la guinée est bien plus grande que celle du sel. Les dioulas, ne se servant pas de chameaux, ont intérêt à ce que les Maures leur apportent le sel le plus près possible du lieu de vente, qui est la boucle du Niger et le fleuve ; ils le paient plus cher en raison de ce supplément de transport que font avec plaisir les Maures : ces derniers feraient même bien plus de kilomètres encore pour réaliser un bénéfice encore plus minime.

Les arrivages de sel transporté par les Maures à Banamba sont très importants. Pendant le mois de janvier, nous en avons vu arriver 1,500 barres. Pendant chacun des six mois où le commerce est actif, il doit en arriver autant.

Nous avons dit que les Maures échangeaient le sel contre de la guinée. Il l'échangent aussi contre du mil. Depuis cette année ils ont drainé vers le Sahel une somme de nu-

méraire qu'il est assez difficile d'évaluer. Ils achètent aussi des bandes de coton avec lesquelles ils confectionnent une partie des sacs qu'ils emploient pour leurs transports, en même temps que des peaux de mouton ou de veau.

Ce sont, en général, des indigènes résidant à Banamba, Nyamina, Ségou, Sikasso qui font à Médine ou à Nioro les achats de tissus ou de sel qu'ils transportent ensuite dans ces villes. Ils achètent à Banamba le sel que les Maures y apportent. Ce sont les commerçants eux-mêmes qui vont à Saint-Louis, à Médine ou à Nioro chercher leurs marchandises, et pour cela, ils s'absentent quelquefois une année. Une fois retournés dans leur ville d'origine, ils s'arrêtent, et ce sont des captifs dévoués qui vont détailler leurs marchandises dans les marchés du Soudan. Ils ne reviennent parfois qu'au bout de deux ans leur rapporter l'équivalent de leurs marchandises, ayant réalisé, du reste, un important bénéfice. A l'aide de ces marchandises, ils se sont livrés à un véritable commerce d'échange les transformant en toiles, animaux et aussi en captifs. Une fois toutes ces valeurs réalisées, les commerçants noirs repartent vers les comptoirs où ils s'approvisionnent ainsi d'année en année.

La raison pour laquelle nous attribuons à l'étude de cette grande route commerciale de Médine, Nioro, le Niger, une grande importance, c'est qu'elle montre comment les relations de l'intérieur avec la côte peuvent se modifier dans l'avenir. Nous avons vu avec quelle facilité les Maures apportaient, pour un petit bénéfice, leur sel à Banamba et sur le Niger. Si des commerçants installent sérieusement des comptoirs sur le fleuve et communiquent économiquement avec la côte, ce qui aura lieu lorsque le chemin de fer de Conakry au Niger sera construit, les peuplades qui vivent dans le Sahel entre Nioro et Tombouctou viendront vendre leurs produits et se procurer les marchandises européennes dans ces comptoirs, pour peu qu'ils y trouvent quelque benéfice, et les commerçants du Sénégal verront

disparaître leurs relations avec ces pays s'ils ne modifient pas leurs prix à leur tour.

Cette grande route est, pour ainsi dire, inconnue des Européens. Je l'ai parcourue à mon retour. En parlant de cette partie de mon voyage, je compléterai ce que je viens de dire en montrant la vie qui anime ces pays.

Pour me rendre au Niger, j'ai suivi la route de ravitaillement. Les notes que j'ai prises alors suffisent à traduire l'impression qu'elle m'a laissée.

CHAPITRE III

La route de ravitaillement.

Dioubéda, lundi 19 décembre.

Me voilà enfin dans la brousse! Tout ce que je sais de mon itinéraire, c'est que je vais essayer d'aller jusqu'à Say et tâcher d'en revenir. Je recouperai certainement de cette façon la plupart des lignes commerciales et je visiterai un grand nombre de marchés.

J'ai essayé de me procurer à Kayes des cartes détaillées; cela m'a été absolument impossible : on n'y connaît du Soudan que ce qui est figuré sur la carte du service géographique. Les dernières campagnes ont tout désorganisé; tous les officiers, en dehors du général et de ses officiers d'ordonnance, sont pour la première fois dans ce pays et n'en connaissent rien.

On sait qu'il y a un service de ravitaillement organisé de Kayes à Tombouctou par le fleuve, mais c'est tout.

Pour aller à Say, le plus naturel serait d'aller par le fleuve; mais ce moyen est considéré comme impraticable. Depuis le passage de la mission Hourst, tout le monde admet que le fleuve est impraticable à partir de Tombouctou. La mission Voulet va tenter le passage, mais c'est à ses risques et périls. En tout cas, si je voulais suivre cette voie, il faudrait, m'assure-t-on, me faire escorter par une très forte colonne, à cause des Touaregs qui barrent le fleuve. Donc, double impossibilité. Le plus court, pour aller à Say par terre, est de passer par Mopti, Bandiagara et Dori.

Mais toute cette région, entre Bandiagara et Say, est, paraît-il, soulevée, ou plutôt en pleine conquête. Je risque donc d'éprouver de sérieuses difficultés, puisque je me propose de voyager sans escorte, ce qui est le seul moyen d'entrer en communication avec les indigènes. Quand au Sud, c'est bien encore pis. Le Mossi est entièrement inconnu, malgré le raid Voulet-Chanoine; toute la région du Sud est encore plus troublée, à la suite des expéditions contre Bademba et Samory.

Je n'ai qu'une chose à faire : aller à Tombouctou. D'ici là, je serai peut-être au courant des événements, et je serai à temps de prendre une décision sur la route à suivre pour effectuer ma mission. Une fois à Say, j'aurai la ressource de ressortir par le Dahomey, la Côte d'Ivoire, la Guinée ou le Sénégal.

Le général de Trentinian a souri devant l'imprécision de mon itinéraire. J'ai pensé aux derniers mots que m'a dit Bonvalot, avant mon départ de France : « Avec une bonne théière, et de la confiance en soi, on va partout »; et je me suis tenu prêt à partir.

Hier, dans la matinée, sont arrivés nos bagages. J'ai aussitôt décidé de commencer mon voyage aujourd'hui. M. Jacquey, le chef des stations agronomiques du Soudan, a pris la même résolution, et, après une journée d'invraisemblable remue-ménage, d'organisation de caisses, de recherche de gens, tout à été prêt.

Ce matin, après un bon sourire d'adieu de nos amis, Mérite, Rhoné, Chevalier, Legeal, de la Nézière, le train s'est ébranlé.

J'avais retenu une espèce de cuisinier nègre habillé à l'européenne. Il m'a quitté au dernier moment. Un autre noir, Samba, s'est présenté au moment ou le train partait; je l'ai engagé, en lui déclarant que je le laisserais n'importe où, s'il ne se montrait pas un cuisinier émérite. Mahmadou, mon boy en premier, que j'avais engagé depuis quelques

jours, a pris un air souverainement protecteur, et tous les deux sont montés sur la plate-forme surchargée de bagages.

Nous avons traversé des pays auxquels il ne manquait, pour être charmants, que de la verdure, et pour être d'un sauvage achevé, qu'un peu plus de bizarrerie dans la couleur.

Maintenant nous voilà campés ici : c'est la vie de la brousse qui commence, bien peu complètement encore, puisque nous n'avons à nous occuper de rien, car nous faisons partie d'un convoi tout organisé. Le matin, on nous amène nos mulets. Arrivés à l'étape, notre palefrenier les reprend. Nous nous installons dans de grandes cases rondes, construites spécialement pour les convois. Notre cuisinier va toucher notre ration de viande, pain, vin, sucre, sel, etc., et, le lendemain matin, nous n'avons plus qu'à repartir.

20 décembre. — Séjour à Dioubéda.

La maison Gillium, Pillet, Colas et Cie a ici un grand dépôt de marchandises. Une quantité de voiturettes sont alignées devant la porte. Ce sont de petites plates-formes en chêne, très massives, pourvues de rebords d'environ vingt centimètres de hauteur, montées sur deux bonnes roues de bois.

Malgré leurs formes vigoureuses, ces voitures sont légères et peuvent être traînées par de petits ânes. Actuellement, elles sont couvertes par les tranches de grands chalands en fer, dont l'assemblage, sur le Niger, formera de belles embarcations.

A côté des voitures Gillium, sont les voitures Lefèvre. Quelle idée extraordinaire a eu la personne qui a pu penser que ces lourdes mécaniques étaient idéalement construites pour les colonies ou pour un transport quelconque? Une caisse métallique, aux formes arrondies (de sorte qu'il y a beaucoup de place perdue) est supportée par d'énormes



Planche III. UN VILLAGE DES RIVES DU NIGER, DE BAMAKO A MOPTI.

(Dessin de Joseph de La Nézière, d'après les documents de l'auteur.)

roues de fer, dont l'entretien nécessite un changement de rondelles à peu près journalier; elle est pourvue de brancards en fer d'un poids à peu près égal à celui de la voiture. Il paraît que le but poursuivi par l'inventeur était d'avoir un appareil qui pût se transformer en embarcation.

Quoi qu'il en soit, un homme remue difficilement cette voiture vide. Au Soudan, on ne les emploie que parce qu'on les y a vues de tout temps et pour éviter la dépense qu'entraînerait leur remplacement. On comprend aisément que les voitures Lefèvre aient pu devenir un sinistre instrument de torture pour les pauvres soldats chargés de leur faire monter les ravins de Madagascar.

21 décembre, mercredi, huit heures du soir.

J'ai fait ma première étape ce matin. Partis à cinq heures du soir, nous avons suivi pendant 15 kilomètres une route sablonneuse. Nous avons traversé un pays charmant, qui paraîtrait tel même en France. Des deux côtés de la route, de petites montagnes de 3 ou 400 mètres d'élévation, et partout des bois. Sur toute cette nature, des teintes violacées très diverses. C'est bien sur une route que nous marchons, et il serait excessif d'en trop médire. Elle est loin cependant d'être parfaite, et un des mots qui revenaient le plus souvent sur nos lèvres était : « Ça va être drôle pour les automobiles. »

Arrivés dès neuf heures, toute la journée s'est passée aux mille petites occupations du camp.

Ce soir, éreintés (car, malgré tout, le soleil brûle), nous avons, pendant la nuit, goûté le grand calme de la brousse.

22 décembre. — Badoumbé.

Un poste et une case; et pourtant, sur les cartes, le nom de ce village est écrit en gros caractères, ce qui vient de l'importance de sa conquête.

23, vendredi. — Bili, chutes du Sénégal.

Toute la nuit, de l'entrain, de la gaieté, et voilà maintenant qu'est arrivée une lourde fatigue. Comme tout est inégal dans ce pays!

Ces chutes du Sénégal sembleraient fort belles en France. Ici, elles ne m'ont produit aucun effet. C'est, sans doute, que l'on s'attend, en ces pays, à trouver à tout paysage un caractère particulier. Suivant une sorte d'arc, un ressaut de rocher d'une dizaine de mètres coupe le Sénégal, et les rives forment à cet endroit une gorge aux parois abruptes. Le tout est d'une teinte uniforme, d'un rouge sombre, produit l'effet d'une nature sans vie et ne laisse pas, sans doute à cause de la trop vive lumière, cette impression de tristesse grandiose que donnent d'habitude les effondrements de fleuves dans les roches.

24, samedi, onze heures du matin.

A partir d'ici, les camps sont loin des villages. C'est surtout quand on voyage en troupe que la fatigue d'Afrique est mauvaise. L'action du soleil fait qu'il semble que l'on ne vit que par le haut du cerveau. La plus petite chose irrite, prend des proportions extraordinaires, et cela suffit pour que toute autre idée disparaisse. Alors qu'une heure auparavant vous vous sentiez plein d'entrain, peu à peu, vous vous heurtez à quelque obstacle invincible. Vous bougonnez contre vos compagnons sans savoir pourquoi; vous trouvez leurs idées bizarres et dénuées de tout sens; sans que cela vous importe, vous êtes vexé de ce qu'ils font. Vous ne savez plus vous-mêmes raisonner, et c'en est fait de votre activité pour la journée entière. On appelle cette disposition physique et morale « la soudanite ». Puis, le calme revient, et de nouveau la force reparaît. Si l'on était

seul, peut-être prendrait-on les choses avec plus de calme et lutterait-on mieux contre elles.

Huit heures du soir.

C'est la nuit de Noël. Dans la brousse, au lieu du son des cloches de France, c'est le chant des cigales et des cri-cris qui fait vibrer l'air; mais, de même qu'en France, en cette nuit, il y a sur toute la nature comme une paix éternelle.

Noël, 1898.

Au matin, nous avons traversé un long paysage rappelant ceux de France. Aux deux bords du chemin sablonneux, de grandes lignes d'herbes jaunes. Partout des arbres verts et touffus, ce qui est extraordinaire en ces pays. Des deux côtés, de véritables montagnes aux pentes boisées et aux couleurs vives. Un mélange de bleu, de violet et d'or. Peu à peu nous avons gagné une région d'un pittoresque achevé, telles qu'on en voit en France dans le Plateau Central. Seules, manquaient les claires sources d'eau vive. Dans ces contrées, où nous comptions trouver des impressions étranges de pays lointains, nous avons constaté maintes fois que plus le paysage ressemble à ceux que nous sommes accoutumés à voir, plus il nous paraît charmant. Ce matin, la nature prenait pour nous un caractère particulier. Au milieu de coins boisés, ressemblant à ceux de la Margeride, nous trouvions des rhôniers et de vertes touffes de bambous. L'assimilation était incomplète, et, pourtant, c'était d'une étrange harmonie. Toute la journée a été d'un calme superbe.

Le soir, avec M. Jacquey, j'ai fait un petit festin. J'ai débouché ma première bouteille de Champagne; nous étions tout émus de ce raffinement.

Cette douce émotion que donne dans la solitude un peu de ce vin de France vient de ce qu'il rappelle ce qui est essentiellement français, la vivacité et la franchise. Dans ces terres où l'on souffre toujours un peu, il est le symbole du parfait bien-être.

26 décembre, lundi, onze heures du matin.

Sur la route de ravitaillement, on vit dans un état d'aplatissement intellectuel tout spécial. On se lève d'habitude le matin vers deux heures et demie; on marche jusqu'à huit heures, on débarque les bagages, on se débarbouille, on déjeune, on fait la sieste, on dîne et l'on se couche. Au Soudan, on marche, on mange, on se lave et l'on dort.

Au moment où vous dormez le plus délicieusement, des appels de corne retentissent dans le camp. « C'est l'heure, Jacquey, » ou bien : « Le réveil, Baillaud. » J'apparais sous ma moustiquaire. Jacquey, en sa qualité de fumeur, allume le photophore. Au milieu du silence hébété du réveil, nous enfilons nos caleçons de laine, pantalons de gros drap, veste en poil de chameau. Les boys arrivent sans mot dire et défont les lits; Boubakar, le boy de Jacquey, un vieux philosophe, apporte le thé et, machinalement, tourne une grande cuillère dans les timbales pour faire fondre le sucre. Je me décide à tremper une serviette dans un reste d'eau et j'en essuie le bout de mon nez. Puis la toilette continue : manteau, guêtres, puncho, et l'on est équipé comme pour entreprendre un voyage en Sibérie.

« Halto, halto! » Ce sont les mulets attendus. Tout est prêt, nous sortons de nos cases. La nuit est radieuse. Un grand morceau de lune répand une lumière de neige sur la brousse. Dans un coin, un palefrenier dort encore à côté d'un mulet étique. J'examine mes harnais, et, tandis que mon bonhomme se pend à l'étrier, je grimpe sur ma haridelle, qui répond à cet assaut par une ruade. Un coup de

corne; le convoi s'ébranle; groupés les uns derrière les autres, les « passagers » suivent le digne « régulier » qui, tout fier de sa carabine et de son casque, fait flamber une torche. On cause d'abord; on constate que la route est toujours pareille; on fait quelques plaisanteries à l'adresse des automobiles; puis le silence règne en maître sur les groupes de voyageurs. Peu à peu, le froid vous envahit, et, quoique le thermomètre marque 8 à 10 degrés, quoique l'on soit très couvert, on souffre réellement. C'est le contraste avec la chaleur torride de midi. Tout à coup, le soleil se montre, et l'on découvre un paysage que l'on ne faisait que soupçonner pendant la nuit. On admire sans trop d'enthousiasme; on cause un peu et l'on arrive à l'étape. On se sent plein de force. Les voitures arrivent; on se débarbouille; on croit pouvoir travailler : erreur. On s'installe, mais une vague somnolence vous envahit, et l'on renvoie après déjeuner toute besogne sérieuse. Mais alors c'est pis, on ne pense plus à rien. Le plus simple est de dormir de bon cœur pour rattraper le sommeil perdu; si vous ne le faites point, il semble que votre pensée a heurté quelque obstacle invincible. Vous vous réveillez enfin, vous vous passez au tub, vous dînez et, le soir, vous renvoyez au lendemain toute besogne : il en est ainsi tous les jours. Si l'on ne se faisait violence, on rentrerait de ce pays d'Afrique sans avoir rien fait que d'y errer.

27, mardi,

J'ai vu ce soir un brave qui rentrait en France, le lieutenant Girard; cela m'a fait du bien. Après avoir pris part au siège de Sikasso, il a marché avec les colonnes du Sud; et là, en assurant un convoi, il a reçu une horrible blessure au bas-ventre. Pendant trois heures, d'une voix ralentie par la souffrance, il nous a dit cette année de conquête. D'abord la lutte contre Bademba, qui se défendit sans

trêve, sans hésitation, et que l'on crut un moment difficile à vaincre; puis, la poursuite de Samory, la fuite de ce brigand, la course à travers les contrées dévastées et ruinées, peut-être pour toujours, comme cette superbe ville de Kong; la prise de ce noir au moment où l'on s'y attendait le moins.

Pendant que j'écoutais parler cet officier, narrant les invraisemblables batailles où dix tirailleurs et un Français avaient raison de deux mille sofas, ce que j'admirais, c'était moins encore les actes extraordinaires que l'entrain et la bonne humeur qui avaient régné constamment et qui peut-être avaient permis d'accomplir ces prodiges. Si j'ai nommé comme un héros ce lieutenant, à la figure fine et creusée par la souffrance, c'est que, cette souffrance, il l'a supportée non seulement au milieu de l'action, mais durant le lent parcours sur ces civières, qui l'ont porté pendant sept mois à travers les marigots. J'avais déjà été plus frappé de la façon dont les actes avaient été accomplis que des actes eux-mêmes; mais l'énergie de ce soldat, dont l'âme ne se laissait abattre par aucune douleur ni aucun abandon, qui, sans un mot de lui-même, nous racontait les exploits de ses camarades, tout cela me semblait bien supérieur à la conquête et à la gloire même. La plus belle qualité du soldat de France, c'est qu'il sait souffrir.

29 décembre. — Kita.

Hier, éclipse de lune. Nous étions fatigués, Jacquey et moi; les coups de fusil, tirés par tout le village, ne nous ont pas troublés. Ouvrant l'œil, j'ai demandé si ce n'était pas le signal du départ, toujours annoncé par un coup de corne. Jacquey a déclaré que c'étaient des coups de mines; et moi, encore engourdi par le sommeil, j'ai conclu avec le ton satisfait du monsieur qui a compris : « Ce sont les travaux du chemin de fer »... qui sont à 150 kilomètres de là.

Il est regrettable que cette explication nous ait suffi; car le village, effrayé, offrait un spectacle des plus curieux. Ce matin, quand nous interrogions les boys, ils nous répondaient d'un air tout ému : « Tu sais, y avait pas bon : Lune f... le camp ». Ou bien, à ce que m'a assuré Mahmadou : « Soleil y avait boulotté tout lune : un petit peu, puis un grand peu, puis tout boulotté. » Et Boubakar, d'un air grave, a déclaré que c'était Mahomet qui l'avait prise, et comme « tout ça y avait pas bon », toute la nuit, pendant que Jacquey et moi dormions du bon sommeil de la brousse, tandis que les chiens hurlaient, on a tiré des coups de fusil et fait grand tam-tam.

Aujourd'hui, Kita, le grand fort. Un paysage superbe sous le soleil. Une énorme montagne, coupée à pic, surplombe la ville enterrée joliment sous les fromagers, mais la buée violette, qui plane par-dessus tout, donne à penser que le pays est bien malsain.

31, samedi.

Hier, j'ai eu une journée invraisemblable. Il fallait que je fisse partir mon courrier le soir même. Au matin, nous sommes allés chez les Pères du Saint-Esprit; le supérieur, le P. Abevien, est un de ces hommes qui rendent l'œuvre de nos missionnaires digne de toute admiration. Il aime la brousse plus que personne et, cependant, quelle que soit sa ténacité à vouloir la faire produire, il n'est guère optimiste. « Voilà dix ans, nous disait-il, que je forme des jardiniers. Dès que ces enfants retournent à la brousse, ils oublient tout ce qu'ils savent faire. Je vend mes légumes au marché; ils vont en acheter, parce qu'ils les aiment; mais pas un ne veut se donner la peine d'en faire pousser dans ce pays. Il serait nécessaire d'avoir des surveillants pour les cultures : il est impossible d'avoir confiance en eux. »

Pourtant, nous avons trouvé un peu partout de très bons

ouvriers menuisiers, forgerons, mécaniciens, dressés par des Européens; ne serait-il donc pas possible de former aussi des agriculteurs ?

Rentré vers neuf heures, je me mis au travail. Il a fallu bientôt déjeuner; puis, est arrivé l'irrésistible hébétement de la digestion. Cependant, on vient nous apprendre que les mulets qui nous ont portés jusqu'ici ne peuvent aller plus loin; ils sont blessés aux jarrets. Il faut aller à pied, ou rester ici, en attendant des mulets que l'on fera venir de Dioubéda, à moins que nous ne nous procurions sur place des montures.

Nous avons près de 150 kilomètres à faire : c'est beaucoup pour aller à pied. La seconde solution nous fait perdre une dizaine de jours; reste la troisième.

Au poste, on nous indique l'infirmier noir qui consent à nous louer des chevaux moyennant 3 fr. 50 par jour, ration comprise. Nous acceptons. Il nous montre ses bêtes et, au moment de conclure le marché, il nous dit que nous devons payer d'avance, aller et retour. Nous avons huit jours de retour ; cela nous fait 50 francs. Nous refusons; nous préférons acheter des montures, espérant ne pas perdre plus que cette somme en les revendant.

Nous expédions les boys dans le village annoncer que nous voulons des chevaux. Il en arrive bientôt cinq ou six, dont deux superbes. Notre prix était de 200 francs. On en demandait 500 francs. Toute la soirée s'est passée dans une série de marchandages très drôles, parce que toutes les fois que nous disions notre prix, les noirs baissaient le leur, et, pour montrer que ce n'était pas trop cher, ils exécutaient de véritables fantasias. Nous ne pûmes faire baisser plus bas que 280 francs. Comme nous estimions que c'était encore trop cher, nous dûmes nous décider à louer deux carcans à raison de 40 francs l'un. Nous n'eûmes ce prix, naturellement, qu'après de longs marchandages qui ne furent terminés qu'à six heures du soir. Dans l'intervalle, j'essayai

en vain d'écrire et d'aligner des idées. Sur ces entrefaites, je vois Samba, le cuisinier que j'avais pris à Kayes, rôder autour de moi d'un air embarrassé. Je pensais que c'était quelque « dimanche » (étrenne) qu'il allait réclamer, et je me gardais de lui demander ce qu'il voulait. Enfin, il se décida à parler et me tint ce langage inattendu : « Mon mère m'envoie chercher; dit : y a moi parti sans lui demander permission : dit y a moi revenir. »

Il pleurait à moitié, et comme cela paraissait assez véridique, je lui dis : « Il ne faut jamais désobéir à ses parents : lorsque je t'ai accepté, je pensais que je pouvais le faire sans inconvénient. Tu n'en as rien dit à ta mère, tu as eu tort. Elle te rappelle, il faut t'en aller. Je vais te payer ce que je te dois. »

Bref, je me suis couché à minuit, après avoir pris une forte dose de quinine et expédié mon courrier ; mais combien incomplet !

Aujourd'hui, dernier jour de l'année 1898. Elle se finit dans un grand accès de fatigue physique. Elle ne pouvait mieux finir...

Jour de l'an 1899. — Boulani.

Ce matin, subitement, une fois que les montagnes se sont effacées, l'horizon nous est apparu splendide. Une ligne rouge, d'une pureté merveilleuse, se fondait avec le ciel dans le bleu naissant.

Les arbres de la forêt, qui fermaient la plaine, se découpaient sur l'incendie étincelant, et la tige d'un rhônier isolé lançait ses palmes par-dessus l'horizon.

2 janvier 1899, lundi.

Un pauvre spahi suit le convoi avec nous; sur le Sénégal, il a fait la cuisine toute la journée au soleil. Il a pris

la fièvre, et, dès Kayes, est entré à l'hôpital. Il continue maintenant sa route sur Ségou. Il n'a à lui qu'une paire de sandales, un pantalon de treillis, une veste rouge, un casque et des bottes. Ni manteau, ni couvertures, pour ce pays où l'on gèle la nuit. En France, on ne l'a point équipé parce qu'il allait dans un corps africain. A la côte, on lui a dit qu'il trouverait des habits dans son poste. A Dioubéba, la fièvre l'a repris. Un lieutenant lui prête sa couverture la nuit, mais est obligé de la lui reprendre le matin. Hier je l'ai trouvé tout glacé sous son mulet. Je lui ai prêté mon puncho. Pour la nuit, je lui donnerai ma couverture caoutchoutée et le matin ma couverture rouge. Hier, nous lui avons fait prendre quelques douceurs pour qu'il ne pense pas trop à ce que c'est que ce jour en France. Ne sachant comment nous remercier, il nous a offert des oignons qu'il avait achetés. J'ai refusé. Mais ce soir il nous a apporté la moitié d'un fruit de papaié, ce qui nous a vivement émus.

3 janvier. — Néfala.

Ce qui vous énerve le plus sur cette route, c'est le malheureux sort de vos bagages. Heurtés en tous sens par les cahots des voitures Lefèvre, ils finissent par se désarticuler. Alors, ils se remplissent d'un sable fin qui ne veut plus disparaître des objets qu'il a touchés. Si vous n'avez pas eu le soin de mettre dans une ou deux caisses tout ce dont vous avez besoin, vous êtes toute la journée à charger et à décharger ces maudites voitures, et vous contribuez à l'éreintement de vos malles. Vous vous couvrez d'une saleté qui ne peut s'enlever, et ce n'est pas la moindre cause de vos fatigues.

Depuis Kita, la route a perdu toute espèce d'intérêt. C'est la plaine morne; car la vue est limitée par une végétation étouffée par les incendies.

La couleur violette qui harmonisait un peu ces pays a fait place à une teinte grise, très pâle, dénuée de tout charme. Sous les arbres, la terre est noire, couverte d'herbes incendiées. On ne cherche qu'à se défendre du soleil. Le casque, qui vous abrite de ses rayons, ne vous permet de voir qu'un petit morceau d'horizon.

Ces terrains ferrugineux ne donneront que du mil. Les cultures coûteraient trop pour attirer le colon. Plus tard, peut-être, lorsque le reste du Soudan sera devenu riche, voudra-t-on profiter de ces terres qui seront les plus rapprochées du chemin de fer, et transformer en alcool tout le mil que l'on pourra en tirer.

... Moi qui espérais brûler les étapes, une fois que j'aurais un cheval!... Une première fois, sans savoir pourquoi, ma rosse pique le nez par terre, et je fais comme elle. Nous allions presque au pas. Ce matin, voyant qu'elle ne voulait plus aller, j'ai marché à pied. Bien m'en a pris : elle a roulé deux fois sur le sol. Ce qui m'a consolé, c'est que son propriétaire qui la conduisait en la tenant par la queue, s'est effondré en même temps. Cet animal-là (c'est du propriétaire qu'il s'agit) a la tête d'un vieux héron. Le matin, il ramène son boubou bleu sur son chapeau pointu, et il marche ainsi, sans se préoccuper des rires qui accueillent le passage de cette forme sans tête, coiffée d'un éteignoir.

Nous l'avons dénommé Arthùr. Le malheur, c'est que nous avons payé d'avance nos loueurs de chevaux, et ni M. Jacquey ni moi n'avons plus d'action sur eux. Ils laissent crever de faim leurs bêtes. Conclusion : ne payez jamais d'avance.

4 janvier, mercredi.

Demain, Kati, presque le Niger. Tout est changé. Les habitants ont pris de beaux airs dignes; les tatas sont apparus, avec leurs allures de fortifications un peu grotesques.

Boubakar est revenu du village avec des patates qu'il avait payées 300 cauris.

Le Niger! Il semble que le soleil est devenu plus doux, que l'on approche de quelque chose de grand et non plus de rabougri, comme tout ce que nous avons rencontré jusqu'ici. Il me semble, encore plus qu'à la côte, que je vois arriver quelque chose de nouveau. A Kayes, nous avons cru que le Soudan commençait : jusqu'ici nous n'avons fait autre chose que d'aller vers lui. Le mot Soudan ne désigne plus les terres dont nous venons de parler. Les terres du Soudan sont plus loin, par delà cette route de ravitaillement, qui n'est actuellement qu'une espèce de cauchemar pour celui qui la suit, sans rien attendre au delà. Le général de Trentinian a raison de vouloir transporter au Niger la capitale de son Soudan. Jusqu'à cette limite, c'est toujours le Sénégal.

CHAPITRE IV.

La richesse du Niger, de Bamako à Tombouctou.

Le Niger, de ses sources à Tombouctou, forme deux biefs : l'un qui se termine à Bamako et l'autre à Tombouctou. Depuis Kouroussa, le fleuve est navigable, mais les indigènes ne s'en servent guère. Ses rives sont très cultivées et, à ce point de vue, offrent une grande analogie avec celles qui s'étendent de Bamako à la région des inondations. Dans sa partie la plus méridionale, le fleuve dépend des massifs du Fouta-Djallon sur lesquels nous n'avons pas à insister. Tout le commerce est alimenté par les marchandises qui viennent de la Guinée française et de Médine par Kita et Niagassola. Le point le plus important est Siguiri; c'est surtout un centre d'achat de caoutchouc. Nous en parlerons lorsque nous nous occuperons de la question du caoutchouc, telle qu'elle se pose dans le sud du Soudan.

A partir de Bamako, le Niger acquiert réellement toute son importance.

Bamako se développe de jour en jour. Comme les autres villes nigériennes, Yamina, Ségou, Sansanding, elle fut ruinée par les incursions d'El Hadj-Omar, puis par le pillage de Samory. Depuis notre occupation, elle ne fait que s'accroître. La route de ravitaillement y a considérablement aidé. Le grand mouvement de troupes qui a eu lieu en ce point y a attiré un grand nombre d'indigènes. Des commerçants européens s'y sont établis, et ce fait est devenu pour les dioulas un motif de visiter ce marché plus qu'ils ne le faisaient auparavant.

Bamako est également un des points importants du passage du sel. Nous avons vu, en étudiant la route de Nioro à Banamba que bon nombre de dioulas se dirigent sur Bamako. De là, ils se répandent dans la partie de la boucle qui se trouve comprise au sud, dans un triangle dont un côté serait le Niger et un autre côté une ligne passant par Sikasso.

Le commerce de ces dioulas est fort simple. Après s'être procuré des barres de sel, en général quatre ou cinq, ils se rendent dans les pays producteurs de kolas, où les barres qu'ils ont payées 17 francs à Nioro ou 30 francs à Bamako en valent 60. Ils les échangent contre des kolas qu'ils revendent sur la route de retour. Ils échangent les kolas contre de l'argent qu'ils trouvent dans le nord-ouest du Niger, et c'est avec cet argent qu'ils payent les commerçants de Banamba ou de Nioro, à qui ils ont pris le sel à crédit. Ceux-ci, à leur tour, se servent de cet argent pour payer la guinée que leur ont fournie à crédit les commerçants de Kayes, de Médine ou de Saint-Louis.

Les dioulas échangent aussi leurs barres de sel contre des pagnes, et même contre des captifs, qu'ils revendent ensuite dans les pays où ils peuvent trouver des espèces monnayées.

Un fait digne d'attention, c'est que la plupart des marchandises européennes achetées par les commerçants de Bamako s'achètent plutôt à Kayes ou à Saint-Louis qu'à Médine, à cause des facilités qu'offrent le chemin de fer et la route de ravitaillement; et ce fait vérifie ce que nous avons dit, à savoir que la route de ravitaillement a été pour beaucoup dans la prospérité de Bamako.

En suivant cette route, les dioulas, une fois arrivés à Dioubeba, prennent le chemin de fer qui les mène à Kayes; ils trouvent dans les magasins européens les marchandises dont ils ont besoin et ne vont point à Médine. Il leur arrive presque aussi fréquemment de descendre en chaland jus-

qu'à Saint-Louis et de s'approvisionner à bien meilleur compte. C'est là un phénomène tout nouveau et qui ne peut que se développer à mesure que le chemin de fer avancera et que les commerçants de Kayes s'adonneront davantage au commerce indigène[1].

Le nombre des commerçants européens installés à Bamako augmente de jour en jour, mais la plupart ne font qu'apparaître et disparaître. Ils arrivent avec un stock de marchandises qu'ils épuisent et ne renouvellent pas. Leur nombre, cette année, était de sept à huit. Leurs affaires étaient très restreintes et l'on ne peut pas appeler le négoce auquel ils se livraient un commerce d'exportation.

Il n'y a qu'une grande maison à Bamako, la seule véritablement établie sur le Niger, la maison Gilium, Pillet, Colas et Cie.

Sous la direction de M. Gilium, qui connaissait admirablement ce pays, cette maison a organisé un service de ravitaillement à l'aide de petites voitures d'un modèle plus léger que celui des voitures Lefèvre. Elle alimente elle-même son poste de Bamako, tandis que les autres commerçants établis à Kita ou à Bamako sont obligés de s'adresser au service de ravitaillement des troupes, qui leur loue ses services. Nous avons dit que cette maison avait un comptoir à Tombouctou. Elle le ravitaillait autrefois au moyen de la flottille de l'État. Elle vient d'installer sur le Niger de grands chalands en fer qui lui permettent de faire elle-même ce ravitaillement. De nouveaux comptoirs devaient

1. Pendant l'année 1898, les exportations de Bamako vers les grands marchés se sont ainsi décomposées. Pour Saint-Louis : 734 pagnes, 116,000 francs en espèces ; Kayes : 215 pagnes, 15,000 francs en espèces ; Médine : 1,384 pagnes, 38,000 kolas, 58,000 francs ; Kita : 25,000 kolas ; Banamba : 100 pagnes, 130 pièces de guinée, 281,350 kolas ; Ségou : 30,500 kolas ; Djenné : 15,800 kolas ; Bougouni : 442 barres de sel ; Beyla : 289 barres de sel ; Minimian : 2,939 barres de sel ; Sikasso : 117 barres de sel ; Toutée : 147 barres de sel ; Siguiri : 784 pagnes ; Konakry : 946 pagnes. A titre de curiosité, on peut remarquer le départ d'un pèlerin pour la Mecque, avec 2,400 francs.

être fondés à Djenné, Siguiri, Sikasso. La mort de M. Gilium a un peu ralenti cette extension. La maison n'a qu'à suivre courageusement l'impulsion que lui a donnée son fondateur. Elle peut rester la première maison du Niger, à condition toutefois qu'elle s'adonne plus qu'elle ne le fait au commerce indigène.

Les habitants de Bamako sont peu navigateurs. Les barrages qui les séparent des autres villes du Niger en sont cause.

Un peu en aval de Bamako le fleuve est, en effet, barré par un seuil rocheux, d'une trentaine de kilomètres de largeur, nommé Sotouba. Pendant la saison des hautes eaux, le barrage ne se voit point et, pendant quelques mois, il peut être franchi par des barques légères. Cependant, à la suite de nombreux accidents, on a renoncé à le franchir.

Ce barrage est produit par les derniers contreforts des montagnes, qui forment la région des affluents de droite du Sénégal. Ces montagnes s'étendent jusqu'à Koulikoro. C'est le point où commence la navigation du Niger. Cependant, à 20 kilomètres en amont, en un point nommé Toulimandio, le fleuve est déjà navigable dès que les eaux sont un peu hautes.

Koulikoro est un grand village bâti à l'abri d'une falaise de rochers. C'est le point de départ de la flottille du gouvernement qui dessert le grand bief navigable du Niger. Des ateliers de construction de bateaux y sont installés, ainsi que les moulins à farine qui traitent le blé à Goundam. Koulikoro est appelé par sa situation à un grand développement. Actuellement, au point de vue du commerce indigène, il n'offre que peu d'intérêt.

Jusqu'à Mopti, le Niger nourrit deux populations bien distinctes : une population d'agriculteurs et de commerçants, de race bambara; et une autre, qui ne vit que du fleuve, de sa pêche et de sa navigation, les Bosos ou Somonos.



PLANCHE IV. UNE RUE A TOMBOUCTOU.

Dessin de Joseph de LA NÉZIÈRE, d'après les documents de l'auteur.)

Les villages qui s'échelonnent le long du fleuve sont donc de deux sortes, suivant que ce sont des Somonos ou des Bambaras qui les habitent.

Les grandes villes seules ont à la fois une population de pêcheurs et une population de cultivateurs; encore sont-elles cantonnées dans des quartiers séparés.

Dès le matin, les Somonos partent en pêche, et ils ne rentrent que le soir. Pendant leur absence, les femmes ouvrent les poissons qu'ils ont pêchés et les font sécher au soleil, au grand désagrément de l'odorat des voyageurs. Les vieillards et les enfants réparent les filets.

La pêche se fait, en général, à l'aide de filets avec lesquels les Somonos barrent le fleuve et qu'ils épuisent avec d'autres filets mobiles. Souvent aussi, ils pêchent au harpon, et leur habileté est telle qu'ils s'attaquent aussi bien aux petits poissons qu'aux gros. Nous avons vu prendre ainsi des poissons pesant jusqu'à 30 kilos.

C'est avec une sorte de chanvre qui pousse dans la brousse qu'ils tissent leurs filets. De Mopti à Ségou, il se fait, du reste, un commerce assez important de ce textile. Ce sont les Somonos qui font leurs barques. Celles des pêcheurs sont, en général, creusées simplement dans le tronc d'un caicedra; les plus grandes sont formées de deux parties réunies par des cordes. Les barques composées de planches assemblées viennent surtout du Bani. C'est dans ces dernières que sont transportées les marchandises.

Les Somonos sont liés entre eux comme par une sorte de corporation. Lorsque le propriétaire d'une barque a un long trajet à effectuer, il est très rare qu'il prenne des manœuvres pour pousser sa barque pendant tout ce trajet. De village en village, les Somonos se relaient sans se payer pour cela la moindre rémunération, probablement à charge de revanche. C'est le chef de village qui désigne ceux qui doivent ainsi remplacer les piroguiers des villages précédents.

Dès Koulikoro, le Niger prend réellement son aspect de fleuve magnifique.

Sa largeur, de 1.500 mètres à 2 kilomètres, l'empêche d'être très profond. De Koulikoro à Mopti, point où il reçoit le Bani, sa profondeur varie de 0,30 à 1,50 et 2 mètres aux hautes eaux. Le service de la flotille doit être à même de publier des renseignements très précis sur les crues du Niger. Mais on peut dire d'une façon générale que, dès juin, le fleuve commence à monter entre Koulikoro et Mopti pour être à ses plus hautes eaux en novembre et aux plus basses vers le mois d'avril. A ce moment on ne reconnaît presque plus l'immense Niger dans ce fleuve qui serpente au milieu des bancs de sable.

Si le Niger fait vivre les Somonos, c'est aussi lui qui a créé la magnifique plaine d'alluvions qui se trouve le long de ses bords. La main-d'œuvre y est suffisante pour la mettre en pleine valeur.

Les trois villes qui se trouvent sur cette partie du Niger, Yamina, Ségou, Sansanding, sont liées étroitement par leurs destinées commerciales.

La grande artère Médine-Nioro-Banamba aboutit, en effet, au fleuve par ces trois marchés et par Bamako. Comme nous l'avons vu pour cette dernière ville, c'est par cette voie que se répandent dans la boucle du Niger les dioulas qui vont, à l'aide du sel du Sahel, faire le commerce des tissus européens et indigènes; c'est par là qu'il reviennent avec les captifs et les kolas qu'ils se sont procurés en échange de ces produits.

Nous avons vu, en dressant le tableau du mouvement commercial de Banamba, que le sel et les tissus européens arrivent en grande quantité à Nyamina et à Ségou.

Les Maures vont quelquefois jusqu'à Nyamina, mais ils y séjournent fort peu; le voisinage du Niger est malsain pour leurs chameaux. Ils ne vendent guère leur sel sur ce

marché que contre de l'argent, des captifs ou des tissus indigènes.

De Bamako à Mopti se trouve la région par excellence où l'on tisse le coton. Les tissus fabriqués dans cette partie du Niger portent le nom générique de couvertures et pagnes de Ségou, sans doute parce que Ségou est la ville qui est le plus en relation avec les divers marchés de l'intérieur. Mais cette ville n'a point le monopole de la confection de ces tissus, et c'est même le point du Niger où on en fabrique le moins. Il semble que ce soit plutôt la rive gauche du fleuve qui produit le plus de pagnes et de couvertures. Les lieux où se rencontre le plus grand nombre de métiers sont certainement Banamba, Nyamina et Sansanding.

Ces tissus, dits de Ségou, sont tous teints à l'indigo. Le plus répandu est « la couverture de Ségou ». Le fond en est bleu et illustré par des bandes blanches. Un dessin qui est très souvent adopté est celui d'un damier à gros carreaux. Ces couvertures se vendent de 8 à 10 francs.

Les pagnes sont des pièces d'étoffes teintes également à l'indigo, et qui sont généralement lustrées par une sorte de foulage. Elles forment l'unique vêtement des femmes.

A côté de ces tissus dont la fabrication occupe la majeure partie des habitants du village, pendant la partie de l'année où l'on ne procède pas à des travaux agricoles, il faut mentionner, comme faisant en quelque sorte le principal commerce du fleuve, la vente des grains, mil et riz, qui sont cultivés dans la plaine. La majeure partie des grains qui sont apportés à Tombouctou vient des contrées du Niger situées en aval de Mopti. En amont le grain est exporté vers l'intérieur de la boucle, dans la région où, par suite de guerres, la main-d'œuvre manque pour cultiver les champs.

Sur les rives du fleuve sont de grands champs de tabac, entretenus avec soin par les habitants. Enfin, les oignons et les plantes farineuses viennent en abondance dans la

région et alimentent en grande partie le marché de Tombouctou. Le miel consommé dans cette ville vient aussi de là.

Les données manquent pour estimer la production et le commerce de la région de Yamina, Ségou, Sansanding. A Ségou, le nombre de nos agents est insuffisant pour qu'on puisse faire un relevé exact du trafic de cette ville. A Nyamina et Sansanding, nous n'exerçons aucun contrôle.

Le marché de Nyamina est un des plus fréquentés que j'aie vus. En dehors des denrées alimentaires qui ne servent qu'à la consommation locale, on y vend surtout des tissus, du sel, des kolas.

Une chose qui semble favoriser le marché de Nyamina, si on le compare à celui de Ségou ou de Bamako par exemple, et qui influe aussi sur celui de Banamba, c'est que notre administration n'occupe pas cette ville. Il est bien certain que nous ne gênons pas beaucoup les indigènes; ils préfèrent cependant que nous ne nous mêlions pas de leurs affaires. Et, peut-être, si nous occupions Banamba ou Nyamina, verrions-nous ces marchés perdre de leur importance ou de nouveaux marchés se créer, à côté, dans les endroits où nous ne serions pas. Comme la seule chose que l'on puisse avoir intérêt à surveiller est la vente des captifs et que notre action, à ce point de vue, est absolument inefficace, le mieux est peut-être de laisser ces marchés sous la direction du chef de la ville, à condition de se rendre compte soigneusement, par des agents secrets, de ce qui peut intéresser la politique.

Sansanding devrait avoir une destinée analogue à celle de Yamina, mais cette ville a été frappée avec plus de vigueur par El Hadj Omar; elle a grand peine à se relever. Toutefois, les champs se sont repeuplés et l'ancienne prospérité semble y renaître.

Ségou est réellement une grande ville qui s'étend sur plus de 4 kilomètres le long de la rive du fleuve. Lorsque

nous étudierons le commerce de la boucle du Niger, nous ne trouverons guère de marché qui ne soit pas en rapport avec cette ville.

Comme à Banamba, il y a à Ségou, toute une série de commerçants qui sont en rapport avec Médine et Saint-Louis, et qui envoient leurs captifs vendre, dans toute la boucle, le sel et les tissus européens qu'ils ont achetés à Nioro, à Médine ou à Saint-Louis, ainsi que les tissus indigènes, le mil et le riz qu'ils se sont procurés dans la région. Ils échangent presque uniquement ces produits contre des kolas et quelques captifs.

Tout ce que nous savons de précis sur ce commerce, c'est que, pendant les deux premiers trimestres de 1898, il est arrivé à Ségou 1,500,000 kolas, et que, pendant les quatre premiers mois de 1899, il avait été pris pour 7,000 francs de patentes commerciales. Ces patentes, au Soudan, consistent en un droit variant de 5 à 50 francs, suivant leur chiffre d'affaires. Comme le nombre de commerçants fixés dans une place renseigne en général sur son importance, on peut avoir ainsi une idée du trafic qui se fait à Ségou.

Les commerçants de Ségou sont dans une situation privilégiée; comme ceux de Banamba ils trouvent beaucoup d'argent dans la région; ils ont donc toute facilité pour échanger les kolas et les captifs qu'ils se sont procurés en échange de leur mil et de leur sel.

Une preuve de l'abondance des espèces monétaires, c'est que, en dehors des graines et des animaux dont notre administration a besoin pour le ravitaillement, presque tout l'impôt rentre en argent. C'est un signe de richesse, mais une preuve encore meilleure de cette richesse, c'est que le cours des cauris est très bas.

Il convient d'examiner ici les questions qui se rattachent à cette monnaie indigène.

On sait qu'elle est constituée par des coquillages qui viennent de la côte orientale de l'Afrique.

Les cauris offrent, sinon tous les caractères d'une bonne monnaie, au moins le plus important d'entre eux : le stock en est limité. Sans doute, ce stock peut subir quelques fluctuations : beaucoup de cauris se perdent; d'autres sont transformés en ornements; il peut y avoir aussi de nouveaux arrivages de la côte orientale; mais ces phénomènes ne peuvent se produire qu'à la longue.

Pour les indigènes, les cauris offrent l'avantage d'être la monnaie divisionnaire par excellence, et s'il en faut cinquante pour faire 5 centimes, il ne faut pas oublier qu'avec cinq cauris, on peut très bien se procurer de quoi faire un repas.

Pour peu que l'on parcoure notre Soudan, on est frappé de ce fait que, dans certaines régions, il n'y a point de cauris, et que, d'un centre à l'autre, ce numéraire présente des différences très grandes de valeur.

D'après mes observations, on peut définir la région où se trouvent les cauris par une ligne passant par Kayes, Nioro, Mopti, Dori, Sansan-Haoussa. Au nord de cette ligne, il n'y a point de cauris et les indigènes ne veulent pas les accepter en paiement. Dans cette zone, Tombouctou forme un îlot où les cauris ont cours.

Il paraît fort difficile d'expliquer cet état de choses. La seule constatation que l'on puisse faire est que la zone où il n'y a point de cauris est peuplée par les Touaregs.

Il est plus aisé de se rendre compte pourquoi les cauris n'ont pas partout la même valeur.

Cela tient à ce que certains points ont été plus commerçants que d'autres. On est venu vers eux de tous côtés pour acheter les produits qu'on y trouvait. La monnaie usitée pour les payements y a afflué, mais elle n'est pas retournée vers les contrées d'où elle venait.

Dans d'autres régions, certaines productions ont servi elles-mêmes de monnaie, le sel par exemple, dont la barre est indéfiniment divisible; et quoique l'activité économique

y soit développée, les cauris n'y ont point été prisés. C'est ce qui a eu lieu dans le delta intérieur du Niger, où il n'y a point de cauris.

Enfin, il est arrivé qu'après être resté longtemps dans une sorte d'inaction économique par suite de troubles et de guerres, d'autres contrées ont retrouvé le mouvement; mais les cauris avaient fui vers les pays où le commerce prospérait toujours, et, lorsqu'on a eu besoin d'eux, ils ne sont pas revenus assez vite; leur valeur en a augmenté d'autant.

Ainsi, c'est dans les régions les plus riches que les cauris ont le cours le plus bas; c'est dans les plaines du Niger, de Yamina à Mopti, et dans les plaines du Bani, de San à Mopti. On a actuellement 6500 cauris pour 5 francs.

A Tombouctou, ce cours s'est longtemps maintenu. Nous verrons comment, à la suite de spéculations sur ces coquillages, notre administration a été obligée d'en fixer le cours officiel à 5000 pour 5 francs.

Ce cours est celui où sont cotés, le plus généralement, les cauris dans l'intérieur de la boucle.

Cependant, dès qu'on s'avance vers l'est, le prix des cauris s'élève et atteint, à Dori et à Say, jusqu'à 5 francs les 3500.

Nous ne sommes pas au terme des complications : les cauris se comptent suivant la méthode Bambara, dans laquelle les unités du troisième ordre commencent à 80. Donc, lorsque nous disons que l'on a 5000 cauris pour 5 francs, il faut comprendre 50 fois 80, soit, dans notre numération, 4000. Toutes les fois qu'il s'est agi de cauris, notre administration a été obligée d'employer cette méthode Bambara, ce qui n'a du reste pas grand inconvénient, lorsqu'on est prévenu.

On conçoit que cette différence de cours favorise le commerce de détail. Les dioulas ne se font pas faute, en effet, de se procurer des cauris lorsqu'ils sont dans un pays où cette monnaie a peu de valeur, d'aller les porter dans les

endroits où leur cours est plus élevé. Ils peuvent acquérir ainsi à meilleur compte les produits qui s'y trouvent.

C'est surtout du Niger, entre Bamako et Mopti, que partent les dioulas qui se livrent à cette spéculation, et, actuellement, là où il y a de très grandes différences entre le cours des cauris, on peut dire qu'il y a quelque chose qui active d'une façon importante les relations du Niger vers l'intérieur.

Si c'est un avantage pour les pays où les cauris sont abondants, il est certain que c'est un désavantage pour ceux où ils sont rares.

Le principal inconvénient n'est pas que les uns font des bénéfices au détriment des autres ; c'est que la pénurie de cauris offre tous les inconvénients d'une crise monétaire. Si on peut solder les grosses sommes avec des animaux, des barres de sel, des tissus, voire des captifs, il est certain que, pour l'usage courant, il y a une gêne considérable.

En fait, ce drainage des cauris vers une même région est d'autant plus fâcheux qu'en ce point, par suite de la présence d'espèces monnayées, ces coquillages ne servent qu'à solder de tous petits achats.

Une conséquence de cet état de choses a été que les cauris se sont amassés dans les caisses de certains postes, et qu'on est arrivé à en avoir un stock dont on ne savait que faire et perdant de sa valeur; à Ségou, par exemple, on a constaté que l'on avait plus de 20 millions de cauris en magasin, somme dont évidemment on ne pouvait tirer parti par les moyens ordinaires, car cela aurait amené un effondrement des cours. Une bonne politique, du reste, aurait dû empêcher les choses d'en arriver là. Ce qui se passait à Djenné lorsque nous y étions en est une preuve. M. Ponty, l'administrateur, ne faisait aucune difficulté pour recevoir les cauris en payement de l'impôt; mais toutes les dépenses étaient soldées avec ces coquillages, et cette manière de faire empêchait la création d'un stock considérable de cauris.

On a commencé à mettre en pratique, cette année, une mesure excellente. Dans la région de Dori, Zinder, Say, les cauris manquent. On en a envoyé 4 millions des différentes villes du Niger, et les dépenses des postes seront soldées avec ces cauris. On ne peut dire que c'est propager une mauvaise monnaie, et qu'il vaudrait mieux répandre nos espèces d'argent dans ce pays. Le plus grand inconvénient qu'il y aurait à procéder ainsi avec notre numéraire dès aujourd'hui, ce n'est pas que cette importation d'argent exigerait des suppléments de dépense; c'est surtout qu'on n'arriverait pas au but proposé. L'argent serait, comme cela a déjà lieu, immédiatement retiré de la circulation et transporté de nouveau vers le fleuve, à Médine ou à Saint-Louis, pour servir à des achats de marchandises. En outre, notre monnaie n'est pas suffisamment divisionnaire, étant donné le bas prix des objets courants de consommation. Notre administration doit donc veiller, avec un grand soin, dans la mesure où cela lui est possible, à la bonne répartition des cauris.

A Mopti, le grand affluent du Niger, le Bani rejoint le fleuve. Le Bani joue un rôle fort important, car il apporte au Niger les eaux suffisantes pour remplir les deltas irrigués par les inondations; ses eaux sont aussi beaucoup plus chargées en limon que celles du Niger, et ce sont elles qui fertilisent les terres inondées.

Sur le Bani se trouve la plus belle ville du Soudan, et peut-être la plus riche, après Tombouctou : Djenné. Nous y reviendrons en parlant de la boucle du Niger. Mais nous renvoyons surtout au beau livre de M. Félix Dubois.

M. Félix Dubois a décrit les embarcations dont se servent les commerçants de Djenné pour effectuer leurs transports jusqu'à Tombouctou. Ce sont de grosses barques calant jusqu'à 20 tonnes, et qui sont formées de petites planches liées les unes aux autres par des cordes et des étoupes. Elles sont à fond incurvé.

Il y a une autre espèce de barques sur le Bani : elles sont formées par de grandes planches ajustées avec des clous. Elles sont alors divisées en deux parties réunies par des cordes. Ces barques, d'un tonnage moins élevé que les premières, semblent faites pour la course, et leur vitesse les fait souvent adopter de préférence aux premières. C'est à l'aide d'une barque de ce genre que je suis allé de Tombouctou à Say. Elle avait 17 mètres de long, 40 centimètres de large et 1 mètre de profondeur en son milieu. Chargée de près de 2 tonnes, elle n'enfonçait que de 10 centimètres, ce qui est un très grand avantage dans les rapides. Ces barques peuvent naviguer en tout temps sur le Niger.

La région qui s'étend entre le Niger et la partie inférieure du Bani est, avec le delta intérieur, la partie la plus riche au point de vue agricole. J'ai parcouru pendant des jours entiers des champs qui se succédaient sans interruption et qui formaient des rizières et des bougans à mil. Ces terres sont travaillées par une population de Foulbés qui, avec des houes, les défoncent à 40 centimètres, ce que nous n'avons vu nulle part ailleurs.

Dès Diafarabé, sur le Niger, et Djenné, sur le Bani, commence la région des inondations. A partir de Mopti, le Niger revêt un caractère tout particulier. Le fleuve est divisé en une infinité de bras qui se rejoignent aux hautes eaux. Dès que les eaux viennent de quitter la plaine, il semble que l'on navigue, au milieu de ces bras étroits, sur des pâturages de hauts plateaux. Les terres sont envahies par une herbe qui pousse tellement drue que, lorsqu'on la foule aux pieds, il est impossible de toucher le sol. Tant que ces herbes sont vertes, c'est-à-dire jusqu'au mois de mars, les Peuls du Massina y entretiennent d'immenses troupeaux.

Dès Ségou, apparaissent les beaux moutons à laine. Mais c'est la région des deltas qui est véritablement le pays

de l'élevage. En même temps que leurs moutons, les Peuls élèvent de grands bœufs à bosse.

Lorsque la saison chaude est arrivée, les herbes se dessèchent, forment un engrais naturel et les indigènes cultivent leurs champs. Pendant ce temps, les troupeaux paissent, dans le lit même du fleuve, la plante à sucre que l'on appelle « bourgo ». Le lit tout entier du fleuve est, du reste, encombré d'herbes, et ce sont ces herbages que l'on coupe pour servir d'aliments aux bêtes pendant la saison où les pâturages sont desséchés.

Les villages abondent dans ces pays; ils sont situés sur de petits monticules qui les préservent de l'inondation.

C'est là le véritable grenier à grains et la région de l'élevage par excellence du Soudan.

Les habitants de ces terres s'habillent de tissus faits avec la laine de leurs troupeaux, dont ils forment des espèces de burnous dénommés kassas. Le prix en varie de 2 fr. 50 c. à 5 francs, suivant les ornementations. Il s'en fait un grand commerce parmi toutes les populations Foulbès.

Un des phénomènes les plus caractéristiques des inondations, c'est qu'elles forment de grands lacs : le Fati, le Telé et le Faguibine.

Un seul de ces lacs, le Fati, communique avec le Niger; mais la question est de savoir si cette communication est continue. Les indigènes me l'ont affirmé, mais le P. Dupuy, des Pères Blancs, affirme que, pendant la sécheresse, il a vainement cherché la trace de cette communication.

Un seuil rocheux d'une dizaine de kilomètres en largeur sépare le Fati des deux autres lacs. Ceux-ci sont alimentés par les marigots qui prennent naissance entre le Fati et Tombouctou.

Sur les bords de ces lacs pousse le blé dur qui alimente Tombouctou et dont nous extrayons de la farine à Koulikoro.

On a fondé de grandes espérances sur les lacs du Niger.

On croyait trouver dans les alluvions qui les bordent une grande source de richesses. Nous pensons qu'on s'est trompé.

Il faut bien se pénétrer de cette idée que ces lacs sont formés par le Niger dans un terrain sablonneux. On avait pensé que des crues régulières venaient les remplir, de sorte que pendant toute la période de dessèchement, période que l'on fixait à quatre ans, les eaux laissaient à découvert des terres très fertiles. On s'est aperçu que, seules, les très grandes inondations pouvaient remplir les lacs, et il s'est écoulé des périodes de cinquante ans sans qu'il s'en soit produit. A deux reprises différentes, en 1890 et en 1894, il y a eu de grandes crues. C'était un phénomène exceptionnel. Les lacs ont dû plus d'une fois se dessécher complètement.

Des inondations régulières ne viennent donc pas apporter au sable le limon dont il a besoin pour avoir une grande fertilité. Il n'y a autour des lacs qu'une bande d'une dizaine de mètres qui soit cultivée. Lorsque j'ai visité le Fati, les lougans[1] que se préparaient à faire les habitants étaient fort peu de chose.

Le seul village important de cette région est Goundam, qui est isolé au milieu des sables. Encore son importance semble-t-elle venir de ce fait que c'est un point de passage de caravanes.

Sans doute on retire tous les ans des grands lacs une centaine de tonnes de blé; mais nous croyons que l'on a atteint le maximum de la production. Les cultivateurs à qui on a demandé des grains ont mis en valeur tout ce qui était susceptible de l'être, et c'est ce qui a permis d'obtenir ce stock qui est venu s'ajouter à la production ordinaire. Il semble que l'étroite bande cultivée soit tout juste suffisante pour nourrir la population qui l'exploite.

1. Champs.

Les eaux se retirent de plus en plus, et il pourrait se passer fort longtemps avant qu'une crue vienne remplir de nouveau les lacs. Ras-el-Ma (la tête de l'eau), poste que nous avons établi à la pointe du Faguibine, se trouve maintenant à 10 kilomètres dans l'intérieur.

J'estime que les points où se feront les essais de mise en valeur par des modes européens ne doivent pas être Goundam et ses lacs. Notre administration a l'intention d'établir un jardin de culture à Goundam. Elle fera fort bien d'étudier la valeur réelle de ces terres ; mais je crois qu'il sera inutile d'apporter de grands efforts à leur exploitation, et que l'attention devra plutôt se porter immédiatement vers les merveilleuses plaines du Massina.

Du reste, les communications avec les grands lacs sont fort difficiles. Du Fati, il n'y a à peu près rien à tirer, et c'est le seul lac qui communique directement avec le Niger. Pour gagner les autres lacs, on n'a d'autre ressource que de passer par Tombouctou, ce qui permet les transports fluviaux, mais ce qui est fort long.

L'intérêt que semblaient présenter les grands lacs, c'est qu'ils fournissent du blé dur. Je pense que sur les bords même du Niger, le blé peut pousser en abondance. J'en ai vu de petits champs. En tous cas, c'est une expérience à faire.

Les marigots, qui vont des grands lacs à Tombouctou, donnent aux terres qu'ils traversent la fertilité que possède le reste du delta. C'est sur leurs bords qu'existe réellement cette richesse que l'on attribue aux grands lacs. C'est de là que vient la plus grande partie du riz qui se vend à Tombouctou.

Dans toute la région des grands lacs et de ces marigots, poussent des cotonniers. Leur produit est peut-être un peu meilleur que le coton récolté dans le reste de la région du Niger.

Le Niger arrive ainsi de Tombouctou. Là il pénètre à

proprement parler dans le Sahara. Son cours et ses caractères deviennent tout particuliers. Il semble qu'un nouveau monde apparaisse.

Le moment est venu de laisser parler mes notes ; elles diront, mieux peut-être que ces froides considérations économiques, ce qu'est la vie du Niger.

CHAPITRE V.

En pirogue sur le fleuve.

13 janvier. — En pirogue, entre Toulimandio et Koulikoro.

Depuis Bammako, nous avons encore dû, pendant trois étapes, faire route avec le convoi. J'ai changé de compagnon. Je vais voyager jusqu'à Tombouctou avec M. Arnaud, le compagnon de M. Coppolani.

J'ai renouvelé ma maisonnée, si je peux m'exprimer ainsi. Mgr Hacquart m'a donné deux grands gaillards avec qui j'espère faire tout mon voyage : Bakary, un Peul à l'allure de grand seigneur, qui me servira d'interprète et de valet de pied, et Mahamadou, un Bambara à la figure réjouie. Il sera mon maître d'hôtel. Bakary dit qu'il est allé partout au Soudan et qu'il en sait toutes les langues. Mahamadou a reçu, paraît-il, une éducation soignée auprès des fourneaux de Saint-Louis, et assure qu'il ne brousse jamais une sauce mayonnaise. Je ne crois pas un mot de tout cela.

Sur le bord du fleuve, nous avons trouvé une embarcation bizarre pouvant jauger 4 tonnes, composée d'une coque en fer sur laquelle s'élève une maisonnette en bois, aux formes rectangulaires, divisée en deux chambrettes. Dans l'une, nous avons mis nos bagages et nos boys, et nous nous sommes installés dans l'autre. Tout autour de la case est un plat-bord mesurant à peine 30 centimètres de large. A l'avant et à l'arrière se tiennent les laptots, qui manœuvrent la barque à la gaffe et à la rame.

Il est deux heures. Le soleil donne toutes ses couleurs à

la nature. Le grand fleuve tient ses promesses. C'est un nouveau voyage qui commence; car nous sommes dans un monde nouveau. La vie que nous mènerons ici sera large, comme tout ce qui nous entoure : la lumière, l'immense plaine d'eau et la rive lointaine.

6 heures.

Nous sommes passés à Koulikoro. On nous a dit que nous devions continuer notre route sur le chaland que nous avions trouvé à Toulimandio, ce qui nous a évité un transbordement. En même temps, on nous a donné une tonne de marchandise à transporter jusqu'à Tombouctou, ce qui est moins gai. Nos boys et nous-même, juchés comme des singes sur des piles de caisses, nous nous demandons si nous allons ainsi continuer notre voyage.

Nous n'avons que cinq hommes d'équipage, au lieu des six réglementaires, ce qui n'augmentera pas la vitesse de notre yacht. Il est vrai que, pour nous consoler, on nous a dit que nous n'avions pas à nous occuper de la marche de notre barque : elle dépend du bon plaisir du patron laptot.

14 janvier.

Nous avons fini par nous trouver au large dans notre barque. Les caisses sont tassées et nous sommes parvenus à ne laisser dans notre cabine que nos cantines les plus nécessaires. Nos lits sont ouverts et nous avons encore trouvé le moyen d'installer une table. Nous pourrons ainsi, tout le long du jour, bien à l'abri du soleil, écrire et dormir, ce qui, avec la chasse, sera pendant bien longtemps notre seule occupation.



PLANCHE V

UN COIN DU MARCHÉ DE TOMBOUCTOU.

(Dessin de Joseph de LA NÉZIÈRE, d'après les documents de l'auteur.)

Kenenkou, 14 février.

Nous sommes tout aujourd'hui restés dans un état d'admiration profonde. Le Niger est aussi beau qu'on puisse le rêver. Une sensation, analogue à celle qu'on éprouve en mer, vous remplit tout entier; et cependant elle ne vient pas seulement de l'immensité du fleuve. Il semble que, comme sur mer, il n'y ait rien de défini autour de nous. Les eaux ont cette couleur bleue, que leur donne la profondeur du ciel, et, parfois, elles semblent se perdre dans l'horizon. Mais il y a aussi les teintes éclatantes de la rive, les larges bancs de sable rouge, la ligne noire des arbres qui se profilent à l'infini.

Yamina, dimanche, 15 janvier.

Yamina, c'est la ville des pêcheurs; de grands filets étendus le long de la berge, sur plusieurs rangs; de quoi alimenter de poisson tout le Soudan. C'est aussi la ville des tisserands; dans toutes les rues, de longues rangées de fil de coton séchant au soleil; dans les cases et dans les petites cours, les petits métiers, tout simples, occupés à fabriquer les bandes bleues des couvertures. Tout le long de la rive, et comme la continuant, une muraille de deux mètres de haut, de la couleur grise de glaise cuite au soleil, s'échelonne en suivant les ressauts du sol pendant près d'un kilomètre. Un ou deux cônes annoncent la mosquée, et, par-dessus tout, quelques-uns de ces caicédras qui poussent tout le long du Niger.

Toute la ville n'est qu'un dédale de murailles presque blanches, derrière lesquelles sont les cases et les cours. De temps en temps, un grand trou, au fond duquel sont des détritus de toute sorte et dont les bords servent de perchoirs à des chèvres, forme une place. Le long des murs

percés de portes, les hommes de la ville sont assis, habillés de beaux boubous; ils causent tranquillement, et quand, par hasard, un autre noir passe, c'est une suite sans fin de salutations compliquées. Dans l'intérieur des cases, les femmes travaillent et filent du mil, ou bien quelque ouvrier, moins flegmatique que ses congénères, tisse à son métier, forge quelque pioche ou travaille une peau; tout autour de lui se tient une bande de gens qui causent ou qui dorment. Au détour d'une rue, le marché. Sous de grands hangars, sont des dioulas, sur leurs petits tapis, avec leur assortiment de marchandises, toujours les mêmes, ou bien des marchands de la ville, qui vendent les couvertures et les bandes que l'on y tisse.

J'ai commencé, moi aussi, mon métier de pseudo-dioula, en ce sens qu'aux questions que je leur pose, ces braves gens se figurent que je viens pour commercer; ils ne peuvent concevoir qu'il y ait, chez les blancs, des gens qui parcourent les pays pour renseigner ceux qui voudront y venir.

Banancoro, lundi 17 janvier.

Nous avons passé toute notre journée à Ségou.

Tout le matin nous avons erré dans une ville qui s'étend le long du fleuve, sur un parcours de plus de quatre kilomètres. Nous pensions n'y trouver qu'un poste d'une importance militaire. Il y a beaucoup plus. C'est un grand centre de commerce et de culture. La ville elle-même n'offre point l'unité que nous avons trouvée à Yamina. Cela vient des guerres qui l'ont éventrée, et aussi de sa division en toute une série de faubourgs; mais elle respire un grand air de richesse.

Ségou-Sikoro a une réputation d'insalubrité qui semble bien être imméritée actuellement. Du temps de la splendeur d'Ahmadou, une partie considérable de la ville était occupée

par son tata[1]. C'était une succession de salles basses, entourées de murs épais et sans ouvertures, dont la plupart étaient souterraines. C'est là que l'on avait mis le poste, et le manque d'air et de lumière avait fait quelques victimes. On a abandonné le tata. Une série de maisonnettes constituent le poste et ses dépendances. Depuis, il n'y a pas eu de malades.

Une avenue de fromagers, de deux kilomètres de long et de douze mètres de large, traverse la ville.

A une certaine distance de ce poste se trouve l'établissement des Pères Blancs. J'y ai longtemps causé avec Mgr Hacquart : il est un de ces hommes dont le commerce est précieux, parce qu'il donne foi dans l'action.

Au bout de la grande avenue se trouve le marché. Il est encombré par les marchandes de denrées alimentaires : beurre de karité, piments et fruits de toute sorte. Dans les petites cases qui sont autour de la place se tiennent les marchands de couvertures. Les couvertures blanches valent aujourd'hui 5 francs, et les bleues en valent 9. Nous avons dû palabrer plus d'une heure pour en obtenir quelques-unes à ce prix.

Sansanding, 18, mercredi.

Ce matin nous avons commencé à mettre en ordre nos notes.

Après déjeuner, Bakary nous dit charitablement : « Village Sansanding. » J'abaisse le petit volet de notre cabine et sur l'horizon se découpe, en effet, un tata sous la grande lumière blanche.

Nous faisons aussitôt nos préparatifs pour notre arrivée chez le fama Mademba, à qui le colonel Archinard donna le royaume de Sansanding. Je mets des souliers

1. Fort en terre.

et une veste blanche; Arnaud enfile ses bottes jaunes.

Ce n'était point « village Sansanding » que mon estimable boy aurait dû dire, mais bien « ville Sansanding ». Nous avons navigué pendant longtemps devant les petites murailles de terre gris-clair, qui se déroulent le long du fleuve, jusqu'au moment où mes laptots se décidèrent enfin à s'arrêter et dirigèrent la barque sur un groupe de femmes qui, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, lavaient du mil. Tout ce beau sexe se sauva avec de petits cris gutturaux et, lorsqu'elles furent loin de la rive, partirent d'un grand éclat de rire.

Pour la première fois, en Afrique, nous atterrissons devant une large place à laquelle le palais du fama donne une belle allure. Devant nous se dresse une fière façade carrée d'une dizaine de mètres de haut. C'est un grand mur, percé seulement d'une porte, et tout découpé par des cloisonnements rectilignes qui se terminent au sommet par de petits clochetons. Des deux côtés du monument, une succession de murailles d'enceinte vont en s'élargissant vers la place.

Devant la porte étaient des balles de coton avec leurs porteurs. Accroupis devant le palais, une foule d'oisifs. Cette belle façade servait de mur à une étable. Derrière était une cour sur laquelle donnait le logement du fama. L'étable, vide de bestiaux, était occupée par des noirs qui causaient ou qui dormaient. Tous se levèrent et prononcèrent le « Bouzour » ou l' « Anissagué » traditionnel. Sous un hangar, était assis un vieillard, entouré d'enfants et de causeurs. En portant la main à notre casque, nous demandons : « Le Fama ? »

Tandis que la foule s'écarte, nous montons l'escalier. Dans une vaste salle, percée de grandes fenêtres, un homme à la physionomie encore jeune, malgré son âge, qui, sur un grand manteau bleu, portait, épinglée à hauteur de l'épaule, la rosette rouge; ce morceau d'étoffe nous parut

très bien porté par cet homme à la face noire, à la physionomie fine et distinguée. Nous déclinâmes nos noms et qualités comme il est d'usage en ces pays. Il nous fut répondu « Fama Mademba ».

Après quelques mots de bienvenue, le Fama nous fit apporter, pour nous rafraîchir, une bouteille de champagne, et tandis que nous buvions ce nectar inattendu, tout de suite, nous nous mîmes à causer de choses économiques. Nous dîmes à notre hôte notre opinion sur la manière de tirer parti des richesses de ce pays; il l'approuva pleinement. « Voyez-vous, dit-il, nous autres, noirs, nous sommes très routiniers, et rarement quelqu'un d'entre nous entreprend quelque chose de nouveau. Mais, dès qu'il est bien démontré que, sans attendre trop longtemps, nous pouvons retirer avantage d'une façon de faire, soyez bien persuadés qu'il nous arrive de réformer nos habitudes dans ce sens. »

Nous assurâmes le Fama que, dans notre vieille France, nos paysans n'étaient pas plus malléables, et que, dans ces conditions, les rives du Niger pouvaient devenir un des pays les plus riches du monde. Pendant longtemps, nous lui exposâmes nos idées, et il nous supplia de faire notre possible pour qu'elles fussent mises en pratique. « Pour moi, nous dit-il, actuellement, je fais ce que je peux pour remplir la tâche que l'on m'a confiée, qui est de contribuer à rendre riche notre pays, et cependant, comme tous les hommes, ce en quoi j'ai le plus de confiance, c'est dans l'avenir. J'ai cinq fils. C'est l'habitude parmi nous autres, noirs, qui le pouvons, de désirer que nos enfants aient un emploi dans les bureaux; il n'en est point ainsi de moi, qui cependant suis un ancien télégraphiste. Ce qui fera notre richesse et notre force, c'est la terre : je veux que mes fils vivent d'elle et la rendent plus féconde. Si je le peux, ils iront en France, dans vos écoles, les uns étudier l'agriculture, les autres la manière de soigner

les bêtes, un d'entre eux celle de soigner les hommes. »

C'étaient les paroles d'un sage, et le plus grand honneur que nous puissions lui faire est de les rapporter. Puisse-t-on lui permettre de réaliser son rêve !

Le Fama nous pria de vouloir bien dîner avec lui. Nous lui demandâmes, en attendant l'heure, d'aller visiter la ville.

Sous la conduite d'un vieux serviteur, nous parcourûmes toutes les rues. C'était le même spectacle qu'à Yamina : le long labyrinthe des rues blanches et étroites entre des murs sans fin, les petites places occupées par les trous collecteurs, la masse d'oisifs bien habillés, les tisserands... Rien n'est joli comme un de ces métiers indigènes, où le coton et la laine sont tissés en petites bandes. Des perches de bois, attachées à la diable, forment le bâti ; un rateau, composé de minces lattes de bambou, sert à faire la trame, et, suspendus à deux bobines, attachés chacun à un pied, des réseaux de coton écartent les fils de l'étoffe. Ces fils sont réunis à une pierre placée à une dizaine de mètres et qui se rapproche du métier à mesure que la bande se forme et s'enroule entre les jambes du tisserand.

Sur une petite place étaient réunis une dizaine de ces métiers. Un ou deux étaient occupés par des hommes ; les autres étaient mus par des enfants. Les bobines faisaient entendre en mesure leur grincement, et les longs fuseaux de fil, blancs et bleus, qui partaient des métiers, produisaient un bariolage de couleurs des plus gais.

Longtemps nous allâmes ainsi par la ville. Un des petits enfants de Mademba nous tenait par la main et, couvert d'un boubou éclatant de blancheur et d'un fez rouge, trottinait. Les bonnes gens nous saluaient au passage avec quelque chose d'amical qui venait certainement de la présence de l'enfant. Et nous aussi, nous étions pleinement heureux dans cette belle ville claire.

Nous sommes rentrés dans notre chaland, et, tandis

qu'un griot, d'une voix de tonnerre, chantait un refrain terminé par un hurlement, en notre honneur paraît-il, mais destiné plutôt à rapporter quelques cauris à son auteur, nous envoyâmes au Fama une belle chromolithographie de l'usine de notre ami Sirven, représentant les Champs-Élysées, dont le vieux roi nous avait parlé avec enthousiasme.

Peu de temps après, escorté d'une foule conduite par des griots chantant ses louanges, arriva le Fama, qui venait nous rejoindre et nous faire visiter ses jardins et ses plantations.

Tout le long de notre promenade, avec des gestes lents, il répondait « Arabbah » aux salutations de tous ceux que nous rencontrions. La nuit était venue. A la porte du palais se pressait le troupeau qui venait des champs. Le maître le regarda passer tout entier et, tandis que les bergers lui rendaient compte de la journée, nous eûmes la sensation de ce qu'était la vie patriarcale. Devant l'escalier étaient les femmes du Fama, quelques-unes fort belles. Avec une joie enfantine, elles saluèrent d'une génuflexion leur maître qui passait, et, dans leur gracieux sourire, il y avait autre chose que de la soumission.

Nous avions enfin pénétré la beauté de cette race. Tout le temps du repas, des femmes et des enfants défilèrent devant leur maître en portant des coupes ou des étoffes : c'était le produit du travail de la journée ou des échanges du marché. Puis, lorsque le tour des mets préparés par les femmes arriva, de nouveau cette longue procession recommença, avec des gestes que je trouvai parfaits.

Nous regagnâmes ensuite notre barque. Le Niger merveilleux s'étendait à nos pieds. Au bleu de ses eaux, la nuit avait ajouté ses noirs reflets. L'harmonie de la grande nature passa dans notre âme.

20 janvier.

On se laisse aller à une douce ignorance des choses sur ce fleuve.

Quelque grand que soit le Niger, il est si calme que l'on est noyé dans une sorte d'oubli universel. On a pénétré dans un autre monde : celui des gens heureux. Ces beaux villages, aux formes si bien faites pour se confondre avec le grand horizon; ces braves gens, aux airs gais et bons, que l'on rencontre dans leurs jolies pirogues ou le long de la rive, au milieu de leurs filets; ces grands oiseaux aux formes élancées, dont un seul suffit à animer toute une étendue; ces rives du fleuve, faites d'une ligne basse de forêts ou de larges bancs de sable, dont la couleur se fond avec celle de l'eau, tout cela revêt un charme si pénétrant que l'on irait ainsi indéfiniment sans penser à rien et sans rien désirer.

Ce soir, une pirogue contenant deux Français est passée; nous les avons salués un moment et nous les avons vu repartir sans un regard pour les accompagner, tant il nous semblait que le monde d'alentour nous suffisait.

28 janvier. — Koa, sept heures du soir.

Quel sentiment de paix profonde! A l'horizon, une ligne noire, et le reste de l'étendue est occupé par l'immense fleuve. Tout près de nous, sur la rive, nos laptots sont assis auprès d'un petit feu. Sur le Niger, comme des êtres vivants qui animent cette eau, filent les petites pirogues, noires et minces. Sur la berge, un village sans tata, un tout petit village de Bossos. Des rhôniers éparpillés par-dessus les huttes et, dans un angle, choyée comme un objet de luxe, la mosquée. Elle est toute simple de forme et de dimensions; mais elle s'harmonise si bien avec cette nature,

toute faite de lignes pures, qu'elle m'a laissé une véritable impression de beauté. Sur nous, cette lune des tropiques, qui brille comme si le soleil voulait laisser trace de son éclat pendant la nuit, et tout autour, seules, quelques étoiles.

J'ai trouvé en cette terre ce qui fait l'attrait invincible des pays que l'on a vus, et le Niger sera pour moi une de ces contrées d'où l'on revient comme d'un rêve.

23 janvier. — Koakorou.

Nous sommes à l'entrée du marigot qui mène à Djenné. Il est très étroit et nauséabond, maintenant que les eaux ont baissé. Arnaud a la fièvre depuis hier. Je me porte toujours très bien; mais il semble que les principes d'hygiène ne sont pas suffisants pour protéger des maladies tropicales. Notre existence est aussi médicinale que possible : nous ne buvons que de l'eau bouillie; nous vivons de la même façon, et pourtant Arnaud est malade. Peut-être est-ce qu'il ne mène pas une vie assez active. Je marche au moins trois heures par jour et je chasse continuellement. Les oiseaux aquatiques pullulent. Mais ma vie intellectuelle est nulle.

24. — Mopti.

Un village qui devrait être une ville importante, à cause de sa situation au confluent du Bani et du Niger. Djenné l'a supplanté. Mopti est située sur une petite hauteur de 400 mètres de diamètre qui, pendant la saison des pluies, est environnée d'eau de toutes parts. Nous avons bien ri, en pensant qu'un grand journal colonial avait publié un article, signé « l'Africain », qui proposait de mettre la capitale du Soudan sur cette tête d'épingle. Les gens qui se disent compétents sont parfois bien amusants. Les cartes sont

leurs documents, et l'on sait qu'il n'y a rien de trompeur comme une carte.

25 janvier.

Depuis Koakorou, le fleuve a changé d'aspect. La végétation des bords n'est plus la même. Aux longues rangées d'arbres ont succédé les lignes d'herbes vertes. De temps en temps, sous le soleil du milieu du jour, de grands rhôniers découpent l'horizon. Depuis Mopti, on rencontre même rarement un arbre quelconque; seuls, dans les villages, sont les vieux caïcédras. Depuis la berge, lorsque la lumière est devenue moins grande, la plaine ressemble à celle de Hollande, et le ciel lui-même, de très bonne heure, s'obscurcit : on ne se croirait plus sous le ciel d'Afrique; les villages se sont faits rares. Les cultures n'ont pas laissé de traces; l'on est dans un désert d'herbe et d'eau. Le Niger a perdu sa belle couleur bleue; il est surchargé de terre. Les petits oiseaux gris et bleus, si gais, au chant si clair, et qui sont ici ce que sont en France les moineaux, ont fait place aux grandes aigrettes blanches qui volent comme des mouettes.

Ce soir, dans la nuit lumineuse, je suis resté longtemps à rêver, tandis que la barque continuait sa marche. Seul, le bruit grinçant de quelque grillon vient frapper l'eau et trouble la paix de l'étendue et de la nuit.

26 janvier.

Nos laptots font preuve d'une endurance bien remarquable. Depuis deux semaines, ils manœuvrent tout le jour et toute la nuit, en prenant à peine trois heures de repos. Nous ne leur adressons jamais la moindre parole à ce sujet, ils obéissent à leur consigne; leur exemple démontre qu'il y a des noirs qui travaillent.

Les seuls habitants de ces rives sont les Peuls. Leurs

grands troupeaux de bœufs et de moutons paissent dans les pâturages. Les gardiens campent souvent très loin de leurs villages, sous de petites huttes en paille. Sur le dos des animaux se tiennent gravement des corbeaux ou de petites aigrettes qui font la chasse aux parasites. Les grands bœufs à bosses de cette région sont les plus pacifiques du monde : je me promène au milieu d'eux sans qu'ils daignent me regarder.

Le Niger n'est plus un fleuve des tropiques : il est divisé en une infinité de petits bras, et on se croirait sur quelque haut plateau de pâturages.

La nature est devenue douce. Le fleuve est sans une ride, et nous allons sans bruit sur l'eau aux reflets métalliques. Ces terres vertes et désertes n'ont aucun caractère sauvage.

28 janvier. — Sur le lac Débo.

Le fleuve s'est transformé. C'est maintenant l'eau elle-même qui est la prairie. De tous côtés sont des touffes d'herbes hautes. Le fleuve s'est élargi tout d'un coup, sans limites, et ses eaux ont pris des reflets inaccoutumés. Dans le lointain, une ligne bleue marque la longue chaîne des montagnes du Hombori. Pendant la nuit, je me suis levé pour chercher une pirogue, car j'ai décidé de quitter le chaland. Le spectacle était féerique. Nous étions arrêtés auprès d'un petit village dépendant de Gourao. La lune répandait une lumière d'un éclat insoupçonné. De la berge partait un long éboulement de rochers formant une petite colline. Le village des Peuls, aux cases abaissées, se confondait avec les assises de pierres, et les palissades avec les broussailles de la montagne. J'ai réveillé le chef qui, après de longs palabres, a demandé jusqu'au lendemain pour se procurer des hommes. Je suis reparti et me suis rendormi; mais il m'est resté de ce coin de lac comme un souvenir lumineux et fantastique.

Au matin, une montagne violette surgissait des eaux. L'aurore faisait jaillir du grand lac une multitude de lueurs bleues et de reflets d'or; une sensation de mer infinie, puis la lumière s'est accrue et le soleil d'Afrique a repris son empire.

29 janvier. — En pirogue. Onze heures. Après Bia.

J'ai quitté le chaland et Arnaud. Notre barque, quelque commode qu'elle fût, était trop lourde et allait trop lentement, à ma guise. L'itinéraire et l'horaire fixés par l'administration m'empêchaient de m'arrêter là où il m'aurait plu; je n'aurais pu aller voir les grands lacs, comme je le désirais. Et puis, surtout, il me semblait que, sur cette embarcation européenne, je ne vivais pas assez de la vie du Niger. Après trois jours de palabres infructueux, j'ai enfin obtenu une pirogue. Elle fait eau de toutes parts; mais, au moins, je pourrai goûter le charme du fleuve.

Depuis le Débo, nous sommes seuls sur les plaines inondées et nous traversons de temps en temps de véritables rivières d'herbes.

Huit heures du soir.

J'ai changé de pirogue à Sébi; cela ne fut pas sans discours. Le piquant de l'histoire c'est que, pendant les trois heures que j'ai passées dans ce village toucouleur, j'ai dû subir les réclamations d'une maîtresse femme dont je prenais le bateau. Voici ce qui s'était passé : mes piroguiers avaient demandé une nouvelle pirogue au chef du village; la meilleure venait d'être louée par une femme commerçante qui allait à Tombouctou. Le chef avait rendu ses cauris à cette femme, avait repris sa pirogue sans autres explications et l'avait donnée au blanc.

Elle n'était pas contente, la négresse, et, tandis que je

discourais avec un vieux tisserand, elle me suivait en marmottant une foule d'histoires qui devaient se résumer à ceci : « Je ne vois pas pourquoi toubab[1] plutôt que moi. » Elle avait absolument raison.

Le fleuve a changé d'allure depuis ce matin. Il ne semble plus qu'il soit en dehors de son lit. Il a une largeur de près de 2 kilomètres sans que rien vienne troubler sa surface. Ses deux rives sont très boisées et couvertes d'une végétation exubérante.

Ma pirogue semble taillée uniquement pour la course. A l'avant et à l'arrière se trouvent deux hommes qui, tout debout, manœuvrent de grandes perches. Au milieu de la barque est un petit fourneau en terre autour duquel se tiennent mes deux domestiques. Ils pataugent dans l'eau, car ces barques ne sont guère étanches et l'eau s'amasse en leur milieu. Un des boys passe son temps à l'enlever; des claies, mises à l'avant et à l'arrière, isolent ma personne et mes bagages de ce contact humide. Dans la partie d'avant est une petite case composée de branches recourbées; elles supportent des couvertures qui m'abritent du soleil. La case est juste assez haute pour que je puisse me tenir assis, et assez grande pour contenir mes armes et la moitié de mon lit. En laissant pendre mes mains, je touche l'eau du fleuve.

30 janvier. — En pirogue, un peu avant Cingo. Dix heures du soir.

Il vient de se passer un incident qui laissera dans ma mémoire un souvenir pittoresque et qui, je l'ai cru un moment, a failli tourner au tragique.

En partant de Sébi, ma pirogue portait trois hommes d'équipage : le patron de la barque et ses deux captifs. Vers les trois heures, la pirogue s'arrête près de la berge et les hommes descendent à terre sous un prétexte quelconque.

1. Blanc.

Je fais comme eux. Tandis que je me promène, j'entends des cris : « Bemba, Bemba. » C'était le nom d'un des captifs. Je reviens au fleuve et je n'y trouve que le patron et les deux boys qui le retenaient à bord. Je commençais à ne plus comprendre ce qui se passait; mais un des boys s'enfonce dans les bois, le long de l'eau, et au bout d'une minute revient en m'annonçant cette nouvelle stupéfiante : « Captif f... le camp sur pirogue. »

Voici ce que c'était : lorsque nous avions abordé nous avions trouvé, arrêtée auprès de la rive, une petite pirogue avec des hommes qui chargeaient du bois; cette occupation me paraissait bizarre. La pirogue s'étant écartée, les deux captifs étaient allés la rejoindre, et, en ce moment, fuyaient à toutes rames.

Ce qui me troublait, c'est que je me demandais s'il n'y avait pas là-dessous quelque guet-apens. Mes caisses avaient peut-être tenté mes gaillards, et peut-être n'étaient-ils partis que pour revenir en force. Un moment, je regrettai de n'avoir pas été averti à temps de leur fuite. J'aurais tâché de faire sombrer leur barque en lui envoyant des balles de mon Winchester. J'aurais pu ainsi mettre la main sur les fuyards et les confier plus tard à quelque commandant de cercle. J'eus même envie de lancer ma pirogue à leur poursuite; mais je me dis qu'en tirant je pourrais en tuer quelqu'un; je ne connaissais pas leurs intentions.

Il n'y avait qu'une façon de me tirer d'affaire : je remontai en pirogue; je fis prendre les rames à mes boys et je déclarai au patron que, s'il bougeait, je l'amarrais au fond de la barque. Pauvre homme! c'était lui qui était le plus ennuyé; il dut prendre de nouveaux manœuvres au premier village que nous rencontrâmes, et, naturellement, je n'augmentai pas la somme que je devais lui donner (7 francs). J'ai fini par comprendre que les fuyards avaient simplement eu peur d'être envoyés vers l'est une fois arrivés à Tombouctou.

31 janvier. — Une heure après Tendirma. Sur le marigot du Fati.

Comme j'avais raison de ne pas me troubler, hier.

Je viens de me promener dans le village de Tendirma, où j'étais entouré de physionomies bizarres, et je ne me suis jamais senti aussi en sûreté.

Le Niger s'est absolument transformé en prairie. Par instants, il est impossible d'apercevoir trace d'eau, et l'herbe forme un gigantesque pâturage. Au fond une ombre bleue, les montagnes du Fati, le Sahara.

Trois heures. — Lac Fati.

Tout à l'heure, nous étions dans le marigot du lac; maintenant, nous voici dans le lac même. De tous côtés, par petits groupes, des touffes d'herbes bleues ou jaunes sortent de l'eau à la hauteur de la pirogue. A l'endroit où nous passons, il y a près de $1^{m}50$ de profondeur. La rive droite est formée de petits monticules de sable jaune, où poussent, clairsemés, des herbes et des cotons. L'horizon est fermé au nord par la montagne, que je voyais bleue tout à l'heure, et qui est maintenant violette, et dont l'extrémité porte une énorme tache blanche. La rive ouest, qui est à peu près à 8 kilomètres de l'autre rive, forme aussi une ondulation légèrement violette. Point de traces des villages qui tirent parti de cette plaine inondée. Il est impossible de rencontrer rives plus désolées. Cependant, elles étaient animées tout à l'heure par un troupeau d'une centaine de cobas, qui se sont enfuis avant que j'aie pu les tirer.

Je m'en vais atterrir à l'extrémité du Fati pour me rendre de là à Goundam; car, malgré l'indication contraire des cartes à petite échelle, il n'y a malheureusement pas de marigots réunissant le lac Fati aux deux autres grands lacs.

Mercredi 1er février. — Lac Fati. En revenant de Goundam.

Hier soir, nous avons campé à l'extrémité du lac. Le chef du village de Tendirma avait fait conduire vers moi un petit âne, et, à la pointe du jour, nous sommes partis. Nous avons contourné la montagne qui sépare les lacs et nous sommes descendus sur Goundam. J'avais laissé Mahamadou à la garde des bagages, avec ordre de refaire la case et de changer la paille du bateau. Bakary m'accompagnait; deux indigènes conduisaient l'âne.

Je ne fis pas longue route sur cette monture. On n'arrivait à la faire marcher qu'au moyen de paroles exaspérées et de coups de gourdins.

Je me décidai à aller à pied et je n'ai plus pensé qu'à la beauté de la nature qui m'environnait.

Le soleil montait; j'étais parti une heure trop tard, mais, au prix d'un peu plus de fatigue, je voyais le désert sous sa véritable lumière. Des arbustes, venus à des distances à peu près égales et à la même hauteur, tachaient d'ombre le sable jaune... Un sourd rugissement; un grand fauve s'enfuit à notre droite; puis, plus un bruit, jusqu'à ce que de grands moutons vinssent nous barrer la route. Trois fois nous rencontrâmes des Touaregs avec leurs troupeaux jaunes comme leurs figures et comme le pays où ils erraient.

Au bout d'une montée, à nos pieds, s'étend une vaste plaine. Au fond, une montagne grise sans verdure, sur laquelle se découpe une ligne blanche : le poste de Goundam. Il est étrange de voir combien la plaine est rarement sauvage. C'était le désert pourtant, et je n'étais ému que par la lumière colorée qui régnait autour de moi. De temps en temps, lorsque apparaissait une de ces mystérieuses figures de Touaregs, qui semblent comme les fantômes de cette étendue, je me disais, en souriant, qu'il n'était peut-



PLANCHE VI. AVANT LA GRANDE PRIÈRE DU RAMADAN, A TOMBOUCTOU.

Dessin de Joseph de LA NÉZIÈRE, d'après les documents de l'auteur.)

être pas très sûr de circuler ainsi; et cependant, je gardais cette tranquillité que j'ai toujours eue depuis mon arrivée en Afrique, et un coin de sable ici me paraît plus calme et plus sûr qu'un coin d'ombre sur les boulevards parisiens.

Goundam, enfin! Un large ruban bleu coupait la plaine jaune. C'était le marigot qui, de Kabara, va rejoindre les grands lacs. Sur son autre rive, sur un monticule, était le poste, qui revêtait une allure tout orientale. Quant au village, il se confondait si bien avec la montagne qu'il était impossible de l'apercevoir.

Nous avons passé le marigot sur un bac en fer, et, au grand ébahissement du commandant du cercle, le lieutenant Pujo, nous avons pénétré dans le poste.

Nous y avons été très bien reçus et y avons passé l'après-midi.

Goundam semble perdu dans les sables; de ce village, on ne voit point les lacs. C'est un lieu de passage dont il ne faut point exagérer l'importance. Il a à peu près mille habitants et ne possède qu'un tout petit marché.

Vers quatre heures du soir, nous sommes repartis. La nuit était vite venue. Au rivage, nous avons trouvé notre barque, nos laptots et Mahamadou, que j'ai réveillé par cette plaisanterie que trouvera mauvaise tout maître-coq qui n'attend son maître que le lendemain : « La suite! » C'est le terme qu'emploient les boys pour demander au cuisinier un plat, fût-ce au commencement du repas.

Jeudi. — Après Tendinsa. 2 février; neuf heures du matin.

Nous voilà de nouveau dans le marigot. Cette verdure intense au milieu des dunes de sable est d'un contraste étrange. L'air est presque glacial sous ce ciel de feu.

Ce pays ferait la joie de nos malheureux chasseurs de France. Les canards et les aigrettes abondent. Leur chasse

est ici un sport très gai. Toutes les cinq minutes, l'on entend : « Monsieur, y a beaucoup canards — cent canards — beaucoup graisse. » Souvent je me laisse tenter. Tout à l'heure, d'un coup de fusil, j'ai atteint dix pièces. Aussitôt voilà boys et somonos à l'eau, à la recherche de ces animaux dont quelques-uns n'étaient que blessés. Ils en ont attrapé sept. Mes nègres criaient de joie, les canards croassaient, et moi je m'amusais beaucoup.

Neuf heures du soir.

Mon fusil a eu de la chance aujourd'hui; vers midi, une seule cartouche a abattu deux énormes outardes qui se promenaient côte à côte sur la rive.

Vers trois heures, je suis passé à El Oueladji, poste stratégique sans village, au point d'arrivée du marigot qui passe à Saraféré. Je ne me suis point arrêté, car je pense être demain à Kabara.

Le Niger continue à couler entre des dunes de sable. Cependant, ce soir, j'ai traversé un bois inondé qui formait un paysage de toute beauté. L'eau, sans un pli, avait des couleurs sombres, tranchées de reflets clairs. Les arbres, espacés, semblaient tristes, et les grands oiseaux noirs qui voltigeaient partout, donnaient un caractère fantastique à cette plaine, ni terrestre, ni liquide. La pirogue allait comme une ombre; dans le lointain du soir, seul, un chant de pêcheur troublait l'air.

Maintenant, le grand vent froid qui se lève au crépuscule est arrivé et va fouetter mes yeux toute la nuit. La petite pirogue vogue toujours vers son but, sans se préoccuper des frémissements qui l'agitent. Allongé sur ma couche, je ne peux me lasser d'écouter cette symphonie de l'air et de l'eau.

C'est ma dernière vision du Niger avant la grande ville. Tombouctou sera-t-elle digne de son fleuve?

CHAPITRE VI.

Le marché de Tombouctou.

Pour évoquer ce qu'a été Tombouctou au temps de sa splendeur, il faut la contempler de ce Sahara qui l'a créée. Lorsque l'on y arrive depuis le Niger, ses lignes blanches se fondent merveilleusement avec l'horizon; elle doit apparaître aux noirs comme une ville fantastique, lorsqu'ils la découvrent de Kabara. De l'ouest, c'est la ville sainte qui se révèle. Sur les replis de la dune se profilent les murs, tandis qu'à un angle, la vieille mosquée, avec ses grandes murailles faites comme celles d'une forteresse, semble la gardienne de quelque arche sainte formidable.

Puis, l'on n'est plus frappé que des ruines qui éventrent la ville; et cependant les rues aux croisements inextricables, les grandes cases aux arêtes sévères et aux façades égyptiennes, les mosquées grandioses enchâssent encore beaucoup de ce qui a été l'âme de Tombouctou.

Ce qui la caractérise avant tout, c'est qu'elle n'a jamais été la ville d'un peuple. Toutes les races du Sahara et du Soudan s'y rencontrent, et, pour étudier son secret, il faut participer à leur vie. Dans les longues rues tapissées de sable, c'est un va-et-vient incessant de Touaregs à la mine altière, de Maures à la physionomie farouche, de Bambaras aux boubous éclatants, de Peuls à l'allure grand seigneur, de Mossis à la tête bon enfant sous leurs chapeaux pointus, de Marocains, de Tripolitains, de Touatiens à la physionomie intelligente, enfin de Songhays au langage ironique et qui donnent l'hospitalité à tous.

C'est un spectacle inoubliable que le marché. L'immense place carrée regorge de monde aux heures même où le soleil est au zénith. Dans les cases construites autour de la place se vendent les denrées qui servent à la vie quotidienne de la ville. Les femmes songhays, aux coiffures étranges, sont les maîtresses du lieu, et la vente ou l'achat des produits semble le moindre souci de tous. On est là pour causer, et les marchandes, souvent jolies, ne laissent jamais tarir les longs discours ni les apartés joyeux. La longue lance, que chacun porte avec lui, semble constituer, à elle seule, une tenue de cérémonie, et, sous les rayons aveuglants de la lumière réfléchie par le sable, tous ces peuples semblent avoir oublié leurs guerres et leurs querelles, et être heureux de se rencontrer dans la ville lointaine.

Pour moi, ce que je n'oublierai plus, ce sont les longues causeries avec les commerçants. Lorsque je ne travaillais pas dans les documents du poste, j'allais m'asseoir, le matin, au lieu où l'on perçoit l'oussourou[1], au nord de la ville. Je voyais arriver en longue file des chameaux apportant le sel à la ville et les marchands aller au devant d'eux, comme on va attendre un navire; j'écoutais leurs interminables discours, tandis qu'à mes pieds le Sahara se perdait dans l'infini. Et les nouvelles du pays du sable se propageaient, impalpables, comme cette civilisation qu'elles concernaient.

Le soir, j'allais rendre visite à quelque grand commerçant, le plus souvent en compagnie du P. Dupuy, des Pères blancs, qui connaît tous les secrets de la ville saharienne et toutes les langues qui s'y parlent. Je me rappelle surtout les conversations que nous avions avec Milad, le Tripolitain, sur le toit plat de sa belle maison, assis sur de riches tapis de Hombori. Il nous racontait sa jeunesse et comment il était venu dans cette ville de Tombouctou. Il

1. Droit de douane.

nous montrait une lettre qu'il avait adressée à travers le Sahara à notre consul de Tripoli, pour dire à ses compatriotes de revenir vers la ville saharienne, maintenant que nous y avions apporté la paix; il nous expliquait comment les troubles du Rhât les avait empêchés de venir en foule reprendre le commerce, traditionnel depuis des siècles.

J'écoutais, en suçant des dattes du Touat, discourir, avec les périphrases imagées de la langue arabe, le missionnaire à l'esprit affiné et à la science profonde, et l'Africain à qui la connaissance de tant de peuples avait presque fait trouver la véritable sagesse. Nous parlions surtout de l'avenir, et alors qu'une brume rose s'élevait du Niger caché par les dunes et noyait la ville de sable, je ressentais toute la grandeur de la communion des races.

A certains jours, Tombouctou semble retrouver toute sa splendeur passée. J'eus l'heureuse fortune d'assister à un de ses jours de fête : le Ramadan.

Tout le monde se revêt d'habits neufs. Le sol des cases est couvert d'un sable immaculé que l'on va chercher loin de la ville. Les femmes se font des coiffures luxueuses et entremêlent à leurs cheveux des bijoux d'or. Les fantasias éperdues, les danses joyeuses se succèdent tout le jour.

La veille du Ramadan, sur la grande place, au moment où le soleil se couche, tout le peuple fouille l'horizon; une immense clameur salue le disque élégant de la lune dont l'apparition dans la vapeur rose annonce la fin du jeûne.

Au matin, du côté de la Mecque, a lieu la grande prière.

Lorsque, avec les officiers du poste, nous sommes sortis de la ville, derrière Sankoré, la mosquée savante, une multitude bariolée remplissait la plaine de l'Est. Les lances étaient posées à terre, à côté des sandales, comme en quelque lieu saint. Des noirs du Nord, au visage voilé, causaient avec des Mossis ou des Bambaras, habillés de blanc comme des catéchumènes. Les chevaux des riches étaient

montés par leurs enfants qui attendaient la fin de la cérémonie. Nous prîmes place sur un tertre, à côté d'un quêteur de la Mecque, qui regardait la scène avec des yeux sceptiques. « Je suis plus saint que le marabout de Tombouctou, je ne peux prier devant lui »; et il fumait de fines cigarettes d'Orient.

Cinq ou six mille croyants étaient massés dans la plaine. Un peu en avant des noirs et des Marocains se tenaient les Maures et les Touaregs; ces noirs et ces blancs étaient impurs pour ces enfants du désert.

Dans le lointain était la ville hiératiquc, et les femmes, qui n'osaient s'approcher, tachaient les murs de points blancs.

Il se fit un grand silence. Le marabout, placé en avant des croyants, fit un sermon en arabe dont l'éloignement nous empêcha de rien saisir; puis, eut lieu le Salam.

Le prêtre psalmodiait sa prière, et une immense clameur la reprenait : « Allah Koubao », et, d'un seul mouvement, la multitude s'agenouillait et mordait la poussière comme mue par quelque puissance souveraine. Trois fois la scène grandiose se renouvela. Il sembla qu'un souffle prodigieux passait sur le désert immense et les murailles immobiles. Nous dûmes nous incliner, nous aussi; une telle prière est universelle.

Nous savions désormais quelle était cette force qui pousse les peuples vers les villes saintes.

Je ne parlerai ici de la grande ville saharienne qu'au point de vue économique. On ne saurait mieux la décrire au point de vue pittoresque et historique que ne l'a fait M. Félix Dubois, au livre duquel nous renvoyons.

Ce qui a fait l'importance de Tombouctou, a-t-on dit bien des fois, c'est sa situation, qui lui permet de servir de liaison entre la zone méditerranéenne et saharienne et le reste de l'Afrique occidentale; c'est ce qui l'a caractérisée parmi les marchés soudanais. Par Tombouctou, arri-

vaient les marchandises européennes. Par là surtout, parvenait au Soudan le produit saharien par excellence, le sel. Les Marocains, les Tripolitains et les habitants du Touat venaient apporter les produits européens, les Maures leur sel; ils prenaient en échange les esclaves et les denrées soudanaises que leur fournissaient les Haoussas, les Songhays et Kountas du Hombori. La vitalité du marché de Tombouctou était assurée par ce fait que les marchandises qui s'y échangeaient étaient toutes de première nécessité pour ceux qui les acquéraient.

Jusqu'au milieu de ce siècle, les marchandises européennes ne sont arrivées au Soudan que par le littoral méditérranéen. Il n'y avait pour ainsi dire pas de relations avec l'Europe par la côte occidentale. Les habitants du Magreb pouvaient, sans difficulté, venir à cette ville extrême du Sahara. Leur langue, l'arabe, s'y parlait; leur religion les y attirait; car c'était une ville sainte et savante. Ils y trouvaient l'ivoire, les plumes d'autruche que leur réclamaient les européens, les esclaves que l'on écoulait sûrement de l'autre côté des sables. Ils étaient sûrs de se défaire de marchandises que l'on ne pouvait se procurer ailleurs et qui exerçaient toute la fascination des choses nouvelles. Le marché était pleinement ouvert au sel qu'apportaient les Maures, le sel saharien n'ayant point de concurrent dans les terres soudanaises et sa consommation étant illimitée. Le Soudan avait pour se le procurer le grain qui fait défaut aux nomades.

Après l'œuvre géniale de Barth, depuis le beau livre de M. Félix Dubois, on sait ce qu'a été Tombouctou, quelle a été sa raison d'être, ce qui a fait qu'à travers les âges et les conquêtes, elle est demeurée une grande ville commerciale. Nous ne reviendrons point là-dessus. Du reste, quels qu'aient été ses maîtres : Songhays, Marocains, Touaregs, Mossis, Foulbès, malgré les vicissitudes de sa splendeur, son rôle économique n'a guère changé. Nous allons étudier

son commerce actuel, et nous en déduirons, sans peine, ce qu'il a été.

Tombouctou est essentiellement un marché indigène. Au contraire de Médine, les commerçants européens n'y jouent aucun rôle. Depuis la conquête, après Gaston Méry, qui est venu le premier y commercer tous les ans, il vient deux ou trois européens; mais le plus souvent ils n'apportent qu'une petite pacotille qu'ils écoulent sans la renouveler, et ils disparaissent ensuite. Ce sont essentiellement des marchandises de luxe qui sont consommées dans la ville; on peut dire qu'elles ne rentrent point dans le commerce. Quelques européens se sont fixés plus longtemps, mais ils ont fait le plus clair de leurs bénéfices avec les européens du poste, qui sont assez nombreux. La maison Gillium. Pillet, Colas et Cie a établi un de ses comptoirs dans la ville; mais elle n'a jamais fait le commerce indigène proprement dit. Elle devait faire une tentative en 1900, aussi a-t-elle frêté de grands chalands en fer qui devaient alimenter ses comptoirs du fleuve. Il faut signaler cependant les efforts d'un commerçant, M. Krosberger; son énergie, sa connaissance des indigènes sont dignes de succès. S'étant adonné au commerce par excellence dans ces pays, le commerce avec les indigènes, il s'est, le premier à Tombouctou, alimenté de marchandises par la route de Médine-Nioro-Goundam, qui est la route la plus économique. Avec ses marchandises, il a suivi, sans escorte, cette voie à un moment où elle était particulièrement peu sûre. Il a essayé ensuite, toujours le premier, la traite de la gomme de Tombouctou. Par malheur, sa gomme, qu'il avait embarquée sur les chalands du gouvernement au lieu de lui faire prendre la route qu'il avait suivie tout d'abord, a fondu; d'où une perte considérable pour lui. Il ne s'est point découragé et continue sa tentative.

Parmi les indigènes, il y a à Tombouctou des gens que l'on peut appeler grands commerçants. Les uns sont de race

blanche et les autres de race noire. Les premiers sont des Marocains et des Tripolitains; les seconds, des habitants du Touat, des Songhays, de Wolafs. Leur commerce est le même; leur tournure d'esprit seule est différente. S'il est nécessaire de les distinguer, c'est qu'ils font eux-mêmes soigneusement cette distinction; elle se traduit par ce fait qu'il y a deux chefs, l'un pour les commerçants blancs, l'autre pour ceux de race noire, et qu'ils savent très bien s'associer les uns contre les autres. Nous nous bornerons à renvoyer au livre de M. Félix Dubois pour définir leur caractère et leurs mœurs commerciales.

Je viens de parler de chefs du commerce blanc ou noir. il ne faut point croire cependant qu'il s'agisse ici de corporations. Les corporations existent à Tombouctou et fonctionnent d'une façon très rigoureuse; mais elles ne s'appliquent qu'aux corps de métiers. Leur étude serait très curieuse; car il m'a semblé qu'elles revêtent les mêmes caractères que les corporations européennes du Moyen-âge, et j'ai constaté telle coutume que j'avais pu retrouver dans les règlements des institutions féodales.

En étudiant le marché de Médine et celui de Nioro, nous avons trouvé seulement des commerçants qui y apportaient les marchandises européennes : des Maures, qui traitaient avec leur gomme et leur sel; des dioulas, qui venaient se procurer sel et denrées européennes, qui commerçaient à l'aide de kolas, d'étoffes indigènes ou d'esclaves. A Tombouctou, la situation est plus complexe. On peut dire, d'une façon générale, que chaque marchandise est l'objet d'un commerce spécial.

Il arrive à Tombouctou, un peu de tous les ports du Soudan, des commerçants désireux d'y acquérir ce qui s'y trouve. Ils y apportent les produits propres à leurs pays, et de même que ces produits arrivent en groupes isolés, de même, ce sont des commerçants différents qui en font marché à Tombouctou. Ainsi, le plus souvent, le commerçant

en grains, riz, blé ou mil ne sera point celui chez qui on viendra acheter le sel; de même que celui-ci ne vendra pas des marchandises européennes. Cette spécialisation du commerce est peut-être une des raisons pour lesquelles s'est créée à Tombouctou une dynastie de grands commerçants.

Nous allons passer en revue ces divers commerces. Nous verrons ensuite, en examinant de plus près les importations et les exportations de Tombouctou, de quelle façon ils se combinent. Nous pourrons nous faire une idée claire de ce qu'est le commerce de Tombouctou, sur lequel ne plane pas, il est vrai, le même mystère que sur son histoire, mais dont la connaissance, du moins, est restée assez imparfaite pour que l'on ait pu en même temps en nier et en exagérer l'importance.

Si le marché du sel a été et est encore ce qui fait la fortune de Tombouctou, ce sont les relations commerciales que le vieux monde a encore avec cette ville qui ont attiré son attention sur elle. Nous commencerons donc par examiner quelles sont ces relations.

La lutte du Maroc contre le Soudan et la destruction par les sultans de Fez de l'empire Songhay ont eu pour mobile unique le désir de se procurer les richesses du Soudan. Nous renvoyons pour l'histoire de cette conquête marocaine au livre de M. Félix Dubois. Tombouctou s'est trouvée, de par sa situation, le point d'origine des relations du Soudan et du bassin méditerranéen. C'est avec le Maroc que cette ville a eu le plus de rapports. Les points de départ des caravanes ont été Tendouf, Mogador, Fez, le Talifet.

On a beaucoup fait état, en France, des prétendues relations de l'Algérie avec le Soudan par Tombouctou. De ces relations, que l'on a estimées très considérables, on a tiré des conclusions politiques : par exemple la nécessité d'établir un lien entre cette ville et l'Algérie, nécessité dans laquelle il ne faut peut-être voir que le désir, de la part de l'administration algérienne, d'étendre jusque-là son auto-

rité. On a conclu à l'utilité d'un chemin de fer qui réunirait la côte méditerranéenne et le Soudan. Si ce projet a dévié vers d'autres régions, Tombouctou reste certainement un attrait pour les promoteurs du transsaharien; car, pour les Algériens, Tombouctou représente le Soudan. Nous reviendrons sur ce sujet lorsque nous examinerons cette question du Transsaharien. Pour le moment, nous nous bornerons à dire que ces relations avec Tombouctou n'existent pas et n'ont jamais existé.

Si des produits venant de l'Algérie sont arrivés exceptionnellement à Tombouctou ou si l'inverse s'est produit, c'est seulement par l'intermédiaire du Touat.

Il peut paraître étrange, après cette assertion, que nous venions dire qu'il existe des rapports entre la Tripolitaine et Tombouctou, rapports qui ont pu subir un arrêt, mais qui n'en sont pas moins traditionnels. C'est qu'au Maroc et en Tripolitaine, il y a des gens qui, suivant l'expression vulgaire, font commerce avec Tombouctou, tandis qu'il n'y en a pas en Algérie.

Il peut arriver que les Tripolitains s'arrêtent à Ghadamès et que ce soient les gens du Rhât qui apportent leurs marchandises à Tombouctou; mais, dans ce cas, les Tripolitains savent qu'ils écouleront une partie de leurs marchandises à Ghadamès parce qu'elle vont de là à Tombouctou. Mais ce n'est pas ce qui se passe entre l'Algérie et le Touat. Des produits algériens peuvent du Touat s'écouler au Soudan; mais cela a lieu sans que personne s'en préoccupe, et il y a, pour un pays, une grande différence, au point de vue économique, entre le fait d'être en rapport avec un autre d'une façon consciente ou de l'être sans s'en douter et comme par hasard. Cette différence se mesure en général par l'écart qui existe entre l'importance des échanges entre les deux pays dans les deux cas.

Cette dissemblance entre l'Algérie et la Tripolitaine vient sans doute d'une différence de mœurs; les Tripolitains sont

commerçants, alors que les Algériens le sont beaucoup moins. Dans toute l'Afrique centrale, on retrouve des Marocains et des Tripolitains ; il est bien rare qu'il y ait trace du passage d'un Algérien.

Les commerçants de Tombouctou ne font pas eux-mêmes leurs transports. Ils ont des agents en rapport avec les lieux où l'on peut se procurer les produits européens ou sont eux-mêmes agents des commerçants qui y résident. Ils font faire leurs achats. Ils s'adressent ensuite aux Maures pour faire transporter ces marchandises à Tombouctou et faire escorter, au retour, leurs produits d'échange.

Les commerçants n'usent pas d'un système de crédit analogue à celui dont on use au Sénégal. Ce système n'est possible que pour des maisons qui, comme les maisons sénégalaises, ont des espèces de fiefs commerciaux sur les pays avec lesquels elles traitent; et les risques de la traversée du Sahara sont trop considérables pour que les fournisseurs consentent à se dessaisir de leurs marchandises à crédit.

Au temps où les routes sahariennes étaient les seuls débouchés du Soudan, c'était l'or, l'ivoire, les plumes d'autruche et les esclaves qui servaient à solder les achats.

L'or venait de la région des affluents du Sénégal, de l'arrière pays de la Côte d'or et de la Côte d'ivoire. On a pu en exporter des quantités assez considérables pour faire de Tombouctou, aux yeux des Européens, un marché d'or important. Mais, depuis longtemps, il n'en arrive presque plus sur la place. Le peu qui est lavé au Soudan en sort par la côte occidentale et sert à payer l'impôt. L'ivoire venait aussi de régions fort éloignées de Tombouctou, du sud et de l'est de la Boucle. Pour des raisons analogues à celles qui ont arrêté la venue de l'or à Tombouctou, l'ivoire n'y vient plus qu'en petite quantité. En tout cas, celui qui s'y vend est de fort mauvaise qualité ; les dents sont fendues et toutes petites.

Les plumes d'autruche ont toujours donné lieu à un commerce assez considérable. Elles viennent en grande

partie du Sahel et de la région située au nord d'une ligne passant par Tombouctou, Hombori, Dori, Say. Gaston Méry avait créé une autrucherie à côté de la mare qui est à l'ouest de Tombouctou. A sa mort, le cercle prit les autruches qui restaient et essaya de créer une autrucherie modèle. L'entreprise échoua et on céda les oiseaux à la maison Gillium Pillet et Collas. Celle-ci fonda une autrucherie à Goundam, où elle pensait que les bêtes seraient mieux. Les indigènes chargés de la surveillance dépensèrent pour eux-mêmes l'argent destiné à la nourriture des oiseaux, qui dépérirent. Les fauves s'en mêlèrent, et lorsque je suis passé à Goundam, les trois dernières autruches venaient d'être dévorées par un lion. Nous ne savons pas que l'on ait repris cet essai. Nous reviendrons sur cette question, lorsque nous parlerons des pays d'où proviennent les plumes exportées du Soudan, des îles du Niger, de Sitpako et de Hombori.

Quelle qu'ait été l'importance du commerce de ces produits, il est bien évident qu'ils ont été insuffisants pour servir de matière d'échange avec les produits de la côte méditerranéenne. Les esclaves ont été la marchandise principale. Tombouctou a été certainement le plus gros marché d'esclaves du Soudan. Ceux-ci provenaient en majeure partie de cette terre productive en hommes par excellence qu'est le Mossi; les commerçants de Djenné faisaient aussi un grand commerce avec les esclaves qu'ils acquéraient dans le sud-ouest de la boucle, dans le triangle Djenné-Kong-Siguiri. Ces esclaves étaient tous dirigés vers les Etats méditerranéens.

Le commerce des denrées européennes s'est profondément modifié depuis notre établissement au Soudan. Nous verrons, en étudiant les importations des dernières années, comment Saint-Louis et Médine ont accaparé presque toute la fourniture des marchandises européennes.

C'est une opinion courante que nulle autre voie ne peut lutter contre la voie saharienne pour desservir le nord du

Soudan. Les gens qui sont de cet avis déclarent que le transport à chameau est le plus économique des transports usités en Afrique, que l'on en peut abaisser indéfiniment le prix de revient. Ils ajoutent que, les grands commerçants du nord de l'Afrique étant d'origine arabe, ceux qui sont établis dans les marchés de l'intérieur préfèrent commercer avec la côte méditerranéenne, où ils se trouvent chez eux, plutôt que d'aller à la côte occidentale.

L'expérience a démontré que c'est là une profonde erreur.

Le prix des transports à chameau ne doit pas entrer en considération, puisque c'est ce même genre de transport qui doit être employé pour aller chercher les marchandises par la voie du Sahel. La distance de Tombouctou à Médine est de moitié inférieure à celle de Tombouctou aux terres du Magreb, et la différence des prix de revient des deux voies permet de payer largement le transport de Médine à Saint-Louis, qui est de 40 francs la tonne en moyenne, et celui de Saint-Louis en Europe, qui est de 20 francs.

Du reste, il ne faut pas exagérer la modicité du prix des transports à chameau. M. Félix Dubois estime, et nous acceptons ces chiffres, que la location d'un chameau coûte de 40 à 50 francs pour aller du Maroc à Tombouctou. Un chameau ne peut guère porter dans le Sahara plus de 100 kilos, ce qui met en moyenne le transport de la tonne à 450 francs. Il faut ajouter à ce chiffre les droits que les commerçants sont obligés de payer aux chefs des pays à traverser et surtout la plus-value que font subir aux marchandises les risques de la route.

Pour moi, j'ai pour la somme de 50 francs loué cinq chameaux et payé à leurs conducteurs pour aller de Banamba à Nioro, c'est-à-dire pour faire plus du tiers de la distance de Médine à Tombouctou, la somme de 50 francs, et, de l'avis de tous, j'aurais fort bien pu ne dépenser que 40 francs, ce qui aurait mis le transport de la tonne à

240 francs de Médine à Tombouctou. Encore faut-il remarquer que sur cette route les chameaux portent aisément 130 kilos, au lieu de 100, comme dans le Sahara. En somme, ce prix de transport est inférieur de moitié à celui de Tombouctou au Maroc, et cela vérifie entièrement ce que je viens d'avancer.

Je montrerai comment a été employée pour la première fois cette route économique du Sahel; mais, avant que la pacification des tribus Touaregs, Allouch et Kel Ant'ssar ait permis de la suivre, on avait pu se servir de la voie concurrente qui, de Sokolo, rejoint le fleuve à Sumpi, au lieu de se diriger sur Goundam. Le prix de revient est presque identique.

Donc, au point de vue du coût des transports, on peut affirmer que la voie saharienne est de beaucoup la plus coûteuse. Et si l'on prétend que les convoyeurs du Sahara peuvent abaisser leurs prix indéfiniment, il en est de même de ceux du Sahel, qui sont de même race et qui emploient les mêmes moyens.

Quant à dire que les commerçants soudanais préfèrent commercer avec le littoral méditerranéen, c'est là une erreur. Les commerçants de Tombouctou comprennent très bien les avantages des procédés commerciaux européens; il n'en est pas un qui ne nous ait dit combien il leur était commode de pouvoir communiquer, par lettre ou par télégramme, avec leurs correspondants de Saint-Louis ou de Médine, et, quoique cela puisse étonner, combien ils étaient heureux de pouvoir faire leurs envois de fonds par mandats-poste ou bons du Trésor. C'est, du reste, à leur requête que l'on a appliqué au Soudan ce système de payement. En outre, et c'est peut-être la raison qui attire le plus vers Médine et Saint-Louis les grands commerçants de Tombouctou, ils trouvent auprès des maisons de ces places le crédit qu'ils ne trouvent point sur le littoral méditerranéen.

Comme conséquence de cet exposé, on peut prévoir que

tout le commerce de l'Europe avec Tombouctou passera par la côte occidentale, d'autant plus que, comme nous l'expliquerons, l'importance relative de ce commerce ne peut que diminuer par suite du développement probable de ce qui aura lieu directement avec le reste du Soudan, commerce qui n'a rien de saharien.

Une seule chose pourrait favoriser la voie saharienne, c'est que les commerçants du Soudan peuvent solder les frais de cette voie par leurs achats en esclaves, tandis qu'ils ne le peuvent pas s'ils s'adressent aux commerçants européens; mais cet avantage même disparaîtra par suite de la diminution de la vente des esclaves.

Ce qui manque à Tombouctou pour commercer facilement avec le Sénégal, ce sont les matières d'échanges. Nous avons dit que l'or avait disparu de cette ville; l'ivoire n'y arrive que rarement, et l'exportation des plumes d'autruches, qui ne dépasse pas 20,000 francs par an, est insuffisante.

Il y a une matière toutefois qui pourrait être exportée, c'est la gomme. Ce n'est que depuis 1898 que l'on s'en est occupé sérieusement, en dehors de la tentative faite par M. Krosberger et dont nous avons parlé.

Il est assez difficile de dire le prix auquel on peut se procurer la gomme sur le marché de Tombouctou. Les arrivages y sont trop restreints et le commerce trop nouveau. De Tombouctou à Médine, la voie la moins coûteuse est actuellement la voie de terre. En tenant compte du prix de fret par chameau tel que nous avons essayé de le déterminer, il semble que l'on puisse réaliser, en vendant la gomme à Médine, un bénéfice de 0,20 centimes par kilo, et cela sans tenir compte des risques de perte.

Ces risques sont assez considérables parce qu'une partie de la gomme arrive à Tombouctou au moment où commence la saison des pluies, ce qui rend le transport impossible. On est donc obligé de la conserver en magasin, ce qui occasionne une immobilisation de capitaux, et, par l'humidité



PLANCHE VII. LE SALAM.

(Dessin d'Édouard MÉRITE, d'après les documents de l'auteur.)

et les termites, on risque d'avoir un déchet considérable.

Aussi, les commerçants indigènes hésitent-ils á se lancer dans ce commerce. Cependant un mouvement commence à se dessiner et, sous l'impulsion de M. Krosberger et de la maison Gillium-Pillet et Cie, l'exportation a été, en 1898, de 200 tonnes, représentant une valeur de 130,000 francs.

Cependant, jusqu'ici, les commerçants ont dû payer en numéraire presque tous leurs achats, à Médine et à Saint-Louis, et nous verrons quelle influence cette nécessité a exercé sur la situation monétaire de la région.

Si le commerce de marchandises européennes perd de jour en jour de son importance à Tombouctou, il n'en est pas de même de celui du sel.

Le sel de Tichit n'entre que pour une faible part dans la consommation du Soudan. Ce sont les mines de sel du nord de Tombouctou qui fournissent à la consommation la quantité de sel la plus forte de ces pays. Après l'invasion marocaine (1590), le sel venait de Thégaza, qui était plus près du Maroc que du Soudan. D'après M. Félix Dubois, en 1545, le sultan Mouley Mohamed-el-Kébir envoya une ambassade au roi Songhay pour revendiquer Thégaza comme voisin de ses frontières. En réponse, Askia Isha Ier envoya une armée de Touaregs piller Draa, ville frontière du Maroc. Le sultan n'insista pas.

Son successeur se borna à demander une redevance pour l'exploitation des mines. Le successeur d'Askia Isha Ier refusa, mais envoya un présent considérable (10,000 miktals d'or : 150,000 francs).

Le sultan qui régna ensuite résolut de brusquer les choses, et fit occuper Thegaza en 1583. C'est à ce moment que les Soudanais ayant trouvé du sel à Taoudeni commencèrent l'exploitation de ces carrières.

Pour la description de cette exploitation, qui n'a été examinée par aucun européen, nous renvoyons au livre de M. Félix Dubois.

Ce ne sont pas les maîtres du Taoudeni, les Beralichs d'Arouan, qui vendent leur sel aux commerçants de Tombouctou; ce sont ceux-ci qui exploitent les carrières.

Ils ont à Taoudeni ou à Araouan des agents qui sont le plus souvent leurs parents[1]. Ceux-ci leur expédient le sel qu'ils ont fait extraire. Pour cela ils louent des chameliers maures, de sorte qu'à l'inverse de ce qui se passe pour le sel de Tichit, les Maures qui apportent le sel aux marchés soudanais n'en sont point les propriétaires.

Nous ne pouvons mieux faire à ce sujet que de nous servir des renseignements donnés par M. le capitaine Ronget, qui, pendant deux ans, a commandé le cercle de Tombouctou avec des qualités d'administrateur tout à fait remarquables, et à qui l'on doit certainement d'avoir mis sous notre surveillance le commerce d'une ville pareille.

Les mines de Taodeni appartiennent aux Beralichs d'Araouan. Les commerçants qui désirent en retirer le sel ne louent ni n'habitent de concession. Ils sont cependant tenus de faire un cadeau au chef des Beralichs qui leur désigne un lot plus ou moins bon, suivant l'importance du cadeau. Les commerçants font alors extraire le sel par des captifs qu'ils entretiennent à Taoudeni ou par des travailleurs à gages.

Une fois le sel extrait, il s'agit de le transporter à Tombouctou. On pourrait croire que les commerçants de la ville ont des chameaux et vont le chercher. Il n'en est pas ainsi. Je pense que la raison qu'on en a donné, à savoir que les chameaux ne peuvent vivre à Tombouctou, n'est pas valable; car, de même que les commerçants ont des agents et des captifs à Araouan, ils pourraient de même y laisser leurs chameaux. Il est probable qu'ils s'adressent, pour des raisons de sécurité, à des chameliers maures qui leur louent

1. Par exemple, le plus grand marchand de sel de la place a son père et son frère pour le représenter aux carrières.

leurs services et leurs chameaux. Les Maures, affiliés aux Béralichs, tirent de ces transports des bénéfices importants, et il n'est pas sûr qu'ils laisseraient circuler dans le désert d'autres chameaux.

La cinquième partie du sel extrait reste au cheik.

Le transport se fait par deux séries de chameliers. Les premiers vont de Taodeni à Araouan, les seconds de Araouan à Tombouctou. Les chameliers de Taoudeni à Araouan sont les plus exigeants. En 1896, ils ont demandé les cinq sixièmes du sel qui restait, une fois la part du cheik prélevée. Les exigences varient avec la quantité de sel extrait, le nombre de chameaux disponibles et les dangers de la route. Il arrive souvent qu'ils se bornent à demander les trois quarts.

Les nouveaux chameliers pris à Araouan sont moins exigeants, mais demandent encore le quart du sel qui reste, de sorte qu'à Tombouctou les commerçants n'ont plus en toute propriété que le dixième environ du sel extrait, et l'on trouve que, sur 100 barres de sel, il y en a 20 pour le cheik, 67 pour les chameliers de Araouan à Taoudeni, 3 pour les chameliers d'Araouan à Tombouctou, et il en reste seulement 10 pour le marchand.

Il ne faut cependant pas s'étonner de ces chiffres. Le coût exorbitant de ce transport est, au fond, à peu près indifférent aux marchands de Tombouctou ; car presque tout le sel n'en arrive pas moins au marché de la ville et, comme nous le verrons, ils rachètent celui qui ne leur appartient pas en échangeant contre lui des marchandises à des prix très avantageux.

Le sel n'arrive pas en tout temps avec la même abondance à Tombouctou. Le peu de sécurité de la route saharienne en est la cause. Les caravanes s'attendent mutuellement pour partir et arrivent deux fois par an, à des époques à peu près équidistantes, en bien plus grand nombre que d'habitude. Ces groupes de caravanes s'appellent « l'azalaï ».

A côté du sel et des marchandises européennes, il arrive à Tombouctou une série de denrées qui proviennent de l'intérieur du Soudan et qui servent de matière d'échange. Ce sont, au premier rang, les kolas, puis les grains, les farines et les beurres végétaux, les tissus et les animaux domestiques.

Examinons le commerce dont ces denrées sont l'objet à Tombouctou, en tâchant de nous rendre compte du mouvement d'importation et d'exportation et de la situation actuelle de ce marché.

Deux choses caractérisent le commerce de Tombouctou, le crédit et la spéculation.

Nous avons vu les traitants noirs, correspondants des maisons sénégalaises, céder à crédit leurs marchandises aux petits dioulas. Ce système s'applique à Tombouctou, mais sur une plus grande échelle; tandis qu'à Médine, la durée du crédit n'excède pas en général la durée d'une campagne, (soit : dix-huit mois), à Tombouctou elle est en général de dix ans. Non seulement cela s'applique aux correspondants importants, comme ceux de Djenné, mais encore aux plus humbles dioulas. Le marchand de sel abandonne ses barres de sel, le marchand de produits européens ses tissus, et ils ne réclament leur paiement qu'au bout de ces dix ans.

C'est certainement cette échéance si longue qui a contribué le plus à donner au marché de Tombouctou son importance.

Il arrive, du reste, quelquefois que ces prêts sont néfastes aux créanciers : il est mort dernièrement à Tombouctou un vieux commerçant chez qui on n'a trouvé qu'une pièce de 5 francs, et pour 200,000 francs de créances.

Quant à la spéculation, la nature même du commerce la facilite beaucoup, celui-ci portant presque tout entier sur des matières qui peuvent être accaparées.

Nous avons dit que le sel n'arrive qu'à certaines époques

et en quantités considérables. Par leur correspondants, les commerçants peuvent savoir quelle est la quantité de sel extrait qui arrivera sur le marché avec les azalaïs. Les grains peuvent de leur côté être emmagasinés, et c'est fatalement une bonne affaire que d'en garder de gros approvisionnents pour le moment où ceux des particuliers sont épuisés, c'est-à-dire pour les mois qui précèdent la récolte. L'imprévoyance des noirs les pousse à faire de véritables orgies de nourriture tant qu'ils ont du grain; au bout de quelques mois, ils ont épuisé leurs réserves.

Il semble plus difficile de spéculer sur les kolas, parce que la conservation de ces fruits est difficile et demande de grands soins. Il est donc dangereux d'en faire de gros approvisionnements; cependant, les cours en sont si irréguliers et présentent des différences telles que c'est une des denrées sur laquelle on spécule le plus à Tombouctou; car il suffit d'un accaparement de quelques jours pour réaliser de gros bénéfices, si de nouveaux arrivages ne viennent pas troubler l'opération.

Nous verrons comment il y a une question monétaire particulièrement grave à Tombouctou en tant qu'elle s'applique à la monnaie française. Il s'agit de l'insuffisance d'espèces monnayées; mais on a à s'en préoccuper aussi à propos de la monnaie indigène par excellence, les cauris, et cela toujours à cause de la spéculation. Les cauris ont un cours assez rigoureux et leur quantité en un point déterminé ne varie qu'assez lentement; il est donc aisé de voir que l'on peut provoquer des mouvements de hausse et de baisse qui peuvent donner lieu à d'assez gros bénéfices. Notre administration, pour empêcher la raréfaction des cauris qui en provoquait la hausse, — ce qui était fort nuisible aux pauvres gens et, en particulier, aux petites bourses des femmes de nos travailleurs, — s'est vue obligée de fixer un cours invariable pour les cauris, celui de cinq mille cauris pour 5 francs.

Nous allons étudier le mouvement commercial du marché de Tombouctou d'après les rapports commerciaux et agricoles des commandants des cercles. Nous partirons du mois d'avril 1896; c'est à ce moment que M. le comte Ronget a organisé le système de statistique commerciale de la place. Nous arrêterons donc la première année commerciale au mois de mai 1896. Pendant ce laps de temps, quelles qu'aient été les imperfections forcées du service de la statistique, la situation de la place a été étudiée avec un grand soin par le commandant de cercle que nous venons de nommer, et, dans les grandes lignes, nous pouvons considérer les renseignements donnés par lui comme exacts.

Pendant cette première année 1895-96, on a détaillé, autant qu'il a été possible, l'étude du mouvement commercial, et voici comment se subdivisent les tableaux d'importation et d'exportation :

Tableau I. — *Importation directe du Nord.*

Sous cette rubrique figurent les marchandises qui arrivent à Tombouctou par la voie du Sahara.

Toutes les caravanes qui viennent du désert doivent passer au lieu de perception de l'oussourou[1]. Il leur est donc presque impossible d'entrer dans la ville par ailleurs, car Tombouctou forme comme une sorte d'île dans le sable, et les longues files de chameaux passeraient difficilement inaperçues.

Pendant cette année, la statistique distingue dans cette importation les marchandises d'origine française et celles d'origine anglaise.

Tableau II. — *Importation directe de Saint-Louis par voie de terre.*

Les marchandises ci-dénommées n'empruntent pas la voie du Sénégal pour venir de Saint-Louis; la voie de

1. Douane.

Nioro-Sokolo-Goundam n'étant pas encore ouverte du reste. Ce sont des commerçants indigènes qui, avec des chameaux, ont suivi cette voie par El-Oualata et Ras-el-Ma.

Tableau III. — *Importations venant du Soudan.*

Tableau IV. — *Importations venant du Mossi.*

M. le commandant Ronget avait eu le soin de distinguer les marchandises qui viennent de la partie centrale de la boucle du Niger de celles qui proviennent du reste du Soudan alors soumis, c'est-à-dire les régions arrosées par le Niger jusqu'à Tombouctou et son affluent le Bani. Il y a là, en effet, deux mouvements commerciaux très distincts. Toutes ces marchandises arrivent à Tombouctou par le Niger. Elles sont recensées à Kabara pendant la saison sèche, et de là se rendent à Tombouctou.

Tableau V. — *Exportation du Nord.*

C'est le mouvement des marchandises qui se dirigent vers le Sahara.

Tableau VI. — *Exportation du Soudan et du Mossi.*

C'est la contre-partie de l'importation de ces deux régions.

Parmi les marchandises qui empruntent la voie saharienne, la plus importante est sans contredit le sel. D'avril 1895 à mai 1896, les chiffres d'importation nous donnent 31,000 barres. C'est certainement la meilleure manière de se rendre compte du marché du sel que de l'évaluer en barres. Celles-ci pèsent en moyenne 26 kilos, et sont une unité très commode; car on peut dire que, dans le commerce, elles ne se détaillent pas. En outre, on ne peut toutes les peser. Il est donc beaucoup plus simple de s'en tenir là que d'essayer d'évaluer en kilos, comme on l'a fait par la suite.

On se rend compte à première vue que pendant deux périodes le chiffre des importations est plus élevé : ce sont les moments où les « azalaïs » arrivent.

Puis, viennent les marchandises européennes qui sont de trois sortes : les guinées (3,600 pièces) ; les toiles blanches (1,100 pièces) et le sucre (2,200 kilos). A côté, les autres articles figurent par des chiffres insignifiants ; ce sont des perles, de l'antimoine, du thé, de la soie.

Le tabac figure par un gros chiffre (9,000 kilos). Ce tabac vient du Touat; nous le verrons arriver de plus en plus sur le marché de Tombouctou, car les indigènes en sont très friands.

Parmi les marchandises françaises arrivant par la voie du Sahara, la plus importante est le sucre (2,000 kilos). La guinée (280 pièces) n'est considérée comme française que parce qu'elle vient de nos établissements des Indes, où elle est teinte.

Ce sont des marchandises de même nature que nous voyons arriver de Saint-Louis par la voie du Sahara : guinée (5,800 pièces), toile blanche (800 pièces), sucre (750 kilos).

Dès 1895, arrivent par le Niger des marchandises européennes qui viennent de Médine. Elles suivent la voie que nous avons étudiée : Médine, Nioro, Goumbou, Sokolo, Sumpi. Ce sont toujours les mêmes : guinée (5,300 pièces), toile blanche (500 pièces), sucre (600 kilos).

Les produits indigènes qui arrivent des régions arrosées par le Niger et le Bani sont, au premier chef, des denrées alimentaires. Celles qui jouent le plus grand rôle sur le marché sont le mil (2,300 tonnes) et les kolas (200,000 noix). Viennent ensuite les farines et les beurres végétaux : farines de Baobab (43 tonnes), beurre de Karité (38 tonnes), arachides (30 tonnes), miel (12 tonnes).

A côté, il faut remarquer les tissus de coton en bandes d'une dizaine de centimètres de large en moyenne. Ces

bandes sont en rouleaux d'une quinzaine de kilos, ce qui nous donne une importation d'à peu près 30 tonnes.

On peut être étonné du chiffre peu élevé qu'atteint l'importation du riz (7 tonnes); mais il faut se dire que les rizières qui alimentent Tombouctou se trouvent le long des marigots qui vont de cette ville aux grands lacs et le long de ceux-ci. A la suite d'une convention politique avec les chefs indigènes de cette région, ils ne paient pas de droits de circulation, et on ne contrôle pas, par conséquent, leur commerce. En outre, nous verrons comment l'exportation du riz vers le Sahara a été cette année-là insignifiante. On conçoit que cela ait influencé l'importation.

Les marchandises mentionnées comme venant du Mossi sont très caractérisées. Ce sont, au premier chef des kolas (63,000), des bandes de coton (36 tonnes), des pagnes (2,200) et du fer (1,600 kilos). Il n'y a qu'à comparer ces chiffres avec leurs analogues dans les importations du Soudan pour voir combien ils sont plus importants. Lorsque nous étudierons le commerce de la Boucle du Niger, nous verrons d'où vient cette différence.

L'exportation est presque tout entière composée par les marchandises suivantes :

Vers le Sahara : du mil, qui sert à la nourriture des populations nomades (1,000 tonnes), et des bandes de coton (15 tonnes).

Vers le Soudan et le Mossi, presque uniquement du sel (32,000 barres).

A côté figurent un nombre assez élevé de pièces de tissus européens (1,000 pièces de guinée et 600 pièces de toile blanche).

Cette période de douze mois, d'avril 1895 à mai 1896, a marqué la reprise des affaires commerciales depuis notre conquête, et quoique, dans les années qui suivront, ce commerce se soit accru, nous pouvons considérer les chiffres que nous venons d'indiquer comme typiques.

Nous allons nous borner à donner ci-après les chiffres de l'année 1898. Ils indiquent d'une manière à peu près complète la décomposition du commerce de Tombouctou.

ANNÉE 1898

Importations directes de la frontière par le Sahara.

VERROTERIE		SUCRE		THÉ		MOUSSELINE		SEL	
Kilo.	Val. 10 fr.	Kil.	Val. 4 et 3^{f}50.	Kil.	Val. 15 fr.	Mètre.	V. 1 fr.	Barres.	Val. 0^{f}75 le kil.
120^{k}	1,200^{f}	150^{k}	525^{f}	42^{k}	630^{f}			2,180^{b}	61,040^{k}
		60	180			62^{m}	62^{f}	26,093	587,092
130	1,300	88	352	17	255			10,296	231,660
		1,170	4,680					7,429	163,438
250^{k}	2,500^{f}	1,468^{k}	5,737^{f}	59^{k}	885^{f}	62^{m}	62^{f}	45,998^{b}	1,043,230^{f}

TABAC DU TOUAT		GUINÉE		TOILE BLANCHE		TURBANS	
Kilo.	Valeur 2^{f} et 2^{f}50	Pièces de 15^{m}	Val. 10 et 12^{f}	Pièces de 30^{m}	Valeur 20 et 25^{f}	Nombre.	Val. 10 et 11^{f}
3,153^{k}	7,907^{f}	3^{p}	36^{f}	126^{p}	2,625^{f}	8	80^{f}
412	824	60	600	238	4,760	52	520
3,468	6,936	12 1/2	125	7	140	10	100
1,934	3,868	35	402	20	500	27	324
8,967^{k}	19,535^{f}	108^{p} 1/2	1,163^{f}	391^{p}	8,025^{f}	97	1,024^{f}

GANDOURAH		Bois de Santal.		SOUFRE		DATTES		FLANELLE ROUGE		GIROFLE		CORAIL	
Nombre.	Valeur 15 fr.	Kilo.	Val. 50 fr.	Kilo.	Val. 5 fr.	Kilo.	Val. 2 fr.	Mètres.	Valeur 3 fr.	Kilo.	Val. 10 fr.	Kilo.	Valeur 150 fr.
4	60^{f}			2^{k}	10^{f}	23^{k}	46^{f}						
		3^{k}500	175			13	26	15^{m}50	46^{f}50	3^{k}	30^{f}	12^{k}500	1,875
2	30			2	10	30	60						
6	90^{f}	3^{k}500	175	4^{k}	20^{f}	66^{k}	132^{f}	15^{m}50	46^{f}50	3^{k}	30^{f}	12^{k}500	1,875

SOIE		COUVERTURE EN LAINE	COUVERTURE EN COTON		ECHEVEAUX DE LAINE		PLUMES D'AUTR.		SAUFTIS	
Kilo.	V. 100 et 150^{f}	Nombre 401.	Nomb.	Val. 15 fr.	Nombre.	Val. 2 fr. 50	Kilo.	Valeur 25 fr.	Nombre.	Val. 15 fr.
0^{k}300	30^{f}	4,160	2	30^{f}	104	260^{f}	156^{k}	3,900^{f}	10	150^{f}
2 200	330						65	1,625		
2^{k}500	360^{f}	4,160	2	30^{f}	104	260^{f}	221^{k}	5,525^{f}	10	150^{f}

Importations directes de la frontière par le Sahara *(suite)*.

ANTIMOINE — Kilo.	ANTIMOINE — Valeur 3 et 7 fr.	BURNOUS — Nombre.	BURNOUS — Valeur 60 fr.	CEINTURES — Nombre.	CEINTURES — Valeur 5 fr.	PAGNES — Nombre.	PAGNES — Valeur 10 fr.	TOTAUX PAR TRIMESTRE.
80k	240f							76,859
		2	120f	2	10f	13	130f	596,197
56	392							244,277
								174,049
136k	632f	2	120f	2	10f	13	130f	1,091,382

Mouvement de cercle à cercle (1898).

IMPORTATION

Trimestre.	Argent.	Marchandises indigènes.	Marchandises européennes.	Animaux de consommation.	Totaux.
1er trim.....	—	278,000	45,000	9,000	332,000
2e —	—	152,000	60,000	9,000	221,000
3e —	—	109,000	30,000	11,000	150,000
4e —	—	102,000	22,000	5,000	129,000
TOTAUX......		641,000	157,000	34,000	832,000

EXPORTATION

Trimestre.	Argent.	Marchandises indigènes.	Marchandises européennes.	Animaux de consommation.	Totaux.
1er trim.....	6,550	54,412	»	20,661	81,623
2e —	18,385	94,950	1,250	5,680	120,535
3e —	26,540	250,228	1,760	4,260	281,888
4e —	4,695	280,597	9,196	1,500	295,988
TOTAUX....	56,170	680,188	12,476	32,101	780,034

Exportation hors du Soudan par le Sahara.

GRAINS

1er trimestre.	28,600 francs.
2e —	75,000 —
3e —	25,000 —
4e —	30,349 —
TOTAUX..........	158,959 francs.

Si maintenant, au lieu de considérer en bloc les chiffres que nous venons de donner, nous cherchons quels incidents ont présidé au mouvement économique qu'ils indiquent, nous aurons, autant qu'il se pourra faire, un aperçu du fonctionnement du marché de la grande ville du nord du Soudan.

Deux choses influent d'une façon prépondérante sur le commerce de Tombouctou : le mouvement des azalaïs et les crues du Niger.

Le sel est la base de l'activité du marché ; on conçoit donc que l'intensité plus ou moins grande des arrivages modifie cette activité. D'un autre côté, le Niger est difficilement navigable pour les grosses barques pendant une saison de l'année ; par suite, toute la partie du commerce relative à l'importation des denrées qui arrivent par le fleuve et l'exportation qui a lieu par cette voie se trouvent atteintes pendant ce temps.

Il est aisé de se rendre compte, d'après les tableaux d'importation et d'exportation (notamment ceux du 15 janvier 1895 à fin 1896), de l'influence des crues du Niger sur l'allure du marché pendant les mois de février à juin. Nous aurons à insister davantage sur le mouvement des azalaïs.

Pendant les douze mois 1895-96, le mouvement des azalaïs se distingue très bien. Une première fois, les arrivées se sont réparties à peu près également les deux mois de mai et de juin.

Dans le mois de novembre, les commerçants, prévoyant l'arrivée du deuxième azalaï, avaient écoulé leur stock de sel et l'avaient dirigé sur les marchés intérieurs : Saraféro, Djenné, Ségou. En décembre et en janvier, l'azalaï eut lieu, beaucoup moins considérable cependant que celui de juin ; les deux tiers des arrivages avaient eu lieu en décembre.

Au mois de février 1896, les chameaux étaient repartis vers Araouan se recharger pour l'azalaï de mai.

En mai, en effet, recommencèrent les arrivages de sel, mais ils étaient de beaucoup inférieurs à ceux de mai 1895.

En juin, l'écart se maintenait; mais, en juillet, les caravanes arrivaient en grand nombre et l'azalaï fut normal.

Le peu d'importance de l'azalaï de décembre, ainsi que le ralentissement momentané dans les arrivages du sel, causé, il est vrai, en partie, par des incursions de coupeurs de route aux environs de Taodéni, avaient attiré l'attention de notre administration. Ils pouvaient révéler un véritable danger pour Tombouctou : le déplacement du marché du sel. On pouvait craindre que l'intérêt des marchands se trouvât être de recevoir leur sel ailleurs qu'à Tombouctou, et cela du fait de nos droits de douane.

Le droit que nous percevons sur le sel à titre d'oussourou (1/10 de la valeur) était peu de chose en comparaison de ce que les commerçants étaient obligés de payer, avant notre arrivée, aux maîtres du pays; mais comme, en évitant les postes de perception de Tombouctou, on ne payait rien, il pouvait y avoir là une tentation. C'est ce qui ne tarda pas à se produire; dès le mois de juin 1895, on signala des caravanes qui, pour éviter de payer l'oussourou, s'étaient rendues directement d'Arouan à Sumpi sur le Niger, en passant par Bassikounou et Ras-el-Ma.

Ce n'était pourtant pas là qu'était le plus grand danger. Ce qui pouvait rendre la situation plus grave, c'étaient les droits sur les grains.

Nous avions mis un droit de sortie sur le mil et le riz : 0 fr. 05 c. sur le kilo de mil et 0 fr. 10 c. sur le kilo de riz. Pour se rendre compte combien cette taxe était lourde, il faut dire que le mil vaut 0 fr. 10 c. le kilo, et le riz décortiqué 0 fr. 16 c.

J'ai expliqué comment une grande partie du sel extrait devenait la propriété des Maures qui faisaient le transport; ce sel n'en arrive pas moins à Tombouctou; les Maures l'y apportent, avec le reste du sel, pour l'y vendre; les com-

merçants le leur achètent, pour la plus grande partie, contre du grain. Les Maures avaient donc tout intérêt à venir apporter leur sel en des points où ils n'auraient à payer ni l'oussourou sur le sel ni la taxe sur les grains.

C'est ce qui eut lieu. En juin 1896, de gros commerçants de sel qui, pendant l'azalaï de 1895, avaient reçu de 5 à 600 barres de sel, n'avaient encore rien reçu; et un marchand d'Araouan déclara que Bamba, village situé à 200 kilomètres en aval de Tombouctou sur le Niger, avait fait un gros commerce avec Araouan. L'itinéraire suivi était Bamba, Bon-Djebcha (huit jours); Bon-Djebcha, Araouan (deux jours); il n'exigeait que deux jours de plus que de Tombouctou à Araouan.

L'inconvénient des taxes sur les grains se manifesta d'une autre manière. Elles modifiaient profondément l'exportation.

Avant leur établissement, le riz s'exportait en grandes quantités comme le mil. Du fait des taxes, l'exportation du riz cessa. Pour 1,500 tonnes de mil emportées par les chameliers, d'avril 1895 à décembre 1896, il y en eut seulement 20 de riz; et pendant l'année 1897, il n'y eut plus de riz exporté. Ce n'est pas que la production ait été moindre, puisque pendant les deux semestres 1897 le prix du grain était descendu; c'est la taxe qui en était cause : les droits sur les grains, qui étaient alors abaissés à 0,025, étaient encore des droits de 50 °/₀ *ad valorem*. La prime pour ceux qui évitaient Tombouctou était donc énorme.

Le riz était déjà un produit cher par rapport au mil; l'écart fut rendu plus considérable par la taxe. Les Maures préférèrent n'acheter que du mil; le riz devint un produit de luxe pour les misérables populations du désert.

En juillet, le poste de Tombouctou proposa de rabaisser le droit d'exportation sur les grains à 0,025 le kilo. Cependant, le 1er novembre, le droit sur le riz fut fixé à 0 fr. 05 c.

Une mauvaise récolte sur le riz vint aggraver la situation.

On se décida alors à abaisser le droit à 0,025. C'était un droit encore trop élevé, puisque en 1897 l'exportation du riz fut nulle, et celle du mil seulement de 600 tonnes contre 900 en 1896. Ce n'est qu'en 1898 qu'on se décida à supprimer la taxe sur les grains.

Malgré tout, l'azalaï de juin-juillet 1896 fut supérieur à celle de 1895. Mais on eût pu espérer un arrivage plus considérable de sel, étant donné que l'effet de notre conquête commençait à se faire sentir par la sécurité qu'elle donnait aux routes soudanaises.

Le 26 novembre 1896, les premières caravanes de l'azalaï de fin d'année arrivèrent et, au commencement de janvier 1897, le mouvement était fini. L'azalaï du milieu de 1897 eut lieu aux dates accoutumées et fut très important; mais celui de fin d'année et du commencement 1898 n'eut pas lieu par suite de troubles dans le désert. L'azalaï du mois de juin 1898 en fut renforcé, et l'année 1898 fut une année normale. Cependant, la plus grande partie de l'azalaï de fin d'année fut retardée et n'arriva qu'en février 1899, quoique les arrivages du mois de décembre fussent de beaucoup supérieurs à ceux du même mois des années précédentes.

On peut dresser, ainsi que nous le faisons, le diagramme du sel à Tombouctou depuis le mois d'août.

MOUVEMENT D'ARRIVÉE DU SEL A TOMBOUCTOU PAR TRIMESTRES

Du 2e trimestre 1895 au 4e trimestre 1898.

Les nombres de la colonne à gauche représentent des tonnes (1 tonne = 1,000 kilos).

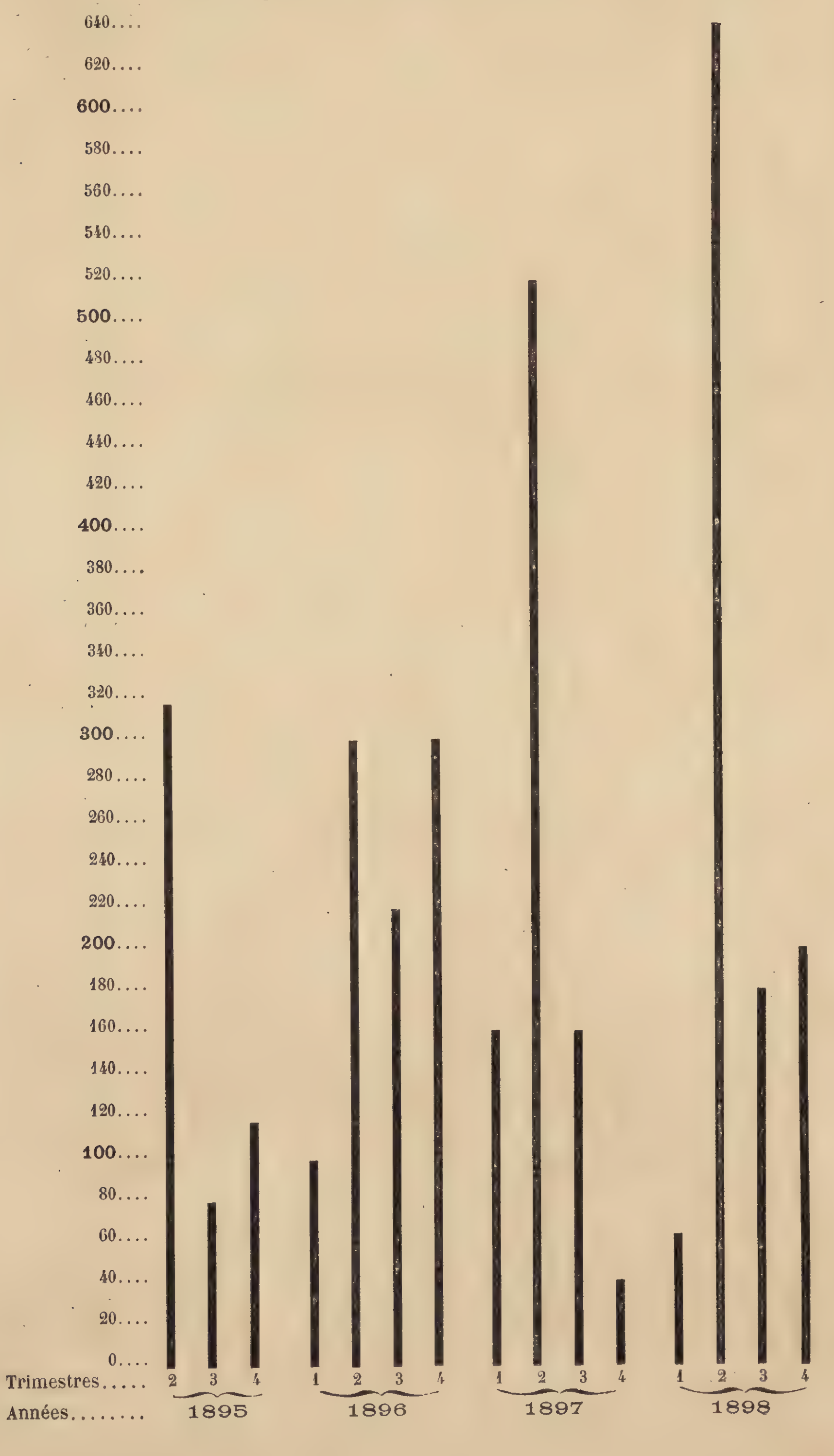




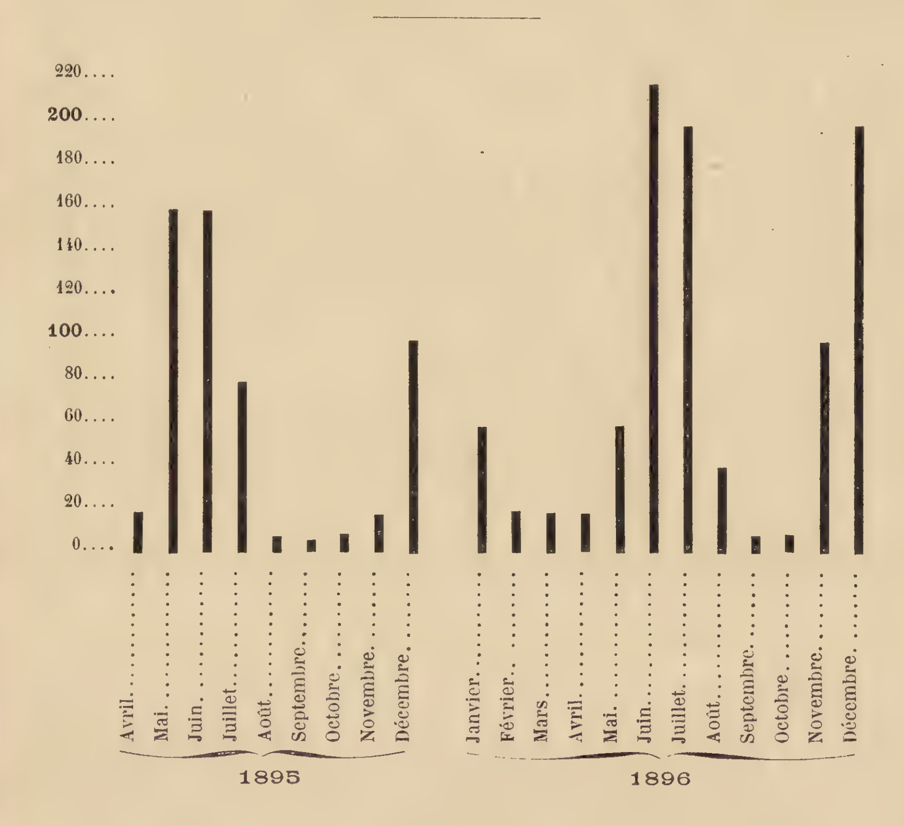
PLANCHE VIII. UN DES RAPIDES DU NIGER.

Dessin de Joseph de LA NÉZIÈRE, d'après les documents de l'auteur.)

MOUVEMENT D'ARRIVÉE DU SEL A TOMBOUCTOU PAR MOIS

D'avril 1895 à décembre 1896.

Les nombres de la colonne à gauche représentent des tonnes (1 tonne = 1,000 kilos).



A considérer ces diagrammes, on se rend compte de la périodicité de l'arrivée du sel; il est facile d'en conclure comment cette périodicité se répartit sur le mouvement général des affaires. C'est au moment où le sel afflue qu'il est le meilleur marché. C'est à ce moment que les acheteurs se présentent pour se le procurer contre les marchandises qu'ils écoulent à Tombouctou. D'un autre côté, c'est alors que partent vers le désert les marchandises et les denrées qu'emportent les Maures porteurs de sel.

En dehors du mouvement des azalaïs et des crues du

Niger, il est une autre cause qui intervient sur le marché de Tombouctou; nous voulons parler du mouvement du numéraire.

Si Tombouctou n'était qu'un marché de denrées indigènes, on comprendrait que cette question ne l'intéressât point. Mais, à côté, avons-nous dit, se vendent sur cette place des marchandises européennes.

Parmi ces marchandises, celles qui proviennent du littoral méditerranéen peuvent ne pas venir directement des maisons européennes, et par conséquent être payées autrement qu'avec du numéraire, en esclaves par exemple. Pour les marchandises qui arrivent de nos établissements de la côte occidentale à Tombouctou, il n'en saurait être de même. Les commerçants de cette ville se les procurent directement chez les traitants européens.

En janvier 1896, on avait cru pouvoir attribuer au grand nombre des arrivages de marchandises la baisse des prix qui s'était très fortement faite sentir, la guinée, par exemple passant de 35 à 30 francs la pièce, la toile des Vosges de 50 francs à 35 francs, le mil de 22 francs à 17 francs les 100 kilos, le blé dur de 60 francs à 45 francs. Au mois d'août, on s'apercut que la baisse, qui ne faisait qu'augmenter, provenait d'une véritable crise monétaire. Le numéraire de la place avait été retiré par les caravanes se rendant à Médine; par Gaston Méry qui était venu avec une pacotille d'à peu près 50,000 francs, très bien composée, et qui avait pu l'écouler au bout d'un mois avec 200 °/₀ de bénéfice net; par les commerçants de Djenné et Saraféré, qui trouvaient peu de bénéfices momentanément à échanger leurs grains contre le sel et les vendaient contre espèces; même par les caravanes du Nord qui accaparaient les pièces de 5 francs parce qu'elles faisaient prime à Talifet. Le prix de la guinée était descendu à 20 francs la pièce, le mil à 7 fr. 77 c. les 100 kilos, le riz à 15 francs les 100 kilos.

La situation s'aggravait encore de ce fait que l'adminis-

tration ne fit plus à ce moment d'achats dans le pays. Le stock monétaire provenait, en effet, en grande partie des dépenses de notre occupation. A Tombouctou, l'argent amené sur cette place des autres points du Soudan était fort peu de chose.

En juin 1896, on constatait la sortie, par le Soudan, de 106,000 francs se dirigeant vers Djenné, Ségou, Médine. Il fallait y ajouter ce qui n'avait pas été déclaré, peut-être autant. Or, les dépenses du poste ne devaient pas atteindre 200,000 francs par an.

Pendant le mois de juillet, les sorties ne firent qu'augmenter. Les commerçants indigènes de Tombouctou avaient demandé au gouvernement le droit de faire des envois par l'intermédiaire du trésor et par mandats postaux. Pendant ce mois, 39,000 francs furent déposés par les commerçants marocains dans la caisse du préposé payeur pour être tirés sur Médine. On avait déclaré comme exportés en espèces par le fleuve 33,000 francs, et les recettes douanières avaient enlevé à la circulation 14,000 francs. Il avait donc été retiré en tout 86,000 francs, sans compter bien entendu tout ce qui n'avait pas été déclaré comme sortant par le Maroc, Saint-Louis, El Oualata.

En compensation, il n'était sorti des caisses du payeur que 21,000 francs.

En août, M. le commandant Ronget, qui se préoccupait fort de cet état de choses, ne put que constater la continuité de la crise. Elle était aggravée de ce que l'impôt était payable en septembre. Une importante caravane arrivée de Talifet en avril allait repartir et rassemblait tout l'argent qu'elle pouvait trouver.

En septembre, il sortit du trésor 27,000 francs, mais 20,000 francs furent encaissés par lui et il fut déclaré à la sortie 7,500 francs. Les efforts faits pour payer l'impôt accroissent encore la gêne.

La raréfaction du numéraire semblait extrême; les

baisses de prix que nous avons indiquées marquaient que le numéraire était nécessaire à la place, et la preuve en était qu'il y avait deux prix : l'un en marchandises, l'autre en numéraire.

L'effet de cette crise ne se faisait du reste pas sentir sur tout le marché. Le commandant Ronget estimait que seuls étaient atteints le commerce des Français établis à Tombouctou, le commerce avec Médine et le commerce avec le Maroc.

En octobre, la crise semblait avoir atteint son maximum, l'impôt étant en partie payé.

Le trésor avait mis en circulation 28,000 francs, mais il était rentré 18,000 francs et il avait été versé entre ses mains 10,000 francs pour être crédités à Kayes. La caravane du Talifet avait emporté 15,000 francs.

Au 1er novembre, il était rentré en espèces 16,000 francs à l'impôt et 3,000 francs à l'oussourou.

La situation toutefois semblait s'améliorer; mais, pendant le mois de décembre, il y eut encore une sortie de numéraire considérable qui pouvait se détailler ainsi :

32,000 francs déclarés dans les laissez-passer; 3,500 francs de mandats postaux; 1,200 perçus à l'oussourou; 8,000 fr. perçus par le cercle; soit 45,000 francs, et le trésor n'avait mis sur la place que 23,000 francs.

En janvier, l'écart est encore plus sensible. Il est déclaré 38,000 francs d'exportation, le trésor touche 28,000 francs et n'en met en circulation que 38,000, soit 28,000 francs sortis définitivement, d'après les déclarations, et il ne faut toujours pas oublier qu'une très grosse part de numéraire sort sans être déclarée.

Toutes les marchandises ont baissé de prix et le commandant Ronget estime que pendant l'année 1896, la valeur en échange par rapport aux quantités échangées a été de moitié inférieure à ce qu'elle était ordinairement.

Ce qui venait aggraver l'état de la place, c'était la situation du marché des produits européens.

Avant d'examiner cette nouvelle question, nous devons dire que tout devait se terminer pour le plus grand bien du marché de Tombouctou. Nous verrons ainsi qu'en Afrique centrale, comme sur nos marchés perfectionnés, les crises, ces maladies étranges de l'activité économique, ne sont que les conséquences d'une évolution d'où résulte en définitive une amélioration prompte, à condition que l'organisme atteint soit de constitution saine.

Avant notre occupation et à son début, c'était par le Sahara et du littoral méditerranéen qu'arrivaient à Tombouctou la plus grande partie des produits d'Europe.

Qu'il en ait été ainsi avant la conquête européenne de l'Afrique occidentale, cela n'a rien de surprenant. J'ai montré, quand j'ai passé en revue les principaux produits du marché de Tombouctou, que ce mouvement s'était maintenu en vertu de raisons purement historiques. J'ai tâché d'expliquer comment, contrairement à l'opinion courante, c'est la voie saharienne qui est la plus coûteuse de celles qui peuvent amener nos produits à Tombouctou.

Le développement des autres routes qui conduisent à Tombouctou était d'un grand intérêt pour nos possessions de l'Afrique occidentale. La pacification du pays était ce qui devait le plus y aider. De Médine, trois routes pouvaient être suivies : la route de ravitaillement prolongée par le Niger, la route de Nioro-Goumbou, Sokolo, Sumpi et le Niger, la route Goumbou, Sokolo, Ras-el-Ma, Goundam La route de ravitaillement était la plus coûteuse, parce que le transport par terre ne pouvait se faire par chameaux, comme sur les deux autres. La plus économique, celle de Ras-el-Ma-Goundam, était coupée par les Allouchs et les Kel'Ant'ssars. Nos efforts tendirent à pacifier la contrée. Une fois ce résultat atteint, il fallut décider les commerçants à suivre cette route. Le gouvernement du Soudan

s'adressa au chef des commerçants arabes de Tombouctou, Milad, et le décida à se ravitailler en marchandises européennes par cette voie. Milad fit venir par là une caravane très considérable chargée de nos produits. Il recommença l'expérience; il lui arriva d'être pillé, on le dédommagea et on fit escorter ses chameaux. D'autres l'imitèrent : la voie était reconnue pratique.

C'était fort bien; mais il fallait encore triompher des traditions et des habitudes qui favorisaient les voies reliant Tombouctou au littoral méditerranéen.

On y arriva fort indirectement et comme par hasard.

Nous avons vu que l'on avait mis un droit d'entrée sur le sel, un droit de sortie sur les grains. Ce système douanier était complété par un droit sur les tissus arrivés par le Sahara du littoral méditerranéen.

On savait vaguement à cette époque que la plupart des tissus européens qui se vendaient dans l'intérieur du Soudan n'étaient point d'origine française; on croyait que la plus grande partie entrait par Tombouctou, d'autant plus qu'elle n'était arrêtée par aucun droit. On pensa qu'en établissant un droit d'entrée sur les étoffes étrangères provenant du littoral du nord de l'Afrique on remédierait à cette situation.

Ce ne fut pas notre industrie qui profita de cette mesure, mais seulement le commerce de Saint-Louis et de Médine. Ce fut pour les commerçants une nouvelle raison d'utiliser les voies réunissant Tombouctou à ces marchés, plutôt que de s'adresser de l'autre côté du Sahara.

Sur les tissus qui entraient à Tombouctou par le Sahara, on avait d'abord établi un droit de 3 francs. On perçut ainsi, du 1er juin au 31 décembre 1895, 3,610 francs pour 1204 pièces d'étoffes. Au 1er janvier 1896, on dédoubla le droit que l'on fixa, suivant la qualité, de 1 franc à 3 francs. Il y eut une importation par le Nord de 3,096 pièces payant un droit de 3 francs et de 995 pièces payant un droit de

1 franc, soit 4,591 pièces ayant rapporté 11,783 francs.

Au 1er juillet, on éleva le droit à 5 francs pour compenser la diminution des droits sur les grains. Du 1er juin au 31 décembre arrivèrent seulement par le Nord 507 pièces qui payèrent 2,535 francs, et encore 200 pièces étaient-elles arrivées le 2 juillet, c'est-à-dire alors que les importateurs ne connaissaient pas le changement de droits.

L'opération était désastreuse au point de vue financier. En revanche, elle devait avoir une réelle influence sur la direction du mouvement commercial de Tombouctou.

On peut être étonné qu'au centre de l'Afrique de vieux courants arrivent si vite à se modifier, qu'un tarif douanier produise ses effets avec la même amplitude que dans nos pays. Chez nous, on peut mettre en cause la vitesse des moyens de communication. Dans la grande terre africaine, les heures comptent pour peu de chose. Qu'on puisse mépriser le temps ou qu'on l'économise, le résultat est le même.

Une seule chose va vite en Afrique, ce sont les nouvelles, et, d'après elles, les caravanes se détournent de leur route sans se préoccuper d'autre chose que de leur chemin ou de leur point d'arrivée. Une fois sur les sentes du Sahara ou de la brousse, les marchandises changent de destination au fur et à mesure des événements.

L'on se rendit compte ainsi que la cessation des importations du Nord n'était pas un simple hasard. On sut que des caravanes étaient arrivées à Araouan avec des tissus et n'avaient pas continué jusqu'à Tombouctou en apprenant l'existence du droit sur les étoffes. Les marchandises qui venaient de Tripoli ou du Touat s'arrêtaient à Mamoun, et celles du Maroc à Araouan, et de là s'écoulaient dans l'Est ou dans l'Ouest en dehors des points soumis à notre influence.

Les droits avaient été institués pour encourager la vente des tissus de nos manufactures. Les commerçants ne purent

arriver à se procurer des étoffes portant les marques françaises sur les marchés du nord de l'Afrique avec qui ils étaient en relation. Cela ne contribua pas peu à leur faire délaisser ces marchés pour l'achat des tissus.

Ils continuèrent cependant à y acheter d'autres produits. Une caravane étant arrivée avec des pains de sucre de 2 kilos 200 de marque française, les commerçants se les disputèrent pour les envoyer comme échantillons à leurs correspondants, en leur disant de s'en procurer, parce que ce sucre ne payait pas de droit à l'entrée de Tombouctou.

Les commerçants de Tombouctou ne firent donc venir presque plus de tissus par le Nord et prirent les routes du Soudan.

Ils comprirent vite les avantages de ces nouvelles routes et toutes les facilités que leur procuraient les marchés du Sénégal. La fermeture de la voie du Nord aux tissus étrangers ne raréfia pas ces produits sur le marché de Tombouctou ; le commerce avec les postes du Sénégal passa de 37,000 francs en décembre 1896 à 57,000 francs en janvier 1897.

Nous revenons ici à la crise que nous avons précédemment analysée.

La raréfaction du numéraire avait fait baisser les prix sur le marché de Tombouctou, mais ce numéraire était recherché par les vendeurs pour solder leurs comptes à Médine et à Saint-Louis, ce qui arrêta les ventes. L'usage des nouvelles routes, qui avait augmenté le stock des marchandises sur le marché de Tombouctou, provoqua un nouvel abaissement de prix et aggrava la crise.

Pour qu'il y eût de nouveau abondance de numéraire sur la place, il fallait que le poste de Tombouctou y en mît. Or, au lieu de cela, il en retirait, et il payait ses dépenses à l'aide de diverses denrées perçues.

On prit enfin la seule mesure efficace. On permit au commandant de solder les achats du poste en numéraire, c'est-

à-dire de jeter des espèces sur la place. Pendant le premier semestre 1897, il sortit du trésor 255,000 francs : la crise était terminée.

J'ai dit que cette crise avait été avantageuse au marché de Tombouctou.

Et en effet, pendant sa durée, le commerce de Tombouctou s'était modifié. Cette modification se serait sans doute produite sans la crise; mais on peut dire qu'elle la rendit durable. Elle provoqua la baisse des prix; ceux-ci tombèrent aussi bas que le comportait l'usage des nouvelles routes.

Les marchandises du Nord pouvaient difficilement lutter contre celles qui venaient par ces routes. Des stocks considérables de marchandises s'étaient formés pendant la crise; lorsque la pénurie de numéraire disparut, les prix ne remontèrent pas.

Cela fut avantageux pour les consommateurs de Tombouctou, mais cela permit aussi au marché de cette ville de continuer à alimenter de produits européens certains marchés de l'intérieur. Si les anciens prix s'étaient maintenus, les nouvelles routes auraient apporté à meilleur compte nos produits sur ces marchés.

L'abaissement des prix se fit sentir aussi sur les denrées alimentaires. La crise l'avait provoqué; l'extension que notre pacification fit subir au commerce de tout le Soudan le maintint.

Nous avons vu quels étaient les produits qui alimentent le marché de Tombouctou, quel est le commerce dont ils y sont l'objet; il ne nous reste plus qu'à voir comment l'importation ou l'exportation de ces marchandises se répartit actuellement entre les contrées qui sont en relations avec Tombouctou.

Par la voie du Nord arrive le sel. Nous n'avons point à insister là-dessus, et nous savons comment les marchandises européennes ont abandonné cette voie. En 1898, il

n'est arrivé que pour 30,000 francs de marchandises européennes des pays méditerranéens, contre 160,000 francs qui arrivaient de Médine ou de Saint-Louis, c'est-à-dire un cinquième seulement. Cette disproportion ne peut aller qu'en augmentant.

Du Nord arrive le tabac du Touat. En 1898, il représentait plus du tiers des importations du Nord autres que le sel. Il en avait été apporté 9 tonnes, soit une valeur de 20,000 francs. Ce commerce ne peut que se développer.

De l'Est, par le fleuve, le seul produit qui arrive à Tombouctou, c'est encore le tabac connu sous le nom de « tabac de Bamba. » Nous en reparlerons lorsque nous étudierons cette partie du fleuve.

Au Sud-Est, dans l'intérieur de la boucle, Tombouctou est en relation avec le Hombori. Il n'arrive guère de là que des plumes d'autruches, de l'ivoire et quelques tissus haoussas et du Hombori.

Nous avons vu que Tombouctou reçoit de gros arrivages du Mossi. Ce sont les kolas, les tissus de coton et le fer qui viennent de ces pays. Les statistiques de 1898 ne détaillent point ce commerce, mais nous savons que, du mois d'avril 1895 à mai 1896, les quatre cinquièmes des kolas qui étaient arrivés du reste du Soudan à Tombouctou venaient du Mossi (800,000 contre 200,000). On peut admettre que près de la moitié des tissus indigènes qui arrivent à Tombouctou proviennent du centre de la boucle. Quant au fer, il n'en arrive qu'une assez faible quantité du Mossi. On en fabrique à peu près partout au Soudan, et le poids de cette marchandise fait qu'elle vient plutôt des pays voisins du fleuve.

Le commerce avec le Mossi a subi, pendant la fin de 1896 et en 1897, une baisse inexpliquée. Il a repris son ancienne importance. Il y a cependant lieu de croire qu'il ne se développera pas beaucoup pour les kolas. Pendant ces dernières années, le nord du Soudan était alimenté de kolas par les pays du centre de la boucle qui sont en relations avec les

pays producteurs, plutôt que par les pays situés plus à l'ouest; Samory ou les chefs des Sikasso fermaient les routes. Maintenant que ces contrées sont pacifiées, elles fournissent de nouveau les kolas, et il est probable que, comme elles sont plus près du fleuve, c'est elles qui en alimenteront le Nord des contrées nigériennes.

Au commencement de notre conquête, les Mossi s'étaient détournés de la route directe qu'ils avaient toujours suivie et qui passe par Douentza, Sarrayamou, Iloa-sur-le-Niger, Tombouctou. Les Touaregs avaient détruit Sarayamou et occupaient toute la région appelée Aribinda. Les Mossi prirent la route de Saraféré à Tombouctou. Ils ne s'embarquaient pas à Saraféré à cause de leurs animaux porteurs.

C'est par le Niger qu'arrive à Tombouctou la série des denrées alimentaires, de Ségou, de Djenné. C'est aussi cette région qui fournit les animaux domestiques.

Nous avons vu qu'il arrive à Sumpi un certain nombre de marchandises provenant de Médine. Le reste arrive par Ras-el-Ma et Goundam. Il est à noter que depuis le moment où les gros commerçants seuls se fournissaient à Médine, une transformation s'est effectuée. Les marchés qui se trouvent entre Médine et Tombouctou ont pris de l'importance et des entrepositaires indigènes s'y sont installés. Les commerçants de Tombouctou ont trouvé aussi simple de se fournir sur ces marchés[1].

Des grands lacs de la région des marigots qui s'étendent de Goundam à Tombouctou arrivent le blé et le riz qui alimentent Tombouctou. La plus grande partie du coton qui est tissé à Tombouctou arrive aussi de là.

A l'exportation de Tombouctou ne figure, pour ainsi dire, qu'une seule matière, le sel. En 1898, il n'est parti vers le Soudan que 12,000 francs de marchandises euro-

1. Nous donnerons le relevé des importations d'étoffes arrivées par voie de terre à Tombouctou des marchés du Soudan. On y voit que les trois quarts des pièces d'étoffe arrivent de Nioro.

péennes. Elles se rendent surtout dans l'Aribinda et le Hombori.

Il n'y a qu'une faible partie du sel de Tombouctou qui se rende directement vers des points très éloignés; presque tout se dirige sur certains marchés dont le plus important est Saraféré. Puis, viennent Djenné, San, Koriendza, Bandiagara[1].

Pour ce qui concerne Saraféré, l'exportation se fait de deux façons. Pendant la saison où le bras du Niger qui passe à Saraféré, le Koli-Koli, n'est plus navigable, les transports se font à dos d'âne, et il est curieux de constater que ce sont de pauvres gens qui font ce trafic; ils ne prennent guère plus d'une charge d'âne, soit trois barres. Ce petit commerce les occupe pendant la saison où ils n'ont point de travaux de culture à effectuer. Lorsque les eaux sont hautes, c'est-à-dire de septembre à janvier, c'est par barque que Saraféré s'alimente, et c'est alors que les gros commerçants font leurs achats.

Lorsque nous étudierons le commerce de la boucle du Niger, nous verrons plus en détail quel est le fonctionnement de ces divers marchés et le rôle qu'ils jouent dans la vie économique du Soudan.

Et maintenant, si nous considérons l'ensemble de tout le commerce de Tombouctou, le fonctionnement de ce marché nous apparaîtra très simple. On peut le voir clairement en faisant en quelque sorte la balance du commerce de la ville.

Ce procédé a, il est vrai, quelque chose de dangereux; les éléments de statistique que nous possédons peuvent paraître incertains. Je suis néanmoins persuadé que leur approximation est assez grande, si on ne le considère que

1. Nous avons fait le relevé, à l'aide des patentes délivrées aux dioulas, des exportations du sel pendant le second semestre de 1898. C'est le meilleur moyen que nous avons de montrer l'importance réciproque de ces divers marchés de sel.

d'une façon générale. Il serait trop long et inutile de critiquer ici ces chiffres, comme je l'ai fait minutieusement pour mon compte.

De cet examen, j'ai conclu que l'on pouvait raisonner sur eux sans de trop grandes chances d'erreurs.

Je prendrai pour exemple l'année 1898.

J'ai dit que l'on peut considérer Tombouctou comme un lieu de production par rapport au Soudan. Il y arrive, pour y être livré à la consommation soudanaise, deux sortes de marchandises : les produits européens et le tabac du Touat, d'une part, et le sel, d'autre part.

Il est entré par la voie du Sahara, du sel pour	1,050,000f »
Des marchandises européennes et du tabac du Touat	50,000 »
Par la voie du Soudan, des marchandises européennes	160,000 »
Soit	1,260,000f »

Il est sorti de Tombouctou en marchandises indigènes, presque uniquement du sel	700,000f »
En marchandises européennes	10,000 »
En marchandises animaux	30,000 »
Soit environ	740,000f »

Ce qui reste des 1,260,000 francs peut se détailler ainsi :

Prélevé à l'oussourou en sel	50,000f »
En marchandises européennes	10,000 »
Consommé à Tombouctou :	
Marchandises européennes	100,000 »
Sel (estimation approximative)	50,000 »
Il reste donc sans emploi indiqué :	
En sel	250,000 »
En marchandises européennes	90,000 »

Leur exportation n'en a pas moins lieu. On peut estimer qu'un quart des marchandises européennes est emporté par les tribus sahariennes et absorbé par le poste et ses tirailleurs. Le reste doit se répandre à l'est et à l'ouest de Tombouctou, l'exportation vers ces contrées n'étant pas contrôlée. L'exportation du sel et des marchandises européennes dont nous n'avons pas fait mention, et dont la contre-partie ne figure pas à l'importation, est compensée par l'importation de denrées comme le riz, le tabac et les animaux qui viennent de l'est et de l'ouest, et par le numéraire mis sur le marché par les tirailleurs. Il faut admettre, en outre, qu'il est resté pour une certaine valeur de ces denrées dans les magasins des commerçants.

L'exportation des **740,000 francs** de marchandises que nous avons constatée est compensée par une importation à Tombouctou en produits indigènes de 760,000 francs.

On le voit, ces chiffres s'équilibrent.

Si maintenant l'on cherche à combien revient aux commerçants de Tombouctou l'importation des 1,260,000 francs de marchandises qui forment la base de leur commerce, on peut donner le tableau suivant :

Achat des 50,000 francs de marchandises autres que le sel (valeur à Tombouctou) qui viennent du Sahara. . . . . 30,000f »

Frais de transport de ces marchandises et du sel :

Payé en marchandises européennes. . . . . . . 25,000 »
Payé en mil. . . . . 160,000 »

Ces 215,000 francs servent à acheter le sel appartenant aux Maures qui font le transport des Azalais, mais il est à remarquer que c'est à l'aide de ce sel que les commerçants ont payé le transport.

Frais d'exploitation du sel, cadeau

au chef des Beraliche, entretien de correspondants, de captifs..............................	100,000f »
Achat de marchandises européennes sur les marchés du Soudan et frais de transport......................................	100,000 »
Soit.........	415,000f »

Le bénéfice de l'opération est donc en gros de 800,000 fr.

Pour savoir quel est l'accroissement de richesse de Tombouctou, il faut déduire de ce chiffre ce que cette ville consomme, soit à peu près 300,000 francs de marchandises indigènes et 100,000 francs de marchandises européennes.

Aux 400,000 francs qui restent, il faudrait ajouter le numéraire expédié par le poste; mais nous avons vu que sa valeur rentre à peu près sous forme de droits ou d'impôts.

L'exemple des années précédentes établit que ce chiffre est un chiffre moyen; de sorte que l'on peut dire d'une façon générale que les commerçants de Tombouctou retirent de leurs opérations 30 °/₀ de bénéfice.

Si l'on se demande maintenant quel pourra être l'avenir de ce commerce que nous venons d'analyser, on pourrait craindre que les importations de sel, qui, par suite de la création des voies ferrées, vont avoir lieu en grande quantité par la côte occidentale, ne viennent l'atteindre mortellement. En bien des points, en effet, le sel européen arrivera à meilleur compte que le sel de Tichit et de Taodéni. Cependant, il ne faut pas, croyons-nous, trop exagérer les conséquences de ce fait.

En beaucoup d'endroits, en effet, le sel indigène ne peut être concurrencé. Il ne faut pas croire que le prix de vente actuel du sel indigène soit définitif. Le jour où les Maures du Sahara et les commerçants de Tombouctou y seront obligés, ils abaisseront considérablement leurs prix.

J'ai montré, en effet, que les 1,200,000 francs de sel

importés en 1898 à Tombouctou n'avaient coûté aux commerçants de cette ville que 900,000 francs, ce qui fait 0 fr. 17 c. le kilo, alors qu'ils le vendaient de 0 fr. 75 c. à 1 franc le kilo.

Ce n'est même pas ce prix de 0 fr. 17 c. qu'il faut prendre pour point de départ pour rechercher quelles seront les réductions qui pourront être faites sur les prix de vente, car nous avons montré combien sont lourdes les conditions pour les transports. Le jour où ils verront qu'ils y ont intérêt, pour ne pas voir disparaître le marché du sel, ils abaisseront leurs prix. En somme, nous croyons que lorsque la concurrence les y obligera, les commerçants de Tombouctou pourront vendre leur sel à 0 fr. 20 c. le kilo, prix contre lequel pourra difficilement lutter le sel européen dans le nord du Soudan.

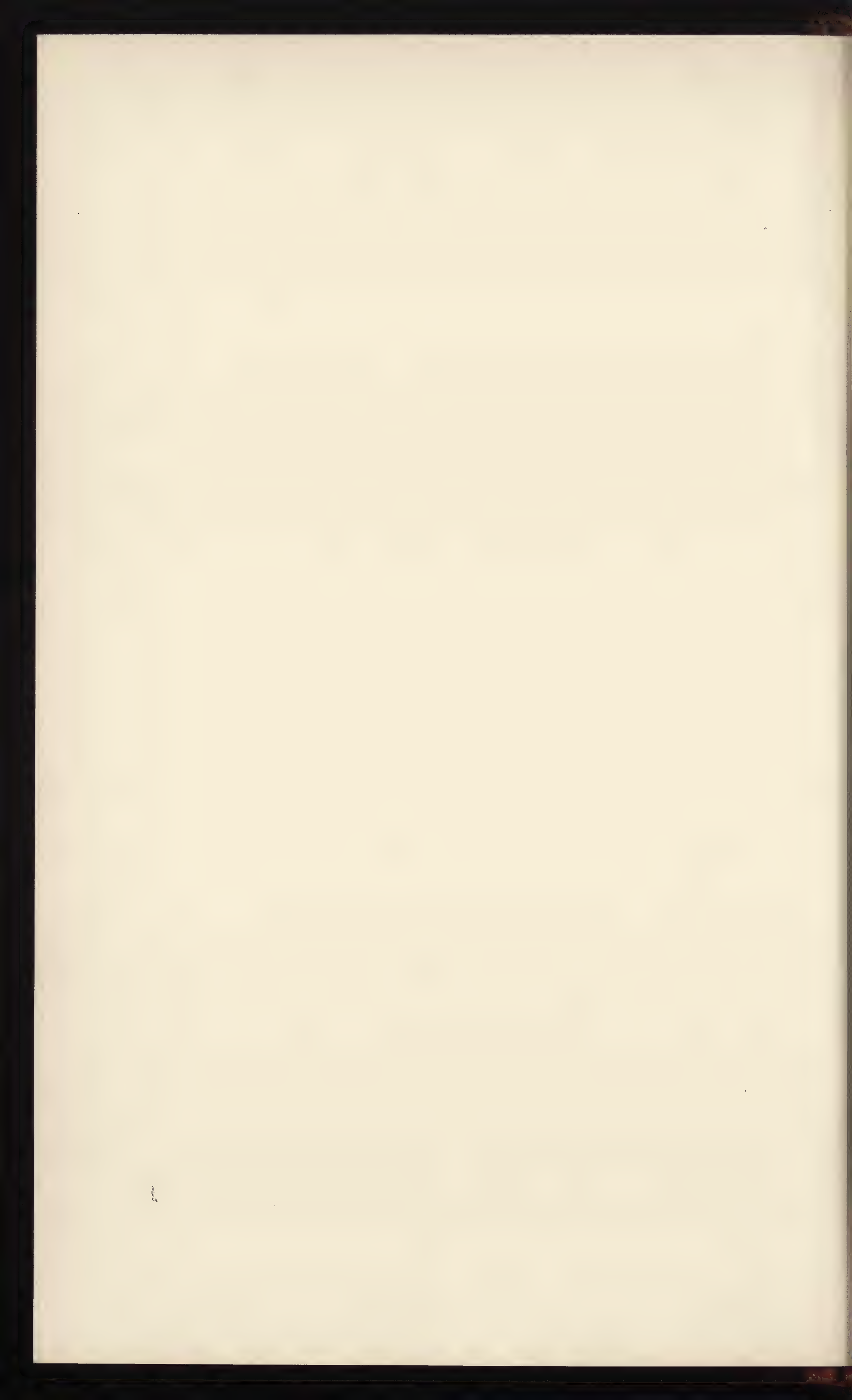
Avec beaucoup d'habileté, les Européens pourront peut-être créer des sortes d'entrepôts à Tombouctou, mais qui ne seront que les succursales de ceux des villes du Haut-Niger. Ils devront chercher à attirer à eux tout l'argent que le poste met sur le marché; mais la tâche leur sera difficile, car les grands commerçants indigènes de la place auront toujours une tendance à faire venir eux-mêmes leurs marchandises de la côte, et ils pourront le faire à meilleur compte que les européens. Je pense qu'il sera bon que les maisons établies au Niger aient une agence à Tombouctou, mais cela surtout comme moyen d'être en rapport avec les commerçants de cette place. Leurs représentants devront être très instruits des mœurs et des langues du pays. Ils ne pourront avoir pour ainsi dire d'autre influence que celle que leur donnera leur intelligence et leur activité.

Quoi qu'il il arrive, je pense que Tombouctou restera toujours, pour ceux qui sauront voir l'activité qui se cache derrière le grand mur des cases et parmi les rues ensoleillées, un des marchés indigènes les plus importants de l'Afrique centrale et peut-être le plus perfectionné.



PLANCHE IX. DOUNTZOU.

(Dessin d'Édouard MÉRITE, d'après les documents de l'auteur.)



CHAPITRE VII.

Le Niger, de Tombouctou à Gao.

25 février. — En pirogue sur le Niger après Rhergo.

J'ai quitté Tombouctou le mardi 21 février.

Le général de Trentinian m'avait autorisé, pour aller à Say, à prendre le fleuve, si cela était possible. Jusqu'au dernier moment, j'ai cru que la pacification n'était pas assez complète sur le Niger pour que l'on pût s'y aventurer sans escorte. A Tombouctou, on ne savait rien de la situation. Je me proposais donc de me rendre de Tombouctou à Say par le Hombori et Dori, quitte à en revenir par Wagadougou et Bobo-Dioulasso.

Le colonel Klobb est arrivé, au moment où on l'attendait le moins, de la colonne du Niger, « des grandes manœuvres de l'Est », comme on disait à Tombouctou. Je lui ai demandé de prendre la rive fluviale. Il m'y a autorisé. On a fondé une série de postes sur le fleuve. Ils assureront mon passage.

Pour le moment, je fais partie d'une petite flottille composée de quatre barques portant un lieutenant et un sergent qui amènent à Gao les femmes des tirailleurs de la garnison.

Je devais partir pour Djenné au moment où le colonel est arrivé. Le service de la flottille avait loué, pour me transporter, une pirogue des environs de San venue à Tombouctou pour affaire. On a signifié au patron de la barque qu'il

devait aller à Bamba et qu'on l'indemniserait de son voyage. Soigneusement escortée par les autres barques, ma pirogue a dû se diriger vers l'est, à la grande terreur de l'équipage. J'ai recommandé à mes boys de ne point parler de notre but aux laptots. A Bamba, on leur dira que l'on va à Gao et à Gao que l'on va à Say. Il faut passer et je n'ai pas le choix des moyens. Du reste, on ne m'a pas demandé mon avis.

Ma barque, à fond plat, est du type des pirogues du Bani. Ses dimensions sont : 17 mètres de long, 1^{m}20 de large en son milieu et 70 centimètres de haut. L'avant et l'arrière sont couverts par des arceaux qui supportent des nattes. L'avant me sert de case. Je l'ai recouvert de ma bâche caoutchoutée. La barque forme ainsi un long tuyau coupé en son milieu. A chaque bout il y a la place de trois rameurs.

Comme dans toutes les pirogues indigènes, le fond est séparé par des billes de palmier sur lesquelles sont étendues des nattes. Il y a ainsi une sorte de petite cale où vient s'amasser l'eau. Mon lit pliant est tout ouvert et me sert de divan pendant la journée. A l'avant de ma case est une caisse sur laquelle je puis m'asseoir. A l'arrière, il y a assez de place pour que j'aie pu installer deux caisses formant table et mon pliant Archinard : c'est à la fois mon cabinet de travail et ma salle à manger. Je puis m'isoler du monde extérieur en fermant les deux bouts de ma case par des couvertures. Le toit est fort bas afin que le vent n'y ait point de prise, de sorte que l'on ne peut se tenir debout à l'intérieur du bateau.

La case d'arrière est remplie par mes bagages et sert de logement à mes boys.

Nous sommes partis à travers le borgou. Les eaux du Niger étincelaient.

Je n'ai même pas eu la force de jeter un dernier coup d'œil sur Kabara, ce port de Tombouctou, un des plus grands ports du Sahara. Ma tête semblait prêt d'écla-

ter. Pendant mon séjour à Tombouctou, j'avais travaillé sans tenir compte du soleil; il prenait sa revanche. Je crus un instant que j'allais avoir une méningite. J'avais des flacons de chlorure d'éthyle, et je m'en suis, grâce à eux, à moitié congelé le cervelet. J'ai pris le parti de me reposer entièrement, et, pendant ces quatre jours, je me suis laissé entraîner sur le fleuve sans penser à rien.

Du reste, il y a peu matière à observation depuis Tombouctou jusqu'ici. Dans cette région, le Niger est bien le fleuve du désert. Entre deux dunes de sable blanc, il laisse couler paresseusement ses eaux bleues. Tous ses marigots se sont réunis, et pour la première fois sa profondeur répond à sa largeur.

Sur le sable blanc, on aperçoit des cases rondes aux toits surbaissés. Quelques noirs cultivent, sur le bord du fleuve, de l'orge et le tabac connu dans le Soudan sous le nom de tabac de Bamba. Les champs où poussent ces plantes sont fort bien entretenus. Tout près de l'eau s'élève une petite butte dont le sommet forme cuvette. Celle-ci, par une multitude de canaux, communique avec une série de petits carrés séparés par des talus de terre entre lesquels sont plantés le tabac ou l'orge. A l'aide de calebasses on remplit la cuvette, et peu à peu les champs sont arrosés.

Le tabac est toute la richesse de ces terres désolées; en le cultivant d'une façon rationnelle, il est probable que l'on pourra obtenir d'excellents produits. Il suffira de remplacer les calebasses maniées par des enfants par des pompes à manège.

Les indigènes de cette partie du fleuve commencent à nous connaître. Pendant ces deux dernières années, les avisos le « Mage » et le « Lespiau » ont servi de liaison continue entre Tombouctou et les colonnes qui combattaient les bandes touaregs. Ces peuplades ne se servent point de cauris et n'acceptent pas l'argent; mais elles reçoivent avec plaisir le sel, les tissus et le cuivre. On ne peut

les accuser d'être expansives; on sent en elles l'influence du désert. Il est plutôt regrettable qu'elles ne soient pas plus nombreuses.

Il semblerait que le voyage sur cette partie du Niger dût être monotone. Il n'en est rien.

Ces rives de sables sont trop éblouissantes pour que l'on se lasse de naviguer entre elles. On a d'une façon absolue la sensation d'errer au milieu du désert. C'est le grand Sahara qui porte le grand fleuve; mais son âpreté ne vous atteint pas, sa désolation n'apparaît que pour mieux montrer l'infini de la lumière et de l'étendue.

Au soleil couchant, une brume rose vient estomper les dunes, puis tout s'illumine : le ciel, le Niger et le Sahara sont unis dans la même flamme rouge et les pirogues glissent sans bruit comme emportées vers quelque pays splendide. Au ciel apparaissent peu à peu les grandes Croix du Sud et les gestes des rameurs viennent seuls animer l'immensité comme pour donner un rythme à l'harmonie de ces soirs.

Pendant des heures et des heures, étendu sur le toit de ma barque, plus belle dans sa forme que la plus somptueuse galère impériale, je me laisse entraîner ainsi noyé dans la douceur qui plane sur la communion des eaux bleues et du sable implacable.

Lundi, 27. — Bamba.

Hier soir, vers quatre heures, nous sommes arrivés à Bamba, le premier poste après Tombouctou.

On applique ici un régime particulièrement dur inauguré par le colonel Klobb, afin d'empêcher à tout prix les exactions des populations pillardes.

Le système se formule d'une façon fort simple. En principe, les Touaregs ne sont en rapport avec les populations travailleuses du fleuve que pour leur enlever leurs récoltes.

Tout Touareg, par cela seul qu'il est Touareg, est donc suspect. Dès que l'on se trouve en présence d'une de leurs tribus, on doit lui montrer que nous sommes les maîtres : tout individu appartenant à une tribu non soumise doit être gardé comme otage. Une fois qu'une tribu s'est soumise, nous devons la laisser maîtresse de ses actes, à condition qu'elle ne commette plus d'exactions.

Au premier abord, cette manière d'agir m'avait semblé un peu trop énergique. Plus je vais dans ce pays, plus je reconnais qu'elle seule peut donner des résultats. Avec les peuples du désert, qui ne connaissent que la force, nous devons procéder d'autorité.

Dans les circonstances actuelles, une pareille ligne de conduite est très difficile à suivre et demande beaucoup de tact. Le nombre de nos soldats sur le Niger est infime; ce qui fait notre force, c'est la grande division des tribus touaregs. Nous devons entretenir avec soin ces divisions, prendre garde de bien distinguer des autres les tribus soumises, éviter tout ce qui pourrait faire croire à ces enfants du désert que nous ne tenons pas notre parole.

Pendant les hautes eaux, le fleuve sépare le poste de Bamba de la rive. Dans toute cette partie du Sahara la végétation n'est guère représentée que par des mimosas et une herbe qui produit un petit fruit que les indigènes nomment cram-cram et qui est au sable du désert ce que la chique est aux forêts équatoriales. Les petits crocs qui entourent la graine pénètrent partout, et une fois qu'ils se sont fixés à un tissu, il est impossible de les en détacher. A la longue, lorsqu'ils pénètrent dans la peau, ils finissent par causer de véritables blessures. Cependant, c'est grâce à lui que cette partie du Sahara est habitable : les bêtes se nourrissent de son herbe et les hommes de sa graine.

Le pays est très giboyeux, les girafes abondent et les lions aussi.

Ce matin, j'ai tué ma première biche. Sa mort m'a occa-

sionné un vif remords. La jolie bête paissait tranquillement au milieu du troupeau du poste, et semblait fort à l'abri sous la surveillance d'un berger touareg. Ma balle est partie cependant.

Notre meilleur moyen d'action sur les Touaregs est de nous saisir des troupeaux, sans lesquels ils ne peuvent vivre. Il en résulte qu'un poste saharien ressemble plus à une immense ferme qu'à un fort.

9 heures du soir.

J'ai été cette après-midi visiter le village. Au temps de Barth, Bamba était sur la rive gauche, là où est actuellement le poste; il n'avait déjà plus aucune importance. Il se trouve aujourd'hui tout entier dans une petite île qui est en face de son emplacement primitif. Il est difficile de rêver rien de plus misérable. Nous avons vu, en étudiant le marché de Tombouctou, que l'on avait craint un instant que le marché de sel ne se déplaçât vers l'Est. Pendant un temps, il est arrivé à Bamba de grosses caravanes de sel qui se dirigeaient sur le Hombori. Notre occupation du fleuve a arrêté ce mouvement, et Bamba n'est plus qu'un point stratégique.

J'ai assisté hier et aujourd'hui à une scène fort émouvante dans sa simplicité. La garnison est composée d'un capitaine, d'un lieutenant et de deux sergents. Nous dînons fort tard; vers la fin du repas, on entend le clairon des tirailleurs qui sonne l'appel du soir. Un des sergents arrive, s'arrête à la distance réglementaire de ses chefs et annonce l'appel. Le lieutenant se lève de table, se place à son tour à six pas de son capitaine, fait le salut militaire et demande les ordres. Il les reçoit, va les communiquer à ses hommes et vient ensuite avec le même cérémonial en rendre compte. Le silence s'est fait pendant ce temps, les conversations joyeuses reprennent ensuite; mais ces hom-

mes isolés sur cette dune de sable, qui tout le long du jour luttent pour la grande cause, ont senti passer la grande âme de la patrie.

1er mars, huit heures du soir.

J'ai quitté Bamba ce matin à six heures. Le capitaine, chef de poste, se rend à Taossaye pour fonder un nouveau fort. Il a pris la voie de terre avec quelques tirailleurs. Un sergent vient avec moi; il doit conduire un convoi formé de barques portant les femmes. Le lieutenant Théveniot a suivi le capitaine.

Les rives du fleuve deviennent de plus en plus stériles et les dunes de sable n'ont même plus un buisson. Cependant, on trouve un village à peu près tous les 10 kilomètres, mais bien misérable. On y cultive du mil et surtout du tabac. Nous nous sommes arrêtés à midi pour permettre aux femmes de faire leur cuisine. J'ai fait demander le chef du village voisin et j'ai vu arriver péniblement, tout seul, un vieillard qui s'est assis loin de moi sans mot dire. Je me suis approché; il m'a dit que son pays était ruiné par les Touaregs. Je l'ai renvoyé avec quelques grains de sucre et un peu de thé, en le priant de dire aux habitants de son village qu'ils étaient bien peu humains de l'avoir laissé venir puisqu'il était malade.

Maintenant, nous sommes campés loin de tout village. Au moment où le soleil se couchait, nous avons vu arriver le chef de Sidikoïra, escorté d'une dizaine de personnages montés sur une petite pirogue. Ils ont fait, avant toute chose, leur « Salam » et m'ont dit ensuite qu'ils allaient à Bamba se plaindre des Touaregs. Ils étaient tous de race noire. J'ai longtemps causé avec eux.

Sur l'autre rive, un lion rugit. C'est la seule voix que l'on entend sur un tel fleuve.

3 mars, trois heures de l'après-midi, deux heures après Sirilakoïra.

J'ai passé presque toute ma journée d'hier à chasser. Les dunes s'étaient un peu boisées et le gros gibier abondait, notamment les girafes. Pour les voir, il faut chercher leur tête au-dessus des arbres. Il est aisé de les abattre; mais lorsqu'elles sont à bas, il faut prendre garde à leurs ruades.

Cette partie de mon voyage est d'un pittoresque achevé, non du fait de la nature variée, mais par suite de la présence des « moussos » (les femmes des tirailleurs).

Elles se sont embarquées sur une énorme barque de Tombouctou, dans la pirogue laissée vide par le lieutenant Théveniot et dans quatre troncs d'arbres creusés. Lorsque nous débarquons sur la berge pour déjeuner ou dîner, tout ce monde s'éparpille avec de petits cris de gentils animaux contents de vivre. Sous leurs allures primitives, elles ont cependant une certaine complication d'existence qui entraîne une foule d'attirails variés. Ce sont les calebasses enserrées dans les filets blancs à grandes mailles qui recèlent tous leurs trésors. On débarque une partie des engins de cuisine, marmites en terre destinées à la cuisson, calebasses servant de plats, bâtons utiles à la fois comme cuillères et pour la fermeture du filet. Par groupes, peu à peu, tout le monde mange en portant gloutonnement de la calebasse à la bouche la main pleine de riz et en roulant de petits yeux pleins de joie.

Ce matin, le grand Niger a voulu faire une farce aux petites moussos. Il s'est mis tout d'un coup à s'agiter d'une façon désordonnée et les troncs d'arbre creux ont embarqué d'une manière inquiétante. Les moussos ont hurlé et j'en ai recueilli quelques-unes dans ma pirogue de Djennée, tandis que les autres se réfugiaient dans les autres barques.

Il y a maintenant le long du fleuve quantité de huttes.

Des Foulbè pasteurs entretiennent des troupeaux superbes dans les champs de borgou qui bordent le fleuve. Ces personnages ont pris, à notre approche, un air grincheux particulier; nous ne sommes pas encore des amis pour eux.

Huit heures du soir.

Nous sommes arrivés vers quatre heures devant un gigantesque rocher, situé au milieu de l'eau. A partir de là, le fleuve se resserre et est entouré de rocs noirs et rouges. C'est le fameux défilé de Taosaï, point où le Niger se rejette vers le Sud. Sans ces roches, le Niger aurait arrêté son cours fécond et formé un lac analogue au Tchad. Comme pour marquer ce point fatidique, nous avons trouvé, se désaltérant ensemble sur la berge, une panthère, un porc-épic et une phacochère. Ils ont fui avant que j'aie pu prendre ma carabine.

4 mars, neuf heures du soir.

Je suis seul. Tout mon monde est resté à Taosaï. Le fleuve est d'une largeur immense. Son lit est rempli de grandes îles. Le long des dunes de sables, le borgou forme de plus en plus une immense prairie. J'ai été obligé pour passer la nuit de m'arrêter au milieu de cette plaine liquide. Je n'ai pu descendre à terre; les gens du village sont venus autour de ma pirogue, et au milieu des clameurs ininterrompues des crapauds et du sifflement des moustiques, debout sur l'avant de ma pirogue, j'ai longuement discouru avec des visages voilés. Leur chef m'a dit « qu'il était fatigué », que, hier soir encore, les Bourdams avaient pris une part de ses troupeaux qui étaient allés paître sur la rive gauche.

Décidément, les Touaregs sont d'effrontés pillards; voilà

la troisième plainte de ce genre que je reçois en deux jours. Mes laptots ne sont qu'à demi-rassurés.

J'ai été obligé de me réfugier sous ma moustiquaire, tant les moustiques sont abondants ; et quant au chant des crapauds, je renonce à le décrire. Ceux-là seuls qui ont voyagé dans ces mers d'herbes peuvent s'en faire une idée. C'est une note ininterrompue, toujours la même, qui emplit toute l'étendue. Chaque goutte d'eau, chaque tige d'herbe résonne et, sur cette voix immense, de temps en temps passe un cri plus exaspéré, plus triomphant que les autres.

Le rugissement du lion qui retentit sur la rive se perd étouffé par les hurlements des êtres visqueux.

5 mars, cinq heures du soir.

Depuis quelques jours, la brume s'étend sur le fleuve le matin et le soir. C'est alors un spectacle étrange. La ligne des dunes s'éloigne indéfiniment, et entre elles sont les îles plates. La brume les noie et leur donne une forme vague ; quelques arbres sont répandus çà et là. La lumière est voilée, l'air est très doux ; mais la grande ligne rouge des dunes ferme l'horizon de sa couleur éclatante. C'est le désert et son implacable lumière. Et ainsi, tandis que l'on vogue sur des eaux semblables à celles d'un lac, qui s'étendent sans fin et sans rides, sans miroitement, comme pour continuer la plaine, le sable ondulé est là pour vous rappeler à la vie d'Afrique, alors que le soleil lui-même s'éteint dans la brume.

Gao, huit heures du soir.

Je suis arrivé à Gao à huit heures du matin. Une heure auparavant j'avais rencontré une véritable flottille. C'étaient les barques du ravitaillement de Say et de la mission Voulet que le lieutenant Salaman ramenait à Koulikoro. D'après

le commandant Hourst, il aurait dû être impossible de remonter les rapides. Salaman a exécuté par deux fois ce « miracle », pour employer une locution chère au commandant, car il a ramené à Gao une première fois les chalands de Voulet; il est redescendu avec le capitaine Grandery pour ravitailler la région Est et remonter ensuite les pirogues. C'est un homme modeste; aussi assure-t-il qu'il n'a rien fait d'extraordinaire. On m'a raconté ici qu'il n'a mis que quinze jours pour traverser la boucle du Niger, en passant par Bandiagara et Dori.

Il m'a expliqué que ma pirogue supporterait probablement le voyage jusqu'à Say, mais qu'aussi, étant donnée sa longueur inusitée, si elle montait sur une roche, il pourrait bien lui arriver de se découdre en son milieu. On y veillera. Le moyen, paraît-il, de franchir les rapides sans qu'il soit besoin de tours de force répétés est de prendre des guides. On verra que je me suis bien trouvé de procéder ainsi.

J'arrive ici en pleine période héroïque. Gao doit être le point central de l'occupation du fleuve; il y a à peu près une centaine de tirailleurs et une trentaine de cavaliers. C'est avec eux que les lieutenants Delestre et de Fajeol tiennent tête à des Touaregs cent fois plus nombreux. Le colonel Klobb a tracé, pour les garnisons futures, les fondations d'un poste considérable. On travaille à son édification. Actuellement, tout le monde est campé sur la berge, dans de vagues paillottes qui abritent tout juste du soleil; mais on n'en est pas à un rayon près. Chevaux, tirailleurs, spahis, femmes, enfants, tout cela grouille ensemble. La bonne tête réjouie de Delestre, qui est le chef de tout ce monde, se promène au travers, en fumant une énorme pipe de tabac du pays, et la figure spirituelle de de Fajeol, cachée sous une vieille barbe de brousse, donne comme une pointe d'ironie à tout cet ensemble si disproportionné en apparence avec la tâche à remplir.

A déjeuner, j'ai vu arriver celui qui est vraiment le père de tout le camp, le docteur Sévère. C'est un ancien ; il a été partout, de toutes les campagnes ; aussi tout le monde l'écoute. Il est la sagesse même, et lorsque il y a quelque décision à prendre au sujet de messieurs les Touaregs, c'est toujours son avis qui est suivi, et les jeunes gens y ont d'autant plus de mérite que, malgré leur jeunesse, ils sont, eux aussi, de vieux routiers qui ont plus d'une action d'éclat à leur actif. Le dernier haut fait de Delestre est d'avoir, avec une poignée d'hommes, arrêté par son sang-froid une horde de Touaregs et d'avoir permis au colonel d'accomplir un important mouvement, peut-être d'avoir empêché le massacre de toute la colonne. Tout le monde l'avait cru écrasé. Quant à de Fajeole, c'est l'homme que les gens du désert trouvent toujours devant eux au moment précis où ils veulent faire un mauvais coup. Et certainement ce qui doit les énerver le plus, c'est l'éternelle pointe de malice qu'ils doivent découvrir au fond de ses yeux.

Le docteur vient d'apprendre qu'il était décoré, et j'ai été heureux de me trouver là pour augmenter le nombre de ceux qui lui prouvaient combien il était estimé.

Il y a au camp toute une caravane de Maures. Des lions, qu'ils avaient attaqués, leur ont fait des blessures horribles que soigne le docteur.

Le soleil allait disparaître derrière les dunes et la lumière était toute rose ; je me suis assis au milieu d'eux et je leur ai demandé quel était leur commerce. Je leur ai longtemps parlé de notre occupation. Ils m'ont donné des renseignements fort utiles. Leur chef est un homme encore jeune ; c'était celui qui avait été le plus cruellement blessé ; un jeune homme le soutenait et je n'ai jamais vu rien de plus beau que ce groupe. C'était la première fois que je parlais à des Maures. Le fleuve était caché par une dune ; j'étais dans le monde des sables et je ne sais pourquoi ma conversation avec ces hommes, qui semblaient descendre

des races antiques, m'a laissé une véritable impression de grandeur.

7 mars. — Gao.

Je suis allé, ce matin, voir ce qui reste de la capitale de l'empire Songhay avec la grande tour pyramidale en ruines qui abrite les restes du grand Askia. C'est le plus misérable assemblage de huttes qui se puisse voir, une vingtaine en tout. Au milieu de cela, quelques pauvres Songhays qui ne cultivent presque plus leurs terres depuis deux ans parce que les Touaregs leur prennent toutes leurs récoltes.

En effet, à partir du moment où Gao a cessé d'être la capitale qu'elle a été pendant des siècles, elle n'a fait que décroître et elle a été en butte aux pillages des tribus du désert. Dans les dernières années qui ont précédé notre établissement, Madidou et les principaux chefs de la région s'étaient partagé ce qui restait de Gao et des villages environnants ; chaque habitant devait fournir la presque totalité de sa récolte au chef dont il relevait. Ces malheureux villages de Bamba à Gao changent continuellement de place et passent d'une rive à l'autre pour se mettre à l'abri des pillards. Le chef de Gao m'a assuré que si les Français n'étaient pas venus, dans peu de temps il ne serait plus rien resté de son village ; les habitants s'étaient découragés de travailler pour le plus grand bonheur des « gens de la brousse. » Cet état de choses n'était pas fait pour faciliter les relations commerciales.

J'estime que Gao est un point très important. C'est l'endroit où les Maures de Kelijit passent le fleuve pour aller à Dori échanger le sel de Taodéni. Grâce à eux, il s'est établi un mouvement entre le Nord-Est du Niger et la boucle.

De Taossay à Gao, les populations vivent des troupeaux qui paissent dans le borgou. Elles sont en rapport avec les

Maures. Elles échangent leurs bêtes contre des barres de sel et vont ensuite porter ce sel, ainsi que leur tabac, à Hombori où elles trouvent les étoffes du Hombori et du Mossi, le fer et les kolas. A partir de Gao les échanges se font avec Dori. Un marché établi en ce point desservirait toute cette région saharienne et permettrait de renouer les relations qui existaient entre la Boucle du Niger et l'Aïr. Nous n'avons à redouter dans cette région aucune concurrence. Avoir des rapports commerciaux avec elle est le meilleur moyen d'y exercer une influence politique.

CHAPITRE VIII.

Le Niger, de Gao à Say.

8 mars, en pirogue.

J'ai quitté Gao à huit heures du matin. Les trois laptots que j'avais pris à Tombouctou sont restés au poste. J'ai pris trois indigènes qui doivent aller jusqu'à Ansongo. J'ai, en outre, un tirailleur avec cent cinquante cartouches. Quel luxe !

Je me suis arrêté pour faire déjeuner mes hommes à Lotokoro. Ce village était en train de déménager. Primitivement sur la rive droite, il passait dans une île parce que des pillards avaient pris ses troupeaux. Son chef, que j'ai vu à Gao, est un vieillard fort roué, du nom de Songhay d'Idrist. Il s'était attiré notre bienveillance en expliquant aux indigènes qu'il avait lu dans le Koran que les Français ne pourraient plus être battus.

La récolte de riz a été très belle. Depuis Bamba, le fleuve même n'est qu'une immense rizière. Tout autour sont les champs de borgou, et sur les dunes, cet euphorbe qui depuis Sump pousse dans les sables. Si l'on arrivait à extraire le sucre du borgou et à tirer parti du latex de cette euphorbe, ce pays, qui de prime abord paraît n'être que sable et eau, aurait une valeur considérable. Depuis Gao, la rive droite est formée par des dunes, dont les plus hautes ont jusqu'à 300 mètres au-dessus de l'eau. La rive gauche est une falaise de rochers ferrugineux. J'ai rencontré le

capitaine Haïs qui revenait de « la colonne » avec une flottille de pirogues. Le reste de la colonne en question rentrait à Gao en suivant la rive. Le capitaine m'a assuré qu'il ne croyait plus à l'existence de Madidou, tellement ce chef avait mis d'obstination à ne pas se montrer. Je vais trouver un poste à Ansongo, un autre à Dountzou et un troisième à Zinder. Ils ne sont en relations les uns avec les autres que par terre; je suis bien seul sur le fleuve : espérons que Madidou continuera à n'être qu'un mythe.

Le fleuve présente des remous très accentués. J'ai essayé de faire des sondages sans pouvoir y parvenir. Je crois qu'il doit y avoir une quinzaine de mètres de profondeur. Depuis Tombouctou, une escadre manœuvrerait à l'aise sur ses eaux.

La chaleur commence à se faire sentir; la température devient lourde, quoique le thermomètre ne marque que 31° au lieu de 29° qu'il marquait jusqu'ici.

9 mars, en pirogue.

Hier, après une journée de navigation, nous avons fait escale, pour coucher à Garnouna.

Les villages ont de plus en plus une position indéterminée. Ils sont, aux hautes eaux, sur les rives; aux basses, ils passent dans les îles : il ne sera jamais possible de faire une carte exacte de cette région.

Hier soir, le « patron » de ma barque a eu une peur sérieuse. Le soleil était près de se coucher. Tandis que je prenais l'air sur le toit de ma pirogue, je vis un énorme hippopotame sortir de l'eau à une vingtaine de mètres de moi et disparaître presque aussitôt. Je donnai l'ordre de nous rapprocher de ce que je croyais être la terre, bien décidé à descendre de bateau et à tirer sur l'animal. Je voulais éviter ainsi que la bête blessée ne culbutât notre pirogue. Ce n'était malheureusement que du borgou. L'ani-



PLANCHE X. ZINDER.

(Dessin d'Édouard MÉRITE, d'après les documents de l'auteur.)

mal avait disparu; mais il en apparut un que je crus être le même à une centaine de mètres. Je tirai et le touchai. Au même instant, mon patron change de couleur, fait presser la barque et me supplie de ne plus tirer. Il m'assure avoir vu un hippopotame à deux mètres du bateau. C'était le premier. Je crois que mon coup de fusil l'a fait fuir plutôt qu'il ne l'a attiré. Il est certain qu'il s'en est fallu de peu que nous ne fussions bousculés.

Nous sommes entrés vers sept heures à Gargouma. C'est le plus gros village que j'aie vu depuis Tombouctou. Dans la nuit, au milieu du borgou, il apparaissait comme une ligne de feux et semblait avoir 2 kilomètres de long.

J'ai fait appeler le chef du village. Je n'ai jamais vu une brute pareille. Il a commencé par refuser de prendre une tasse de thé, et a répondu à mes questions d'une façon absurde. Tout d'un coup, il m'a déclaré avoir besoin de retourner au village. J'y ai consenti avec enthousiasme. Pendant ce temps, avec les laptots et les boys, j'ai causé hippopotames et caïmans, et j'ai entendu des histoires que l'on eût dit extraites du *Livre de la jungle*, de Kipling. Le chef est revenu, mais je lui ai dit alors que j'allais me coucher. Un homme de sa suite m'a demandé si je ne faisais pas un cadeau. Je l'ai renvoyé au lendemain, et, ce matin, le bonhomme n'a pas manqué de revenir. Le chef daignait me fournir un guide. Je lui ai donné quelques perles pour ne pas être en reste avec lui. En somme, on a eu peu de sympathie pour moi.

A midi, je me suis arrêté à Barra, village un peu moins grand que Gargouna. Je suis sorti à l'avant de ma pirogue, et, sous un grand soleil, j'ai essayé de causer avec les naturels. Résultat presque négatif. Je suis alors passé aux choses matérielles, et j'ai demandé du beurre et des œufs. « Kala-Kala », comme on dit par ici, je n'ai rien eu, et cependant il y en avait certainement, car il y avait poules et canards.

Cette fois, je suis parti sans donner de cadeaux. J'ai pu pourtant prendre un guide.

Tout à l'heure, à Tabanko, j'ai cru que j'allais trouver un chef plus communicatif. On m'a d'abord dit que l'on allait me porter des œufs et du lait. J'ai alors voulu poser quelques questions vagues au chef que je n'ai d'ailleurs pas pu reconnaître au milieu des cinquante individus plantés gravement sur ce qu'on pourrait appeler le quai. J'ai appris qu'il « n'y avait rien à faire ici, rien, rien que du riz », comme qui aurait dit un tout petit peu. Et partout étaient des bérès[1] remplis de ce grain. Je voulus me procurer une lance, mais en vain, quoiqu'il y en eût de très jolies. Je vis enfin sortir de derrière une hutte un groupe discutant et gesticulant qui m'apportait des calebasses où étaient des œufs. On m'assura qu'il n'y avait pas de lait frais. Dans ma pirogue montèrent deux guides, alors que je n'en avais demandé qu'un. La bonne volonté ne devait pas manquer. Mais tous ces villages sont sur les territoires de parcours des Amouïlden, et Madidou ou son fantôme, s'il n'existe pas réellement, devait fort gêner ces bonnes gens. Ils avaient probablement peur d'expier leurs amabilités à mon égard.

J'allais partir de Tabanko, lorsque j'entendis invoquer Allah très bruyamment, et ce que je savais d'arabe me permit d'estimer que ces exclamations étaient l'équivalent de : « Le diable t'emporte ! » C'était un des laptots que j'avais pris à Gao qui se disputait avec un des hommes du village. Comme je voyais que le groupe de spectateurs, calme jusque-là, commençait à s'agiter, j'intervins et j'appris que mon laptot avait la prétention de réquisitionner du riz pour son usage personnel. Je ne fus pas long à lui démontrer qu'il n'avait point le droit de se croire un chef de convoi.

Il était temps, car l'indigène avait remplacé les imprécations à Allah par des hurlements cocasses consistant à crier

1. Sacs en nattes.

sous le nez de son adversaire : « Tïï-Tïï. » Je mis fin à l'incident en donnant l'ordre du départ.

Mahmadou fulminait sous prétexte que « gens qui criaient comme ça « Tïï-Tïï » y avait pas bon. » Le tirailleur m'assura que c'est à partir d'ici la manière de se disputer. Cela nous promet de bons moments.

Depuis hier, je ne navigue plus qu'au milieu du borgou. Le fleuve est divisé en une multitude de bras. L'eau coule sans un pli au milieu de l'herbe. Il est difficile de rêver solitude plus complète. La température devient glaciale à mesure que le soleil baisse, la sensation d'isolement augmente.

Les hippopotames abondent toujours, et, malgré l'incident d'hier, je ne me fais pas faute de les tirer. Maintenant nous sommes arrêtés à côté du village de Badgi. Comme je n'ai pas causé avec le chef, je n'ai pu savoir s'il est digne ou non de ses congénères du fleuve.

Je vais me coucher avec plaisir; car, quoiqu'on ne fasse aucun exercice physique, on est éreinté quand vient le soir.

10 mars. — Béra.

A huit heures et demie, je suis arrivé à Ansongo. Le poste est au milieu de l'île, c'est-à-dire à 2 kilomètres dans les terres. J'ai trouvé là le lieutenant Gressard qui construisait son poste et qui, secondé par un adjudant, faisait gaiement le métier de maçon. Comme Delestre et de Fajeole, il fait partie de la vieille génération du Soudan. Ils demandent tous à faire une troisième année. Ils sont en pleine épopée et ne veulent point partir sans la voir se terminer. Ils ont peur maintenant que l'on n'évacue le pays et qu'on ne les fasse revenir en arrière. Ce serait désastreux. La route est ouverte jusqu'à Say, il faut qu'elle reste ouverte.

Ansongo ne présente rien de particulier. Il y a dans l'île

quatre ou cinq gros villages dont les greniers en forme de tonneau regorgent de riz et de mil.

Après qu'il m'eut retenu à déjeuner, le lieutenant m'a accompagné à ma pirogue. Il devait en profiter pour se livrer à un exercice stratégique d'une suprême élégance. Il n'a point de barque et est par conséquent dans l'impossibilité de poursuivre les Touaregs sur l'autre rive. Il a pris un Lebel pour voir si par-dessus le fleuve il pourrait envoyer des balles et soulever le sable sous les pieds de ceux qui se présenteraient sur la berge.

Il ne m'a donné des hommes que pour aller jusqu'au prochain village. A partir d'ici, je devrai ainsi continuellement changer d'équipage; le fleuve n'est pas assez sûr pour que l'on puisse entraîner des indigènes loin de chez eux. On pourrait fort bien les retenir comme captifs dans les villages qu'ils devraient traverser en revenant. Le seul inconvénient qu'il puisse y avoir pour moi à procéder ainsi, c'est que si, dans un village, on me refuse des hommes, je serai fort embarrassé.

J'ai passé aujourd'hui ce qui sur les cartes est appelé « rapides d'Ansongo. » Je ne me suis pas aperçu d'une difficulté quelconque. Il y a des affleurements de roches; mais les guides savent les éviter. J'ai souvent sondé le fleuve; il y a au moins 2 mètres de fond; c'est à peine si on va plus vite qu'ailleurs.

Je suis ici dans le village de l'Idrist auquel il est fait allusion sur la carte du service géographique. C'est un gros personnage; toutes les îles avoisinantes dépendent de lui ou de ses parents; je viens de palabrer pendant deux heures avec lui d'une façon bien amusante. C'est un bonhomme bavard à l'esprit caustique. J'espère que son bon vouloir m'attirera la bienveillance des chefs que je vais rencontrer.

Pendant que je causais avec lui, tout le village, peu à peu, s'était rassemblé. La dialectique de l'homme blanc

avait étonné les noirs : s'il suffisait de sortir d'ici du riz, du mil et du sel, comme il serait facile de faire fortune !

11 mars. — En pirogue, neuf heures du matin.

Depuis hier nous naviguons de nouveau dans la brume. Il fait froid et l'horizon s'arrête à 1 kilomètre de chaque côté de nous. Ce serait d'une grande tristesse si le soleil ne venait bien vite répandre ses rayons trop gênants.

Quant aux rapides, je les cherche encore.

Une heure.

J'ai enfin trouvé eur commencement.

Nous nous sommes arrêtés au village de Bendia qui dépend d'Idrist, et dont le chef se nomme Sissa. Il m'a apporté quinze œufs et une énorme calebasse de riz. Je lui ai donné quelques perles et dix morceaux de sucre. Le sucre surtout lui a fait grand plaisir. Sissa est un grand gaillard d'une quarantaine d'années, bien bâti et à l'air intelligent. Il ressemble assez à Idrist.

Une ressource importante pour les habitants des îles du Niger est constituée par les plumes des autruches qu'ils élèvent. Ils vendent ces plumes aux commerçants maures qui se rendent aux marchés de l'intérieur ou bien vont les porter eux-mêmes à Hombori et à Dori. Les îles du fleuve forment des parcs d'élevage merveilleux. Les autruches ne peuvent s'enfuir et n'ont point à redouter les fauves. Les indigènes n'ont qu'un tort : c'est de plumer trop souvent ces oiseaux. Les plumes qu'ils obtiennent ainsi sont de qualité fort inférieure. On devra leur apprendre à laisser pousser les plumes et à enlever les arbustes épineux qui poussent dans la brousse et qui effilochent les plumes. En introduisant les méthodes d'élevage appliquées dans l'Afrique du Sud, on

pourra créer dans cette partie du Soudan, bien plus que partout ailleurs, des autrucheries fort rémunératrices. Un spectacle des plus curieux est celui qu'offrent des autruches nouvellement plumées. Supposez d'énormes oies grasses étalant leur gibbosités charnues. On dirait qu'elles sont pudibondes, et, si l'on regarde leur ventre ou leur croupion rosé, elles s'enfuient en agitant les moignons qui restent de leurs ailes avec un air scandalisé fort drôle.

En sortant de Bendia, nous sommes entrés dans un petit bras du fleuve. Les remous que nous voyons depuis Lotokoro se sont multipliés. Mais les roches qu'ils décèlent sont au moins à 2 mètres sous l'eau. Tout à coup, au milieu du fleuve, les pierres ont émergé, et les petites îles qui nous enserrent sont remplies de ces mêmes masses rocheuses. Quelquefois, dans les bras voisins, il y avait de véritables rapides où pendant une cinquantaine de mètres l'eau se heurte à des roches qui se montrent à peine. Là où nous étions, le fleuve était toujours profond.

Puis, nous avons pénétré dans une sorte d'entonnoir très joli : le fleuve s'est resserré au point de n'être qu'un petit ruisseau, et notre bateau a filé à une allure qui ne lui était guère habituelle.

Nous venons d'aboutir dans la grande branche du fleuve. La brume est intense. Les remous ont disparu ; nous avons dû passer la première zone des rapides.

Un kilomètre avant Watagouna, nous passons une nouvelle série de rapides.

Les gens de la région connaissent très bien le fleuve. Des deux guides que je prends à chaque nouveau village, je fais mettre l'un à l'avant et l'autre à l'arrière. Le passage des remous (car ce sont plutôt des remous que des rapides) ne manque pas de pittoresque. Alors que l'eau est calme, mes hommes rament avec frénésie en poussant des *Uh! Uh!* du fond de la poitrine. Mes boys et le tirailleur, que cette vitesse amusent, crient sans rémission : *Tchen-*

dou! Tchendou! (Allez! Allez!) Puis, lorsque le danger approche, les pagayeurs s'arrêtent, et à chaque bout, l'un d'eux se lève et inspecte gravement le fleuve, tandis que la pirogue se rapproche des roches où il semble qu'elle va se briser. Une petite palabre s'engage; l'un des deux hommes lance sa main dans une direction, puis dans une autre, et, enfin, entre les deux. L'équipage rame à toute vitesse, car il est temps, et l'on s'avance tranquillement entre deux rapides dans un chenal d'au moins 2 mètres de profondeur. De nouveau, on regagne la nappe tranquille que la brume rend semblable à une glace couverte de buée.

Karou, huit heures du soir

Vers trois heures, nous avons découvert un village dont les cases étaient complètement cachées derrière les énormes amphores en terre qui, dans ces pays, servent de greniers à riz et à mil. C'etait Ouatagouna. Il s'y est produit un incident assez étrange.

Nous devions entrer dans ce village pour changer de guides. Une échancrure dans le borgou qui entoure l'île sert de port. A une centaine de mètres devant nous apparaît une petite barque qui se dirige vers le village à toute rame. Mes boys et le tirailleur lui crient de s'arrêter; mais les rameurs précipitent leur mouvement. Je ne comprenais pas très bien de quoi il s'agissait, d'autant plus que je voyais Mahamadou trépigner de joie et crier : Captifs! Captifs! Je finis par deviner que c'étaient des Touaregs qui étaient dans cette pirogue, et tout le monde croyait que j'allais m'en emparer. Nous entrâmes dans le port presque en même temps; mais avant que la barque fût arrêtée, les quatre hommes qui la montaient avaient disparu derrière les amphores et il ne restait dans la pirogue que deux femmes, un enfant et un âne. Devant moi, tout le village regardait ce qui allait se passer. Le chef était un vieux

petit bonhomme qui n'y voyait presque plus et qui, assis par terre, tremblait de tous ses membres. Je lui demandai simplement du lait et deux hommes pour me servir de guides. Il n'y avait pas de lait, mais les hommes furent vite trouvés. Je demandai alors ce qu'était cette pirogue qui venait d'arriver. L'émotion redoubla et se traduisit par un silence quelque peu solennel au milieu des tonneaux et des dames-jeannes. Le vieux chef me dit que c'était des gens de la brousse qui venaient échanger un âne contre ce dont ils avaient besoin. Sur une de mes questions, il m'assura qu'il n'avait pas eu de bêtes emportées par les Touaregs, chose qui m'étonna fort, car il était le premier à me tenir un tel discours. Je lui dis : *Bismllah!* et je donne le signal du départ, au grand désappointement de mes boys, indignés de ce que je ne prenne pas les Touaregs comme captifs.

Nous n'étions pas à 100 mètres de l'île lorsque voilà un des Songhays qui se met à hurler comme ils savent si bien le faire. Il criait que le village en avait assez, que tous les jours les Bourdams[1] leur prenaient quelque chose, que cette pirogue venait réquisitionner du riz. J'ordonnai à Bakary de leur dire qu'ils ne savaient ce qu'ils voulaient : tout à l'heure ils m'avaient assuré que les Bourdams ne venaient jamais, et maintenant ils disaient qu'ils étaient toujours là. Je n'avais pas le temps d'écouter des gens qui disaient des choses si variées; du reste, ils étaient des imbéciles de se laisser intimider par quatre hommes, deux femmes et un âne. Bakary se mit aussitôt à leur débiter un tas d'injures, autant que je pus en juger par le peu de peulh, de songhay et d'arabe que je sais. Je fus obligé de l'arrêter, et il me dit qu'il les traitait simplement de menteurs et de fous. Je demandai alors à un des hommes du village qui était avec nous ce que cela signifiait, et il m'ex-

1. Touaregs.

pliqua que les Bourdams s'étaient entendus avec le chef, qu'ils ne lui prenaient rien, tandis qu'ils se contentaient de piller le pauvre peuple.

Et Mahmadou déclarait « que moi j'avais pas vu, que moi y avait pas cuisinier; mais que lui y avait vu, qu'il y avait beaucoup beurre là dedans. »

Ce qu'il y a de plus clair dans cette histoire, c'est la terreur sous laquelle les Touaregs tiennent ces populations.

Je viens de causer longuement avee le chef du village de Karou. Depuis Ansongo, j'ai retrouvé des figures amies.

A mon arrivée au village, au moment où le soleil se couchait, j'ai vu venir le chef, suivi de jeunes gens dont trois portaient d'énormes paniers de riz. Je l'ai remercié, mais je lui ai dit que dans les autres villages on m'avait aussi donné beaucoup de riz et que je ne pouvais manger tout celui qu'il m'apportait; que s'il pouvait me donner un peu de lait, cela me suffirait amplement. Il n'y en avait pas et l'on me donna une poule.

Ce chef était un vieillard à la démarche lente et grave. Lorsque je lui dis que j'allais dîner, il ordonna à la foule de s'éloigner, et je restai seul sur la berge.

La nuit s'avançait lorsque le vieux chef est revenu. Il était tout seul, avec un autre homme âgé qui le soutenait, et, loin de la foule qui m'entoure d'habitude, j'ai pu lui parler longuement.

Tout seul, avec mon interprète et ces deux hommes, j'ai tâché de leur dire pourquoi les Français venaient ici. J'ai essayé de leur expliquer que c'était uniquement pour les protéger; qu'après les hommes de guerre, mon pays avait envoyé ceux qui devaient enseigner à profiter de la paix; que j'étais de ceux-là.

J'arrive au début de l'occupation, et la conquête n'a l'air que d'une délivrance. C'est une œuvre qui commence, et le soir, sur la berge, lorsque je dis ce que sont les Français

ou plutôt ce que je voudrais qu'ils fussent, je sens passer en moi quelque chose de très grave.

12 mars. — Firkou, neuf heures du soir.

A midi, j'ai changé mes hommes à Koutouga, et dans l'après-midi, j'ai chassé en gourma[1]. Le long du fleuve, la plaine est légèrement ondulée. La végétation est la même depuis Bamba : elle est faite de mimosas et de cram-crams; cependant le sable semble un peu plus fertile, la brousse devient plus dense; au travers paissent une quantité de cobas. Ces antilopes ont la vie extrêmement dure. Elles n'ont jamais été chassées ici et elles ne fuient que de quelques mètres sous le coup de feu. Si elles s'éloignent à votre vue, c'est sans doute qu'elles vous assimilent à quelque fauve. On les blesse très souvent; mais il est très difficile de les avoir si on ne les tue du premier coup. J'en ai vu courir avec les entrailles pendantes ou une épaule fracassée. J'en ai tué une aujourd'hui grosse comme un bœuf; une balle l'a traversée dans le sens de la longueur.

En arrivant à Firkou, il faisait encore jour et j'estimai que je n'en avais pas pour plus d'une heure pour atteindre Dountzou. Il n'était guère plus de quatre heures. Cependant tout le village et l'équipage trouva que j'étais loin du port et que je devais coucher là. Comme d'habitude, tous les hommes m'entouraient. Aucun blanc n'a séjourné dans cette région; aussi tout ce que je possède fait l'étonnement des noirs. On débarque d'abord mon pliant : succès considérable de curiosité; puis la caisse qui me sert de table : ahurissement profond devant cet objet bizarre. Je vois le chef qui frappe un caillou pour allumer sa pipe; je frotte une allumette : stupéfaction de la population. Je distribuai

1. Rive droite.

le coba entre le chef, mes boys et les gens du village, ce qui me fit immédiatement l'ami de tout le monde.

Après mon dîner, j'ai tenu mon palabre ordinaire et je m'en vais rapporter celui d'aujourd'hui, qui peut servir de type.

Assis sur mon pliant, je déguste mon thé, tandis que Bakary traduit mes paroles en songhay. Devant moi est le chef, avec son fils et quelques vieux du village. Et voilà quel est le discours qui s'engage entre nous :

« Est-ce que vous vous souvenez d'un marabout de blancs qui a passé avec des bateaux il y a quatre ans?

— Oh! oui; il avait une grande barbe et un grand boubou, et il était bon (c'était Mgr Hacquart, de la mission Hourst).

— Eh bien! quand il a vu que vous étiez de braves gens, que vous travailliez bien, que vous aviez de belles récoltes, il l'a dit au chef des Français qui l'avait envoyé avec quelques-uns de ses officiers pour savoir qui vous étiez, et le chef des Français a envoyé ses soldats pour empêcher les gens de la brousse de prendre vos troupeaux et vos récoltes.

— Oui, depuis que les blancs sont venus, les Bourdams (Touaregs) ne nous ont plus rien pris. Autrefois, même le chef du village n'avait plus un boubou à se mettre. Maintenant tout le monde travaille, parce que la récolte sera pour celui qui l'a plantée.

— Eh bien, le chef des Français m'a dit : « Tu vas aller sur le Niger, partout où j'ai envoyé mes soldats; tu verras les gens qui y sont et tu leur diras : Si vous voulez faire comme vous diront les blancs, vous deviendrez riches comme eux. Et je suis venu voir ce que vous faisiez pour savoir si l'on pouvait vous apprendre la manière de faire qu'ont les blancs. Ici, je vois de grands « bondos[1] » pleins de riz et de sorgho, et je suis content de voir cela. Eh bien,

1. Les greniers à mil.

si vous faites comme vous montreront les Français, vous en aurez beaucoup plus. »

Je les interrogeai alors sur leurs productions, leurs relations avec les pays voisins, leurs habitudes, et je continuai :

— Ni à Wendou (Dori), ni à Sansan-Haoussa, ni à Say vous ne trouvez de marchandises de blancs?

— Non.

— Vous savez bien qu'il y en a à Tombouctou; pourquoi n'allez-vous pas en chercher?

— Ago mori! elle est loin! déclarait l'assistance en faisant claquer ses doigts dans la direction de la grande ville.

— C'est vrai, elle est loin, mais avec des pirogues, ce n'est pas fatigant d'y aller.

— Ah! c'est que pas maintenant, mais avant, les gens de la brousse ne nous laissaient pas passer. Maintenant qu'il y a les Français, on ira.

— Et si l'on vous apportait des marchandises de blancs à Gao, à Sansan-Haoussa, à Say, seriez-vous contents et iriez-vous les chercher ?

— Oh! oui; mais les blancs ne sont contents qu'avec de l'argent, et nous n'en avons pas.

— C'est vrai; mais je vais vous dire comment vous pourrez faire. Vous croyez que les blancs trouvent leurs étoffes dans un grand fleuve?

— Oui.

— C'est là une profonde erreur; ils les font avec des métiers comme les vôtres, mais bien plus grands, et, pour les faire marcher, il leur faut beaucoup de coton, et ils n'en ont pas chez eux. Je leur dirai que vous en avez, et ils viendront vous apporter leurs marchandises pour vous l'acheter.

— Tu as raison, et nous serons bien contents.

— Vous deviendrez riches comme les blancs, seulement il faudra travailler comme eux; ils travaillent toujours.

— Tu as raison, nous sommes faits pour travailler, et il n'y a que celui qui travaille qui est bon.

— Il vous faudra faire ce que vous diront les blancs. Vous avez du coton, mais il est petit. Les blancs vous donneront des graines pour planter et ils n'achèteront que le coton qui viendra ainsi.

— Envoie-nous tout ce que tu voudras et nous planterons tout.

— C'est très bien. Je dirai au chef des Français que vous êtes des gens qui travaillez bien, que vous ne demandez qu'à travailler davantage, et qu'il faudra qu'on vous montre à le faire...

Et ici, je faisais un petit discours de circonstance. Seulement, j'ai à aller bien loin avant de rentrer en France; il faut que je passe à Dori, à Wagadougou, à Bandiagara; aussi il ne faut pas que je perde du temps, et demain matin il faut que, dès que le soleil se lèvera, j'aie des hommes pour faire marcher mon bateau, et ceux qui viendront seront contents d'être venus avec moi.

— Tu les auras, et tu iras si vite que personne ne pourra te rattraper.

Je vous remercie et, comme vous êtes bons, je demande à Allah que si je retourne dans ce pays, je retrouve le chef du village qui est bien vieux en bonne santé, ainsi que tous ceux qui sont là, et je lui demande qu'ils aient de bonnes récoltes.

— Tu dis bien, et nous aussi nous demandons à Allah qu'il t'accompagne dans ton grand voyage et qu'il fasse réussir ce que tu désires.

Tout ce que je désire, c'est que vous soyez heureux.

— Tu es bon.

Pendant ces longs discours, l'assistance s'était augmentée; tous les vieux du village étaient assis sur des nattes par terre et remuaient doucement la tête en approuvant à voix basse les paroles échangées. Derrière, dans l'ombre, étaient debout les jeunes hommes qui écoutaient en souriant.

La nuit était de plus en plus noire, la conversation était

finie; je serrai la main au chef, aux vieux, avec des bissmillah sans fin, et je regagnai ma pirogue, tandis que l'assemblée se rapprochait du feu et discutait sur tout ce que j'avais dit.

Et je songeais longuement à l'harmonie complète de ces choses, à cette vie dans ces pays inconnus, à l'infini de cette solitude. Et je me disais aussi que peut-être tout cela resterait sans suite, et que du blanc qui était passé, on ne garderait d'autre souvenir que celui des longs palabres, le soir, auprès des feux.

14 mars. — Zinder, dix heures du soir.

Hier matin, je suis arrivé à Dountzou, deux heures après être parti de Firkou. J'y ai trouvé un capitaine et un lieutenant laissés dans ce poste par la colonne Crave qui a opéré depuis Dori. Ces villages des îles ont tous le même aspect, presqu'uniquement composés de greniers de riz. J'ai pu visiter des cases ici; elles sont fort grandes et très confortables. Elles sont entourées de paille que revêt une armature en terre. Je suis parti vers deux heures en serrant la main à mes deux compatriotes.

J'ai passé, cet après-midi, dans une série de rapides formés par la division des eaux du Niger en une série de bras enserrés par les îles. Les parois de ces canaux sont rocheuses et l'eau circule entre elles avec une grande vitesse. J'ai pu craindre que la longueur de ma pirogue ne lui portât malheur; il était, en effet, assez difficile de la manœuvrer à travers les replis du fleuve; si l'on avait heurté la berge, on se serait brisé contre elle. Dans les tournants brusques, on ne pouvait faire autrement que de laisser la pirogue venir contre la rive le plus doucement possible. Mes piroguiers ont été fort habiles, et, dans toute cette navigation mouvementée, il ne nous est pas arrivé d'accident.

J'ai palabré ce soir auprès d'une immense dune violette

qui surplombe Tchendaié. Nous avons dit à peu près les mêmes choses qu'hier. Ces peuples ont les mêmes besoins, le même genre d'activité, et ce sont les mêmes marchandises qu'ils peuvent nous fournir.

14 mars. — Zinder, onze heures du soir.

Ma navigation s'est continuée aujourd'hui, toujours la même. Ce sont toujours les mêmes îles de culture encore un peu inondées par le fleuve, et les îles plus grandes sur lesquelles sont élevés les villages; toujours la même richesse indiquée par l'abondance extraordinaire de greniers; ce sont les mêmes populations songhays armées de lances et à la face voilée. A dix heures à Sacou, à trois heures à Ou Inendji, à cinq heures à Soudani, j'ai changé d'hommes.

Le fleuve a été encore assez tourmenté; il s'en est fallu de peu que nous ne touchions. Nous étions, à un moment donné, dans un bras assez étroit et nous allions à une allure assez rapide lorsqu'une touffe de borgou a brusquement démasqué une large pierre plate qui sortait de l'eau; un peu en avant commençait un rapide; j'avais heureusement à l'avant trois hommes. Deux avaient des bambous; en les appuyant contre le sol, ils eurent le temps d'écarter un peu la pirogue de la roche; nous ne fîmes que l'effleurer. Le troisième laptot s'était contenté de cesser de ramer; quant à moi, j'en ai profité pour faire une photographie de ce passage critique.

A côté de la sensation de vitesse indéfinie et sans secousse, un des grands charmes de cette navigation des rapides gît dans cet imprévu et dans l'espèce d'équilibre qu'il y a entre la sauvagerie des eaux et l'agilité des hommes et des pirogues.

Je suis monté, pour chasser, sur une haute dune de la rive droite. On voyait l'immensité du Sahara, au milieu de laquelle serpentaient les mille bras du fleuve. Les îles à la

verte végétation tranchaient sur le sable doré, et l'eau bleue illuminait l'étendue.

Ce n'est que par intervalles que l'on aperçoit les dunes des rives. La végétation touffue des îles fait oublier le désert.

A sept heures, je suis arrivé auprès de Zinder. Dans le poste, un adjudant prenait un mélancolique repas sur le toit d'une case. Lorsque à la lueur d'une torche blafarde il a vu apparaître ma figure au bout d'une échelle, il a certainement été l'homme le plus étonné du monde. Ce n'est guère l'usage, en effet, de se promener sur le fleuve en touriste.

L'adjudant est tout seul dans son poste qu'il a élevé dans une petite île. Quelle vie d'ermite!

Nous avons causé de ce qui s'était passé sur le fleuve avant mon passage. Décidément, je ne peux continuer à ne pas parler de ce que j'ai sur le cœur, de ces massacres de villages, de ces tueries de la mission Voulet.

Que l'on invoque toutes les raisons que l'on pourra trouver, elles ne justifieront pas ces procédés faciles et sauvages contre ces villages de travailleurs si riches et si doux. J'ai deviné ce qu'avaient été ces meurtres dans les villages que j'ai traversés; on m'a dit ce qu'ils avaient été à Sansa Haoussa. Et moi qui viens avec des paroles de paix! Pourquoi ces gens ne me traitent-ils pas d'hypocrite? J'ai approuvé les mesures contre les Touaregs, parce que ce sont des pillards; mais si on en use de même avec ceux que l'on est censé protéger, quelle est l'excuse?

15 mars. — En pirogue, quatre heures du soir.

J'ai visité Zinder ce matin; c'est un des plus grands entrepôts de riz de la région. Je ne crois pas qu'il y ait au monde quelque chose de plus étrange que cet assemblage de greniers. On croirait voir une immense cité d'abeilles,



Planche XI. LA FALAISE DE BANDIAGARA.

(Dessin de Joseph de La Nézière, d'après les documents de l'auteur.)

uniquement remplie de ruches. Quand on se promène au travers, escorté de ces hommes voilés, tout habillés de blanc, on perd tout ce qui vous reste de sentiment de votre civilisation.

Zinder est en rapport constant avec Dori. L'élément peul y est très largement représenté. C'est en cela surtout qu'il diffère des autres villages. Dans les îles qui s'échelonnent de Taossay à Say, l'élément songhay prédomine. Jusqu'à Dountzou, les Songhays ont surtout subi l'influence des Touaregs et en ont pris le costume, les gestes et les armes. A partir de Dountzou, ils sont entrés en contact avec les races noires de la Boucle; il semble que ce soit de là qu'est venue cette race des Courteils qui prend un caractère de plus en plus particulier. Comme partout en Afrique centrale, on trouve des infiltrations peul; mais tandis que dans les îles du Nord leur influence ne se fait sentir que pour un observateur exercé, dans les îles du Sud ils prennent une place de plus en plus prépondérante et exercent certainement une influence très réelle sur la politique des chefs indigènes.

L'adjudant Dast ne voulait pas me laisser continuer mon voyage par le fleuve à cause des exploits des deux capitaines. Depuis leur passage, personne n'a essayé de reprendre contact avec les villages qu'ils ont terrorisés. Mon brave adjudant assurait qu'il ne peut m'arriver que deux choses si je veux continuer par eau mon voyage : ou bien les gens fuiront à mon approche, ou bien, voyant que je suis inoffensif, ils profiteront de l'occasion pour se venger un peu du mal qu'on leur a fait.

J'ai moins envie que jamais de renoncer à entrer en rapport avec ces populations qui sont en contact avec les Haoussas. Depuis Tombouctou, j'ai entrepris ce long voyage presque dans cet unique but; je ne vais pas reculer maintenant à cause de deux énergumènes. Peut-être aussi pourrai-je réparer un peu le mal qu'ils ont fait.

Pour céder aux scrupules de l'adjudant, j'ai pris deux tirailleurs; mais je compte surtout sur le bon renom qui me précède, et aussi sur un jeune homme que j'ai pris avec moi. C'est le fils du chef de village de Say, qui est venu à Zinder et que je ramène à Say. Je l'enverrai au-devant des habitants dire qui je suis et pourquoi je viens.

La ligne rouge des dunes et son obsession ont disparu au moins pour un temps.

La plupart des îles sont encore inondées et couvertes de verdure. Depuis hier les rapides, tout en restant inoffensifs, ont augmenté de longueur. Pendant 500 mètres, en général, on est pris par un tourbillon; et cependant, allongé sur le toit de ma pirogue, dans la douceur de ce soir de printemps, sur cette rivière aux mille méandres, au milieu des îles bleues, je ne peux que rêver aux choses de France.

Maloum, sept heures du soir.

J'ai atterri tout contre ce village. On m'a apporté ce qui était nécessaire pour mon repas et celui de mes hommes, et l'on m'a laissé. Je sais la cause de cet isolement, et il m'est d'autant plus pénible que j'avais pris goût à ces sortes de prédications que je faisais le soir dans les îles du grand fleuve. Je ne suis plus un ami.

16 mars. — En pirogue, huit heures du matin.

Dans quelques heures, je vais entrer à Sansa-Haoussa.

Il me semble que je reviens au pays du mouvement et de l'activité usuelle. Fini le monde des sables! Je vais retrouver les éternels errants, les marchands soudanais, et leur invariable sourire. Par un effet de ce mirage que me produit toujours chacun de ces points que l'on entend désigner le long des routes comme le centre des échanges, ce nom de Sansa-Haoussa prend dans mon imagination une ampleur que j'ai bien peur qu'il ne justifie pas.

Dix heures.

Nous venons de passer devant un petit village; dans la brousse, on ne voyait qu'hommes et femmes en fuite. Entre les cases de paille, quelques malheureuses ramassaient les dernières calebasses, et lorsque nous sommes arrivés, plus personne. J'aurais voulu les rassurer, impossible. J'ai déposé un collier de perles dans un vase abandonné, et je suis parti. Un peu plus loin, il en est de même : tout le monde se sauve, et à travers le chaume, les femmes emportaient leur petit trésor. A Sansa-Haoussa, là, on en a tant tué! combien ils auront plus raison de fuir!

Que vais-je dire pour expliquer la tuerie et mes paroles de paix? Voilà le raisonnement que l'on tient à ces gens : « Ils fuient; donc, ils n'ont pas confiance; donc, nous les fusillons. »

Onze heures.

Je viens de faire mes préparatifs pour mon entrée à Sansa-Haoussa. J'ai mis un costume qui diffère le plus possible de celui des soldats : pantalon de flanelle blanche, ceinture, chemise de flanelle, cravate de soie rouge, et mon grand chapeau de feutre. J'ai préparé mon cadeau pour le chef : sandales brodées d'argent, une cravate de soie, un paquet de bougies, grosses perles dorées, une grande chromolithographie et, pour le marabout, si toutefois il en reste sur les quarante que l'on dit avoir été tués, un grand flacon d'encre et six feuilles de papier.

Je vais ordonner à mes tirailleurs de ne paraître que quand je le leur permettrai; et, si on me « zigouille », comme l'on dit ici, je saurai qui sera responsable, et cela ne m'étonnera guère.

Sansa Haoussa. — Deux heures.

Mon arrivée a produit, en effet, une réelle émotion. Mon bateau a apparu brusquement au détour du fleuve, et j'ai tout d'abord vu les petits enfants, qui étaient occupés à pêcher avec leurs filets, s'enfuir en criant et en pleurant, sans abandonner toutefois ni leurs engins ni leur pêche. Il y avait beaucoup de monde sur la berge. Retenus par une sorte de fierté, les hommes ne se sont retirés que lentement, tandis que quelques-uns, occupés à radouber des pirogues, sont restés là, comme pour attendre les événements.

Dans le village, on voyait de tous côtés les gens se diriger vers la campagne; sur une place, une foule de gens étaient réunis pour le marché sans doute; lorsque mon bateau a atterri, ce fut une débandade générale. Dès que je le pus, j'envoyai le fils du chef de Say courir après tout ce monde, dire que je ne voulais tuer personne et me ramener le chef du village. Bientôt, je vis s'avancer un groupe imposant qui suivait un homme de haute taille, coiffé d'un grand turban, le chef. Dès que je pus, je sautai à terre, après avoir de nouveau défendu au tirailleur de se montrer et à tout autre que Bakary de me suivre.

Je tombai au milieu de gens vêtus de beaux boubous et je leur lançai un joyeux « Salam 'aleikoum », tandis que je serrai la main au vieux chef comme je l'aurais fait à une connaissance du meilleur monde. Mon sourire, mon grand chapeau et ma cravate rouge produisirent leur effet, et aussitôt tout le monde partit d'un grand éclat de rire : c'était la réaction. Chacun se remit à parler; tout le monde me tendait la main en me disant : « Bonzour. » M'éloignant de ma barque, je me dirigeai sans armes avec eux vers le village. Je demandai une case et on m'en donna une, carrée, construite en pisé. Elle était située dans un quartier abandonné. De tous côtés étaient des greniers éventrés à coups de

crosses; on aurait dit que le vieux chef me logeait à dessein au milieu des débris laissés par mes compatriotes.

Huit heures du soir.

Ce que je craignais est arrivé; on m'a parlé de la tuerie du capitaine Voulet. Quel moment j'ai passé !

Vers quatre heures, je suis sorti de ma pirogue où j'avais été faire la sieste, et suis allé me promener dans le village. Le marché, formé de paillottes, était peu achalandé; il ne se tient du reste que tous les quatre jours, et c'est demain qu'il a lieu. En revanche, sur la berge arrivaient une multitude de petites barques chargées de mil et de marchandises pliées dans des nattes. Tout ce monde n'avait l'air qu'à moitié rassuré. Je me suis dirigé vers le village; j'en suis vite revenu : ce n'est qu'un amas de ruines. Chemin faisant, je trouvai le chef et je lui dis de venir vers ma case. Comme d'habitude, une foule nombreuse nous suivit.

Arrivé près de ma demeure, je m'assieds à l'ombre du mur, sur mon pliant, et j'offre une natte au chef. Tout autour s'accroupissent les notabilités et, derrière eux, la foule se tient debout. Au premier mot que j'articule, le chef me prie d'attendre, pour continuer, l'arrivée du fama sous les ordres de qui il était. On voyait, en effet, son bateau sur le fleuve. Tandis que j'attendais les événements, je regardais la foule que j'avais devant moi. Elle n'était composée que de vieillards et de tout jeunes gens. Il n'y avait pas un homme de vingt à quarante ans, de ceux qui sont la force d'un pays. Je savais malheureusement pourquoi. Je remarquai de nouveau ce qui m'avait frappé le matin : personne n'avait ni lance ni sabre, et pour quelqu'un qui, depuis Goundam, n'a pas vu un homme sans armes, cela avait quelque chose de fort étonnant. Et c'est contre ces gens que l'on a jugé nécessaire d'user de pareilles rigueurs !

Enfin, le cortège du fama arrive; le chef va à son de-

vant. Je me demande quel est celui qui est l'homme considérable et je serre la main avec énergie à un monsieur habillé de noir, à la stature superbe et au sourire bon enfant. Il était armé d'une lance énorme. Je dus reconnaître que ce n'était qu'un premier ministre. J'adressai alors un « Salam 'aleikoum » irréprochable à un bonhomme vêtu d'un boubou haoussa bleu et portant sur la tête un véritable matelas. C'était bien le fama.

Nous nous assîmes. Je commençai mon boniment habituel, pensant que le plus simple était de ne pas parler des incidents du mois de janvier. Je remarquai qu'on ne m'écoutait qu'avec une attention modérée; les gens chuchotaient. Lorsque je leur eus expliqué que, s'ils le voulaient, on leur apprendrait à travailler à la manière des Européens et qu'on leur apporterait des marchandises françaises en échange de leurs produits, voilà le vieux chef qui, après un regard lancé à l'assistance, me tient le discours suivant : « Tu nous dis que vous allez empêcher les gens de la brousse de nous prendre nos biens; qu'est-ce que cela nous fait si les blancs nous font plus de mal que les pillards? » Je sentis quelque chose qui me serrait le cœur et je pensai que je n'avais plus autre chose à faire qu'à parler ouvertement de la chose. « C'est vrai; un blanc est venu et il a tué beaucoup de monde, mais c'est parce qu'il y a été obligé. Le chef des Français l'avait envoyé bien loin; il avait beaucoup de gens à nourrir, il lui fallait beaucoup de choses; vous n'avez pas voulu les lui donner; il a cru que vous n'étiez pas les amis des Français et il vous a traités comme des ennemis. » C'est vrai, il avait beaucoup de monde, mais de partout on lui a apporté tout ce que l'on a pu. Un petit village n'avait qu'un peu de mil; il le lui a presque tout envoyé, et cependant le capitaine n'a pas été content et il a fait tuer dix hommes, Ici, on lui a donné des quantités de moutons, du riz, dix bœufs, et lui, il a fait éventrer cent dix personnes et il n'y a plus que des cases vides. »

Et un ricanement d'approbation répondit à ces paroles. De plus en plus l'angoisse m'étraignait et je trouvais par avance absurdes toutes les explications que je pouvais donner. « S'il avait su que vous étiez amis avec les blancs, il n'aurait pas agi ainsi; il ne le savait pas. Il en a vu qui fuyaient; il a cru que c'était pour mieux l'attaquer, et c'est pour cela que lorsqu'il n'a pas eu ce dont il avait besoin, il a été sévère. » Et tandis que je parlais, j'avais, comme je ne l'ai peut-être jamais eu, la sensation du silence.

Tous ces hommes autour de moi se taisaient. J'étais adossé contre les murs de ma case entre mes deux boys; à un pas de moi commençait un demi-cercle d'une vingtaine de mètres rempli de gens serrés les uns contre les autres, le premier rang assis, les autres debout. Sur les cases en ruines des groupes se détachaient sur le ciel. Quelques instants auparavant, trois superbes silhouettes de Touaregs à cheval s'étaient montrés derrière la foule. Surpris de leur présence, je n'avais rien trouvé de mieux que de les faire asseoir auprès de moi. Leurs têtes fines se découpaient sous leur litham et leurs yeux que je voyais seuls semblaient sonder mes pensées. Leur beau regard paraissait vouloir me dire qu'en effet les gens de la brousse avaient sur les blancs une supériorité : celle d'agir franchement. Si quelque chose me troublait, ce n'était pas de me voir sans défense au milieu d'une centaine de lances apportées par les étrangers au village, au milieu de cette foule qui aurait été excusable d'être irritée contre moi; c'était de penser que je n'excuserais jamais ce qui s'était passé, et qu'étant un blanc, j'en étais, aux yeux de ces hommes, comme le complice.

Longtemps je parlai cependant, je dis le bien qu'avaient fait les Français à tous ceux qui vivaient de leur travail au Soudan, la prise de Samory et de Bademba, le calme où était Tombouctou. Je crus un instant que l'on ne me parlerait plus de l'acte commis. Le vieux chef répondit à tout cela : « Oui; lorsqu'il y aura les Français, partout ils pour-

ront nous défendre, même contre le capitaine ou ceux qui voudront faire comme lui. » Cet homme était assimilé à un chef de bande. Je n'ai rien dit, parce que je n'en avais pas le droit, rien qui pût rendre les Français solidaires des actes de cet homme ; j'avoue que je n'ai pas cherché à l'en rendre irresponsable.

De nouveau, je dis comment les Français rendaient riches les peuples dont ils étaient les maîtres, comment c'était la paix et le travail qu'ils voulaient. Je leur tins longtemps des discours sérieux et graves. Je n'étais peut-être pas envoyé ici pour cela ; il me sembla cependant que si d'autres étaient passés et avaient fait œuvre de guerre, je devais agir autrement, moi qui étais envoyé pour faire œuvre de paix. Je crois surtout que ce qui frappa ces gens ce fut le ton de ma voix. J'avais rarement parlé de choses si émouvantes.

La nuit venait; le silence qui régnait autour de moi était encore plus sensible. Je dis au vieux chef : « Tu diras aux gens qui sont dans les villages de venir demain au marché, de ne point avoir peur; que je serai heureux s'il y a beaucoup de monde. » Et le vieux chef répondit : « Oui ; j'ai dit de ne pas avoir peur. Tu es là depuis dix heures; il est six heures, et tu n'as encore fait tuer personne. »

Je l'assurai que je ferais tout ce que je pourrais pour qu'il n'ait qu'à se louer des blancs. C'était l'heure du Salam. Je me levai, toute l'assistance en fit autant, et ce qui m'émut plus profondément que les paroles de sang de tout à l'heure, ce fut que toutes les mains se tendirent vers moi, tandis que des Bissmillah' partaient de toutes les bouches. Je serrai surtout les mains des vieillards, car je sentais combien était réelle leur émotion. Il semblait que j'avais fait disparaître une sorte de terreur qui planait sur ce paisible village.

Je m'éloignai tout pensif de ma case. Devant moi l'horizon resplendissait des dernières lueurs du soleil. Une

branche étroite du Niger coupait la plaine. Sur la ligne bleue du fleuve et l'or du ciel se découpait le feuillage tranquille de quelques grands arbres. Dans leur foi primitive, ces hommes à qui j'avais parlé étaient allés faire leur Salam ; il me semblait, quant à moi, que je me trouvais devant les choses éternelles. Il me fut facile d'élever mon âme vers elles, dans le calme de cette nature surhumaine, au milieu de cette paix que je venais d'invoquer.

Je vais me coucher dans ma pirogue. Je ne fais pas faire de service de garde; je me suis remis entre les mains de ces braves gens : qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront!

Sansa-Haoussa, 17 mars.

Après une nuit sans incidents, j'ai reçu d'abord ce matin la visite du chef des Haoussas à Say, à Zinder et à Sansa-Haoussa. C'est la première fois que je rencontre un de ces consuls dont parlent tous ceux qui sont allés dans les Etats de la rive gauche du Niger. C'est un homme à la physionomie très fine, comme, du reste, la plupart des gens libres de ces pays. J'ai longtemps causé avec lui, et il m'a donné des renseignements fort précieux.

Puis, le chef du village est venu me prendre pour aller au marché, comme je lui en avais marqué l'intention. Devant moi marchaient, pour me faire honneur, le fama et le chef du village, et derrière moi suivaient près de deux cents hommes porteurs ou non de lances. Bien que l'on eût dit à ces gens que je n'étais pas un ogre, mon arrivée faillit cependant produire un effet désastreux. Déjà, nombre de femmes commençaient à plier bagage, lorsque les gens de ma suite s'élancèrent pour les rassurer. Je circulai dans le marché; j'y vis les denrées usuelles en quantité considérable, mais aucun négociant important; ils étaient restés dans les villages des alentours de peur que je ne prenne leurs marchandises. Il y avait deux ou trois indibsnipAn i

promenaient à travers le marché quelques pièces d'étoffes bleues, mais point de vêtements haoussas, de plumes d'autruche ni de défenses d'éléphant. Les seules choses intéressantes étaient de grands vases de terre décorés de dessins colorés ressemblant absolument à ceux de l'âge primitif de la poterie grecque, et de jolis piquets décorés taillés en fourches destinés à supporter les lits indigènes.

Je dis au chef que s'il y avait des commerçants ayant des plumes d'autruches ou des costumes haoussas, je les leur achèterais. Je revins alors m'asseoir auprès de ma case. Le consul haoussa m'amena un marchand avec un boubou haoussa très ordinaire; il en voulait une barre et demie de sel. Je lui demandai immédiatement s'il se moquait de moi et lui expliquai que personne ne lui achèterait son boubou pour ce prix. Hochements de tête dans l'assemblée, palabre du chef de village; enfin, le géant premier ministre, avec un bon rire, assure que j'ai raison, mais qu'un blanc qui était très riche devait payer très cher. Je répondis à cela que je voyageais depuis cinq mois, que j'en avais pour autant de temps à circuler, et que si dans tous les villages où je passais il me fallait acheter ce que je désirais à ce prix-là il me faudrait non une pirogue, mais vingt. Cette fois, l'assemblée approuva mon dire et je continuai. Cependant, comme je suis un brave homme, je veux bien payer plus cher que les autres, et je donnerai une barre de sel entière pour un très beau boubou et six lithams. Bien que la barre de sel vaille ici une centaine de francs, le marchand refusa. Le consul haoussa m'assura que peut-être on trouverait un autre commerçant moins difficile; mais je répondis que je n'avais pas le temps de passer ma journée à causer barres de sel et pantalons, et que, pour cela, on voulût bien désormais s'adresser à Bakary, mon domestique. Le chef de village avait l'air navré, croyant que j'étais furieux; je m'empressai de lui dire qu'étant allé au marché j'avais voulu faire comme tout le monde, mais que, puisque l'on n'avait

rien à me vendre, je n'en restais pas moins très bon ami avec les gens de Sansa-Haoussa. On s'était, du reste, promis de m'exploiter, car un bonhomme ayant voulu me vendre une superbe lance en fer 15 francs, les gens du marché l'en empêchèrent, disant que l'on devait me vendre tout très cher.

Vers deux heures de l'après-midi, les chefs touaregs, que j'avais vus au palabre de la veille, vinrent me trouver. On m'avait prévenu à Zinder de leur soumission. Ils avaient, en effet, l'air de très braves gens, autant que ce que l'on voit de la figure d'un Touareg peut le laisser deviner. Je me suis permis à leur égard une petite méchanceté. On sait que les Touaregs ont horreur de l'eau. Ma pirogue est à peu près à une dizaine de mètres de la rive, et pour y parvenir il faut entrer dans le fleuve. Je fis signe aux Touaregs de venir près de ma barque, et les malheureux marchèrent dans la vase, Allah sait avec quelles mines! J'eus pitié d'eux, et je fis venir une petite pirogue pour les empêcher de tomber dans l'eau en palabrant, comme ils semblaient le craindre.

Ils venaient m'assurer qu'ils étaient les amis des Français. Leur camp s'appelait Zeidou et était situé sur la rive gauche. Je leur dis que je savais qu'ils avaient fait soumission et qu'ils n'étaient pas des pillards. Ils m'assurèrent qu'ils vivaient de leurs troupeaux; leurs femmes faisaient un peu de beurre, et ils échangeaient bêtes et produits dans les îles contre du mil et du riz. Ils me déclarèrent que les Français étaient bons; que depuis qu'ils étaient à Dori ils n'avaient pris le bien de personne; que lorsqu'ils avaient besoin de chevaux, ils les payaient fort cher. Je répondis à mon tour par un petit dithyrambe en l'honneur de nos compatriotes, et je serais resté ainsi jusqu'au soir à causer avec ces Touaregs, tant c'est une chose rare, même en ces pays, et tant ces fils du sable ont une physionomie intéressante! Je crois que la plus grande faute que l'on puisse faire avec eux

est de manquer de franchise. La conversation a eu la conclusion que j'attendais : le plus important d'entre mes visiteurs me demanda l'étoffe pour faire une culotte destinée à son fils qui avait déchiré la sienne.

Je lui ai fait envoyer quatre coudées de Guinée, et, vers le soir, il est venu me remercier. Comme il ne savait que faire pour m'être agréable, il m'a prêté son cheval, ce qui très probablement n'est jamais arrivé à aucun blanc. L'animal portait une selle superbe; il avait le type de ces chevaux du désert qui sont faits pour aller très vite à un moment donné, mais incapables de supporter un effort. J'ai fait en partie le tour de la ville; elle a dû contenir près de cinq mille habitants : ce n'est plus maintenant qu'une ruine.

Vers le soir, le chef du village est venu avec quelques vieux bonshommes, parmi lesquels était le consul des commerçants de Ghadamès, qui m'a profondément déplu, du reste. Ils m'ont demandé des explications sur certaines chinoiseries de notre administration qu'ils ne comprenaient guère. Je les leur ai données dans la mesure du possible. Une des choses qui les gêne le plus, c'est que la division de nos cercles ne correspond pas avec celles de leurs régions.

Lamordé, 18 mars, huit heures du soir.

Je suis parti de Sansa-Haoussa à la pointe du jour avec huit hommes d'équipage. J'aurais voulu les changer à Zima, mais tout le monde avait fui. Aussi, tout à l'heure, ai-je heurté un rocher qui était à fleur d'eau et que mes hommes ne connaissaient pas; du reste, il était nuit.

Nous voilà arrêtés à Lamordé, dans le Borgou. Le village est trop loin pour que je le voie.

C'est la dernière nuit que je passe sur le Niger avant de m'engager dans la boucle. La lune seule m'éclaire.

On se laisse aller sur ces eaux à ce qui en fait le charme mystérieux : l'oubli de toutes choses. Aucune préoccupation matérielle ne vient vous troubler. Peu à peu, la vie contemplative prend le dessus et bientôt celle du silence. Sous la lumière étincelante, sans souci de la tâche commencée, l'œil suit indéfiniment la ligne de la rive qui semble lui symboliser la pureté des choses de la nature; puis, la pensée s'envole avec quelque grand ibis bleu, comme pour suivre un songe aimé, et, pendant des heures et des heures, tandis que le corps vogue sans lassitude sur le fleuve resplendissant, l'âme vit dans un autre monde. Le soir, la symphonie des couleurs unit le ciel, la rive et l'eau; toute pensée disparaît et vos rêves même s'anéantissent dans la nuit éternelle.

CHAPITRE IX.

Les relations des Haoussas avec la boucle du Niger.

Les conclusions économiques que nous pouvons tirer de notre voyage sur le fleuve et de notre séjour à Say concernent la production de ces pays et leur activité commerciale. On a pu voir, d'après notre récit, que les îles du fleuve, de Gao à Sansan-Haoussa, ne forment qu'un long ruban de terre d'une richesse inouïe, peuplée d'une population très dense et très active. D'après le nombre et le volume des greniers à riz qui remplissent les îles, on peut évaluer leur production en grain à environ 100,000 tonnes.

Cette richesse en riz est inutilisable pour nous autres européens tant qu'un chemin de fer ne relie pas la côte au bief intérieur du Niger.

Dès maintenant, les îles du Niger donnent de très belles récoltes en coton. La qualité n'a rien de très remarquable : les fibres en sont courtes et peu solides. C'est le coton indigène qui pousse dans tout le Soudan; mais rien n'empêche d'améliorer cette culture. Cette partie du Niger est sous la même latitude que les plaines de Ségou et de Djenné. Les tentatives que l'on pourra faire en ces régions s'appliqueront aussi à ces plaines.

En somme, on pourra tirer des îles du Niger toute la série des produits tropicaux, et l'on aura affaire à des peuples qui se prêteront admirablement à toutes les modifications qu'on leur demandera d'apporter à leurs cultures.

Enfin, nous pensons que l'on devra profiter des grandes commodités qu'offrent les îles pour l'élevage des autruches.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce commerce, c'est la part qui en revient aux Haoussas.

Le moment est venu de parler des relations des commerçants de cette race avec notre Soudan.

On sait par Barth que, jusque vers 1850, il y avait un échange continu de produits entre les Haoussas et Tombouctou. Les produits qu'apportaient ces Haoussas étaient surtout les étoffes de Kano et de Sokoto.

Le tissu de ces étoffes est beaucoup plus serré que celui des étoffes de la boucle du Niger, et les bandes qui les forment sont plus étroites. Il semble toutefois que ce qui distingue ces étoffes aux yeux de l'indigène, c'est leur apprêt. Leur teinture est très épaisse; elle les rend très lourdes, et, par le foulage, leur donne un brillant bleuâtre rappelant celui de l'antimoine. Le plus ou moins d'éclat de ces teintures fait leur valeur aux yeux des acheteurs. Les articles que les commerçants haoussas livrent à la consommation sont de trois sortes : 1° de grands boubous, généralement ornés de broderies assez fines composant une grande rosace sur le cœur, une autre dans le dos, et de longs triangles autour du cou et de la grande poche de droite; 2° des coupons d'étoffes de différentes grandeurs qui servent à fabriquer des culottes pour les hommes ou des pagnes pour les femmes; 3° le bougué, dont tous les habitants des bords du fleuve se servent comme lithan pour se couvrir la figure. Ces deux dernières étoffes sont soigneusement enveloppées dans du papier bure et présentent cette particularité de servir de monnaie. Tous ces tissus sont teints à l'indigo. A côté d'eux se trouvent d'autres tissus aux couleurs variées et à la contexture moins raide qui forment des pagnes et surtout de très belles culottes.

Ces différents tissus se vendent actuellement aux prix suivants : les beaux boubous, qui valent à Say 30 ou 40 francs, sont payés à Tombouctou de 100 à 130 francs; les pièces d'étoffe dont on fait les culottes coûtent à Say

15 francs et se vendent à Tombouctou 40 francs; enfin, les bougués, qui valent à Say 6 francs, sont payés 25 francs à Tombouctou.

A côté de ces tissus, les commerçants haoussas apportaient à Tombouctou les plumes d'autruche et les dents d'éléphant qu'ils achetaient le long de leur route jusqu'au Hombori. Ils échangeaient leurs produits contre le sel de Tombouctou, l'apportaient, en partie, dans le Haoussa, et, en partie, l'échangeaient dans la boucle contre les animaux qui y vivent. L'itinéraire suivi était Say, Dori, Hombori, Tombouctou.

Dans la seconde partie de ce siècle, les rapports entre Tombouctou et le Haoussa se sont d'abord ralentis, puis ont dévié. Les troubles qui ont agité la boucle du Niger pendant cette période ont rendu à peu près impossible le passage des riches caravanes haoussas dans ce pays.

N'osant plus aller à Tombouctou, les Haoussas se contentèrent d'échanger leurs marchandises à Dori et ils s'arrêtèrent même quelquefois à Sansan-Haoussa. Les échanges eurent désormais lieu d'un marché à l'autre, et les grandes caravanes haoussas disparurent presque complètement du nord de la boucle du Niger. A Tombouctou, on se souvient encore des anciennes relations avec le Haoussa, mais on ne trouve plus personne qui soit en rapports directs avec ce pays.

Le trafic des Haoussas, dans le nord de la boucle, comprend actuellement trois étapes : Say, Sansan-Haoussa, Dori. A première vue, on ne comprend pas très bien la coexistence de ces deux marchés, Say et Sansan-Haoussa; elle s'explique ainsi :

Autrefois, Say était une très grande ville; on en trouve des vestiges sur 2 kilomètres carrés. Vint la période des troubles, et Say fut tour à tour pillée par les Touaregs et les Djermabés. Par suite de circonstances assez difficiles à expliquer, la région où se trouvait Sansan-Haoussa restait



Planche XII. COMMERÇANTS HAOUSSAS A SAY.

(Dessin de Joseph de La Nézière, d'après les documents de l'auteur.)

calme et peu à peu un marché se constituait dans ce dernier village. C'est là une raison ; ce n'est ni la seule ni la principale. Sansan-Haoussa est, pour les commerçants, sur le chemin de Dori. La route directe de Say à Dori est en effet très pénible, comme on pourra en juger par le récit de mon voyage dans cette région. Pendant la saison sèche, il n'y a pas d'eau entre les étapes, et quelques-unes sont fort longues ; pendant la saison des pluies, ce n'est plus qu'un vaste marécage. Depuis Sansan-Haoussa on ne met que cinq jours, au lieu de dix, pour aller à Dori. Une chose, du reste, entretient le marché de Sansan-Haoussa ; c'est le commerce des bestiaux. C'est là que les Haoussas vont en acheter ; car, à Say, il n'y en a pas assez pour qu'on en fasse le trafic. Dans les environs de Sansan-Haoussa se trouve une tribu touareg qui, par un heureux hasard, n'est pas essentiellement pillarde. Ce sont les Touaregs de Zeidou dont j'ai déjà parlé : ils fréquentent beaucoup le marché ; les Haoussas sont heureux de les trouver là, car ce sont eux qui amènent en grande partie sur le marché les animaux qu'ils échangent contre les lithams et les étoffes haoussas. Ils servent d'intermédiaires à leurs confrères du désert. Ce n'est, en général, qu'au retour que les Haoussas écoulent à Say ce qu'ils n'ont pas vendu. Autrefois, le mécanisme des échanges était le suivant : les Haoussas apportaient leurs étoffes ; on les leur achetait contre des cauris. Les cauris, que depuis Tombouctou l'on ne voit plus le long du fleuve, reparaissent, en effet, à partir de Sansan-Haoussa. Avec ces coquillages, les Haoussas achetaient des bestiaux et des esclaves, et les ramenaient dans leur pays. Depuis un certain temps, les cauris ont été drainés vers le Haoussa et il est fort difficile de s'en procurer. Notre résident de Say en a fixé le cours à 5 francs les quatre mille ; mais ce cours est tout à fait fictif. Il y a là une grande gêne pour tout le monde. J'ai dit que l'on a essayé d'y remédier en apportant de nouveaux cauris.

A Say et à Sansan-Haoussa, comme partout au Soudan, la plus grande partie des transactions a lieu dans les cases. Sur le marché ne se tiennent que les marchands de denrées alimentaires. Les commerçants s'y promènent, et, lorsque quelqu'un se propose de leur acheter leurs produits, acheteurs et vendeurs se dirigent vers les cases qui leur servent de magasins provisoires.

L'importance actuelle du marché de Say est infime; celle de Sansan-Haoussa est beaucoup plus considérable. Cette importance doit et peut s'accroître dans une large mesure. Notre occupation doit avoir pour effet de faire disparaître les troubles qui ont fermé les routes. Je n'ai pas rencontré, de Tombouctou à Say, un seul commerçant qui ne m'ait dit que maintenant que les Français avaient ouverts les chemins, ils allaient les suivre. Ce qu'il faut nous demander, c'est si les relations avec le pays haoussa ne vont pas de ce fait reprendre sur une grande échelle, si l'ouverture de la voie fluviale ne va pas les faciliter, et surtout si, de notre Soudan, on ne pourrait pas envoyer les marchandises françaises sur les marchés de la rive gauche orientale du Niger.

Je crois que rien ne peut être favorable au développement économique de notre Soudan comme la reprise de l'activité commerciale des Haoussas. Ces commerçants représentent une classe tout à fait supérieure de la société africaine, à côté des Tripolitains et des Marocains, bien au-dessus des Dioulas du Sud et des Maures.

Les produits apportés de leur pays par les Haoussas acquièrent une grande valeur sur les marchés du haut Niger et du Sénégal. Ceux qu'ils en rapportent sont très prisés du Sokoto au Tchad. Une couverture de Ségou qui vaut sur place de 9 à 11 francs se vend à Kano, m'a-t-on dit, 100,000 cauris c'est-à-dire 150 francs.

Si j'attribue de l'importance à l'accroissement du commerce haoussa, c'est que je suis persuadé que les pays

haoussas, du Niger au Tchad, peuvent devenir un grand débouché pour nos produits.

Dès Tombouctou, j'ai constaté que certains commerçants indigènes de cette ville ont l'intention de commercer le long du fleuve au moyen de marchandises européennes. Ils font le raisonnement suivant : les centres haoussas sont desservis en marchandises par Tripoli. En temps normal, les caravanes, qui passent par Rhadamès pour aboutir à Kano, mettent quatre mois pour venir de la côte. Actuellement, par suite des troubles qui agitent les centres du désert, on ne peut venir en moins de neuf mois. En outre, en tous temps, les caravanes ont à payer des droits de passage très élevés à Rhadamès et dans l'Aïr.

Pour ces deux raisons, les commerçants de Tombouctou, dont je résume l'opinion, pensent qu'en apportant par le fleuve des marchandises aux points où les Haoussas viennent rejoindre le Niger, ils pourront leur céder ces marchandises à des prix plus avantageux qu'ils ne le peuvent en usant de la voie Tripoli. Les commerçants de Tombouctou ne connaissent pas la présence, sur les marchés haoussas, de marchandises venant de la côte occidentale. L'un d'eux, le Tripolitain Milao, m'a assuré qu'à la saison prochaine il enverrait un agent à Gao pour faire un essai, et qu'ensuite il se mettrait en rapport avec Say.

Cette possibilité de faire concurrence à la voie Tripoli-Kano me paraît d'autant moins utopique que, comme nous l'avons vu, la voie saharienne vers Tombouctou a été très vite abandonnée pour la route de la côte occidentale. La voie Tripoli-Kano est bien plus longue, plus coûteuse et plus périlleuse que la voie du Maroc à Tombouctou.

C'est une tout autre question que de savoir si les marchandises apportées par le haut fleuve pourraient faire concurrence aux produits anglais de la côte occidentale. Les Haoussas vont, en effet, chercher les marchandises européennes aux comptoirs fondés par la Compagnie du

Niger à Egga, et ils les rapportent à Kano et à Sokoto. Or, tous ceux que j'ai rencontrés m'ont dit que s'il était possible de trouver des marchandises « de blancs » à Say ou à Sansan-Haoussa, tous les marchands haoussas viendraient les chercher dans ces marchés et non chez les Anglais. Pour eux, en effet, Say ou Sansan-Haoussa sont beaucoup plus accessibles que les comptoirs anglais, la distance à parcourir est moindre et la route est plus aisée et plus sûre. Les Haoussas m'ont dit que, lorsqu'ils n'étaient pas pillés, de Kano à Egga, ils étaient obligés d'abandonner la moitié de leurs marchandises aux chefs des régions qu'ils traversaient. De Kano à Say ou à Sansan-Haoussa, à condition d'éviter les pays Djermabés, ils venaient sans encombre et avec toutes leurs marchandises. En outre, les Anglais ne sont pas très aimés dans ces pays qu'ils ont cependant réclamés comme ayant demandé leur protectorat, et les marchands haoussas ne vont pas volontiers chez eux.

Les Haoussas viendront donc chercher nos produits à Say et à Sansan-Haoussa ; reste à savoir si nous pourrons les leur amener.

Au point de vue matériel, je n'hésite pas à dire qu'il n'y a aucune difficulté.

Après le passage de la mission Hourst, on aurait pu croire que c'était chose impossible. M. le commandant Hourst écrit dans son livre : « Un simple coup d'œil jeté sur notre carte prouve que le fleuve n'est réellement, pratiquement navigable que jusqu'à Ansongo. Plus bas, c'est un enchevêtrement inextricable de rochers, d'îles, d'écueils, de rapides... On m'a riposté : Vous y êtes bien passé. Certes, mais je crois que le tour de force que nous avons accompli, grâce à notre heureuse étoile et avec les plus grandes difficultés, ne se recommencerait pas une fois sur trois. Encore descendions-nous, remonter serait autre chose... C'est se lancer dans une voie mauvaise que d'avoir la prétention d'alimenter de marchandises les régions centrales, d'en écouler

les produits par l'utilisation totale de la voie fluviale... »

Quatre fois depuis, de lourds chalands ont suivi cette route. Le convoi de la mission Voulet a apporté à Say 30 tonnes de marchandises; le ravitaillement de la région a été conduit par M. le capitaine Grandery et M. le lieutenant Salaman. Il y avait 48 tonnes, ce qui représente, en articles d'échange, une valeur de 500,000 francs, c'est-à-dire un stock de marchandises plus considérable qu'il n'est nécessaire d'en conduire annuellement en ces points pour y commercer. Il n'est pas arrivé un accident; les marchandises n'ont pas subi une avarie depuis Koulikoro. Deux fois, M. le lieutenant Salaman a fait remonter le fleuve à ces chalands, et il faut croire que la « bonne étoile » de la mission Hourst l'a protégé aussi, car il a exécuté sans encombre ce programme réputé irréalisable. La plupart des difficultés qu'a éprouvées la mission pour descendre le fleuve venaient de ce qu'elle n'a pas pu prendre de guides. Le commandant en appelle au premier qui passera pour témoigner de cette innavigabilité du Niger. Pour moi, je n'hésite pas à dire que de novembre à mars on peut amener sans accidents, de Tombouctou à Say, des embarcations de 6 tonnes à la seule condition de se fier aux piroguiers du fleuve.

Si mon voyage de Tombouctou à Say peut démontrer une chose, c'est qu'on peut considérer cette partie du fleuve comme ouverte à notre libre navigation. Pour que cela dure, il faut continuer résolument sur le fleuve la politique si magistralement inaugurée par le colonel Klobb.

Le commandant Hourst veut prouver que, sans la permission des Touaregs, il sera impossible de circuler sur le fleuve et que l'on doit respecter leur situation sur le Niger. On n'a guère pactisé avec les Touaregs dans ces dernières années, et cependant on a vu la façon dont s'est effectuée ma descente sur le fleuve; c'est que, comme je l'ai montré, à côté des Touaregs des rives, il y a les habitants du fleuve. Il

faut qu'ils vivent indépendants de leurs oppresseurs, qu'ils puissent, grâce à la paix, mettre leurs terres en valeur. Il est néfaste de dire qu'il faut laisser le fleuve aux Touaregs et que l'on ne doit pas essayer de passer, comme il est exagéré de dire que le Niger en ces points ne peut rien rapporter et que les Touaregs seuls peuvent nous être utiles.

Je ne veux pas prétendre ici qu'il faut poursuivre l'extermination des Touaregs. Je reconnais autant que personne les qualités de ces races. On a inauguré à leur égard une politique; il faut la suivre, et cela est facile. Les Touaregs viennent se ravitailler au fleuve; il suffira de les en empêcher. Sous peine de mourir de faim, ils seront obligés de se soumettre. Et de même que certaines de leurs tribus ont fait une soumission réelle, de même les autres apprendront peut-être, peu à peu, à vivre en dehors du pillage, grâce aux ressources de leurs troupeaux.

S'il est matériellement possible de passer par cette voie du haut Niger, ne sera-t-elle pas trop coûteuse ? Je ne le pense pas. Tout le long du fleuve, on peut échanger des marchandises; ce trajet ne sera donc pas improductif et les bénéfices que l'on fera compenseront largement les dépenses de la route.

Si je ne parle que du coût du transport sur le fleuve, c'est que j'estime que le prix du fret de la mer au Niger ne dépassera pas celui de Konakry aux comptoirs intérieurs de la Compagnie du Niger. Du reste, si l'on examine les choses de près, on voit que le coût du transport fluvial n'affecte pas dans de grandes proportions le prix des marchandises européennes. Si l'on admet, par exemple, que le coût de transport de la tonne de Kouroussa à Say soit de 100 francs, ce qui est un très gros chiffre, on remarque que cela n'affecte le prix d'une pièce d'étoffe de 3 kilogrammes que de 33 centimes. Sur les marchés de l'Afrique centrale, les produits européens sont toujours d'un prix élevé, et il

n'y a rien d'exagéré à admettre que l'on puisse vendre la pièce de guinée à Sansan-Haoussa ou Say 12 francs, prix auquel elle est cotée à Tombouctou. Les 33 centimes que l'on fera payer en supplément seront très peu de chose, eu égard aux avantages qu'auront les Haoussas à venir s'approvisionner sur nos marchés et non chez les Anglais : il faudrait que ceux-ci abaissent leurs prix dans une très large mesure pour nous faire une concurrence avantageuse.

Des deux points d'où notre action économique pourra rayonner sur l'Afrique centrale par le fleuve, j'estime que le plus important est Sansan-Haoussa. Cette ville offre d'abord sur Say l'avantage de son importance actuelle. Pour le moment, le marché de Say est bien restreint, et si l'on veut admettre qu'il reprendra son ancienne valeur, ce ne sera pas avant de longues années. En outre, Sansan-Haoussa est sur le chemin de Dori : les marchandises que l'on y amène y seront à six jours seulement de ce gros marché qui dessert tout le nord-est de la boucle. Dori est actuellement le but des Haoussas qui passent sur la rive droite du Niger. C'est en ce point que l'on se mettra le plus facilement en rapport avec eux. Lorsque nous serons installés à Sansan-Haoussa même, et il y a lieu de le faire sans tarder, nous aurons à notre disposition un point d'où, bien plus que de Say, nous pourrons faire rayonner notre activité économique.

Pour les commerçants indigènes, ceux de Tombouctou, par exemple, le commerce avec ces régions sera fort aisé. Une marchandise suffira à l'alimenter : le sel. Il n'y en a point d'Ansongo à Say où une barre de sel vaut près de 100 francs. Et le sel de Taodéni ferait très bien concurrence sur les marchés du Sokoto au sel qui y arrive des autres points du Sahara. En échange, les commerçants trouveront les tissus haoussas, par exemple, dont ils pourront faire un très grand négoce.

Bien certainement, je ne considère notre action sur le Sokoto par le haut Niger comme possible que lorsqu'un

chemin de fer reliera le haut fleuve à la côte. Dans les premiers temps il faudra agir avec prudence, et la grosse question sera celle des marchandises d'échange. Je pense, toutefois, que l'on trouvera un stock assez considérable de plumes d'autruche et d'ivoire : ce sont justement les marchands haoussas qui les apportent à la Compagnie du Niger. Il y a là une série de questions que seules pourront éclaircir les tentatives commerciales. C'est déjà beaucoup d'avoir pu constater que leur réalisation n'a rien d'impossible.

CHAPITRE X.

De Say à Dori.

Campement de Tentiakou, 30 mars, 8 heures du soir.

J'ai commencé aujourd'hui ma première étape de brousse. Le cauchemar de la route de ravitaillement n'est point la vie de la brousse.

J'ai naturellement fait toutes les fautes possibles. Au lieu de partir dans la nuit, comme mes bagages n'étaient pas prêts, je n'ai pu donner le signal du départ qu'à huit heures du matin. Mes charges étaient trop lourdes; je n'avais voulu prendre que douze porteurs. J'ai dû dès le premier village en réquisitionner trois de plus, et comme j'en avais renvoyé un qui me disait être malade, un second peu après m'assura ne pouvoir aller plus loin, et joua une telle comédie que Bakary dut porter sa caisse.

Le pays est assez tourmenté. Il est couvert de petits bois rabougris et de l'éternelle brousse jaune. Pas de cultures ni d'arbres fruitiers.

Nous sommes enfin arrivés à une heure et demie.

J'ai trouvé ici le premier de ces campements que je vais, paraît-il, rencontrer à chacune de mes étapes dans la boucle du Niger. Le général de Trentinian a ordonné à tous les villages qui se trouvent sur les chemins de communication entre les postes d'élever des cases pour les blancs.

Tentiakou.

Ce campement-ci est assez loin du village dont on ne voit point les cases.

Trois spahis indigènes m'accompagnent jusqu'à Dori. Tous les soirs, j'en enverrai un pour annoncer mon arrivée à l'étape et faire préparer de la nourriture pour les porteurs. Je changerai de porteurs à peu près tous les deux jours.

1er avril, Dioga.

Hier, à la suite d'une erreur, je suis parti à minuit, au lieu de trois heures comme j'en avais eu l'intention. Je suis arrivé à Addaré à sept heures; j'ai évité ainsi la trop forte chaleur.

J'ai essuyé pendant cette étape ma première tornade : pluie, éclairs, tonnerre, rien n'y a manqué; mais, en somme, rien de bien grave.

Sur le soir, je me suis senti très fatigué; j'ai voulu réagir, et, vers onze heures, je me suis levé et j'ai absorbé un gramme de quinine, 3 grammes de bicarbonate de soude et de l'eau de mélisse à haute dose. Lorsqu'il a fallu partir, vers trois heures du matin, j'ai eu honte de me faire porter dans mon lit et je suis monté à cheval. Il m'a semblé que tout mon être était anéanti; puis je me suis senti mieux. Au lever du soleil, j'ai pénétré dans un pays un peu plus riche que celui que j'avais traversé jusqu'ici. Ce village de Dioga est peulh et, en conséquence, présente un certain degré de richesse. Les environs semblent assez cultivés pendant la saison des pluies. Les cases sont spacieuses et contiennent de grands vases en terre destinés à conserver le mil décortiqué.

Mon mal s'est caractérisé sous la forme d'une diarrhée assez violente qui tient sans doute à ce que j'avais bu

l'avant-veille de l'eau non bouillie. Je dus me coucher et absorber vingt gouttes de laudanum.

10 heures.

On change très rapidement de dispositions physiques et morales dans la brousse. Le repos m'a fait du bien ; je suis persuadé maintenant que je vais faire un voyage charmant dans la boucle. Le soleil est bon diable; depuis hier on ne l'a pas vu; la pluie a ramené la fraîcheur, et je suis tout heureux à l'idée de traverser un pays infesté de lions et d'éléphants.

J'emmène une petite chienne, Say, tout à fait grande dame ; elle voyage sur ma selle et est pleine d'attentions pour moi. C'est peu de chose, mais, grâce à elle, je ne me sens point seul.

On m'a dit que demain nous trouverions une mare auprès de laquelle il suffit d'errer au coucher du soleil pour rencontrer des lions. Ce sera le dimanche de Pâques; j'organiserai en cet honneur une chasse à ces nobles animaux.

2 avril. Pâques, 8 heures du soir.

Jolie chasse au lion!

J'ai passé la journée dans mon lit.

L'itinéraire que m'avait tracé le lieutenant Delaunay portait une étape de 15 kilomètres pour arriver à Edda. Je pensais avoir la force de la parcourir le soir même; mais, après un essai pour me mettre debout, je vis que je serais obligé de me faire porter. Je fis donc passer deux barres de bois sous les pieds de mon lit Picot. Six hommes me soulevèrent; mais comme ils ne savaient porter que sur leur tête, j'étais à une hauteur invraisemblable. On eût dit, du reste, un cortège de croque-morts. A cette sensation très désagréable s'ajoutait un autre ennui : j'étais à la hauteur

des branches et toutes, les unes après les autres, balayaient ma figure. Mes hommes avaient peine à passer, et, comme par malechance, le chemin n'était qu'une vaste ornière, mon lit était animé d'un mouvement de roulis. En outre, nous étions partis tard, et, la nuit venue, il devint presque impossible d'avancer; puis il se mit à pleuvoir. Après plusieurs essais infructueux, je pus enfin me tenir à cheval. Le campement n'arrivait jamais; il me semblait qu'il n'y avait pas de raison pour que ce martyre finît; j'aime mieux ne plus y penser.

Edda est un village peulh. J'y habite une de ces cases surbaissées que construisent les pasteurs; elle est microscopique; il y a juste la place de mon lit, mais elle est si élégante que je m'y trouve fort bien.

J'ai pris le parti de me reposer aujourd'hui; je viens de dîner avec trois œufs sur le plat, un verre de vin et du thé au rhum. Je crois que je vais un peu mieux, mais j'ai craint la dyssenterie.

J'ai fait aujourd'hui une bonne affaire. Nous avons rencontré un Haoussa qui s'est fourvoyé dans ces pays; il avait à vendre un superbe pantalon de Kano aux dessins très fins. Je l'ai troqué contre une couverture de Ségou. Il est grand comme un pantalon de clown. Bakary m'a dit qu'il en avait vu quelquefois de pareils dans les villes du moyen Niger et qu'on les payait une centaine de francs.

Tchendali, 3 heures de l'après-midi, 3 avril.

Quelle matinée!

J'ai tant dormi hier que je n'ai pas eu sommeil cette nuit. J'ai senti une lourdeur de plomb dans ma tête; cependant, il a fallu me lever. A deux heures et demie, je donne le signal. Sans que je sache comment cela s'est fait, chaque charge est composée d'une multitude de petits paquets.

Impossible d'arriver à les faire arrimer par Bakary et Mahamadou. Où est le bon temps du Niger?

On part enfin à trois heures vingt à une allure rapide. Au début, je n'allais pas mal, mais à la première pause il m'a semblé que je devenais très faible. Un morceau de sucre, de l'eau de menthe et surtout trois kolas me remettent d'aplomb. Je m'aperçois alors que Mahamadou qui doit porter les lances que j'ai achetées à Tombouctou et sur le fleuve les a oubliées.

Je fais éveiller un homme dans un petit village et je l'envoie les chercher. On repart et je m'aperçois de l'absence de mon second spahi; il a eu la même maladie que moi et il est resté en arrière.

Sur mon ordre, l'allure se précipite. Je vais à la suite du dernier porteur, sans me préoccuper de la façon dont il marche, et je fais preuve en somme du même genre d'intelligence que le coureur qui suit son entraîneur. Beau résultat : les porteurs se coupent en deux et au moment de la pause je mets dix minutes à rejoindre la tête. Je veux boire; le thé que j'ai fait mettre en bouteille a une odeur nauséabonde. En arrivant auprès d'un petit village, le chef m'apporte du lait. Je me garde d'y toucher, accusant de mon mal celui que j'avais bu l'avant-veille dans les mêmes conditions. Je veux le faire mettre en bouteille pour le boire à l'arrivée après l'avoir fait bouillir. Impossible; les boys déclarent qu'il n'y a pas de bouteilles vides, ce qui était faux du reste. On repart de nouveau. A partir de ce moment, je n'ai plus qu'une idée fixe : boire. Tout ce qui me reste d'intelligence est concentré dans ce désir. Les branches que je cogne dans la nuit, les épines qui me déchirent le visage ne réussissent pas à y faire diversion.

Le soleil se lève enfin; mais je n'ai pas mon casque. Mahamadou le porte et il est resté en arrière ainsi que Bakary; je n'ai jamais pu savoir pourquoi. Me voilà obligé d'attendre un quart d'heure sous un arbre. Mon casque

arrive. Je veux monter à cheval, mon étrier casse. Je n'ai pas ce qu'il faut pour le raccommoder. Les porteurs ont continué leur route et ils sont à une demi-heure de moi. Je ne les ai pas rattrapés. Faire des kilomètres à cheval sans étrier lorsqu'on est harassé de fatigue est un genre de sport dont on se dispenserait volontiers. Il ne me restait que peu de chemin à faire, et tandis que je m'assieds comme une dame sur mon cheval, je ne songe plus qu'au bonheur que j'éprouverai à boire du lait frais en arrivant.

Je n'ai trouvé que du lait aigre que m'apportait d'un air triomphal un spahi. Comme je n'ai pas eu le courage de le boire, il s'en est régalé. Je pensais au moins avoir de l'eau : elle était verte, avec un centimètre de mousse bleue par dessus; il paraît qu'à partir d'ici il n'y en a pas d'autre. J'essaie de faire fonctionner mon filtre; l'eau est trop sale, il est immédiatement obstrué. Au risque d'attraper la dysenterie, je suce mon filtre espérant arriver à boire un peu ainsi. Les quelques gouttes que je recueille ne font qu'exaspérer ma soif.

Il me vient une idée burlesque. Je vais me préparer un apéritif essentiellement reconstituant, à base de quinquina et de kola. Je n'ai pas de quinquina, mais la quinine y suppléera. Je fais macérer un kola dans du vin; j'y mêle 50 centigrammes de quinine et du sucre. J'avale d'un trait et je tombe presque suffoqué tellement c'était mauvais.

Alors, je m'étends sur mon lit et j'essaie de dormir. Je songe aux sources claires des montagnes natales, au Niger où il y a de la belle eau limpide. J'en arrive à trouver inutiles les voyages dans ces pays desséchés... Et tout d'un coup je saute sur mes deux pieds : je viens d'apprendre que l'on m'a apporté de l'eau plus claire et du lait frais. J'avais oublié de dire à mon spahi que je ne tenais pas essentiellement à boire du lait aigre et du fumier.

Je trouve cette nouvelle eau bien supérieure à l'ancienne. Je me fais faire du thé sans filtrer l'eau; c'était de la pour-

riture. Mahamadou avait oublié d'enlever de la théière le vieux thé qui avait fermenté pendant le voyage.

Je déjeune d'un verre de vin et d'un poulet, et, comme je n'en avais que plus soif, je songe qu'il vaut encore mieux avoir la dyssenterie que de se mettre dans l'état où je suis. Je me couche; j'installe mon filtre au-dessus de ma tête. Le liquide tombe goutte à goutte, et, pendant un temps que j'ignore, longtemps, longtemps, j'ai laissé ruisseler cette eau sur mon crâne, mes lèvres, mes yeux. Rarement j'ai éprouvé une telle jouissance.

Il fait 44 degrés. Say se couche le long des cruches d'eau pour avoir un peu de fraîcheur, et comme elle ne peut en trouver, elle s'assied et hurle tristement. Le soleil filtre au travers des nattes du toit; au dehors, on n'entend pas un bruit. Je vais recommencer à m'inonder de cette eau qui contient peut-être les germes de toutes les maladies.

4 avril, Kakou.

L'étape d'hier n'était que d'une vingtaine de kilomètres, celle d'aujourd'hui devait en avoir 42, aussi l'ai-je commencée dès hier au soir. A trois heures et demie, quand il a fallu partir, j'ai cru que nous entrions dans une fournaise. La terre rouge et sans herbe rayonnait de chaleur. Comme c'est une chaleur sèche, on ne peut pas dire que l'on souffre; c'est une sorte d'anéantissement dans la cuisson. J'avais pris avec moi quatre hommes supplémentaires qui ne portaient que de l'eau. Entre les étapes, il ne faut point compter trouver la moindre mare, et cependant les noirs doivent boire toutes les heures. A sept heures, nous nous sommes arrêtés. J'ai préparé un potage Prevet, et j'ai mangé, en compagnie de Say, les restes d'un poulet; puis, sous le ciel, au milieu de mes hommes, je me suis endormi. Je ne sais comment on a la force de se réveiller.

6 avril, Yama.

Départ à quatre heures; arrivée à huit heures.

En ce pays, on marche comme à travers le néant et le feu. Je dors; mes noirs m'avaient bien dit, il y a un mois, qu'il ne faisait pas chaud, je n'avais pas voulu les croire.

7 avril, Denga.

Les étapes sont toutes semblables.

En file serrée, on quitte le camp. Les porteurs se suivent de près. On retrouve immédiatement la forêt que nous traversons depuis Edda. L'obscurité est complète. Point de lune et les arbres arrêtent la lueur des étoiles. Quelques fois, les hommes ont pu faire des torches de paille; de loin, je vois briller celle que porte le spahi de tête. Elle décrit un arc de cercle et son balancement semble mesurer le temps qui s'écoule, tandis que nous marchons. Derrière moi, un autre spahi porte aussi une gerbe enflammée. Je ne vois que la caisse du dernier porteur. La lumière glisse sur le torse nu du noir; ses muscles sont énormes; sur son cou, les gouttes de sueur commencent à ruisseler. Dans l'ombre, des plantes gigantesques apparaissent et disparaissent. Les épines blanches des faux gommiers forment une dentelure fine que l'on distingue seule dans la nuit.

Ce n'est que par une intuition de la route à suivre que les noirs trouvent le sentier. Pour moi, j'abandonne les rênes de mon cheval et je me laisse conduire par lui.

Alors, arrive un sommeil invincible, la tête devient lourde, les yeux refusent de s'ouvrir. L'idée fixe que l'on rumine en suivant le balancement du cheval se transforme tout d'un coup et devient pendant quelques secondes une sorte de rêve au travers duquel on perçoit encore le pas des hommes jusqu'au moment où des épines vous réveillent en vous déchirant le visage.



PLANCHE XIII. LA BROUSSE DE SAY A DORI.

(Dessin d'Edouard MÉRITE, d'après les documents de l'auteur.)

Le chemin est à peine tracé, les branches s'entre-croisent; à moins d'être mis en lambeaux, il faut surmonter la lourde torpeur. Continuellement, je dois tenir mon bras devant ma figure. Quelque fatigant que soit le casque, il est indispensable, il sert en quelque sorte de bouclier.

Les grands arbres apparaissent comme des fantômes; mais, des deux côtés de la sente, leurs branches déchiquetées semblent se perdre dans les étoiles. On va au travers des arbustes épineux, masse sombre dans laquelle il semble que l'on n'avance point.

Et cependant le jour arrive et l'on découvre une forêt vierge aux arbres gigantesques, aux lianes bizarrement enchevêtrées, mais une forêt morte. Rien de ce qui fait le charme ou la grandeur des forêts ne se retrouve dans celle-là. Il n'y a aucune sensation de mystère, parce qu'il n'y a pas de vie. Point de feuillages ni d'animaux, pas même le vent, qui est la grande voix des arbres.

Les Peulhs ont disparu.

Là seulement où croupit l'eau de quelque mare infecte vivent ces Gourmabés qui sont au dernier rang des peuplades nègres. Ils sont très doux au milieu de cette nature inhumaine. Pendant la saison des pluies, ils peuvent faire des cultures; mais alors la forêt n'est qu'un vaste marais où coulent des fleuves énormes, et les souffrances du voyageur n'en sont que plus terribles. Cependant il faut partir, parce que le désert boisé se montrera implacable dès que le soleil paraîtra.

Je suis reparti à minuit, et à six heures nous avons rencontré les spahis de Kakou qui venaient au-devant de nous. Il y a, en effet, dans ce village un petit poste de quatre hommes qui servent à assurer le courrier de Say à Dori. A sept heures, nous arrivions; le village n'a pas d'importance particulière.

5 avril, Tenkatami.

Partis à trois heures et demie, nous sommes arrivés à dix heures. Vers sept heures, nous avons passé la Sirba à gué. Pendant cette saison sèche, c'est un vulgaire marigot. Elle présente toutefois ce caractère d'être en tout temps poissonneuse. Il n'y a rien d'intéressant à observer, et jusqu'ici mes journées se passent de la façon la plus paresseuse que l'on puisse rêver. Je déjeune, je m'allonge dans mon hamac, j'essaie de dormir, je me tube, je dîne et me recouche.

8 avril, Zebba.

Zebba est un grand village peulh d'un millier d'habitants, entouré de cultures très riches. J'y ai trouvé un chef fort intelligent et qui m'a donné des renseignements utiles sur le Litpako et le Sokoto. J'ai demandé à ce chef trois chevaux pour remplacer deux chevaux fourbus. Le troisième servira alternativement à Bakary et à Mahamadou.

Les principales ressources de Zebba sont l'élevage de chevaux et de troupeaux. Ce village est en relation directe avec Sansan-Haoussa, et il se fait entre les deux un échange d'animaux assez considérable.

Ma soirée s'est passée dans l'exercice des sports les plus nobles.

Le fama m'a prié de lui montrer les effets de mes armes, et j'ai dû fusiller force oiseaux de proie. Puis il a voulu me faire apprécier ses chevaux et il a fallu me livrer à ces galopades effrénées qu'adorent les nègres et que je commence à aimer aussi.

Dori, 10 avril.

L'étape de Denga à Zebba avait été courte, une vingtaine de kilomètres. Le programme du lendemain devait être plus chargé.

Le Litpako est un désert circulaire de 200 kilomètres de diamètre, au milieu duquel se trouve Dori. Il fallait donc y pénétrer. A Zebba j'avais pris vingt porteurs parmi lesquels j'avais réparti mes charges de manière à réduire chacune d'elles à un poids assez minime.

20 kilomètres après Zebba je devais trouver un premier point d'eau, Billamoal, et plus de 60 kilomètres après, un second, le village de Koria, qui est à 10 kilomètres de Dori.

A quatre heures du matin, je donnai le signal du départ. Il fut marqué par un accident qui aurait été simplement amusant si mon fusil de chasse n'en avait pâti. Bakary, en voulant monter à cheval, ne trouva rien de mieux que de renverser sa monture sur lui, à la grande joie de Mahamadou qui prétend que les Peulhs ne sont pas cavaliers. Il ne s'était pas fait mal, mais mon fusil qu'il tenait avait la crosse cassée.

Je dépêchai à Koria un spahi pour me faire envoyer des porteurs d'eau. De Billamoal, d'où je partis à cinq heures du soir, je réussis à recruter cinq porteurs d'outres.

Et depuis cinq heures nous avons marché en ne nous arrêtant que dix minutes toutes les heures. Mon malaise avait complètement disparu, et, pendant la nuit, j'ai trouvé cette étape moins fatigante que je ne l'aurais cru. La grande forêt a disparu pour faire place aux faux gommiers qui règnent en maîtres depuis Zebba.

Le temps a passé assez vite grâce à de grandes discussions entre Mahamadou et Bakary sur la bêtise comparée des Bambaras et des Foulbés. Ils m'ont fait voir sous un

jour tout spécial les résultats et les motifs des grandes luttes entre Mandés et Toucouleurs. Mes deux domestiques ont l'intelligence très vive et ils savent une quantité de choses qui m'étonne. J'ai voulu voir jusqu'où allait leur faculté d'assimilation, et tandis que nous cheminions, j'ai essayé de leur apprendre le fonctionnement de notre régime parlementaire.

Au bout d'un certain temps, Mahamadou n'a plus porté d'attention à mes explications; mais Bakary m'a interrogé longtemps encore.

Vers sept heures du matin nous vîmes arriver le Fama de Koria escorté d'une vingtaine d'hommes à cheval. Une vision blanche. Depuis Tombouctou je n'avais pas vu de boubous blancs. Sur leurs petits chevaux légers, ces hommes semblaient les habitants d'une terre nouvelle. Depuis douze jours nous errions à travers la grande forêt morte, et pendant un mois nous avions parcouru la région vraiment étrange du fleuve. Maintenant nous débouchions dans la grande plaine de Dori; nous approchions de ce Wendou[1] dont nous entendions depuis si longtemps résonner le nom comme le but des pérégrinations des races du désert et du fleuve. Il nous semblait que nous naissions à une nouvelle vie. Mais le soleil montait toujours et nous n'arrivions pas à Koria. Mes porteurs, un moment ranimés par l'eau qu'on leur avait portée, s'échelonnaient en une ligne interminable. J'avais compté sur 58 kilomètres, il y en avait bien 64. Personne ne disait plus rien, je ne me préoccupais même plus de mes caisses et n'osais faire de pause de peur que l'on ne pût plus repartir.

Enfin, dans le lointain on aperçoit les premières cases de Koria. Mais le campement est à l'autre extrémité de cet interminable village dont les cases s'espacent sur plus d'un kilomètre et demi. Pourtant, voici ma case et du lait. Et

1. Nom peulh de Dori.

j'ai bu de ce divin liquide autant qu'aurait pu en absorber un nègre. Il était dix heures.

Tout à l'heure, je suis parti pour Dori au grand galop de mon cheval.

De Koria à Dori, la plaine ne présente pas un arbre. Une ligne de palmiers ferme l'horizon et dans une lueur rouge la ville se laisse deviner.

CHAPITRE XI.

Le Litpako et le Hombori.

Dori doit appeler tout particulièrement l'attention du géographe.

La situation de cette ville est, en effet, assez étrange.

A l'Est, s'étend la région que nous venons de traverser; notre description à pu faire juger de sa désolation.

Au Nord, c'est le Sahara qui se prolonge par delà le Niger; c'est son sol, sa végétation. Les Touaregs habitent ces plaines.

Au Nord-Est, c'est la route désertique qui va vers le Hombori en longeant l'Oudala. Plus au Sud, la route, si dure à suivre, de Dori à Bandiagara, traverse le Guilgodi qui, avec ses mimosas rabougris, ressemble singulièrement au Sahara.

Au Sud-Ouest et au Sud se trouvent les riches plateaux du Yatenga et du Mossi; mais, pour y parvenir, il faut franchir encore la forêt morte des faux gommiers, et pendant les pluies, les marais si dangereux de la Sirba.

Le Litpako, qui forme au milieu de ces régions un désert de 200 kilomètres de diamètre, est cependant entouré de populations qui trouvent de quoi se nourrir et s'habiller, et dont l'une, la race Peulh, apporte toujours avec elle la richesse.

Au milieu des populations qui vivent dans la forêt comprise dans le triangle Sansan-Haoussa, Say, Dori, nous avons vu qu'il y avait de nombreux villages peulhs, marche avancée des empires foulbés de la rive gauche orientale du

Niger. Au Nord-Est, nous avons montré qu'il y a le long du fleuve une contrée de culture intensive et de population très dense. Entre le Niger et Dori sont les peuples du désert avec leur unique fortune : les troupeaux. A l'Ouest, dans le Guilgodi et l'Aribinda, sont des Peulhs qui vivent le long des mares et qui élèvent des chevaux et des bestiaux. Au Sud et au Sud-Ouest, s'étend toute la partie riche de la boucle du Niger.

Dori, comme Tombouctou, est le marché qui unit le désert aux contrées plus fortunées.

Au milieu du Litpako, une grande mare qui ne se dessèche jamais et qu'entretient une nappe souterraine a été l'origine de la ville. Tout autour, comme des faubourgs, sont de riches villages de culture.

Notre occupation est trop récente pour qu'il soit possible d'évaluer le commerce de cette ville. Nous ne pouvons qu'en définir les traits principaux.

Il a manqué à Dori deux choses pour être aussi riche que Tombouctou : de se trouver sur le fleuve et d'être en relation avec le vieux monde. Cependant, le commerce des deux villes offre de grandes analogies.

Nous avons vu comment les Maures traversent le Niger pour venir à Dori apporter les barres de sel de Taodéni. Les principaux points de passage actuels sont Gao et Ansongo. A la différence de ce qui se passe à Tombouctou, le sel appartient aux Maures qui l'apportent. A Dori, se trouve une classe de commerçants sédentaires moins fortunés cependant que ceux de Tombouctou. C'est à eux que les Maures vendent leur sel. En échange, ils emportent des grains, des tissus indigènes, des captifs aussi. Les barres de sel valent sur ce marché de 50 à 60 francs. On vend beaucoup de fractions de barres de sel qui ne sont pas admises à Tombouctou.

Les Touaregs de la rive droite du Niger conduisent à Dori leurs troupeaux qu'ils échangent contre des grains,

du sel et des tissus. Les Peulhs qui habitent sur la route de Say à Bandiagara amènent eux aussi leurs bêtes à cornes et leurs chevaux; ils les échangent surtout contre des kolas, des tissus, des captifs et du sel. C'est le Niger qui fournit les grains et c'est du Sud, par le Mossi, qu'arrivent les kolas, les bandes de coton et aussi les captifs.

Il ne faut pas oublier de mentionner le commerce que les Haoussas font avec Dori et sur lequel nous avons déjà insisté.

Enfin, vient la vente des produits européens.

Le ravitaillement de Dori en produits européens, surtout en tissus, se faisait autrefois uniquement par Tombouctou et la route du Hombori. Depuis que ces marchandises arrivent de Kayes-Médine au Niger et que Tombouctou elle-même est approvisionnée par ces comptoirs, les marchandises européennes évitent ce détour et arrivent directement de Bandiagara. Les tissus européens qui se vendent à Dori sont surtout des toiles blanches, les Peulhs ne s'habillant que de blanc. Le prix de la pièce de toile des Vosges de 30 mètres de long est de 40 à 50 francs.

Les commerçants qui viennent apporter à Dori les produits européens trouvent à les y échanger contre d'autres acceptés par les Européens : l'ivoire et les plumes d'autruche. Entre Dori et le Niger, les éléphants sont fort nombreux; mais leurs défenses sont courtes et de mauvaise qualité.

Nous avons montré comment, dans les îles du Niger, se pratique un véritable élevage d'autruches. Les plumes qui sont ainsi recueillies arrivent à Dori. En outre, il y a beaucoup d'autruches dans les terres sahariennes de Dori au Niger. Il arrive même à Dori des dépouilles venues de la rive gauche du Niger et qui proviennent d'autruches tuées par les chasseurs arabes.

La ville de Dori produit elle-même un important article de commerce : des tissus de coton. Ces tissus, fabriqués en

grande quantité, ont ceci de particulier qu'on emploie pour leur confection des fils teints de fabrication européenne venus de la côte occidentale. Ils sont de deux sortes : des couvertures et des pagnes. Les pagnes sont des pièces d'étoffe formées de bandes blanches rayées de rouge et de bleu; ils se vendent de 2 à 4 francs. Ils servent à habiller les femmes et à confectionner des boubous pour les hommes. Les couvertures sont fort belles; les bandes qui les forment sont couvertes de dessins exécutés avec une rare habileté et sont ornés de grandes franges. Leur prix varie entre 12 et 20 francs. Ce sont, avec les tissus haoussas, les étoffes de luxe du Soudan. Les indigènes en font plus de cas que des plus riches tissus européens qu'ils peuvent se procurer.

La plupart des affaires se font à Dori dans les cases. Seuls prennent place dans les boutiques de la place du marché les commerçants ambulants. Cependant, le marché proprement dit de Dori est très animé grâce aux bestiaux qui se vendent au sud de la ville sous de grands arbres. C'est là que se réunissent pendant le jour les gens qui viennent de tous côtés échanger leurs produits à Dori. On y voit quelquefois réunies plus de 4,000 personnes.

Comme dans la plupart des marchés soudanais, les cauris servent à faciliter les transactions. Cependant, nous avons dit qu'actuellement ils sont fort rares. Le poste en a fixé le cours à 4,000 pour 5 francs; mais entre eux les indigènes ne reconnaissent pas ce cours.

Ce n'est que depuis le mois de février 1899 que l'on a commencé à surveiller le mouvement du marché de Dori, et on l'a fait seulement au point de vue des entrées. On n'a procédé à ce contrôle que d'une façon insuffisante. Ainsi l'on n'a relevé aucune marchandise du Mossi. Ces chiffres assez incomplets rendent difficile l'estimation du commerce annuel de Dori. Ils semblent indiquer que pendant l'année 1899 il s'est fait pour 350,000 francs d'échanges. Comme une partie importante des transactions échappe au contrôle,

ce chiffre doit être regardé comme trop faible. Cependant, il est probable qu'il ne saurait être doublé, de sorte qu'il ne serait peut-être pas trop téméraire d'évaluer le mouvement du marché de Dori à 500,000 francs pendant l'année 1899. Bien entendu, le commerce des captifs ne figure pas dans cette somme.

La ville de Dori s'étend sur 2 kilomètres de long et 500 mètres de large. Malgré cette grande étendue, Barth, lors de son voyage, lui trouva un aspect fort misérable. La ville était sans doute, à peu près, telle qu'elle est aujourd'hui. On y trouve plus de ruines que de cases intactes. Cependant, nous venons de dire l'importance économique de son marché : comme tous les centres du désert, c'est plutôt un caravansérail qu'une ville.

Il y a à Dori une race particulière : elle semble actuellement imprégnée des mœurs et des traditions foulbés. Les Peulhs y ont été souvent les maîtres ; ils ont apporté la civilisation musulmane et par elle ils ont gardé toute leur influence.

Plus encore que Tombouctou, Dori est avant tout un point de contact de races diverses.

Quelle que soit la région où l'on se trouve, ce nom de Wendou, Dori, résonne dans la bouche des indigènes comme seuls le font les noms des villes qui n'appartiennent pas à un seul peuple. C'est un de ces points que ne dépassent pas les individus des diverses contrées. Les races y échangent leurs produits, leurs idées, mais elles ne se pénètrent pas.

Un marché dont nous avons souvent prononcé le nom, Hombori, joue dans le désert un rôle analogue à celui de Dori. Son occupation est postérieure à mon voyage dans la boucle, et je n'ai pu aller le visiter. C'est certainement un des points les plus curieux à étudier des pays du Niger.

Plus qu'à Dori, on se trouve, à Hombori, au milieu des races touaregs, et cependant, comme à Dori, comme à

Tombouctou, la population autochtone est de race noire.

Au milieu des montagnes rocheuses, si difficiles à traverser, dans les vallées fertiles qu'elles délimitent, vit une population qui a pu conserver ses caractères primitifs.

Les commerçants de Tombouctou ont l'habitude de dire que les gens de Hombori ont mauvais caractère et qu'ils ne sortent pas de chez eux.

Dans le fond de leurs vallées, les habitants du Hombori entretiennent de nombreux troupeaux; le mil qui y pousse suffit largement à leur nourriture. Ce sont de fort habiles tisserands, et ils font avec de la laine de grandes couvertures qui ont de 5 à 6 mètres de long et 2 mètres de large. Ils ont une grande analogie avec les plus beaux tapis algériens. Les dessins très variés sont formés à l'aide de fils rouges, blancs et noirs. Elles sont doublées d'une seconde pièce de laine uniformément blanche. On les fabrique plutôt à Douentza qu'à Hombori même. Il faut, paraît-il, un an à un homme pour en filer la laine, la teindre et la tisser. On arrive à se procurer ces couvertures au prix de 60 francs l'une; mais elles deviennent très rares.

Selon nous, si on voulait démêler les origines ethniques de ces races multiples qui vivent dans le Sahara soudanais, il faudrait en commencer l'étude à Nioro et à Tombouctou, où l'on apprendrait à les caractériser. De Bamba à Say, sur le Niger, on verrait la série des transformations occasionnées par le contact des races songhays, touaregs, foulbés. A Dori, on pourrait compléter l'analyse de la répartition des tribus touaregs au travers des terres sahariennes qu'enserre le Niger; mais quel que soit le caractère particulier de la race du Hombori, c'est dans le Hombori que l'on approfondirait réellement l'influence qu'ont eue les populations sahariennes sur les populations noires, parce que l'on trouve mélangés, dans un amalgame inextricable de races dérivées, les Touaregs, les Courtibés, les Kountas, les Kados qui entourent la population autochtone.

C'est cette situation du Hombori, au milieu de peuples si divers attirés les uns vers les autres par des causes inconnues, qui l'a transformé en marché d'une certaine importance.

Hombori s'est trouvé être une étape de la route Say, Dori, Tombouctou. D'un autre côté, il a servi de liaison entre la partie nord du cours du Niger et le reste de la boucle.

Les plumes qui proviennent des îles du Niger arrivent à Tombouctou par l'intermédiaire du marché de Dori; mais c'est à Hombori que les commerçants de Tombouctou trouvent la plupart des dépouilles des autruches qui sont chassées dans la partie désertique enserrée par le Niger. C'est là que viennent les apporter les Touaregs de la région. De même arrivent à Tombouctou par le Hombori un certain nombre de défenses d'éléphant.

Comme Tombouctou et Dori, Hombori est avant tout un marché de sel. Sous ce rapport, il a été d'autant moins important autrefois que Tombouctou l'était plus et réciproquement. Toutes les fois que, pour une cause ou pour une autre, le sel ne pouvait arriver à Tombouctou, les caravanes qui le portaient prenaient la route du Hombori, lorsqu'elle était libre. Nous avons vu, en effet, que de Tombouctou à Taossaï des maures apportaient dans les villages du Niger des barres de sel qui étaient ensuite amenées à Tombouctou par les Countas. Il était nécessaire que ce sel trouvât un marché sur lequel on pût le vendre lorsqu'il n'allait pas à Tombouctou : Hombori remplissait ce rôle.

Hombori est encore un marché de sel; mais aujourd'hui que, du fait de notre domination, le fleuve de Tombouctou à Ansongo est soumis au même régime que Tombouctou même, il n'y a plus de raisons pour que la vente de ce produit y devienne très importante.

Quel que soit l'avenir du marché de Hombori, son rôle dans le nord de la boucle du Niger est caractérisé par ce

fait que quelques grands commerçants s'y sont installés. Il y en a un, notamment, qui est connu de Médine au Tchad et qui est surnommé le « Taleb » du Hombori. Je l'ai rencontré à deux reprises à Dori et à Bandiagara, et il m'est apparu comme une des figures les plus intelligentes du Soudan. C'est un habitant du Touat qui, de Tombouctou, est venu se fixer à Hombori; il est peut-être le seul commerçant qui unisse Tombouctou aux marchés haoussas. Quelque temps avant mon arrivée à Say, son fils, âgé seulement de dix-neuf ans, venait de passer, ayant sous ses ordres une caravane importante qui se rendait à Sokoto. C'était son second voyage, et le Taleb nous a dit qu'il s'acquittait fort bien des opérations commerciales importantes.

Le Taleb se bornait autrefois à alimenter en marchandises les marchés situés entre Tombouctou et Sokoto. Il se les procurait à Tombouctou où il apportait de l'ivoire et des plumes.

Depuis, nos produits arrivant à Bandiagara aux mêmes conditions qu'à Tombouctou, il commence à s'y approvisionner. On peut même se demander si cela ne le conduira pas à abandonner le Hombori.

CHAPITRE XII.

De Dori à Wagadougou.

La première chose que j'avais apprise à Dori, c'était la mort de Lejeal.

Il était allé dans le Hombori pour étudier les gisements calcaires. Il s'était avancé jusqu'à la mare de Gakou avec une petite colonne qui avait été surprise par une charge de Touaregs. Séparé des tirailleurs, désarçonné, il fut massacré une fois qu'il eut déchargé son revolver. Ce sont les mêmes Touaregs que ceux que j'ai rencontrés, sur la rive droite, entre Bamba et Gao, qui ont fait le coup.

Je revois le bon sourire qu'il avait dans sa barbe fauve de Celte, lorsque nous nous sommes séparés pour la dernière fois. Je devais le retrouver sur le Niger après être allé à Tombouctou, et nous aurions voyagé ensemble dans la boucle. J'avais continué ma route, et il est allé se faire tuer dans ce mystérieux pays du Hombori qui paraît être comme une citadelle de rochers. Peut-être, s'il avait été sans escorte, ne lui serait-il rien arrivé?

J'arrivais plein de cette bonne humeur qui vient des difficultés vaincues, plein de confiance dans le but que nous poursuivions tous, et voilà que j'apprenais cette mort.

La mort est une chose à laquelle on ne peut songer, même lorsqu'elle est auprès de vous, chaque jour, comme en ces pays. Et puis, elle ne vous paraît point triste, tant la lumière est belle, l'action intense. Mais pourquoi faut-il que ceux que l'on aime disparaissent ainsi?

Il me semble que cette mort de Lejeal avait rendu plus haute notre tâche commune!

Le poste de Dori est, à mon avis, après Tombouctou, le poste le plus important de tout le Soudan, car il commande tout le nord de la boucle du Niger.

Lorsque j'y suis passé, l'expédition Crave venait seulement de se terminer et l'on était occupé à résoudre politiquement des affaires qu'elle avait occasionnées. Il fallait, comme sur le fleuve, faire le départ entre les tribus sur la soumission desquelles on pouvait compter et celles à surveiller.

La marche des colonnes dans le Nord avait été particulièrement dure à cause du manque d'eau. Mais, comme partout, on avait eu raison des souffrances à force de bonne humeur. Les capitaines de Coma et Müller, le Dr Roquemaur savaient toujours trouver le bon côté des pires choses. Tout le monde se reposait avec délices au milieu des mille travaux du camp, et, à l'heure calme de l'apéritif, on ne se délectait presque que d'eau claire en songeant à la boue qu'il avait fallu absorber pendant six mois. Je savais, moi aussi, la valeur de l'eau. Et l'on se remémorait les incidents de la marche. Les Touaregs s'étaient vaillamment défendus et le docteur souriait encore en pensant qu'il avait dû se retirer à grand coups de sabre de dessous une bande de cavaliers qui, après avoir culbuté tirailleurs et spahis, n'avaient point su respecter la convention de Genève.

Les prédictions sinistres de Kayes et de Tombouctou ne semblaient point devoir se réaliser. On m'avait représenté les routes des environs de Dori comme impraticables sans une forte escorte. Depuis, de bonne besogne avait été faite. Dans le Nord, comme partout au Soudan, nous étions les maîtres, non point tant par la force que par l'influence que nos officiers avaient su prendre sur les indigènes. On nous croyait invincibles, et comme nous ne faisions rien qui pût

soulever les populations, on acceptait notre autorité qui se bornait à maintenir la paix.

Ce qui montrait le mieux la nature de notre influence, c'est que partout où nous ne savions pas conserver ce rôle nous avions des difficultés. Peu de temps après mon passage, deux officiers, nouveaux venus sur le fleuve, avaient eu des difficultés à Kirtadgi, un des villages où j'avais été le mieux reçu. Des représailles avaient été obligatoires; mais si ces officiers avaient compris ce qui faisait notre force au Soudan, ils n'auraient pas provoqué cet incident déplorable.

En somme, la pacification était déjà suffisante, et la manière dont je circulais, qui ne pouvait susciter d'incidents, était bien la seule pratique. La mort de Lejeal en était bien la preuve. Le seul inconvénient qu'elle avait était qu'elle m'exposait à payer les fautes des autres, comme cela avait failli m'arriver à Sansan-Haoussa. J'appris à Dori, par des commerçants qui étaient à Sansan-Haoussa lorsque j'y étais passé, qu'au moment du palabre que j'avais tenu l'après-midi, on ne savait pas si l'on allait me prendre comme victime expiatoire des meurtres de Voulet et Chanoine. Tout mon calme n'avait pas été de trop pour me rendre sympathique.

J'étais arrivé à Dori sans encombre; il s'agissait pour moi de savoir comment j'allais rejoindre le fleuve. Le chemin le plus court eût été d'aller directement à Bandiagara; mais il me fallait traverser des pays aussi peu attrayants que ceux que je venais de parcourir depuis Say, et cela, sans grand profit. Les incidents occasionnés par la mort de Lejeal m'empêchaient de passer tout seul par Hombori. Je résolus de m'avancer dans la boucle jusqu'à Wagadougou et de revenir de là sur Djenné. Je n'avais malheureusement pas besoin d'aller plus au Sud. Je n'y aurais trouvé que la désolation laissée par le passage de Samory. Par l'itinéraire que je choisissais, je devais voir toute la partie encore riche de la boucle. Il y avait bien encore des



PLANCHE XIV. TAM-TAM A WAGADOUGOU.

(Dessin de Joseph de LA NÉZIÈRE, d'après les documents de l'auteur.)

tournées de police un peu partout; mais, avec des précautions, je ne risquais rien.

Bouroumi, 6 avril.

J'ai quitté Dori, hier, à deux heures du matin et suis arrivé à Gorokolié à huit heures et demie, ce qui fait une étape de 28 kilomètres, prélude peu agréable de celle que nous devions faire la nuit. En effet, il faut sortir du Litpako. Je n'ai que deux spahis; aussi je n'en envoie pas en avant. J'ai trouvé plus simple de prier les chefs de village d'envoyer un homme à cheval au village suivant pour annoncer mon arrivée.

J'ai trouvé ici un misérable village, mais où il y a assez de monde pour que je puisse y trouver des porteurs sans difficulté. Et en effet, à deux heures de l'après-midi, j'avais bien mes dix-huit hommes. Je les fais toujours venir d'avance pour être sûr de les avoir, et surtout lorsque nous devons partir pendant la nuit. Cette fois, le procédé n'a pas été efficace; à quatre heures, ils avaient tous disparu. Mes domestiques et les spahis s'étaient endormis; les porteurs en avaient profité. Mon premier mot fut naturellement pour demander le chef du village. Pas plus de chef que de porteurs. Les porteurs de Dori étaient repartis, et je me trouvais dans une situation ridicule. Bakary me rassura en me disant que tout le monde ne devait pas être bien loin. Spahis et boys disparurent à leur tour dans la brousse et dans les cases. Peu à peu chacun revint amenant avec lui quelques hommes, et enfin le chef du village lui-même réapparut avec une dizaine de porteurs. Il me fit toutes ses excuses et m'assura qu'il n'était pour rien dans la fuite de ses hommes; qu'à partir du moment où il s'était aperçu de leur disparition il s'était mis à leur poursuite. Il était fort ennuyé; car, tout caché qu'il était, il m'avait entendu certainement dire que j'allais demander à Dori qu'on lui infli-

geât une amende. Dans tous ces pays, en effet, où la conquête est récente, nous ne percevons pas d'impôt; mais les indigènes sont tenus de fournir ce qui est nécessaire à la subsistance du corps d'occupation et à effectuer les transports qui lui sont nécessaires. Les porteurs, que ce voyage sans indemnité n'amusaient pas, avaient voulu l'éviter. Je dois dire que c'était la première fois que cela m'arrivait.

Nous sommes enfin partis à six heures.

De Dori jusqu'ici, c'est la brousse épineuse que l'on rencontre depuis Zebba. L'étape s'est effectuée moins agréablement que celle de Billamoal à Dori. J'ai connu l'obsession du sommeil dans toute son horreur, et l'impossibilité de se laisser aller à fermer l'œil, les gommiers étant là pour vous déchirer ou vous renverser. A minuit, n'y tenant plus, j'ai ordonné que l'on dormît jusqu'à deux heures. Le remède a été pire que le mal; quand il a fallu repartir tout le monde dormait en marchant.

Cette route de Dori au Mossi est très fréquentée, et l'on croise constamment des commerçants mossis qui vont dans l'un ou l'autre sens. Ils poussent chacun un âne qui porte des paniers de kolas ou des rouleaux de bandes de coton. Très souvent aussi, on voit passer des marchands de bestiaux qui viennent de Dori et qui conduisent de véritables troupeaux de moutons. Comme nous, ils marchent la nuit et on les entend à peine passer à travers les arbres, tellement tout le monde a peine à prêter attention aux choses extérieures. Tous sont armés de lances et d'arcs. Il paraît que les routes ne sont pas sûres.

Vers le milieu de la nuit, je me suis aperçu que Bakary ne nous suivait pas. J'ai pensé qu'il était à quelques centaines de mètres derrière nous, et, comme je voyais qu'il traînait, j'avais voulu le faire marcher devant moi sans jamais pouvoir y arriver. A la pause, pas de Bakary. Nous ne pouvions pourtant pas l'attendre. Vers cinq heures du matin, nous avons vu arriver trois hommes qui venaient

nous apporter de l'eau dans des outres attachées sous le ventre de leurs chevaux. Au lever du soleil, nous rencontrons des arbres magnifiques : c'était la vallée de la Sirba. Le lit du marigot avait près de trois kilomètres de large. Il n'y avait aujourd'hui que peu d'eau; mais, aux hautes eaux, il doit être très dangereux de traverser un tel lac.

J'envoyai un des cavaliers porter une des outres à Bakary qui était probablement malade.

Les faux gommiers ont à peu près disparu à partir de la Sirba, et la brousse ressemble à un taillis. Depuis la Sirba, on commence l'ascension du plateau du Mossi. La route s'est élargie et monte en droite ligne. Le village semblait fuir devant nous. La chaleur devenait de plus en plus terrible et je renonçai à presser mes porteurs. Ils n'avançaient plus que lentement; il y avait longtemps que l'eau était bue. Mes caisses s'échelonnaient sous le soleil; mais je n'avais qu'un souci, arriver.

Enfin, à neuf heures et demie, je suis entré au campement et j'ai pu m'allonger : au lieu d'un sentiment de lassitude et d'énervement, j'éprouvai une sensation de bien-être complet. Il semble qu'après ces fatigues on jouisse mieux de la souplesse de son corps.

7 heures du soir.

L'homme que j'ai envoyé ce matin au-devant de Bakary vient de rentrer. Il ne l'a pas trouvé. J'ai envoyé un autre homme à cheval à sa recherche, en lui prescrivant d'aller jusqu'au point où Bakary était encore avec moi.

Nous voilà obligés de passer la journée de demain ici. Du reste, personne n'en est fâché. J'en serai quitte pour doubler une étape. Ici, « bon village » : mil, miel, dolo de miel, chèvres plus qu'il n'en faut pour rendre mes hommes heureux. Moi, je me repose avec béatitude. Je commence cependant à être tourmenté sur le sort de Bakary.

Dilibou, 18 avril.

Dans la matinée d'hier, j'ai travaillé à mes notes. A quatre heures et demie, nous sommes partis pour camper dans la brousse, et, à neuf heures, nous nous sommes couchés sous les étoiles.

L'homme que j'ai envoyé à la recherche de Bakary n'a rien trouvé. Nous avons interrogé des marchands qui étaient venus derrière nous; ils ne l'avaient pas vu non plus. J'aurais désiré questionner des marchands de moutons que nous avions rencontrés au commencement de la nuit, par conséquent à un moment où Bakary était encore avec nous. Ils ne sont pas passés à Bomoum. Nous avons alors tenu un conseil de guerre, Mahamadou, les spahis et moi, et nous en avons conclu que le « Poulo », comme nous l'appelons, avait dû être assassiné. Il portait ma petite carabine, mais sans cartouches, et le chef du village de Bouroum m'a assuré que pour s'emparer de la carabine ou simplement de ses habits, on pouvait l'avoir tué. C'est pour éviter un pareil traitement que les marchands vont toujours en nombre sur cette route.

Un des spahis m'a demandé la permission de revenir en arrière. Il devait regarder s'il ne voyait pas des traces de lutte et scruter la brousse.

Il est revenu bredouille. J'ai ordonné au chef du village d'envoyer battre la brousse jusqu'à ce que l'on trouve le corps de Bakary, et d'envoyer un cavalier me le faire savoir à Wagadougou.

Nous avons quitté, à deux heures, l'endroit où nous avions couché ce matin. A trois heures, j'entends Mahamadou qui s'écrie : « Comment! » ce qui est la marque d'une grande stupéfaction chez les domestiques soudanais. Il venait de trouver le pantalon de Bakary, reconnaissable à un lacet de soulier qui servait de ceinture et que je lui avais donné.

Je m'étais un moment demandé si Bakary n'était pas tout bonnement retourné à Dori, mais l'hypothèse n'était guère vraisemblable; car j'avais tout son argent, et il y avait encore dans mes bagages des tissus qu'il avait achetés. Il n'y avait guère plus qu'une chose à conclure, c'est que Bakary avait bien réellement été assassiné, qu'on l'avait dépouillé de son pantalon et que les voleurs avaient ensuite perdu ce pantalon sur la route. Après mûre inspection du sol, Mahamadou et les spahis déclarèrent que les coupables ne pouvaient être que ces marchands de moutons qui nous suivaient sur la route de Bourroum. Ils étaient immédiatement au-devant de nous, comme le prouvaient leurs traces qui n'étaient recouvertes par nulles autres. Si ce vêtement avait été perdu avant leur passage, ils l'auraient ramassé. Pendant toute l'étape, je me suis posé ce problème : si je démontre que ces bergers ont tué Bakary, et j'en aurai la certitude si je trouve entre leurs mains son boubou taché de sang, dois-je les fusiller sur l'heure ou bien les livrer au commandant du poste de Wagadougou? On ne saurait combien il est pénible de se décider pour la première fois à « zigouiller » quelqu'un, comme on dit par ici. D'un autre côté, étant donné les forces peu imposantes dont je dispose, il est assez difficile d'escorter une bande de sacripants. Sous un baobab, j'ai tiré à pile ou face. Face a décidé que je devais être simplement un gendarme et non un justicier. Qu'aurais-je fait s'ils avaient tiré des coups de fusil?

Arrivé en vue du village, j'aperçois sous un arbre les moutons et leurs peu sympathiques gardiens; j'envoie mes deux spahis les saisir. Des joueurs de flûte me reçoivent à l'entrée du village. Au campement, je trouve miel, dolo, mil, kolas, œufs, moutons, toutes les félicités de la terre, et je vois arriver le nabab escorté d'une vingtaine d'individus porteurs de torches; on a l'escorte que l'on peut. J'essaye de lui expliquer pourquoi je faisais des prisonniers sur son territoire. Peine perdue. Mahamadou, mon unique inter-

prête, désormais ne comprend rien au Mossi. Je m'assieds alors et mange du miel, tandis que le digne nabab fume une énorme pipe. J'ai rarement vu une tête aussi répugnante que celle de ce jeune seigneur.

Enfin, mes spahis arrivent au galop, suivis des inculpés, auxquels ils ont attaché les mains derrière le dos. On s'explique et ils commencent par me faire cette réponse stupéfiante qu'ils veulent bien me payer le boubou, mais qu'ils ne l'ont pas pris. Cette précaution oratoire m'a semblé fort suspecte. Ils m'ont déclaré ne rien comprendre à l'histoire du pantalon. Je viens de les envoyer prendre leurs bagages qu'ils ont laissés dans des cases, bien convaincu que je n'y trouverai rien, car ils auront soin de ne pas apporter le paquet où est le boubou.

... Naturellement. En revanche, ils ont une panoplie complète d'armes de toute nature que je me suis empressé de leur enlever. Ils ne doivent pas avoir la conscience nette. Un d'eux a pris la parole pour déclarer qu'il était innocent, mais qu'il ne répondait pas d'un certain vieux ou de tel autre de la bande. Le vieux se bornait à hocher la tête et, après tout, c'est peut-être bien l'orateur qui est le coupable.

Bref, j'emmène tout ce monde intéressant à Wagadougou. Peut-être, d'ici-là, tout s'éclaircira-t-il. Pauvre Bakary ! Mahamadou dit en hochant la tête : « Mort ; y a pas bon. » Espérons que je ne me ferai pas zigouiller à mon tour.

7 heures.

Le fama vient de me rendre visite. Je lui avais fait envoyer quatre coudées de guinée. En remercîments, il s'est répandu en « fofos » sonores, qui sont les salutations de ce pays et a serré ma main entre ses doigts graisseux. J'avais à régler mon départ. J'ai monté ma lanterne de mica, j'y ai mis une bougie et l'ai allumée. D'abord, par respect, l'assistance n'a rien dit; puis le fama, n'ayant pu se

contenir, partit d'un gigantesque éclat de rire; tout le monde en fit autant. Je donnai alors au chef ma boîte d'allumettes : ce fut une joie sans mélange, que je partageai du reste.

Après le palabre, le fama, qui est décidément un brave homme, me fit donner une sérénade par ses tibicènes.

Je dois dire que j'ai rarement entendu des sons si purs; les airs étaient exquis et ils étaient dépourvus de toute banalité. Le pays de l'opérette n'est pas un mythe. Ici rien n'y manque : le décor, les costumes et la musique, et pourtant j'ai aussi mon drame : l'assassinat de mon pauvre Bakary.

Kaya, 19 avril.

Partis à une heure du matin, nous sommes arrivés ici à huit heures.

A un moment donné, Mahamadou m'annonce : « Ici y a beaucoup parlé. Lâ! lâ! illah! » et m'explique qu'il faut que je dépose Saï à terre. Devant le village se profilaient, en effet, une quantité de gens à cheval ou à pied. Nous étions assez loin derrière les porteurs et Mahamadou me supplie de piquer une charge sur le groupe. Je serre mes éperons et nous voilà, les spahis, Mahamadou et moi, partis dans une course effrénée. Comme il convenait, mon grand carcan blanc fait merveille et je laisse les autres loin derrière moi. Je me détourne juste à temps pour ne pas désarçonner un gros bonhomme coiffé d'un bonnet et porteur d'un grand sabre : c'est le Nabab; je le salue et je continue dignement ma chevauchée comme l'exige le protocole. J'étais entouré de mes gens, puis venait le nabab et, toujours à cheval, une foule des plus baroques. L'un portait un énorme coussin, un autre un grand vase en cuivre d'un usage inconnu, un troisième tapait à intervalles irréguliers sur une énorme timbale, tandis qu'une quantité d'autres jouaient de la viole ou de la flûte. Saï hurlait d'un air

scandalisé; mes lunettes noires rendaient ma figure impassible, et Mahamadou s'écriait : « Lâ! lâ! illah! » Arrivé au campement, je remercie le nabab; mais, en ce moment solennel, j'ai failli perdre ma dignité. J'avais pour interprète un spahi de Wagadougou qui était venu apporter un ordre au nabab. Il avait la plus horrible trogne qui se puisse voir. En outre, le malheureux avait la figure de travers et ses dents étaient couvertes d'une matière rougeâtre qui me fit croire à un cancer. Je commençais à m'émouvoir sur ce cas médicinal, lorsque voilà cette figure qui se contourne dans l'autre sens et le cancer qui se déplace. C'était une énorme kola.

Le nabab parti, le « Lâ! illah! » de Mahamadou recommence. Il venait de découvrir des gâteaux, de quoi gaver cinquante hommes, deux énormes paniers qui pouvaient contenir deux cents œufs, une marmite pleine de miel, une calebasse de kolas, deux jarres de lait aigre et une de lait frais, une calebasse de beurre, cinq moutons et six poules, ainsi que deux marmites de dolo.

Pendant la sieste, j'ai envoyé Mahamadou au marché avec un spahi. Le spahi en est revenu complètement ivre, et il a éprouvé le besoin de me réveiller pour me dire que « Blanc y avait bon ». Je suis allé à mon tour au marché qui se trouve à 2 kilomètres du village en laissant mon cheval s'emporter de ce galop qui semble particulier aux chevaux soudanais; on lâche les rênes; on ne se dirige plus qu'en se penchant d'un côté ou de l'autre, et tandis que la bête touche à peine terre, on a la sensation d'être sur une bête emballée. Je suis arrivé un peu tard au marché; beaucoup de gens s'en allaient déjà. D'après ce que j'ai pu en juger, il avait dû y avoir près de quatre mille personnes et cinq cents têtes de bétail, sans compter un nombre incalculable de rouleaux et de bandes de coton.

Le marché était composé de près de deux cents paillottes. Dans les unes se tenaient les marchands de tissus et de

bimbeloterie ; dans d'autres, les marchands de kolas, et un peu partout les vendeurs de dolo. La population mossi a résisté à l'islamisme, et la conséquence de ce fait, c'est qu'elle s'est adonnée à l'alcoolisme. Il est vrai que cette bière de mil qu'est le dolo est assez peu chargée en alcool ; mais comme un noir peut absorber des quantités presque illimitées de liquide, l'intoxication finit tout de même par se produire. Le jour où les alcools européens pénétreront dans ce pays, ils y trouveront un débouché trop certain.

Les villages mossis ne sont distants les uns des autres que de 4 ou 5 kilomètres, et les marchés se trouvent non dans les villages même, mais au milieu d'un groupe de villages. Les Mossis vont au marché pour le plaisir de s'y réunir et de boire en société. Les femmes qui débitent le dolo en fabriquent de plusieurs espèces. Ceux qui n'ont point les quelques cauris nécessaires pour se payer les rasades dont ils ont envie louent des tams-tams à des griots qui en apportent toute une collection à cet usage. Ils font grand tapage à côté des buveurs qui leur paient la location de leurs instruments et leur offrent du dolo. Vers le soir, le marché finit parce qu'il n'y a plus une goutte de liquide dans les calebasses ; il sera fort difficile alors de trouver un homme ou une femme qui ne soit point ivre. Le premier moment de crainte passé, toute cette aimable population voulait me serrer la main. J'en frémis encore.

Les quelques marchandises européennes que j'ai vues sur le marché venaient de Sierra-Leone : c'étaient de la verroterie, des plats de cuivre et des embrasses de rideaux qui servent à suspendre les sabres.

Le nabab est revenu me voir. C'est un des chefs les plus importants du Mossi.

A notre arrivée, ce pays jouissait en quelque sorte d'un véritable régime féodal.

A la base de cette organisation, on trouve d'abord la soukala. La soukala est un groupe de cases où logent une

famille et ses captifs. Les cases sont réunies par une enceinte où, dans un but de défense, on n'a ménagé qu'une seule porte. Les soukalas sont assez espacées pour qu'un village composé de quarante soukalas ait quelquefois 2 kilomètres de long. Tout l'intervalle compris entre les soukalas est cultivé, et quand les mils sont hauts on peut passer au milieu des villages sans les apercevoir.

Chaque village a un chef, le fama, et un groupe de villages, très considérable parfois, obéit à un nabab. Ces nababs sont extrêmement riches, car on admet dans le Mossi que seuls ils possèdent la fortune de tous. Lorsque un nabab désire faire la guerre, il rassemble sous ses ordres tous ses famas qui sont, en général, ses parents. Cette organisation permet aux nababs de lever des impôts importants; mais elle leur permet surtout d'avoir une armée puissante. La richesse d'un nabab s'évalue donc par le nombre de villages qui sont sous ses ordres, et l'importance d'un village par le nombre de ses soukalas.

Kaya est au milieu d'un terrain assez tourmenté, et aussi loin que l'on peut voir s'étendent ses soukalas.

Boussoma, 20 avril.

Partis à une heure, nous sommes arrivés à sept heures et demie.

Comme je l'ai dit, depuis Bouroum, nous sommes entrés dans le Mossi. La végétation a absolument changé. Le Mossi, le Kipirsi, le Gourounsi, le Yatenga forment un immense plateau qui constitue le sommet de la boucle du Niger. De ce plateau découlent les affluents de la branche orientale du Niger et des fleuves qui se jettent dans le golfe de Guinée. C'est une région fort humide pendant la saison des pluies et qui donne d'abondantes récoltes. Pendant la saison sèche il reste, par place, des marigots et partout une nappe souterraine qui fournit l'eau aux habitants et aux

troupeaux. Dans les villages sont de grands puits qui ont jusqu'à 50 ou 60 mètres de profondeur.

La végétation ressemble à celle d'un immense verger. Les arbres, en effet, ne sont pas très serrés; mais tout ce qui n'est pas cultivé est boisé. Presque tous les arbres sont des arbres fruitiers, surtout des tamarins, des cés qui fournissent le beurre de karité et des nérés dont on retire la farine de « simbala ». Il faut y ajouter l'inévitable baobab; mais on sait que ce monstre végétal est fort utile. A côté, pousse la série des petits arbres qui donnent les fruits à pulpe, comme le kountou. Les indigènes placent dans ces arbres de nombreuses ruches à miel.

Les chefs de village entretiennent de véritables routes. Celle que je suis actuellement a au moins 10 mètres de large. Aussi, les marches de nuit ne sont plus aussi pénibles; je puis sommeiller sur mon cheval.

J'ai l'air de mener avec moi une tribu. Mon personnel est considérablement augmenté du fait des huit prévenus que j'emmène avec leur troupeau. J'ai pris le parti de demander dans les villages deux hommes pour le conduire. Ils partent en même temps que moi et arrivent au milieu de la journée. Ces pseudo-bergers y mettent bien de la bonne volonté, car, enfin, rien ne les empêcherait une fois qu'ils sont derrière moi de s'approprier ce troupeau, qui comprend bien une centaine de moutons.

Vers cinq heures, nous sommes passés au village nommé Louda. On a absolument voulu que nous nous arrêtions pour manger un véritable festin que l'on avait préparé pour mes hommes. Ici, nous avons trouvé l'accueil habituel. J'ai dans mes bagages le livre de Robinson, intitulé : *Haoussaland*. Ce m'est un plaisir de le lire maintenant. J'y vois décrites tout au long les difficultés qu'a éprouvées dans son voyage le professeur de haoussa de l'Université de Cambridge. Il voyageait dans ces terres sur lesquelles la Compagnie du Niger a déclaré avoir une autorité sans égale, où

elle dit que tous les chefs sont aux petits soins pour elle, et tandis que dans tous les villages que je traverse je suis accueilli comme une sorte de monarque en tournée officielle, je compatis très peu aux misères du digne pasteur. Les porteurs qu'il payait fort cher lui créaient mille ennuis et il était constamment retenu prisonnier dans les villages où il passait. La différence qu'il y a entre nos deux voyages correspond à celle qui existe entre la réalité des occupations française et anglaise.

21 avril, neuf heures et demie du matin, dans la brousse.

Nous sommes partis à une heure pour faire une étape que je croyais être de 25 kilomètres. Je ne sais quand nous arriverons. Sainte géodésie! comme votre rectitude est seule efficace en ces pays! Les levés topographiques sont bien plus simples à effectuer; mais comme ils sont fantaisistes, dans la brousse, où l'on apprécie les distances d'après le temps que l'on met à les parcourir! A côté de tout levé, on devrait exiger que l'auteur déclare s'il est cavalier ou fantassin, et s'il était pressé ou non lorsqu'il a suivi l'itinéraire relevé.

Onze heures un quart. — Nabitenga.

Nous voilà arrivés. Au moins 40 kilomètres! Je vais tâcher d'entrer demain matin à Wagadougou. Si je suivais mes porteurs, il me faudrait marcher la plus grande partie de la nuit : je m'avancerai ce soir au galop, je coucherai à Bagaré; je laisserai mon monde me dépasser lorsqu'il m'aura rattrapé, et j'arriverai ensuite d'une traite à Wagadougou.

Wagadougou, 25 avril.

Je suis arrivé; mais la nuit a été féconde en incidents.

Vers le soir, je suis parti avec un de mes deux spahis qui est Peulh et qui parle un peu français. Après une heure de galop, dans un pays très riche en culture, nous sommes arrivés sous un arbre immense sous lequel était un marché; celui de Bagagé. Le spahi me fit tourner à gauche pour trouver le village qui, selon lui, était tout proche. Nous galopâmes vingt-cinq minutes le long d'un marigot et nous parvînmes enfin à un groupe de soukalas très important. Celle du chef était somptueuse.

La lune nous éclairait suffisamment pour que l'on pût lire sans lumière, et elle donnait à tous ces toits pointus une apparence d'irréel. Un bon vieux à la tête rasée vint me faire des salutations et assurer en frappant de grands coups sur sa poitrine sonore : « Nazaréen, fofo[1]. » Il me fit apporter du dolo et du lait que je bus avec délices. Je lui demandai des porteurs pour remplacer ceux qui allaient arriver et je m'installai sur une natte pour dormir. Le chef des Foulbés du village, qui semblait beaucoup plus riche que le fama, me servait d'interprète mossi et tout semblait parfait. Mais après quelques instants de farniente, voilà le spahi qui m'explique que nous n'étions pas à Bagaré : il s'était trompé... Je remontai à cheval; je pris cette fois un guide, et après une bonne heure arrivai enfin au village fantôme. Comment, dans cette chevauchée à travers champs, ne me suis-je pas tué dix fois? Comment surtout ne me suis-je pas éborgné à toutes les ronces? Mystère! Ce qu'il y avait de navrant, c'est qu'une fois le village trouvé, la case du chef semblait inaccessible, tellement les soukalas étaient dispersées. Je finis par pouvoir me coucher, je dois l'avouer,

1. Nazaréen, bonjour.

comme un ivrogne, à côté d'une calebasse pleine de dolo que je portais de temps en temps à mes lèvres : c'était mon festin.

A minuit, ma bande arriva.

Vers deux heures, un léger bruit m'éveille; je songe qu'il va falloir que je fasse partir mes porteurs, et voilà devant moi, se découpant sur le ciel, la silhouette de Bakary. Franchement, j'ai cru d'abord que je dormais encore. Mon premier mouvement fut de lui adresser des paroles dures; mon second d'appeler Mahamadou pour lui montrer le revenant. Croyez-vous qu'il s'est étonné? Il s'est levé en grognant et a prononcé : « Et bè? c'est Bakary », et s'est recouché. Pas même le « comment? » classique. Ne touchez pas à un nègre qui dort.

Je demandai des explications au mort vivant. Il m'assura que s'étant arrêté pour « aller faire cabinet », il avait été très malade; puis, lorsqu'il était reparti, nous étions loin et il s'était trompé de chemin. Il avait marché deux jours sans boire ni manger. De fait, il avait l'air exténué. Lorsqu'il eut enfin trouvé un village, il emprunta un cheval, et, en brûlant les étapes, il était parvenu à nous rattraper.

Quant au pantalon, il l'avait tout bonnement laissé dans un de nos paquets; un des porteurs de tête l'avait laissé tomber, un porteur de queue l'avait ramassé.

J'ai fait appeler mes malheureux prisonniers. Je leur ai présenté toutes mes excuses et leur ai offert de leur donner de l'argent à Wagadougou. Ils ont préféré partir tout de suite. J'ai laissé entre leurs mains presque toute ma pacotille. Et dire qu'ils m'ont profondément remercié! Il est vrai que je ne les avais pas détourné de leur chemin et que je les avais nourris grassement. Pourtant, si l'un d'eux avait voulu se sauver, il aurait peut-être été fusillé par mes spahis.

Au fond, je n'ai rien à me reprocher; je me suis cru en cas de légitime défense, mais à la suite de cette belle erreur

judiciaire je me promets de ne plus jamais faire œuvre de justicier.

Cet incident réglé j'ai repris ma chevauchée, et après avoir traversé un pays de plus en plus riche, je suis arrivé à Wagadougou vers huit heures.

Quelques kilomètres auparavant, j'avais rencontré le fil télégraphique de Fata N'gourma. Ce fil de fer, qui me relie au vieux monde, m'a causé une réelle émotion.

CHAPITRE XIII.

L'activité économique des pays du centre de la boucle du Niger.

M. Binger n'a pas rapporté de son voyage un excellent souvenir de l'activité économique des Mossis. Cela vient probablement de ce qu'au moment où il voyageait dans la boucle du Niger les Mossis étaient en proie à des luttes intestines, et les guerres d'esclaves que se faisaient entre eux les chefs de ce pays ne permettaient guère un mouvement commercial de quelque importance. D'un autre côté, l'alcoolisme de la plupart des Mossis ne peut que laisser l'impression d'une race dégénérée.

Aux facilités de commerce qu'a apportées la paix, nous verrons que depuis quelque temps il s'est ajouté une nouvelle cause d'activité pour les pays du centre de la boucle.

En étudiant le commerce de Tombouctou, nous avons vu que la plupart des kolas et des bandes de coton qui arrivent dans cette ville, ainsi qu'un stock assez considérable de fer, proviennent du Mossi ; le tout est échangé contre du sel.

Jusqu'à ces derniers temps, c'était avec des captifs que les Mossis se procuraient les kolas sur les marchés en relation avec les pays de production, parce que le sel de Taodéni était d'un prix trop élevé pour pouvoir lutter sur ces marchés avec le sel marin qui venait de la côte.

Dans ces dernières années, ce commerce s'est transformé. Depuis l'établissement des Anglais dans l'arrière-pays de l'Achanti, ceux-ci ont eu besoin pour leur alimen-



Planche XV. UN QUARTIER DE GOUMBORO.

(Dessin de Joseph de La Nézière, d'après les documents de l'auteur.

tation d'un nombre assez considérable d'animaux de boucherie. Les terres qu'ils occupaient ne pouvaient les leur fournir. Les troupeaux du centre de la boucle ont trouvé là un important débouché.

Les indigènes qui s'adonnent au commerce ont donc à traiter avec les marchandises suivantes : sel, captifs, kolas, animaux domestiques, produits divers du Mossi, bandes de coton, fer. Ce commerce s'exerce du nord au sud d'une façon très définie que l'on peut analyser succintement ainsi :

Les Mossis se rendent chargés de kolas dans le nord, soit qu'ils aillent jusqu'à Tombouctou, soit qu'ils s'arrêtent dans les différents marchés de cette région situés entre Djibo, Hombori et le Niger. Là, ils échangent leurs kolas contre du sel et s'en reviennnent dans leur pays. Avec leur sel, ils se procuraient autrefois des captifs ; c'était le seul article demandé sur les marchés de kolas ; aujourd'hui, ils achètent, en outre, des bestiaux ; ils les conduisent dans le sud, se procurent de nouveaux kolas et recommencent l'opération.

On peut aisément se rendre compte des bénéfices que ces commerçants peuvent ainsi réaliser. Supposons qu'un Mossi prenne sur les marchés du sud une charge de kolas (2,500). Lors de notre passage à Wagadougou, les kolas valaient en moyenne 0 fr. 10 c. pièce. On peut en déduire que les marchands mossis se procuraient sur les marchés de kolas une charge pour 150 francs. Rendue à Tombouctou, cette charge augmente considérablement de valeur. On peut fixer le prix moyen actuel des kolas sur ce marché à 0 fr. 25 c. la pièce. Parfois le prix subit une hausse extraordinaire : on est allé jusqu'à les payer 1 franc pièce ; mais ces prix-là ne profitent qu'aux commerçants de Tombouctou ; ils sont simplement un effet de la spéculation.

Sur une charge de kolas, il n'y en a guère plus de deux mille qui restent en bon état après un si long voyage. A

raison de 0 fr. 25 c. la pièce, c'est donc une somme de 500 francs que le Mossi a réalisé après avoir écoulé sa marchandise; avec cela il achète du sel. La barre vaut en moyenne 25 francs ; il peut donc s'en procurer vingt barres. Rendues dans le Mossi, ces barres valent à peu près 50 fr. chacune, soit 1,000 francs qu'ont rapporté les 150 francs de première mise.

Avec ce sel, les commerçants se procuraient autrefois des captifs qui, lors du voyage de M. Binger, valaient de 70 à 80 francs. Ils ont beaucoup augmenté de valeur depuis. Les commerçants achètent maintenant des moutons, des bœufs. Dans le Mossi, un très beau mouton vaut 3 francs et un bœuf de 40 à 50 francs. Sur les marchés du sel, ces moutons valent 8 francs en moyenne et les bœufs de 80 à 100 francs. Notre marchand liquide donc son opération en revendant ses bêtes près de 2,500 francs.

Il faut déduire de cette somme les frais de route; mais il ne dépasse guère 200 francs, même en tenant compte des animaux qui ont péri.

Nous faisons cette évaluation en francs et non en cauris parce qu'il nous faudrait entrer dans le détail des différentes valeurs de cette monnaie.

On le voit, le bénéfice de l'opération ne laisse pas que d'être très considérable; aussi, dans tous les villages du centre de la boucle du Niger on s'est adonné à ce commerce.

Wagadougou n'est point, comme on pourrait le croire, la capitale commerciale du pays. Son commerce est même inférieur à celui de la plupart des autres villages du Mossi. D'après M. Binger, le nabab Sanou qui vivait alors à Wagadougou était seul responsable de cet état de choses. Les commerçants qui traversaient cette ville avaient à se soumettre à ses exigences, qui étaient fort dures. Aussi évitaient-ils avec soin Wagadougou. Encore actuellement, le marché de la ville n'est pas devenu ce qu'il devrait être

depuis notre conquête. Il n'est guère qu'un cabaret en plein air.

Cependant, Wagadougou est l'origine d'un mouvement commercial assez intense qui suit surtout la grande artère de communication qui va de Léo à Bandiagara par Wagadougou et Wahigouya.

Lors du voyage de M. Binger, par suite des troubles du Gourounsi, les marchands se dirigeaient vers les marchés du Sud par des voies très diverses pour atteindre Oual-Oualé, Gambaka, Yendi et Salaga. Suivant qu'une route était plus ou moins sûre, ils la prenaient ou l'évitaient. Notre établissement, quoique tout récent, a déjà rendu plus grande la sécurité des routes.

Les marchands quittent les territoires qui sont soumis à notre influence en deux points : Teo et Tenkodogo.

De Tenkodogo, la plupart se dirigent vers Gambaka et Salaga.

Léo est devenu un marché fort important; les marchands du Mossi ne le dépassent généralement pas.

Sur ces divers marchés, ils écoulent leurs troupeaux que de nouveaux marchands vont vendre aux postes anglais ou dirigent vers la côte. C'est aussi sur ces marchés qu'ils prennent les kolas qui arrivent soit de la région du Salaga, soit surtout de Kintampo.

La plus grande partie des marchands se dirigent au nord, vers Bandiagara et Tombouctou. Cependant, nous avons vu qu'un certain nombre se rendaient à Dori; ils trouvent là le sel et ils peuvent écouler des kolas.

Il semble que Kaya et Ponsa sont les points où finit la partie du Mossi qui est en rapport avec le Litpako. Sur la route de Dori à Wagadougou, qui passe par Boussono, nous avons trouvé jusqu'à Kaya, en grand nombre, des marchands allant à Dori ou en revenant. Ceux qui en revenaient ramenaient presque tous des troupeaux de moutons. Après Kaya, il nous a paru que tout le mouvement se diri-

geait sur Wagadougou, Léo ou Tenkodogo, ou bien par Yako, sur Wahigou-Ya et Bandiagara.

La modification la plus importante que la vente des animaux domestiques dans le pays anglais a fait subir au régime économique des pays que nous étudions en ce moment, le Mossi, le Yatemga, le Kipirsi, le Gourounsi, c'est que tous les villages se sont adonnés à ce commerce.

Malgré cette espèce de généralisation du négoce et bien que les marchés du Mossi ne soient en général que des sortes de bars publics, il n'en est pas moins vrai qu'il y a certains points, en particulier dans le Mossi, qui sont en quelque sorte des centres commerciaux.

Nous avons fait observer que Wagadougou n'avait point l'importance économique qu'on lui attribue en général. Cependant, depuis notre occupation, le marché de cette ville se développe, un peu du fait de nos tirailleurs et de nos spahis qui l'achalandent.

Les marchés importants sont Kaya, Yako, Pomsa et Mané.

A côté des denrées alimentaires, on trouve sur les marchés du Mossi un assez grand nombre de productions locales : les plus remarquables sont les chapeaux de paille que portent tous les Mossis, de très jolies corbeilles de toute forme, des couteaux, des articles en fer, des tissus indigènes et quelques articles européens.

Les indigènes du Mossi sont assez ingénieux ; mais c'est sur les harnachements de chevaux qu'ils portent tous leurs soins. Leurs chevaux disparaissent absolument sous les couvertures et les ornements dont il les affublent. Le harnachement est formé par des pièces de drap rouge de provenance anglaise sur lesquelles sont des applications de cuir blanc; il y a ainsi : un tapis de selle, un grand tapis que l'on met sur la selle, un devant de poitrail. Les bottes du cavalier montent jusqu'à la cuisse et sont formées également de drap rouge couvert des mêmes ornementations. Le mors

et la bride sont en général en cuivre ouvragé. Les étriers sont très grands et couvrent tout le pied. Le plus souvent, des deux côtés des oreillères et sur les flancs du cheval, sont des bassines en cuivre.

L'équipement d'un grand chef est quelquefois fort riche, et il n'est pas rare que les pièces en métal soient en argent. Ces équipements ne sont pas fabriqués dans un seul village : chacun d'eux a sa spécialité. Sur les marchés, on trouve quelquefois de ces ornements ; mais, en général, il faut les commander aux fabricants et on ne les a qu'après un temps très long.

En outre, les artisans sont tous captifs et l'on n'obtient d'eux quelque chose qu'en le demandant à leur maître.

A côté des articles de sellerie, on trouve, au Mossi, en dehors des bandes de coton, d'assez jolis tissus indigènes et même de fort beaux boubous et des pantalons brodés. Il faut ajouter que c'est là, en général, l'œuvre des tailleurs haoussas.

M. Binger a expliqué comment il se trouvait dans les terres de la rive droite du Niger des colonies de Haoussas. Elles sont en relation avec leur pays d'origine par une ligne qui passe par Gombou. C'est par là qu'ils apportent leurs produits dans cette partie des terres du Niger, et notamment leurs tissus de Kano et de Sokoto dont nous avons déjà parlé. Ils échangent ces tissus contre des kolas.

Lorsque M. Binger a voyagé dans le Mossi, il n'a point trouvé de marchandises européennes dans ce pays. Depuis, les choses ont changé.

Les produits européens arrivant au Mossi des deux points du golfe de Guinée proviennent des tissus imprimés, de la quincaillerie et de la passementerie. De Médine, de la guinée et des cotonnades blanches. C'est à Salaga que les marchands des pays du sud de la Boucle vont chercher les produits qui arrivent des établissements du golfe de Guinée. M. Binger avait pensé que Salaga cesserait bientôt

d'être un entrepôt important de marchandises. Depuis que les européens ont pénétré dans l'intérieur, la situation de cette ville s'est au contraire améliorée. Il s'y est établi des représentants des comptoirs de la côte et les marchandises européennes y arrivent en grand nombre.

Pour les pays qui nous intéressent en ce moment, c'est-à-dire ceux qui sont soumis à notre influence, Salaga a deux satellites : Gambaka et Léo. Les habitants du Mossi ne vont plus guère jusqu'à Salaga.

On a l'habitude de considérer les comptoirs du golfe de Guinée, en particulier ceux de la côte d'Or comme fournissant les produits européens à toute la boucle du Niger. C'est là une opinion qui est très répandue, mais contre laquelle on ne saurait trop s'élever. On explique qu'il s'est établi un courant commercial très fort du Sud vers le Nord, que les indigènes se sont habitués aux marchandises venues de la côte d'Or, et que, par conséquent, on ne pourra pas combattre cette importation par des marchandises suivant une autre voie; que, d'ailleurs, les indigènes ne voudront pas de ces marchandises, parce qu'une fois qu'ils sont habitués à un produit ils n'aiment pas à en changer.

Ces deux conclusions sont très fausses en elles-mêmes. En Afrique occidentale comme partout, les mouvements commerciaux se déplacent lorsqu'il y a des raisons d'intérêt, et nous en avons vu deux exemples : la voie Médine-Nioro-Tombouctou supplantant la voie du Sahara, la voie Tombouctou-Hombori-Dori abandonnée par les marchands de produits européens qui se rendaient à Dori et qui ont trouvé plus simple de partir de Bandiagara dès qu'ils l'ont pu. D'un autre côté, il ne faut pas exagérer la tenacité des commerçants indigènes à réclamer certains produits, alors qu'ils peuvent s'en procurer d'autres plus avantageux. Il est vrai que quand ils connaissent une marque ils lui donnent la préférence, mais c'est parce qu'ils en connaissent

les qualités et savent quelles en sont les conditions de vente dans les pays qu'ils parcourent.

Du reste, l'influence du commerce de la côte de Guinée sur celui de la Boucle est très faible; on ne trouve guère trace de produits européens venant du Sud, exception faite pour les fils de cotons teints, que nous avons retrouvés à Dori et dont nous avons constaté quelques importations à Tombouctou. Dans le Mossi et le Kipirsi, ces marchandises ne dépassent guère Wagadougou, et elles sont tout à fait spéciales en ce sens qu'il est impossible aux commerçants indigènes de les trouver dans nos comptoirs. Ce sont, par exemple, les bassines qui entrent dans le harnachement mossi, les pièces de drap rouge qui y figurent également, les embrasses de rideau que l'on transforme en dragonne de sabre et surtout les étoffes imprimées.

Les autres articles d'importation européenne arrivent dans les pays du centre de la boucle du Niger depuis Ségou ou Bandiagara. Les relations avec Ségou semblent assez récentes; mais elles se développent de plus en plus : c'est ainsi que l'on trouve dans tous les villages des couvertures de Ségou. Les couvertures valent 25 francs. Les dioulas de Ségou rapportent des kolas, en échange de leurs produits européens. La voie suivie par eux passe par Yako et par San. Ségou n'est guère plus loin du Mossi et du Gourounsi que Salaga. La seule chose qui favorise Salaga, c'est que les Mossis ont, pour acquérir ce qui s'y trouve, une marchandise d'échange toute trouvée : les bêtes à corne.

Nous n'avons pas à nous préoccuper de ce qui se passe dans les pays situés au sud de la Boucle. Les pays Baribas sont isolés par leurs montagnes et leurs marais. La seule communication qu'ils aient avec les terres de l'Ouest vient de l'achat des kolas; mais cela se passe dans cette bande intérieure de 500 kilomètres de large qui longe la côte et dont nous n'avons pas à nous occuper, parce qu'elle dépend de cette côte. Ce sont les comptoirs de la Compagnie

du Niger qui fournissent les marchandises européennes.

Nous venons de parler particulièrement du Mossi ; mais il faut remarquer qu'au point de vue de la nature de la population, des terres et des cultures, tout le plateau du centre de la boucle du Niger ne forme qu'un tout. Le Mossi, le Gourounsi, le Yatenga et le Kipirsi ne doivent être distingués en somme que pour des raisons purement historiques.

Jusqu'à ces temps-ci, on a considéré le Kipirsi comme un massif montagneux inaccessible et très peu peuplé. C'était une grande erreur. Il n'y a dans le Kipirsi que des soulèvements ferrugineux qui émergent, pour ainsi dire, tout à coup de terre, mais qui laissent tout autour d'eux des plaines très fertiles. La densité de la population est aussi grande que dans le Mossi. Les populations du Gourounsi sont peut-être un peu plus primitives que celles du Mossi, probablement parce qu'elles se trouvent plus au sud ; elles n'en diffèrent que par là, et, quant au Yatenga, il m'a été impossible de le différencier de ce que l'on est convenu d'appeler le Mossi.

J'ai trouvé à Wagadougou le capitaine Amman et le Dr Lefel. Ils ont dû, pendant cette dernière année, accomplir une œuvre vraiment considérable dans le Mossi. Après les raids de la conquête, les forces de ce pays, dont la population est si dense, étaient à peine entamées. Le résident du Mossi, avec des forces infimes, devait en entreprendre la pacification.

Ici, le mot de pacification devait être pris dans son sens propre : le but de notre conquête dans ce pays devait être d'arrêter les guerres intestines qui le dévastaient, les chefs employant toutes leurs forces à faire des razzias de captifs les uns chez les autres. Pour ramener le calme dans ces pays, le capitaine Amman dans le Mossi, le capitaine Morvan dans le Gourounsi et le capitaine Boutiq dans le Yatenga durent mener eux aussi, pendant des mois, l'exis-

tence de coureurs de routes. Et ces trois hommes étaient les seuls officiers chargés d'occuper un territoire grand comme les trois quarts de la France. Dans le Mossi, où la tâche était particulièrement difficile, le capitaine Amman eut le bonheur d'avoir comme compagnon le Dr Lefel. Lefel avait fait un premier séjour de trois ans dans le sud de la boucle du Niger, d'où il était revenu presque mourant, mais connaissant à fond la langue de ce pays et ses mœurs. Avant d'arriver à Wagadougou, il avait passé un an à Say. Lorsqu'il était arrivé dans le Mossi, il connaissait donc parfaitement le Soudan et il fut, pour le capitaine Amman, un conseiller de tous les instants, remplissant du reste plus souvent son métier de soldat que celui de médecin.

Dans ce pays féodal du centre de la boucle du Niger, il importe autant de faire œuvre de diplomate profond que d'habile guerrier. Étant donné la faiblesse des moyens dont disposaient les officiers (en tout, à peu près deux cents hommes quand je suis passé), ils avaient continuellement à faire preuve du plus grand tact, et lorsqu'ils avaient à montrer leur force, je peux le dire parce que ce sont des modestes et que je les ai vus à l'œuvre, ils devaient être des héros.

Il m'est resté de Wagadougou comme deux visions bien caractéristiques du pays mossi : le marché et un tam-tam.

A deux pas du poste, sous de grands arbres, sont ces hangars bas et plats qui sont le propre des marchés du Mossi.

Un vacarme épouvantable nous avertit qu'il se passe là quelque chose d'extraordinaire. Et, en effet, sous les arbres, sous les toits de paille, sont les buveurs de dolo. Des groupes sont formés autour de grandes calebasses et de *canaris*[1] pleins du liquide doré. Nul moyen de distinguer le marchand ou la marchande; tout le monde boit. De temps

1. Marmites en terre

en temps, quelqu'un plonge une petite calebasse dans le vase et lentement verse dans son gigantesque estomac le dolo adoré. Dans chaque groupe, un bonhomme jeune ou vieux tape à coups cadencés, comme des hoquets d'ivrogne, sur des tams-tams gros comme des timbales.

Et Bakary déclare : « Ici, gens y a rien f..., les hommes, les femmes, les petits y a rien que boire dolo. » Et en effet les quelques marchandises qui sont sur le marché semblent n'être qu'un vain prétexte à la beuverie.

Dans les profondeurs des hangars, où le nez n'ose s'aventurer, sont les marchandes de denrées nègres, les petits tas de choses noires ou luisantes, les innommables combinaisons culinaires. Et les « moussos » sont horribles avec leurs poitrines plissées et leurs têtes devenues chauves à force d'avoir été rasées et plissées.

Sous le soleil, dans la foule bariolée et abrutie, quelque vieil ivrogne, qui a quitté les buvettes parce qu'il n'avait plus de cauris, réfléchit longuement, accroupi, aux misères du pauvre noir ; une figure fine de Haoussa fascine les vieilles femmes (elles sont toutes vieilles), avec quelque tissu criard de Manchester ; un jeune homme, fier de sa marchandise, a sur l'épaule une embrasse de rideau, tandis qu'en groupe de superbes autruches promènent leur profond dédain des choses de cette terre, en levant gravement leurs pattes comme si elles avaient peur de se salir au milieu de cette crasse invraisemblable.

A de certains jours, le vacarme redoublait sur le marché, lorsque le nabab venait le visiter.

Ces chefs du Mossi ont auprès d'eux une véritable cour, et ils ne sortent qu'escortés d'un grand nombre de fonctionnaires de toute sorte, d'une foule de gens soufflant dans des flûtes, raclant des violons.

Le capitaine me fournit l'occasion de voir le nabab de Wagadougou dans toute sa splendeur.

Le docteur Lefel devait quitter Wagadougou en même

temps que moi, et il était arrivé pour le remplacer un jeune médecin. Le capitaine fit dire au nabab de venir saluer un blanc venu de France pour parler aux commerçants, dire adieu au docteur et souhaiter la bienvenue à celui qui le remplaçait; qu'en leur honneur il devait offrir un tam-tam.

Le nabab a une troupe de ballet attitrée qui réside dans plusieurs villages des environs de Wagadougou. Il la fit réunir, et, une après-midi, nous entendîmes de grands coups de tams-tams: c'était le nabab qui arrivait.

Ce nabab de Wagadougou est un petit homme à la figure éveillée et intelligente. La série de ses conseillers ou fonctionnaires a été moins favorisée par le sort et forme une galerie de brutes bien remarquable. Autour des chefs mossis sont des jeunes gens peignés comme des femmes et portant les mêmes bijoux qu'elles. Ils remplissent l'office de musiciens et de domestiques immédiats. Ils portent le bâton de commandement du chef, des coussins, quelquefois une ombrelle. Lorsque leur maître monte à cheval, ils tiennent pendant la marche les étriers fixés à ses pieds comme pour l'empêcher de tomber. Dans l'action, ils lui servent de gardes de corps. Ceux du nabab de Wagadougou étaient soignés comme des petites-maîtresses.

Les présentations entraînèrent des salutations compliquées et l'on prit enfin place pour le spectacle qui devait avoir lieu dans le camp des tirailleurs.

Les grands tams-tams mossis ont cette particularité que les femmes n'y figurent pas.

Les musiciens commencèrent à taper en cadence sur leurs tams-tams. Un grand cercle s'était formé, dans lequel évoluaient les danseurs. C'étaient de beaux gaillards, habillés d'un costume spécial, composé d'une sorte de filet qui les couvrait à la manière d'un tricot; ils étaient une vingtaine.

Leurs danses offraient ce caractère, assez rare en Afrique,

de n'avoir rien d'obscène : c'étaient des sortes de rondes. Ils commencèrent par tourner assez lentement en frappant sur de longs tams-tams qu'ils tenaient suspendus au côté ; puis ils posèrent leurs tambours et imitèrent, en s'appuyant sur des cannes, la démarche des vieillards, tandis qu'ils soufflaient dans de grands sifflets percés dans de longs morceaux de bois qui émettaient des sons lugubres. Lorsqu'ils se furent suffisamment échauffés à cet exercice, ils prirent des espèces de castagnettes en métal et se mirent à danser avec une très grande rapidité en agitant au-dessus de leur tête des queues de cheval. De temps en temps, ils sautaient tous ensemble sur un pied, puis sur l'autre, en poussant des cris gutturaux. Naturellement, le tout était accompagné de chants scandés très régulièrement, malgré la vitesse de leur course. L'effet produit était absolument indescriptible.

Le soleil dardait ferme dans la cour surchauffée. Toute l'assistance buvait sans interruption du dolo, et moi-même j'étais obligé de vider la calebasse que me présentait le nabab après qu'il avait bu la moitié de son contenu pour me montrer qu'il n'était pas empoisonné. Au milieu des vociférations, la ronde tournait toujours. L'orchestre faisait rage, dirigé par un colosse qui scandait la mesure de coups de reins. Des groupes s'étaient formés à côté des coryphées. Un vieux bonhomme levait son sabre dans une danse guerrière que les tirailleurs reprirent comme une nouvelle figure de ballet. Il s'en fallait de peu que l'hystérie universelle nous gagnât aussi.

Le soleil baissait enfin; nous donnâmes le signal de la fin du tam-tam. Le nabab nous honora du salut des lances qui avait tant surpris le colonel Monteil.

Une quarantaine de cavaliers se massèrent à 500 mètres de nous, et tous, chamarrés d'ornements, nous chargèrent la lance en avant. Ce fut un coup de vent irrésistible au travers de la poussière de la fin du jour, et cependant,

lorsque les lances furent à 5 mètres de nous, les chevaux étaient toujours emportés dans un galop fou. En deux pas, ils s'arrêtèrent. Il faut avoir vu courir des noirs pour comprendre ce miracle. Trois fois, la scène se renouvela, et en ce moment on eût été mal venu de nous dire que les Mossis n'étaient pas de parfaits grands seigneurs.

CHAPITRE XIV.

De Wagadougou à Djenné.

30 avril 1899.

J'ai quitté Wagadougou ce matin; je ne suis plus seul. Le docteur Lefel rentre en France et voyage avec moi. Nous allons à Wahigouya, et de là à Djenné. Nous avons neuf tirailleurs; nous les escortons plutôt qu'ils ne nous escortent. Ils devaient, en effet, se rendre à Wahigouya; nous les y accompagnerons, et ce ne sera pas inutile, car, lorsque nos excellents tirailleurs ou spahis indigènes sont abandonnés à eux-mêmes sur les grandes routes, ils croient avoir tous les droits et profitent de leur uniforme pour terrifier les bons campagnards, si bien que l'on a défendu aux indigènes de mettre des chéchias rouges, parce que, grâce à elles, ils se faisaient passer pour tirailleurs et exigeaient gîte et subsistance.

Cette première étape a été fort courte : une vingtaine de kilomètres seulement. La brousse n'existe guère, tout a été défriché en immenses lougans[1], où l'on a laissé subsister les cés en nombre suffisant pour former un grand verger.

1er mai.

Nous sommes partis à minuit et arrivés à huit heures auprès d'un des innombrables villages qui peuplent cette

1. Champs.

plaine. Nous sommes repartis à trois heures pour faire une petite étape. La chaleur était éblouissante; tous mes poils se tortillaient. Heureusement, une tornade a éclaté et a rafraîchi l'air. Nous sommes entrés dans des terrains ferrugineux, légèrement ondulés. Les soukalas du village où nous sommes remplissaient une sorte de vallon dans lequel notre caravane a pénétré; des groupes étaient formés sous de grands arbres. Après la cuisson nous avons goûté un moment de béatitude parfaite : c'est le pays des contrastes.

Yako, 2 mai.

Nous sommes partis à minuit. Le long de l'étape, j'ai fort bien dormi à cheval; la route est large et l'on n'a point à redouter les branches. A six heures et demie, j'ai quitté la colonne pour arriver ici d'un temps de galop; comme guide, j'avais le fil télégraphique qui va à San par Sono.

Les arbres ont commencé à verdir; les longs replis de terrain ferrugineux que nous traversons sont les dernières ramifications des massifs du Kipirsi, dont on aperçoit au sud-ouest les pics bleus.

Il y a ici un petit poste commandé par un sergent, et un bureau télégraphique tenu par un noir propret, originaire de Saint-Louis. Ce dernier arbore un complet gris et un chapeau mou de couleur claire qui m'ont fait rêver aux splendeurs du boulevard.

Yako est un des plus grands villages mossis que j'ai rencontrés. Ses soukalas s'éparpillent à perte de vue. Le marché cependant m'a paru moins important que celui de Kaya; mais le nabab est le plus puissant de tous ceux du Mossi.

Samba, 3 mai.

Le nabab, qui n'a du reste pas jugé bon de venir nous présenter ses hommages, a voulu faire le facétieux. Nous lui avions demandé des chevaux pour relayer les nôtres, il nous a envoyé des rosses.

Son homme d'affaires nous a expliqué qu'il n'y avait pas de chevaux dans le beau pays de Yako et que son maître était, du reste, un bien pauvre hère. Nous n'eûmes rien à lui répondre, car toute notre bande était partie d'un grand éclat de rire à cette assertion.

Nous lui fîmes donner l'assurance que nous ne partirions pas avant d'avoir des chevaux irréprochables. On n'avait pas à craindre que nous ne les rendions pas, puisque nous laissions les nôtres en dépôt. Nous avons cependant dû attendre à aujourd'hui pour en avoir d'autres.

L'agent du nabab m'a paru le type du nègre roué. Ce qui semblait bien montrer son caractère, c'est qu'au lieu d'être armé d'un sabre ou d'une lance, comme tout le monde ici, il tenait simplement à la main quelques flèches fraîchement empoisonnées.

Nous sommes partis à cinq heures et nous nous sommes arrêtés ici. Il paraît que nous pourrions bien avoir notre petite bataille cette nuit.

Le pays est, en effet, dévasté par une bande de brigands, les héritiers du chef que nos troupes ont supplanté à Wahigouya, « les fils de Saga ». Ils sont au nombre d'une soixantaine et ont une bande de plus de deux mille individus. Pour se venger, ils ravagent le pays qui leur était soumis autrefois et voudraient bien nous en chasser. Dans la journée on a entendu ici leurs coups de fusils. Comme ils connaissent notre passage, ils viendront peut-être nous rendre une petite visite.



PLANCHE XVI. MON GUIDE MAURE DANS LE SAHEL.

(Dessin d'Édouard MÉRITE, d'après les documents de l'auteur.

Goursi, 4 mai, neuf heures du matin.

Partis à deux heures et demie, nous sommes arrivés à huit heures un quart sans encombre.

Wahigouya, 7 mai.

Le 4 au soir nous avons couché à Zidiguizé. Très amusants ces bouts d'étapes; on part à quatre heures, on arrive à six heures auprès d'un village. Les bonnes gens viennent vous apporter leurs poulets et leurs moutons; la plupart sont très étonnés de vous voir. Les cuisiniers se mettent tout de suite à leur cuisine, et tandis que l'on mange ce qu'ils nomment de noms de France, mais qui ne sera jamais que la cuisine de la brousse, on devise sur le paysage, toujours le même, sur les bons poulos aux mensonges si extravagants, sur les fils de Saga. On s'endort aux étoiles et, le matin, on s'éveille plein de la bonne humeur de la veille.

Le lendemain, à Bougounam, nous vîmes arriver à midi un spahi prodigieux de délabrement; il nous apportait de la salade et un mot du capitaine Boutiq, qui nous envoyait deux chevaux et nous attendait pour « l'heure verte ». Ce spahi avait sur la tête un casque défoncé, et comme le rouge est le propre des spahis soudanais, il avait cousu autour de son corps quelques loques couleur de sang qui ne servaient qu'à mieux montrer sa nudité. Il aurait fait triste mine à côté de certains soldats indigènes étrangers et pourtant nous avons fait, nous Français, avec ces miséreux, ce que d'autres n'ont pu faire.

A trois heures, nous piquâmes des deux et nous arrivâmes à Wahigouya à cinq heures et demie, après avoir fait nos 30 kilomètres d'un temps de galop. Mais où donc le capitaine Boutiq avait-il trouvé les montures qu'il nous avait

envoyées? On eût dit qu'elles avaient les jambes en bois, et comme je n'ai pour tout harnachement qu'une selle nègre dont une simple planche forme tout le rembourrage, il y avait là quelque chose d'éminemment propre à augmenter mon entraînement, mais cependant assez désagréable.

Le sol du Yatenga, où nous sommes, est devenu un peu plus ferrugineux que celui du Mossi, et les soukalas ont un peu changé de caractère. Elles semblent plus fortifiées et, à l'intérieur, il y a des greniers à mil, en terre, de forme carrée.

Ce qui différencie le plus le Yatenga du Mossi, c'est, je crois, la présence des Foulbés pasteurs. Dans le Mossi, on rencontre bien des Foulbés, mais ils sont vis-à-vis des chefs dans un état de soumission assez difficile à déterminer. En général, ils ne sont pas captifs et il y a même un chef des Peuls à côté du fama; mais il semble qu'ils sont attachés aux troupeaux qu'ils gardent et qui appartiennent au village. Il y a là quelque chose de très particulier au point de vue de l'histoire des institutions juridiques, en ce sens que ces Peuls ne dépendent pas d'un individu, mais bien d'un groupe qui est le village. Il y a là une variété particulière du servage, en prenant le mot au sens féodal.

Dans le Yatenga, au contraire, les Foulbés sont indépendants comme à Say, à Dori et dans une zone déterminée par le Niger et une ligne allant de Mopti à Say.

Wahigouya n'offre rien de particulier et n'a même pas de marché; ce n'est qu'un gros village situé au milieu d'une plaine fort riche.

Nous avons été reçus de la façon la plus aimable par le capitaine Boutiq, qui était là depuis six à sept mois et qui était resté pendant trois mois absolument seul. On lui avait enfin envoyé un sergent blanc pour le seconder.

Du reste, il n'avait plus le temps de s'ennuyer; les fils du Saga lui donnaient de la besogne. Il se livrait avec eux à un véritable chassé-croisé. Dès qu'ils se sentaient pour-

suivis, ils passaient, en effet, dans un cercle voisin où, de par les règlements, le capitaine Boutiq n'avait pas le droit de le poursuivre. On allait enfin organiser une action commune. Du reste, la situation se tend de jour en jour.

Peu de temps avant notre arrivée, le capitaine avait été informé que les fils de Saga désiraient avoir une entrevue avec lui. Il leur fit dire qu'ils étaient bien nombreux et qu'ils n'avaient pas besoin de venir tous ensemble pour s'entendre avec lui, qu'il en attendait seulement deux ou trois.

Un matin, on vient dire que toute la bande est sous les murs du poste. En effet, à 300 mètres, étaient dans un silence complet, groupés en formation de régiment, les deux mille cavaliers ou fantassins.

Capitaine et sergent tiennent un rapide palabre. Ce rassemblement équivalait à une insulte et on était en droit d'y répondre comme on le jugerait bon. Si le poste avait eu un bon canon, une petite démonstration d'artillerie eût été de circonstance; mais le seul canon dont disposât le capitaine avait des roues en bois dévorées par les termites et n'aurait pu tirer deux fois. Laissant le sergent au poste, pour parer aux événements, le capitaine alla au devant des fils de Saga avec quatre hommes et un caporal.

C'était, en somme, le meilleur moyen d'intimider les enfants de la brousse. On se borna à palabrer sans résultats. Les fils de Saga se répandirent dans le pays pour recommencer leurs pillages, et tous les jours on eut quelque affaire avec eux. Ils avaient pris le parti, en terrorisant les villages, de les obliger à se soulever contre nous.

Au moment de notre arrivée et tous les jours, le capitaine ou le sergent partaient en campagne. Ils ne pouvaient aller tous les deux ensemble, quoiqu'il fût dangereux d'agir autrement, parce qu'il fallait bien garder le poste, et puis, comme disait le capitaine Boutiq, si tout le monde s'absentait, il ne restait personne pour surveiller le cuisi-

nier, et c'était bien le moins que si on ramenait sa peau saine et sauve de la bagarre on trouvât de quoi s'offrir un semblant de festin.

Le poste de Wahigouya a maintenant cela de particulier qu'il offre la plus belle réunion de jolies femmes de tout le Soudan. Les tirailleurs ont profité de ce qu'ils étaient entourés de Peuls pour épouser des jeunes filles au teint pâle; avec leurs membres grêles, mais de formes très pures, elles n'ont rien de la race noire.

Tout à l'heure, le capitaine vient de partir pour tenter une action sérieuse contre les fils de Saga. Il n'était pas midi, et ce départ d'une colonne où se trouvaient mélangées aux costumes bizarres et fantaisistes des tirailleurs les vestes rouges des spahis, le bariolage des cavaliers fournis par les villages, la ligne noire des porteurs, laissait une impression joyeuse.

Et aussi bien, n'était-il pas essentiellement français l'acte de cet homme qui, entouré d'éléments si bizarres, allait, en souriant, au devant de l'inconnu?

Boussinoré, 8 mai, neuf heures du matin.

Nous avons quitté Wahigouya à trois heures hier soir, et nous avons traversé une plaine toute cultivée au milieu de laquelle est Binegay. Tout cela plus tard devra n'être qu'un immense champ de coton.

Nous sommes arrivés ici vers six heures. Depuis 2 kilomètres, le sol était devenu un peu mouvementé, les abords du village étaient couverts de grands tamarins; on pouvait se croire sous quelque mail ombragé.

S'il y a dans la brousse des nuits idéales, il en est aussi d'autres bien mauvaises, et celle que je viens de passer est de ces dernières.

Après le dîner, Lefel est pris de vomissements et va se coucher. Je fais placer mon lit auprès de sa case pour pou-

voir le soigner au besoin. Le ciel était couvert et il tonnait sans relâche. Je m'obstinai à déclarer que ce n'était qu'une tornade sèche et je me couchai. Vers dix heures, le vent redoubla de violence, si bien que les boys s'éveillèrent pour rentrer les bagages et leurs personnes dans les cases. J'en fis autant et m'installai dans la case de Lefel. Ma tête était juste en face de la porte. Le vent devenait de plus en plus fort. Je fis mettre une natte devant l'huis; elle n'empêcha pas la poussière de me battre les yeux. Je reculai mon lit et, pendant deux heures, je fus au supplice. La chaleur était devenue étouffante; je suais à grosses gouttes. Au-dessus de ma tête quelques tarets s'occupaient à leur besogne, et la sciure de bois qu'ils découpaient sur moi se collait à ma peau. Ajoutez que mon lit s'était éventré, que j'étais couché plutôt sur du fer que sur une sangle, que le vent continuait sa musique; impossible de dormir.

La tornade se décida enfin à faire trêve et, comme il ne pleuvait pas, je résolus de remettre mon lit dehors. Je ne voulus pas allumer de bougies pour ne pas éveiller Lefel, et à tâtons je me mis à manœuvrer mon picot. Du coup, j'ai failli étrangler Saï. Je l'avais attachée à un pied de mon lit et elle s'était mise sur mon pliant. Tandis que je tirais mon lit, le pliant l'empêchait de suivre et la corde qui la serrait à la gorge arrêtait ses cris. Du reste, impossible de faire passer mon lit par la porte sans le démonter. Je parvins à mettre la tête dehors et cela suffisait, à la rigueur. Mais alors, nouvel agrément : les deux côtés de la porte étaient couverts de terre apportée par les termites, et toutes les fois que je me remuais cette terre s'effritait et tombait dans mes draps.

J'ai laissé Bakary à Wahigouya. Il ne m'est plus indispensable, parce que nous allons rentrer dans les pays bambaras, et depuis quelques temps il ne pouvait plus dire un mot sans mentir, ce qui finissait par devenir insupportable. En outre, nous sommes revenus vers son pays d'origine, le

Macina, et il ne m'aurait peut-être pas suivi plus loin avec enthousiasme. Je l'ai remercié à la suite d'une idée originale qu'il avait eu la veille de notre arrivée à Wahigouya.

C'était dans la nuit; nous faisions notre petit déjeuner du matin; je demande du dolo et, se découpant sur le ciel, je vois la silhouette de mon boy qui buvait à même une bouteille. A mon exclamation, il nous donna cette explication étonnante : « Et alors comment trouver dolo? » Il y avait, en effet, plusieurs bouteilles dans la caisse. Et comme le docteur déclara qu'il méritait d'être écorché vif, il eut cette appréciation dénuée d'artifice : « Et bé mon vieux! »

Je l'ai averti que je le remercierais à Wahigouya : c'est ce que j'ai fait. Comme il m'a rendu de grands services, je lui ai donné un très bon certificat où je disais qu'il n'avait d'autres défauts que ceux inhérents à sa race. Il a passé la porte du poste à midi pour se rendre à Bandiagara, avec sa lance touareg et son chapeau pointu dans le dos; il avait, ma foi! l'air du grand seigneur qu'il s'est toujours cru.

Le docteur est toujours fatigué; c'est pour cela que nous n'avons pas fait d'étape ce matin. Nous continuerons notre route ce soir, si nous pouvons.

Kounga, 9 mai.

Quelle journée de féerie nous avons passée aujourd'hui!

Hier, nous avons couché à Goundoukoumba. Pendant la nuit, tornade, pluie, toute la lyre! Nous sommes partis à trois heures et demie, et vers huit heures nous avons vu apparaître la plus étrange cité qui se puisse concevoir, Komboro.

Ce n'était plus les soukalas aux toits pointus ni les cases carrées de Tombouctou; on eût dit un orgue gigantesque éventré. Sur une immense butte d'argile, s'élevaient, pressées les unes contre les autres, des sortes d'amphores hautes de 7 à 8 mètres, coiffées d'un petit chapeau pointu. De

place en place, des cônes de mosquée venaient donner à cet ensemble un aspect fantastique.

Dès le lever du soleil, nous étions entrés dans des champs qui s'étendaient à perte de vue, puis nous arrivions sous de grands arbres, lorsque je m'avançai au galop. Et c'est ainsi que je débouchai dans la plaine où se trouve la ville. Je ne compris pas d'abord ce que j'avais devant moi. On n'entendait pas un bruit; on ne voyait pas d'habitants. Il y avait ainsi des distances de 7 à 800 mètres, à quatre groupes de cases, grands chacun comme une ville. L'ensemble aurait certainement pu loger cinquante mille personnes.

Avant de repartir, après déjeuner, j'ai visité une des parties de la ville. L'élévation était produite par les éboulements successifs des cases sur lesquels on avait continué à construire. Entre des grands greniers semblaient se glisser une infinité de ruelles tortueuses. Par endroits, étaient de toutes petites places occupées par un hangar dont le toit était formé de tiges de sorgho empilées. Sous ce toit, des troncs d'arbres sur lesquels dormaient des flâneurs. Je n'ai pu me faire une idée quelconque du chiffre de la population de cette agglomération étrange. Les troubles des dernières années l'ont dévastée et la plupart des greniers sont certainement vides.

J'ai rarement vu une lumière plus éblouissante que celle de ces murailles blanches; on se serait cru dans quelque lieu sacrosaint.

Nous sommes maintenant près d'un village qui ressemble en petit à Komboro. Pendant l'étape, la brousse était devenue très boisée; le soleil la brûle toujours. La chaleur est torride : 41 degrés à l'ombre et 39 sous le casque. Je ne me rappelle plus si j'ai souffert parce que, maintenant, sous les grands arbres où nous sommes, on dirait un beau soir de France.

Pïssa, 11 mai.

Hier, nous avons passé la journée à Louta. Louta est un village de médiocre apparence, mais qui a eu un chef fort puissant, ce qui a nécessité l'établissement d'un poste. Actuellement, il n'y a plus qu'un sergent noir et quelques hommes.

Avant d'y arriver, nous avons traversé une série de villages de même aspect que Komboro. La brousse est tout entière cultivée et remplacée par des champs de sorgho et de coton.

Louta est construit comme une forteresse et est surmonté d'une case très massive où habite le chef.

Depuis Wahigouya, nous ne sommes pas accueillis avec un très grand enthousiasme. Ces villages semblent avoir conscience de leur richesse ; ils craignent peut-être que nous ne nous en emparions, en exigeant d'eux de lourds impôts.

Ce matin, après une étape de 30 kilomètres, nous sommes arrivés à Baï, misérable petit village qui ne m'eût laissé qu'un souvenir très vague si je n'y avais appris que depuis longtemps je suis réduit à l'état de fantôme.

Nous allions déjeuner, Lefel et moi, lorsque nous avons vu arriver une petite colonne de porteurs qui précédait un blanc. C'était un jeune sous-lieutenant que j'avais vu à Tombouctou et qui, maintenant en garnison à Bandiagara, faisait sa première sortie dans la brousse. Il allait signifier à un chef du voisinage une forte amende à laquelle il était condamné pour le retard qu'il avait mis à payer l'impôt.

Les rencontres sont rares dans la brousse et l'on n'y est point formaliste, aussi nous avançâmes au devant du nouneau venu qui, en me voyant, se mit à me demander comment il se faisait que je n'étais pas mort.

Il paraît que depuis deux mois le bruit de ma mort cou-

rait à Tombouctou. On disait que j'avais été tué entre Zinder et Say. Peut-être mon incident à Sansa-Haoussa avait-il été l'origine de ce bruit, quoiqu'il n'y ait rien eu qui puisse le justifier.

J'ai décidé à Louta de ne pas aller directement à Djenné et de passer par Bandiagara. Étant donné que je pourrai aller par eau de Mopti à Djenné, le détour n'est pas bien considérable.

A Baï, j'ai quitté le docteur et lui ai laissé mes caisses. Je n'ai pris avec moi que Mahamadou, un tirailleur et quatre porteurs. J'ai mis deux heures pour venir de Baï ici. Je crois qu'il fait de plus en plus chaud. A cinq heures du matin il faisait 24 degrés, à six heures et demie 35 1/2, à neuf heures 41, et cela a continué jusqu'à six heures. Avec cela, l'eau est boueuse : tous les indigènes ont des goîtres.

A partir de Louta j'ai retrouvé la forêt d'épines qui m'avait laissé de si charmants souvenirs entre Say et Dori. Je suis revenu dans la zone intermédiaire entre la région tropicale proprement dite et le Sahara tropical.

12 mai, sept heures du soir, camp dans la brousse.

D'après l'itinéraire qui m'avait été indiqué, je devais aller de Pissa à Divago et de Divago à Kané.

Depuis Wahigouya, quel que soit le point du Niger que l'on veuille atteindre, il faut traverser cette grande barrière rocheuse que l'on a l'habitude d'appeler la falaise de Bandiagara. C'est une ligne abrupte du côté de l'est qui s'étend sur une longueur de près de 200 kilomètres le long du Baï, comme en prolongation des monts du Hombori. Elle n'est franchissable qu'en un certain nombre de points; Kané est un de ceux-là.

Nous sortions de Pissa à deux heures quinze du matin pour nous diriger sur Divago, lorsque Mahamadou me dit : « Le nommé il connaît chemin, il y a plus court. » Et, en

effet, mon convoi microscopique ne prenait pas le chemin de Divago. Je me fâchai, trouvant que l'on aurait pu me demander mon opinion ; mais je dus renoncer à expliquer à Mahamadou que ce n'était pas une raison, parce qu'il y avait un village plus près de Pissa que ne l'était Divago, pour que le chemin de Bandiagara passant par ce village soit le plus court. Après quelques vagues explications, je laissai mes hommes suivre leur route, pensant qu'après tout je ne m'éloignerais pas beaucoup du droit chemin.

Nous sommes arrivés à un village nommé Minima à huit heures. Depuis Baï, les villages sont occupés par des Kados. Quoique primitifs, ces gens paraissent très pacifiques. Ce qui semble les caractériser, c'est qu'ils ont une coiffure de femme. Ils sont habillés d'un petit boubou jaune.

Après notre déjeuner à Minima, nous sommes partis vers quatre heures et nous sommes passés successivement à Lessaga et à Legassaga. Comme il faisait encore grand jour, j'ai continué à marcher et je viens de m'arrêter dans la brousse. Jusqu'à Minima, c'est la même brousse épineuse qui a commencé à Louta. Au contraire, depuis Minima, la brousse a presque repris son ancien aspect du Mossi et du Yatenga. Les arbres sont presque tous fruitiers et très espacés. Les villages ont aussi changé d'aspect. De Boussinoré à Gomboro, ils ont la forme d'un talus en terre très bas aux formes rectangulaires; on ne distingue pas de cases. A Louta, les cases rectangulaires sont isolées les unes des autres, mais sont de différentes hauteurs, ainsi que les greniers à mil. Depuis Minima, les villages sont plus ouverts et sont entourés de palissades où on parque les troupeaux pendant la nuit.

Bandiagara, 4 mai.

Hier, vers deux heures et demie, j'ai quitté l'arbre sous lequel j'avais dormi, et à cinq heures et demie nous som-

mes arrivés à Son. Ce village n'a d'autre particularité que d'avoir des cases en paille; seuls les greniers à mil sont en banco.

J'avais mis dans ma tête d'arriver jusqu'à la falaise. Je changeai mes quatre porteurs et après une demi-heure de marche nous arrivâmes au petit village de Dimba; puis, dix minutes plus loin, à Sadia, qui est beaucoup plus considérable. J'y fus très bien reçu. Entre tous ces villages, la plaine est cultivée en mil.

De Sadia, on découvre très bien la falaise, une barrière violette fermant l'horizon.

Le soleil dardait ferme; mais je m'en consolais en pensant que j'allais faire de belles photographies. Il était huit heures quinze.

A partir de Sadia, nous avons commencé à monter une série de dunes sablonneuses qui aboutissent au pied de la falaise.

Ces dunes sont couvertes de petits arbres qui ne réussissent pas à donner de l'ombre, mais dont la verdure forme un contraste étrange avec le violet du fond du décor. Au sommet de chaque dune, on voit, dans toute sa hauteur, la falaise qui apparaît de plus en plus formidable. A la base, un énorme pan coupé d'une centaine de mètres de haut, puis une pente très raide de grandes dalles et un second pan coupé. Pas un arbre.

Enfin, à dix heures, la falaise. Du haut du dernier ressaut, on voit la barrière jusqu'à sa base, et sur ce fond d'une sauvagerie inouïe se détache un merveilleux bois d'énormes figuiers verts.

J'ai voulu de la lumière; il était impossible d'en avoir davantage. La paroi du roc, qui apparaissait maintenant toute rouge, réfléchissait les rayons du soleil et répandait au-dessus des arbres une lumière de féerie.

A la base, sous un repli du roc, un village : au milieu des pierres, se confondant avec elles, de toutes petites cases

rouges semblaient être là comme des rochers d'une forme étrange, et de tous côtés, sur chaque roc, se dressait un petit chapeau pointu qui aurait pu être aussi bien la coiffure de quelque gnome.

En haut, sous la roche, les greniers à mil, tout petits aussi, alignés, mais affectant toutes les inclinaisons, paraissaient présider le grand palabre des petites cases. Et surtout la grande lumière unissait les roches et le village fantastique dans sa grande harmonie.

Je m'arrêtai sous un arbre; des hommes comme j'en attendais sortirent de derrière les pierres, des hommes des âges préhistoriques. Le chef vint à mon devant. C'était un vieillard, et les plus beaux des jeunes hommes des âges antiques n'avaient pas un corps plus parfait. Vêtue de quelques peaux de bêtes, sa nudité superbe paraissait prendre en pitié ma faiblesse d'homme civilisé.

Vers trois heures, je commençai l'ascension de la falaise. Un étroit sentier se glissait à travers des anfractuosités de rochers. Je dus grimper en me servant aussi souvent de mes mains que de mes jambes, et quant à mon cheval, comment a-t-il pu passer? C'est pour moi un mystère.

Du haut de la falaise, j'ai regardé une dernière fois cette boucle du Niger qui s'étendait sous mes yeux sans autre obstacle à ma vue que l'étendue même que je venais de traverser.

La falaise descendait ensuite en pente douce jusqu'à Bandiagara. Vers huit heures, nous arrivâmes à un village encore tout entier dans les rochers. Je mourais de soif après la gymnastique de l'après-midi. Dans l'eau noire que l'on me fit boire, je trouvai un crapaud.

Ce matin, vers cinq heures, je suis parti laissant mes hommes derrière moi. J'avais rejoint la grande route de Bandiagara à Wagadougou que j'avais quittée à Wahigouya. Tout le long s'échelonnaient les dioulas, les femmes qui se rendaient au marché de la ville, et des pasteurs qui

menaient les bêtes aux champs. A huit heures, je voyais les grands bâtiments du poste, semblables à une vaste caserne.

Bandiagara n'est pas autre chose qu'un lieu de passage pour les kolas et le sel; mais, à ce titre, il est fort important. Les commerçants qui viennent de Bobo-Dioulasso et du Kipirsi ou du Mossi par le Yatenga continuent jusqu'à Saraféré ou Tombouctou. De ce fait, il s'y traite un nombre assez considérable d'échanges.

Sur ma carte économique du Soudan, j'ai estimé le commerce annuel de cette ville à un million; mais cela ne veut point dire qu'il s'y fait des transactions dont la valeur s'élève à cette somme. C'est la valeur des marchandises qui y passent, la plupart sans changer de propriétaires. En outre, toutes ne passent pas à Bandiagara même. Tout autour de cette ville, se trouve une série de villages qui sont comme autant de marchés satellites et par où prennent une direction définitive les produits du Nord ou de la Boucle.

Bandiagara ne joue pas le rôle d'entrepôt. C'est simplement un point de diffusion; de sorte que, malgré le nombre considérable des produits qui y passent, il y a peu de choses à dire de son commerce. La ville vit surtout du passage des commerçants. Elle comprend de cinq à six mille habitants, mais il y a toujours un nombre très considérable d'étrangers. Bandiagara fut un grand centre de la puissance foulbé et ses chefs commandaient toute la riche terre du Macina. A proprement parler, Bandiagara est en dehors de ce qui forme réellement le Macina, c'est-à-dire la partie sud des terres inondées du Niger et du Bani. Cette ville est encaissée dans un massif de montagnes que l'on est obligé de franchir de quelque côté que l'on veuille se diriger. Elle est construite sur un terrain bouleversé, à cheval sur un marigot qui va jusqu'au Niger.

On a installé dans cette ville Aguibou, à qui on a laissé, sur le Macina, le pouvoir des anciens chefs; c'est un tort, selon moi, surtout au point de vue commercial. En effet,

les droits de circulation que nous faisons payer, sous le nom d'oussourou, aux marchandises qui entrent dans le Soudan doivent être perçus une fois pour toutes. Lorsque les indigènes arrivent dans les Etats d'Aguibou, ils ont une nouvelle taxe à payer entre ses mains et ils ont le droit d'en être étonnés. Remarquez, du reste, que, chez les noirs, le maître, c'est celui qui vous fait payer l'impôt.

Lors de mon passage, Bandiagara était le grand centre de l'occupation militaire du nord de la Boucle ou plutôt le point de départ des troupes. Auprès de ces bons vieux tirailleurs et spahis que j'avais vus en pleine action, couverts de loques et de poussière, ceux que je voyais là ne me semblaient pas être encore des soldats.

Goundaka, 17 mai sept heures du soir.

J'ai quitté hier Bandiagara à quatre heures quarante. La route qui mène à Mopti et à Saraféré a une vingtaine de mètres de largeur, il semble donc que j'aurais dû arriver à l'étape sans encombre; il n'en a rien été. Je suis parti sans tirailleurs, et les quatre porteurs que j'ai pris à Bandiagara m'ont declaré, dans la ville même, qu'ils ne connaissaient pas le chemin de Mopti. J'avoue que, quel que soit mon calme devant les petites misères de la brousse, j'ai trouvé cette assurance vraiment exorbitante. C'était quelque chose comme des Parisiens qui ne sauraient pas où est la Seine. Messieurs mes porteurs n'avaient pas envie de venir à Mopti; je ne devais pas en changer jusque-là. Ils ont tellement bien joué leur rôle que, marchant devant eux, j'ai quitté le chemin sans y faire attention; la nuit était déjà venue, et je me suis trouvé tout d'un coup dans le plus inextricable amas de rochers qui se puisse rêver. Une case était là par hasard et un brave homme me ramena dans le bon chemin. Il m'assura que les porteurs avaient fait exprès de me laisser perdre. Je dus descendre de cheval pour franchir

l'achoppement sur lequel j'étais monté, et ce n'est que vers neuf heures que j'arrivais au campement de Cori.

J'étais rompu; j'ai eu un moment de volupté absolue en me couchant.

Les gens qui n'ont point goûté de la brousse ne peuvent savoir ce que c'est. Tant que dure la surexcitation de la marche, la fatigue ne se traduit que par une sorte d'énervement où l'on est hypnotisé par le désir d'un bon fruit, d'un plat de haricots, par l'obsession d'un souvenir, d'un rêve désiré. Puis, dès que l'on arrive et que l'on s'allonge sur un lit, toute la fatigue accumulée se fait sentir; mais ce n'est plus qu'un raffinement qui s'ajoute au repos. Et puis, au-dessus de votre tête, il n'y a rien que les étoiles, et toute lassitude se perd dans l'air pur.

J'ai fait ce matin une étape de trois heures pour arriver au campement de Fiko et ce soir une autre de deux heures. Fiko est sur une hauteur et pour avoir de l'eau nous avons été obligés de creuser dans le sable d'un marigot qui se trouve auprès.

De Bandiagara ici, le terrain est très tourmenté; le sol cependant est riche, mais peu cultivé.

18 mai. En pirogue sur le Bani.

Ce matin, vers cinq heures, j'ai laissé mes cinq caisses venir derrière moi et suis parti au galop pour arriver plus vite vers le Niger.

Au débouché de Serhari, j'ai traversé quelques kilomètres du désert bleu que j'avais vu en allant à Tombouctou. L'herbe avait été brûlée par le soleil et l'on eût dit que je parcourais un immense champ d'épis d'or.

Presque tout est mis en valeur sous forme de cultures de riz. Les Peuls qui exploitent cette partie du delta défoncent la terre à 30 centimètres avec leurs petites pioches, et l'on peut se demander si l'on ferait mieux avec des instruments plus forts.

Un temps de galop, le village blanc, Mopti, le Bani, le Niger.

Sous la belle lumière, j'avais retrouvé le beau fleuve éternellement bleu.

J'ai trouvé à Mopti une petite pirogue de San qui revenait dans cette ville. Je l'ai prise jusqu'à Djéé.

Le Bani diffère assez sensiblement du Niger.

Il est bien moins large; il a seulement de 3 à 400 mètres. Ses eaux sont chargées d'alluvions, et ses rives, hautes de 2 mètres, taillées à angle droit, sont le commencement de grands champs plats qui s'étendent à perte de vue.

Je viens de voir tout à l'heure un spectacle bien extraordinaire, une grande pêche sur le Bani.

En un point, le fleuve était barré par une immense ligne de filets. Un kilomètre plus loin s'avançait dans l'eau une triple ligne d'hommes et d'enfants tenant à la main des nasses. Ils refoulaient les poissons vers la barrière des filets et en prenaient ainsi un nombre véritablement prodigieux. Tout cela au milieu de cris et d'éclats de rire. Plusieurs villages collaborent à ces sortes de pêches.

Dans la nuit du 19 mai, je suis arrivé en face de Djenné. Au jour, dans un galop endiablé, j'ai traversé les 2 kilomètres qui, aux eaux basses, séparent la ville du fleuve.

Tombouctou, Say, Djenné : le triangle était fermé.

Je ne connais pas l'Orient; mais il m'est difficile de concevoir une ville plus orientale que celle-ci. Au bord des rues blanches, les maisons se profilent avec leurs lignes parfaites, les murs se découpent en terrasses aux clochetons inattendus, les auvents des portes semblent attester le souvenir des vieilles traditions égyptiennes, et, la nuit, la ruine superbe de la vieille mosquée apparaît comme une évocation d'archaïsme reliant la ville nigérienne à ses sœurs mortes du Nil.

Aussi bien, pour la décrire, je ne peux que renvoyer au livre si enthousiaste de M. Félix Dubois.

J'ai dit la part que prend Djenné dans le commerce du fleuve. Il convient d'ajouter quelques mots sur son rôle dans la boucle du Niger.

Jusqu'à ces derniers temps, Djenné était comme la succursale de Kong dans ses relations avec Tombouctou, et l'influence de ces relations se faisait sentir suivant une bande qui, allant de Djenné à Kong, s'étendait de Bobo-Dioulasso à Sikasso.

Il ne reste actuellement plus rien de Kong. M. Binger a pu heureusement étudier le rôle de cette ville dans les pays du Niger; c'est grâce aux renseignements qu'il nous donne qu'il nous est possible de relier aux traditions économiques du reste du Soudan celles de ces régions.

Kong était uniquement une ville de commerçants, mais elle revêtait un caractère particulier au Soudan : c'est que ses habitants ne se contentaient pas de profiter d'une certaine position acquise et de n'être en quelque sorte que des entrepositaires. Les Mandés-Dioulas de Kong commerçaient en dehors de leur ville.

Kong était un grand atelier de tisserands et ses tissus étaient la marchandise d'échange originelle de ses habitants. D'un autre côté, cette ville était proche des marchés de kolas et elle faisait son principal commerce de la vente de ces noix. Ce commerce avait lieu du sud au nord. Le point où aboutissaient les pérégrinations des habitants de Kong était Djenné. Nous ne pouvons plus parler du mouvement qui se faisait entre ces contrées que d'une manière schématique.

Les relations de Kong à Djenné comprenaient une étape intermédiaire : Bobo-Dioulasso.

Pour commercer, les Mandés-Dioulas de Kong devaient d'abord se procurer des kolas. Les kolas sont de deux espèces : les kolas de l'Ano et du Ourodougou qui se trouvent

entre le 7e et le 8e degré de latitude Nord. Elles ne supportent pas les longs transports et ne dépassent guère Bobo-Dioulasso, Léra, Niéla, Oua et Bonna. Le principal marché où on les achète est Groumania. Les kolas de l'Achanti, qui sont plus prisées, poussent entre le 6e et le 7e degré de latitude; leur principal marché est Kintampo.

Pour acheter ces kolas, les habitants de Kong se servaient des tissus qu'ils fabriquaient, pagnes et couvertures bleues. De Kong à Bobo-Dioulasso, les Mandés-Dioulas ont essaimé sur la route et ont fondé des villages qui leur servent d'étapes.

A Bobo-Dioulasso, ils apportaient leurs kolas et des pagnes confectionnés en calicot écru acheté à Salaga, qu'ils teignaient en bleu sombre avec des raies bleu azur. Ils échangeaient ces marchandises contre des articles en fer, couteaux, pioches, haches, car à Kong il n'y avait pas de forgerons.

A Djenné, les Mandés-Dioulas allaient chercher le sel de Taoudéni et les tissus de laine du Macina, kassas et moustiquaires. Ils les échangeaient contre des kolas, mais ils faisaient aussi un grand commerce de tissus, dans la confection desquels ils faisaient entrer des fils rouges de provenance anglaise achetés à Salaga. Avec un de ces pagnes qui valaient à Kong 10,000 cauris au moment du voyage de M. Binger (ce qui représentait 12 fr. 50 c.), ils achetaient une barre de sel qui valait à Djenné environ 35 francs; ils apportaient en outre des épices du pays.

Il est assez difficile d'évaluer ce qu'était ce commerce; l'importance réciproque de Djenné et de Kong sont les seuls indices que l'on en a. Kong a disparu; de ce fait, Bobo-Dioulasso est devenu un des points les plus importants où le nord de la boucle du Niger vient chercher ses kolas.

Pour avoir fini de passer en revue les terres du Niger, il ne nous reste plus qu'à examiner celles qui se trouvent

dans un triangle défini par une ligne allant de Sikasso à Ségou, le cours du Niger jusqu'à Siguiri et la grande forêt.

Les pays compris entre ces limites offrent entre eux de grandes analogies. Ils diffèrent du plateau central en ce sens qu'ils sont plus irrigués; les terres n'en sont que plus fertiles. La culture fondamentale est toujours le sorgho; toutefois, on cultive beaucoup plus de farineux, maniocs, ignames, que dans le reste du Soudan; malheureusement, ces terres ont été dévastées entièrement par Samory, Tiéba et Bademma.

Nous n'avons que peu de mots à dire du mouvement commercial de ces territoires, car nous en avons déjà examiné tous les éléments.

Nous savons comment les marchandises européennes et le sel arrivent au Niger entre Ségou et Siguiri, et comment les dioulas qui en commercent vont dans le sud-ouest de la Boucle chercher les kolas et les captifs. Le grand centre était autrefois Sikasso. Les événements des dernières années ont atteint son commerce. Sikasso reçoit le sel de Ségou et de Bamako et l'échange contre les kolas de Toutée ou de Kané.

Toute cette région était autrefois fort riche, et le fait même de se trouver au milieu de plaines fertiles, et par conséquent très peuplées, avait donné à Sikasso une importance qui renaîtra par suite même de la paix et de la possibilité de cultiver la terre.

Depuis Bamako, le point où les dioulas vont surtout chercher les kolas est Bougouni. En 1898, il y a été apporté mille barres de sel de Tichit; la barre y vaut 50 francs. Il se fait, en outre, de Bougouni vers les pays du sud, un commerce assez important de bestiaux qui manquent dans la région des forêts. En 1898, on a exporté de Bougouni 1,000 bœufs, 3,600 moutons et 3,200 chèvres.

La région de Siguiri à Kouroussa est desservie en kolas par Beyla. Il est parti de ce point en 1898 1,200,000 kolas.

Comme dans cette région l'argent abonde, cette exportation a été soldée par 1,500 francs de guinée, 30,000 francs de sel et 33,000 francs de numéraire. Entre ces points, les relations sont établies par les dioulas dont nous avons examiné le rôle et le caractère.

La plus grande partie des marchandises européennes vient de la côte de Guinée. Tant que l'hivernage n'est pas trop avancé, les dioulas de Guinée vont de la côte au Niger; depuis ces dernières années, ils vont même jusqu'à Bamako. En 1898, on a constaté l'entrée au Soudan, par la Guinée, de 16,000 pièces de cotonnades blanches. Les dioulas remportent de Bamako des pagnes indigènes, et de la région sud des bandes de caoutchouc.

Nous n'avions point à étudier le commerce de caoutchouc qui se fait dans cette région : c'était l'œuvre des ingénieurs et des naturalistes que le général de Trentinian a envoyés au Soudan pour examiner cette question. Ce commerce est tout récent et n'est devenu important que depuis 1898, où on a exporté 300 tonnes de caoutchouc. Les achats se sont faits contre argent et ont eu lieu à Siguiri et à Kouroussa. Ce sont des commerçants européens qui sont venus faire eux-mêmes cette opération. Par suite des facilités de transport que leur a données le gouvernement du Soudan, ils ont expédié le latex par le Sénégal.

Ce que nous avons à retenir sur ce commerce, c'est que sa véritable tendance est de passer par la Guinée. Les commerçants noirs trouveront dans le caoutchouc l'article d'échange le plus convenable pour se procurer les produits européens de la côte. Pour que les importateurs du Sénégal ne rencontrassent pas là une sérieuse concurrence dans le sud-ouest du Soudan, il faudrait que le chemin de fer du Sénégal fût seul construit, ce qui est fort peu désirable.

Sur les bords du Niger, Koa, 28 mai.

J'ai quitté Djenné hier soir pour rejoindre le Niger par terre directement sans repasser par Mopti.

C'est toujours le delta d'alluvions, sans un obstacle, qui arrête la vue, sans une ligne qui ne se confonde avec l'horizon. Çà et là, de petits tertres avec des cases, sous des rhôniers; mais ce ne sont que des points qui font ressortir l'étendue. Tout est merveilleusement cultivé.

Cette fois, c'était à la fin du jour que je voyais la plaine. La nature était si belle dans sa perfection que même mon pauvre nègre Mahamadou, qui marchait à côté de moi le fusil en travers de son dos, se prit à dire, comme confus de l'idée qu'il émettait : « Y a joli. »

J'ai couché à Komitogo, qui n'était pas du tout sur mon chemin, et je viens d'arriver au Niger.

Il y a quatre mois, je passais sur cette rive; j'allais vers l'inconnu. Bien plus qu'à Mopti, je viens d'avoir la sensation des terres retrouvées; c'est qu'ici j'ai passé une soirée merveilleuse de calme. Ce village renferme une petite mosquée qui m'avait beaucoup charmé; j'y ai eu pour la première fois en Afrique la sensation de la paix. Depuis, il n'est presque pas de soirs où cette sensation ne se soit renouvelée, tous les jours, avec plus d'intensité.

A la joie de revoir ce petit village s'ajoutait comme un sentiment de reconnaissance de ce que ma foi en la terre d'Afrique n'avait pas été trompée. La traversée de la boucle du Niger n'est déjà plus pour moi qu'un souvenir. Dans cette vie d'action intense, chaque jour semble amener quelque chose de si nouveau que le reste disparaît presque.

Il en est surtout ainsi des fatigues, et, au fond, à part les heures du soir où les sensations du corps s'apaisent, je n'ai guère eu que des fatigues, des souffrances réelles.

De tout cela, il ne me reste plus que le souvenir de deux

mois passés dans un état de liberté absolue, liberté dont le sentiment me venait, je crois, de ce que mon corps, que j'étais arrivé à briser complètement, laissait entière ma volonté.

Mon retour à la côte s'est effectué par la voie Bamako, Banamba, Nioro, Médine. Je l'ai déjà décrite au point de vue économique; je n'aurai donc qu'à dire comment cette partie de mon voyage s'est effectuée.

CHAPITRE XV.

De Djenné à Kendikoro.

29 mai. En pirogue sur le Niger. Après Diafarafé. — Neuf heures du soir.

Sur le voile noir de la nuit, des ombres silencieuses se détachent. Ce sont mes laptots. Les étoiles brillent et semblent le but de mes pirogues. La féerie des eaux se mêle à celle du ciel. Sur les petites barques du Niger, de grands feux sont allumés et les bons Somonos se livrent à la pêche. Un chant s'est élevé et il alterne d'une barque à l'autre.

30 mai. En pirogue.

J'ai pris à Koa deux petites pirogues; je suis monté dans l'une et Mahamadou dans l'autre. J'ai tout juste la place pour étendre ma paillasse sur des caisses; la petite case que j'ai fait construire pour m'abriter me couvre à peine. Ma barque a 7 mètres de long sur 1 mètre de large.

La tornade fait rage. Le vent a d'abord quelque chose de terrible; mais la pluie est venue, avec sa morne monotonie. Dans ma pirogue, j'ai donné abri à mes laptots. Il me semble entendre l'eau frapper contre des vitres, tandis que le fleuve clapote contre ma barque.

Celle-ci fait eau de toute part; ma case se démolit. Un coup de vent risque de nous faire chavirer. Je vais bien dormir tout de même.

31 mai.

La nuit a été glaciale. Je n'en ai point souffert, car je m'étais bien enroulé dans mes couvertures; mais je plaignais les pauvres diables qui manœuvraient. Je m'apprêtais à les payer ce matin et à en changer, lorsque j'ai su que mon équipage s'était renouvelé trois fois pendant la nuit. Pour éviter de trop s'éloigner de leurs villages, lorsqu'ils pagaient, les Somonos se remplacent pour ainsi dire automatiquement. Lorsque la barque arrive en vue de quelque case, un d'eux saute à terre et va, en courant, chercher d'autres hommes pour remplacer ceux qui viennent du village précédent; ce changement se fait sans que la barque s'arrête. Je ne sais si les cauris que je leur ai donnés toutes les fois que j'ai pu se sont justement répartis entre eux.

Dans la matinée le ciel s'est éclairci. J'ai rencontré la pirogue d'un docteur qui allait à Sono. Nous avons déjeuné ensemble sur la berge. Il m'a donné des nouvelles du vieux monde; mais je n'y ai rien compris. J'ai perdu l'intelligence de ces choses compliquées.

Pour débarquer, j'avais mis mes bottes en caoutchouc. Je les ai posées à terre en déjeunant et les y ai oubliées. Je ne m'en suis aperçu que trois heures après. J'ai envoyé Mahamadou les chercher avec une petite pirogue.

1er juin. Sur le fleuve, après Sansanding. — Huit heures du matin.

Vers quatre heures, hier au soir, je suis arrivé chez le fama. J'en ai remporté une impression moins solennelle que lors de ma première visite, peut-être plus patriarcale encore.

Le fama m'a reparlé de ses fils. Ses sages projets sont

déjà un peu modifiés. Il voudrait en voir un à l'école coloniale pour le seconder dans sa tâche. J'ai bien peur que le brave homme se fasse illusion sur l'indépendance de Sansanding. Il m'a aussi parlé avec insistance de l'École des Sciences politiques : aurait-il l'intention d'avoir un fils ambassadeur? En tout cas, s'il veut caser tous ses enfants, il aura du travail, car il a l'air d'en avoir des quantités. Il a toujours l'idée d'avoir un fils agriculteur; c'est toujours cela de bon. Il m'a dit que tous ses États de Sansanding étaient prospères par la culture et que, cette année, les pâturages allaient manquer parce que les Foulbés étaient venus du nord faire paître leurs troupeaux dans ses terres.

A neuf heures, Mahamadou n'était pas encore rentré. Le fama bâillait; moi-même je tombais de sommeil. Suivi de huit laptots, je suis parti vers ma barque; comme nous arrivions, la pluie s'est mise à tomber à torrents. J'avais promis au fama un rasoir dont je ne me sers plus. Je l'avais prêté autrefois à un jeune cousin qui, quoique n'ayant pas de barbe, avait trouvé le moyen de le transformer en une scie minuscule : je ne l'avais pas regardé depuis. J'ai eu un scrupule de le donner dans cet état, et, sous la pluie, à dix heures du soir, au bord du Niger noir, les flâneurs attardés auraient pu me voir aiguisant un rasoir sur une pierre humide.

J'avais pris des cauris chez le fama. Ne sachant où les mettre, je les ai logés dans mon casque et dans les poches de ma veste.

Je me suis calfeutré dans ma case, et, comme un bon diable, j'ai donné l'hospitalité à quatre ou cinq noirs, tandis que les autres allaient dans la seconde pirogue. Je me suis enroulé dans ma couverture et me suis endormi.

Quand je me suis réveillé, il ne pleuvait plus; j'avais un Somono tranquillement étendu sur mes genoux, un autre avait un bras sur ma tête, un troisième était adossé contre ma selle, derrière moi, et me la faisait entrer dans l'occi-

put. Tous ronflaient en cadence. En outre, Saï, que j'avais mise sur une couverture, n'avait rien trouvé de plus simple que de se coucher sur mon ventre. C'est elle qui a commencé à payer pour tous. Je l'ai brusquement remise à sa place; trop bien, car elle s'est engloutie dans une excavation produite par l'espace laissé entre une cantine et le bord de la pirogue. Elle s'est mise à hurler d'une façon lamentable, autant qu'un chien touareg peut le faire quand on le mouille, ce qui n'est pas peu dire. J'espérais au moins que cela réveillerait mes bonshommes. Hélas! un nègre qui dort ne peut être réveillé par rien. D'un coup de pied discrètement appliqué, j'essayai d'enfoncer la tête du monsieur qui était sur mes genoux : il ne s'en allongea que mieux. Cinq minutes se passèrent. D'un coup d'épaule sur la selle, j'essayai de la refouler à mon tour dans l'occiput du voisin : peine perdue. Alors, j'ai eu recours aux grands moyens.

Je hurlai : *Lapotos-coï-taria-tamba-tamba-Segou, etc.*; toutes mes connaissances de songhay, peul, bambara y passèrent. Devant cette éloquence, tout mon monde fut debout. J'allumai mon photophore. J'expliquai comme je pus qu'une moitié de laptos allait venir avec moi et l'autre attendre Mahamadou et me l'expédier dès son arrivée.

Nous partîmes; mes bonshommes avaient l'air content. L'un chantait le fameux *Allah oyo,* et les gloires du nazaréen, que j'étais pour la circonstance, se perdaient dans le ciel mat de pluie.

J'étais heureux. Je me voyais déjà à Ségou et j'en concluais que le procédé pour mener des nègres était tout simple.

Je me rendormis; je dormis mal, je suais comme une vieille lampe à pétrole. Avec cela, le vent me fouettait le visage. Au bout de peu de temps, je me trouvais couvert de sable. On passe de bon moments au Soudan!

Ce matin, lorsque j'ai eu ouvert définitivement l'œil, je

vis des visages différents de ceux de la veille; mes fameux laptots avaient pourtant reçu l'ordre de me mener le plus rapidement possible à Ségou.

A ma plus grande stupeur, alors que je pensais arriver à Ségou, je me trouvai en face du village de Tiauni. Nous n'avions pas fait 15 kilomètres depuis la veille, tandis que nous en avions 50 à faire.

Je voulus m'habiller; je gelais de froid. Je constatai que ma grosse veste en poil de chameau était toute mouillée; elle avait trempé dans l'eau une partie de la nuit. Je voulus prendre dans une cantine une autre veste en molleton, impossible de trouver mes clefs. Je constatai en même temps que mon puncho était tout humide, mes sandales inondées.

Je me suis habillé n'importe comment; la pirogue était pleine d'eau. Privé de mes bottes, je me vois obligé de mener l'existence d'un canard. Avec cela, je n'ai rien à manger et nous ne serons guère à Ségou avant quatre heures du soir. Pourtant, nous pagayons ferme avec nos bambous.

J'ai heureusement retrouvé mes clefs parmi des cauris et j'ai mis la main en même temps sur la moitié d'une tablette d'abricots comprimés de Prévet. Le soleil est revenu; cela va un peu mieux. C'est égal, je ne garderai pas un bon souvenir de cette pirogue.

Trois heures.

Ségou est en vue et j'ai calmé mon estomac et celui de Saï à l'aide d'un kilo d'arachides.

3 juin, quatre heures du soir. — Sur le Niger.

Décidément, ce bout de voyage de Koa à Koulikoro est plus accidenté que tout le reste de mon expédition.

J'ai passé la nuit du 1er au 2 à Ségou pour attendre que Mahamadou daignât arriver. J'ai dormi avec délices sur la table de la popotte du poste. Au matin, j'ai vu Mahamadou; mais il n'avait pas trouvé mes bottes.

Une pirogue de la flotille partait pour Koulikoro avec un Frère blanc. Je suis monté avec lui. Nous nous sommes casés tant bien que mal. C'était une de ces barques en bois, types de lourdeur, construites à grands frais alors que rien n'empêcherait de se servir des pirogues de Djenné, si commodes et si rapides. J'espérais arriver à Yamina aujourd'hui à sept heures du matin.

Vers trois heures de l'après-midi éclate une violente tornade. Elle se calme et nous pouvons dîner sur un banc de sable. Nous repartons. A peine couchés, une rafale s'engouffre sous la paillotte et fait danser au bateau une gavotte peu rassurante. Les laptots continuent à manœuvrer. La pluie se met de la partie et la tornade éclate dans toute sa splendeur; nous étions à 500 mètres des deux rives. Par extraordinaire, il n'y avait pas de bancs de sable pour nous réfugier. Impossible de gagner la berge. La barque était montée sur une table de rochers; les laptots ne parvinrent pas à faire démarrer; cela valait encore mieux que de chavirer. Je m'enveloppai dans mes caoutchoucs, et toute la nuit j'ai été réveillé par le tonnerre et les gouttes d'eau qui tombaient sur ma tête. Au matin, nous étions inondés et toujours à la même place. Une gouttière s'était faite juste au-dessus de moi. Mon caoutchouc m'avait protégé de la noyade, mais il avait en même temps récolté l'eau comme dans une cuvette, et toutes les fois que je m'étais remué j'en avais envoyé un peu partout. Tous mes habits étaient mouillés et il faisait grand froid, au plus 24°.

Enfin nous sommes repartis; nous n'étions pas à la moitié du chemin de Ségou à Yamina.

Vers midi, nous nous arrêtâmes pour déjeuner dans une île; mais nos cuisiniers imaginèrent de faire un repas si

compliqué qu'ils mirent bien trois heures à le préparer. Comme nous partions, nous rencontrons une barque montée par un blanc. Avec le sans-gêne de la brousse, je la fis accoster par la mienne. Après quelques instants de discours avec les laptots, je vis enfin sortir de sa case un bonhomme à l'allure aussi grincheuse que possible. Je lui déclinai mes noms et qualités. Il se borna à répondre : « Très flatté de faire votre connaissance. » Je n'ai jamais pu en savoir plus long sur sa personne. Je me contentai de lui demander la date du départ du convoi de Koulikoro pour Bamako; j'appris qu'il était probablement fixé au 5.

Je fis aussitôt le projet d'arriver à temps, en faisant usage de petites pirogues. Nous étions justement devant le village de Miniam. Je fis déposer mes bagages sur la berge et je demandai deux barques. Je n'ai jamais vu tête de nègre aussi apathique que celle du chef. Au bout d'une heure, il fit amener deux troncs d'arbres creusés. Je voulus y faire mettre une case et l'on me dit que cela allait être fait de suite. Au bout d'une autre heure et demie, on m'informa qu'on n'avait pas ce qu'il fallait. Je crois que j'aurais étranglé le vieux. Je fis charger mes bagages, et nous partîmes après avoir perdu trois heures, ce qui faisait six en comptant le temps de déjeuner.

La barque où je suis est assez longue, mais elle a juste la largeur d'une cantine. Je suis parti dans ce simple équipage. J'en suis récompensé par le spectacle que m'offre le Niger.

Le ciel et la terre viennent brusquement de changer de décors. C'est dans les nuages un éparpillement de feux rouges au milieu de taches noires. L'eau ressemble à celle de l'Océan. C'est la même teinte de houille, le même plissement. Devant moi s'étend la ligne dorée qui va rejoindre le soleil, une bande rougeâtre de sable prolonge le fleuve jusqu'à l'horizon. La ligne verte de l'autre rive se découpe en silhouettes d'arbres immobiles. Au loin, dans l'embra-

sement du ciel, après l'infini du fleuve se détache comme une ville fantastique.

4 juin.

J'ai parfaitement dormi, le corps presque au niveau de l'eau. Mais à cinq heures du matin nous n'étions qu'à Yamina.

Hier, le temps était couvert; je ne me suis donc guère ressenti de l'absence d'abri; mais aujourd'hui il n'y a pas un nuage au ciel. Je me suis construit une petite case d'une rusticité désespérante, composée de deux fascines de tiges de mil qui soutiennent ma bâche en forme d'entonnoir. J'ai juste la place pour me glisser dessous en me ratatinant : le plafond est à 50 centimètres de ma tête.

Quant à faire un repas sérieux, il n'y faut pas songer : Mahamadou n'a pas emporté de quoi faire du feu. Hier soir, j'ai dîné d'un biscuit, de trois oignons et d'un peu d'endaubage. Ce matin, j'ai recommencé le même festin.

J'ai changé quatre fois de laptots depuis ce matin. J'ai passé ma journée sous ma couverture comme dans une étuve. Je jouis cependant d'un bien-être parfait. Il est vrai que je suis obligé de dormir ne pouvant faire autre chose, et que le sommeil est le commencement du bonheur.

5 juin, cinq heures du matin.

Koulikoro est en vue. J'ai passé une nuit que je renonce à décrire. Quelle sensation que celle de s'éveiller et de se voir comme entraîné vers les étoiles par des hommes dont le corps et les gestes sont la beauté même!

Que ceux qui veulent connaître l'âme du grand Niger ne naviguent jamais sur ses eaux que dans un tronc d'arbre!

CHAPITRE XVI.

De Bamako à Banamba.

Sarouala, 12 juin.

Je suis arrivé à Koulikoro juste la veille du départ d'un convoi. J'y ai trouvé Lefel, qui était parti huit jours avant moi de Djenné et qui venait seulement d'arriver. Moins heureux que moi, il avait chaviré sur le fleuve, pendant une tornade, juste devant Yamina. A Kati, où j'étais le 8 au soir, j'ai revu mon brave Jacquey qui revenait de faire un voyage dans le Sud et qui dirigeait, depuis Kati, les essais agricoles des différents postes.

J'avais à décider de mon itinéraire. Mon intention jusqu'à ce moment avait été de sortir par la Guinée. Mais j'avais commencé à apprécier l'hivernage à sa juste valeur et il ne me souriait que médiocrement de faire plus ample connaissance avec lui en passant par le Sud. En effet, dans cette région, les pluies sont fort avancées à cette époque de l'année. D'un autre côté, toute l'activité commerciale est alors interrompue et je n'aurais pas tiré grand profit de ce voyage d'une exécution malaisée.

Je me suis rendu compte de la valeur économique de la route qui passe par Banamba et Nioro. Depuis la colonne Archinard, en 1893, personne ne l'a suivie du Niger à Nioro et personne n'a étudié ni Nioro ni Banamba. Donc, en passant par là, je ne perdrai pas mon temps, et j'aurai ainsi reconnu toutes les grandes voies soudanaises.

Le capitaine commandant le poste de Bammako m'a donné douze porteurs, un cheval et un palefrenier.

Dans tous les pays où je vais passer, le régime de l'administration directe est appliqué et l'on paie les porteurs. Aussi, ceux que l'on m'a fournis doivent aller jusqu'à Banamba. Là, se trouve un percepteur noir qui constatera leur arrivée, leur donnera rations pour leur retour à Bamako et m'en fournira d'autres pour aller jusqu'à Nioro. Je trouverai dans cette ville un des plus grands postes du Soudan et une route très fréquentée par les Européens pour aller jusqu'à Médine.

Le grand-père de Mahamadou est venu me rendre visite au campement de Bamako et me remercier des bontés que j'avais eues pour son petit-fils. J'ai donné à mon estimable cuisinier un des beaux boubous haoussas que j'ai achetés à Say, et il a pu aller raconter sa croisade à la série incalculable de ses grands et petits frères. Je l'ai laissé entièrement libre de rester à Bamako, chez ses parents, ou de me suivre. Il m'a assuré qu'il était content de moi et qu'il me suivrait jusqu'à Kayes. Je lui ai dit alors que je voulais qu'il prenne pour l'aider un compagnon parlant ou non le français. Nous sommes partis sans qu'il ait trouvé personne. Je ne sais pas s'il y a mis beaucoup de bonne volonté.

Naturellement, nous n'avons pas le moindre tirailleur avec nous. Je n'ai pour me diriger qu'un itinéraire très vague; ceux que les cartes indiquent dans cette région ne sont pas ceux qui sont suivis par les commerçants. Sur une route aussi fréquentée, cela n'a d'autre inconvénient que de rendre difficile le règlement des étapes. Partis à huit heures, nous sommes arrivés à Safa à midi et demie, d'où nous sommes repartis à quatre heures et demie pour arriver ici à six heures.

Les pluies quotidiennes ont ramené un peu de fraîcheur, et en tout cas je suis assez bien entraîné pour pouvoir marcher pendant la journée.

Nous traversons les derniers contreforts des montagnes où prennent naissance les affluents du Sénégal. Nous marchons à flanc de coteau. Sur le versant des collines, il ne pousse que des broussailles sans valeur; mais dans les vallons il y a des terres fertiles et même quelquefois grasses.

Les villages sont bâtis en terre et n'ont d'autres toits en paille que ceux de quelques greniers à mil.

Le sol est tout couvert de verdure, mais un mal de tête assez violent m'a empêché de jouir du spectacle de la nature comme j'aurais voulu.

Dialakoro, 13 juin.

Parti à quatre heures un quart, passé à cinq heures et demie à Doumina, arrivé à neuf heures un quart à Sirabola. Reparti à trois heures et demie, arrivé à six heures.

La nature du terrain est la même que hier. Il n'y a de cultures qu'autour des villages.

L'accueil que je reçois est fort différent de celui que j'ai trouvé dans la boucle du Niger. Je circulais alors comme une sorte de grand chef. On venait à mon devant dans tous les villages où je passais et l'on m'apportait tout ce qui m'était nécessaire sans qu'il fût besoin de le demander. Ici, je ne rencontre guère plus d'égards spontanés que le premier dioula venu. La soumission date déjà de longtemps et l'on ne croit plus nécessaire de rechercher les bonnes grâces du « toubab » qui passe.

Koula, 14 juin, dix heures.

Est-ce que par hasard les difficultés commenceraient déjà? Je viens d'arriver en face de ce gros village. Comme d'habitude, depuis que l'on ne vient pas à mon devant, j'ai envoyé Mahamadou chercher le chef du village. Le chef lui

a dit qu'il n'avait pas de cases à me donner. Or, d'ici, j'en vois au moins huit cents.

Dix heures et demie.

J'ai réexpédié Mahamadou à la recherche du dougoutigui[1], en lui donnant ordre de me le ramener. Pendant un temps, je me suis demandé ce qui allait se passer si j'étais éconduit. Cela n'a pas eu lieu. Mahamadou vient simplement m'informer que le chef était devenu introuvable. Comme je n'avais ni l'intention de séjourner sous le grand arbre des palabres, ni de continuer ma route sans m'arrêter, j'ai pénétré dans le village et ensuite dans la première case venue en expliquant à son propriétaire que je lui demandais l'hospitalité pour quelques heures. Puis, je l'ai prié de m'amener les vieux du village, s'il ne pouvait trouver le chef; que s'il n'était pas là dans peu de temps, j'enverrais dire à Bamako ce qui m'était arrivé et demander que l'on mette une lourde amende sur le village. Pour lui manifester en même temps mes dispositions pacifiques, je lui ai donné une pipe et à ses femmes quelques perles.

Onze heures.

Tout s'est expliqué. Je viens de voir arriver une bande de vieilles gens qui se sont assis en tremblant devant moi; c'est étonnant ce que je suis redoutable avec mon unique Mahamadou, le seul sur lequel je puisse un peu compter en cas de danger. Je leur ait dit que j'avais voyagé dans tout le Soudan, que j'avais traversé des pays qui n'obéissaient pas encore aux blancs et que c'était pourtant la première fois qu'on me refusait une case, que je m'en plaindrais au chef des Français. Le plus vieux m'assura alors qu'on ne

1. Chef du village.

m'avait pas vu arriver et que le chef du village était devenu fou, que c'étaient eux qui le remplaçaient et qu'ils commençaient à avoir assez de cet état de choses. Il est assez étrange que ce titre de chef en impose tant au noir. Lorsque le chef meurt, si dans sa lignée directe on ne trouve personne qui convienne à cette fonction, on ne se gêne pas pour prendre un membre éloigné de la famille ou même quelqu'un qui n'est point parent du défunt. Pendant sa vie on se laisse diriger par lui, quoi qu'il arrive : ce qui a lieu ici en est un exemple. Il est vrai qu'en général un chef de village n'a guère d'autre autorité que celle qu'il prend ou celle que lui donne la supériorité de son intelligence. C'est une sorte de représentant du village et un arbitre dans les différends. La véritable puissance est entre les mains des anciens. Cela est tellement vrai que si le voyageur n'a affaire qu'au chef il arrivera toujours, d'habitude, à obtenir ce qu'il désire. S'il laisse aux vieux le temps de palabrer, il n'en aura pas fini de longtemps avec les discussions et les tergiversations.

J'avoue que j'ai engagé mes bonshommes à se donner, dans leur intérêt, le plus vite possible, un autre chef : bien des personnes, si elles étaient reçues comme je l'ai été ici, n'entreraient pas dans de longues discussions et pourraient causer au village de sérieux désagréments.

Koula est un très gros village divisé en deux : une partie est construite en tata et l'autre est composée de cases avec des toits en paille; au milieu se trouve un petit marché de denrées alimentaires.

Kossaba, sept heures du soir.

Je viens de faire une toute petite étape. Une tornade m'a empêché de partir de bonne heure et je n'ai pu arriver ici qu'à la nuit. J'en ai profité pour dormir, et mon mal de tête a disparu.

Je croise des dioulas ou je fais route avec eux. Ce sont

eux qui se répandent dans le sud de la boucle du Niger. Jusqu'ici, les commerçants que j'ai rencontrés avaient des marchandises d'une valeur assez considérable : un millier de francs au moins. Ici, ce sont ces colporteurs Mandés dont le sort semble être d'errer éternellement le long des routes. Toute la famille circule en même temps; l'homme porte quelque arme inoffensive, vieux sabre ou vieux fusil. Lorsqu'il n'y a pas d'âne ou de bœuf, ce qui est le cas le plus fréquent, c'est en général la femme qui sert de bête de somme. Presque toutes ont un enfant sur le dos et souvent une barre et demie de sel, de ces grosses barres de sel de Tichit qui pèsent plus de 30 kilos. En général, par-dessus, est la série des calebasses qui constitue le matériel du ménage. Souvent, des enfants portent aussi leur charge, et ces groupes de trois ou quatre personnes, fléchissant sous le poids, vont d'une allure pourtant assez rapide, jusqu'au moment de la pause qui a lieu toujours aux mêmes endroits. Dans les villages, les dioulas campent sous les arbres, le plus souvent à l'extérieur de l'enceinte, et ils payent leur nourriture de quelques kolas ou d'un morceau de sel. Souvent, au moment où ils vont devenir riches, ils sont dépouillés de toute la fortune qu'ils portent sur leur tête ou que portent leurs grands bœufs. Ils recommencent alors leurs pérégrinations, sans se plaindre et sans avoir d'autre joie que celle d'errer, libres, le long des routes.

Kakou, 15 juin.

Parti à quatre heures et demie, passé à Sariagué à sept heures, arrivé à Siracoula à neuf heures et demie, reparti à quatre heures pour arriver ici à six heures.

J'aurais dû être hier soir à Banamba, mais je suis obligé de ménager messieurs mes porteurs. Je suis terriblement à leur discrétion, et ce matin j'ai eu à leur démontrer que

j'étais capable de leur imposer ma volonté, bien que je n'aie pas le moindre tirailleur à ma disposition.

Plus je vais, plus je trouve qu'il leur serait facile de me laisser en panne avec mes caisses ou même de disparaître en les emportant. Dans la Boucle, je n'ai jamais eu cette crainte. Il me semblait qu'il ne pouvait venir à l'idée de ces bonnes gens de ne pas faire ce qu'avait dit le blanc. Ici, il n'en est pas de même. Quoi qu'en dise Mahamadou, les Bambaras semblent avoir des vertus morales moins développées que leurs congénères soudanais, ou plutôt, pour eux, le blanc n'est plus un être supérieur. Ils ont trop mené la vie des camps avec lui pour ne pas connaître toutes ses faiblesses.

Dans la Boucle, j'avais au moins un tirailleur qui, avec mes trois boys, pouvait surveiller mes porteurs. L'un d'eux pouvait rester avec celui qui désirait s'arrêter un instant, et cela se faisait automatiquement sans que j'eusse à intervenir. Maintenant, je ne puis même plus compter sur Mahamadou. Les porteurs sont tous plus ou moins ses grands ou petits frères ou ses grands ou petits « camarats », et mes ordres ou mes observations ne leur arrivent que sous la forme d'une agréable conversation. Je suis donc obligé de surveiller moi-même et de ne leur rien permettre qui puisse me gêner.

La route a été charmante tout aujourd'hui, serpentant à travers des bois verts et de petites collines. Nous avons débouché ce soir dans la plaine; nous avons retrouvé la vallée d'alluvions du Niger.

Ce que la végétation offrait de plus remarquable jusqu'ici, c'était l'abondance des cés (les arbres à karité). Les cases des villages sont propres, mais les villages eux-mêmes n'offrent rien de particulier.

Banamba, 16 juin, dix heures du soir.

Ce matin, nous sommes entrés dans une région de cultures abondantes. Pendant 25 kilomètres, nous avons traversé les lougans exploités par les habitants de Banamba au moyen de villages de culture. Ces villages ne sont habités que pendant la saison des pluies, pendant laquelle on peut cultiver la terre. Ce sont des captifs qui y travaillent, tandis que leurs maîtres restent dans le grand village d'où dépendent ces campements.

Ces villages de culture ne comprennent que des cases en paille et se déplacent à mesure que les terres sont épuisées. Les captifs qui les habitent sont éloignés quelquefois de plus de 50 kilomètres de leurs maîtres, qu'ils ne revoient que tous les quatre ou cinq mois. Ces villages portent en général le nom de l'agglomération dont ils sont issus.

Cinq kilomètres avant Banamba, nous avons trouvé un village de forgerons avec des hauts-fourneaux analogues à tous ceux du Soudan.

Banamba serait une ville, même au point de vue européen. Elle doit comprendre de cinq à six mille habitants sédentaires. Elle est située dans une sorte de cuvette, de sorte que, de sa périphérie, on la voit dans son ensemble. Ses cases en terre sont toutes à toit plat, peu élevées, sans qu'aucune construction vienne dépasser le niveau général. En somme, l'impression produite est assez morne.

Les indigènes se considèrent comme chez eux dans ce gros marché; ils ne sont pas polis et ne vous saluent que si on les regarde ferme. Au bord du chemin, au moment où j'entrais dans la ville, un Maure était accroupi, le regard perdu vers l'horizon; mais lorsque je passai devant lui, il se mit à cracher par terre avec cet air de profond mépris qui est de mise chez eux à notre égard. Je n'eus qu'à m'arrêter devant lui pour qu'aussitôt il se répandît en salama-

lecs; mais je n'en sentais pas moins combien il nous serait difficile de rapprocher cette race de la nôtre.

La ville est assez sale, mais très animée; les rues sont pleines de troupeaux. Je dus la parcourir dans toute sa longueur pour parvenir au poste du percepteur que nous avons mis là pour surveiller le mouvement du marché. C'est un jeune Wolof, à la figure intelligente, qui a été élevé chez les Frères à Saint-Louis.

J'ai tout d'abord traité une question qui me tenait à cœur : celle de mes moyens de circulation; il ne me souriait qu'à demi de continuer à employer le système des porteurs. Étant donné qu'on devait les payer, ceux que j'aurais pris à Banamba auraient dû aller jusqu'à Nioro, et je ne savais ni combien de temps durerait cette route, ni quel était l'état du pays et la nature des étapes.

Il me parut beaucoup plus simple d'essayer des chameaux. Il en arrive par milliers à Banamba; il eût été bien extraordinaire que je ne pusse trouver des Maures disposés à m'accompagner jusqu'à Nioro.

Le jeune percepteur me dit qu'il en ferait son affaire. Il envoya un agent au camp des Maures, et il arriva bientôt au poste trois Maures aussi crasseux que possible. On s'assit et le palabre commença.

J'ai palabré déjà avec un nombre respectable d'indigènes de races fort différentes, mais certainement les Maures sont les plus retors de ceux que j'ai trouvés.

Ceux-là assurèrent d'abord qu'ils voulaient rester encore longtemps dans la ville; que du reste ils avaient envoyé leurs chameaux en pâturage au loin et qu'on ne pourrait les avoir avant deux jours; qu'ils ne se souciaient guère d'aller à Nioro.

Je leur expliquai à mon tour que je ne tenais pas autrement à aller à chameau; que, simplement, j'espérais aller ainsi plus vite, mais que si je ne trouvais aucun Maure qui voulût venir avec moi, je m'en passerais très bien; que je

venais de si loin qu'il n'y avait pas de raisons pour que rien m'arrêtât, et qu'il n'y avait qu'une chose à laquelle je tenais : mon temps. Ils devaient me dire si oui ou non ils voulaient me transporter, moi et mes bagages.

L'assistance, qu'avait soigneusement éduquée le percepteur, leur fit remarquer qu'ils auraient bien tort de laisser échapper cette bonne aubaine; que puisqu'ils devaient retourner dans le Nord, cela ne leur coûterait aucun dérangement de transporter mes caisses avec leurs chameaux inoccupés.

Parmi les Maures, je vis qu'il y en avait deux qui étaient prêts d'accepter; le troisième restait réfractaire, et dans une tribu maure on ne prend de décision qu'à l'unanimité. Le percepteur comprit qu'il fallait en avoir raison, et par une série d'arguments des plus bizarres il finit par obtenir de lui que, puisque l'affaire ne lui paraissait pas bonne, il s'en désintéressât.

Une fois qu'il fut parti, les choses allèrent assez vite, et l'on convint que l'on me transporterait à Nioro, moi, Mahamadou et mes bagages, pour 50 francs. Je leur en promis 60 si j'étais content d'eux.

Le marché, qui est situé au nord de la ville, ressemble à tous ceux du Soudan où arrivent nos marchandises. Il est composé de quatre grands hangars semblables à ceux du marché de Bamako. En plus des marchandes de denrées alimentaires, il y avait en tout une quarantaine de dioulas qui vendaient des tissus européens et des couvertures dites de Ségou, fabriquées du reste à Banamba même.

Comme partout, ce n'est pas au marché que se font les affaires importantes, mais bien dans les cases. Au nord du marché, à 500 mètres de la ville, se trouve le camp des Maures. Comme à Tombouctou, on prie ces messieurs du désert d'aller coucher dehors. Les noirs font des affaires avec eux, mais le mépris qu'ils ont pour les Maures n'est égal qu'à celui qu'ont les Maures pour eux.

Il y a à Banamba une classe de commerçants comparables à ceux de Bamako, Yamina, Ségou, Bandiagara. Ce sont des gens riches qui ne servent ni d'intermédiaires ni d'entrepositaires comme les commerçants de Tombouctou, de Djenné ou de Dori. Ils se bornent à aller acheter des marchandises européennes à Saint-Louis, Médine ou Nioro, les échangent en partie à Banamba contre du sel et envoient ensuite leurs captifs dans la Boucle du Niger troquer ce sel et ce qui leur reste de marchandises européennes contre les kolas et l'argent qu'ils peuvent y trouver. Pendant que dure cette seconde partie de l'opération, ils se reposent.

Ces traitants de Banamba sont assez peu communicatifs. Je crois que le mieux est de ne pas intervenir à Banamba plus qu'on ne le fait, si l'on ne veut pas qu'il se crée un nouveau centre à côté. Il est nécessaire toutefois d'y entretenir d'excellents agents politiques.

Les noirs ont peut-être raison de tenir les Maures éloignés de leur ville. Dans l'après-midi, j'ai été temoin d'une véritable scène de sauvagerie.

Je me promenais tranquillement autour du poste lorsque j'entendis de longs hurlements. C'était une vingtaine de Maures qui se pressaient autour d'un de leurs congénères en le rouant de coups.

Lorsqu'on me vit, des voix sourdes prononcèrent : *Nassaren*, *Nassaren*, et le groupe se dispersa comme par enchantement. Je rentrai dans ma case pensant que tout était fini et qu'en tout cas il valait mieux ne pas être indiscret (méfiez-vous des Musulmans qui se battent). Mais voilà les hurlements qui recommencent. Je prends ma lorgnette, et depuis ma case je regarde ce qui se passe. C'était cette fois une véritable cohue; l'assommé de tout à l'heure avait dû amener du renfort. J'avais vu des bagarres de nègres qui m'avaient laissé fort indifférent, mais celle-là avait quelque chose de sinistre. Ces grands corps jaunes, qui

s'étreignaient sans que l'on vît la moindre musculature faire effort en eux, apparaissaient, sous leurs longs suaires de guinée bleue, comme des fantômes. Leurs traits, si beaux d'habitude, étaient convulsés par la rage, et l'on n'avait plus devant soi que des sauvages. Peu à peu, ils s'étaient rapprochés du marché, et je les voyais de tout près. Dans un groupe quatre ou cinq individus se pressaient contre un seul et l'étranglaient sans mot dire, comme s'ils étaient trop occupés à la tâche. Pour cela, ils tournaient autour de son cou le morceau de guinée qui lui servait de vêtement. Et toutes ces mains glabres se tordaient sur sa chair comme si elles avaient voulu se venger de quelque atrocité.

Tout d'un coup, trois gardes du poste intervinrent et se mirent à frapper à tort et à travers à coups de bâton, et la cohue se dispersa comme une rafale renversant marchandes et enfants qui restèrent étendus sur le chemin en hurlant lamentablement.

Je ne sais pourquoi cette scène m'a laissé fort triste.

Sans que j'en comprenne la raison, j'ai eu le soir le premier moment pénible de mon voyage. Je m'étais mis à travailler dans les documents statistiques du poste, et, tandis que j'alignais des chiffres, je me sentis pris d'une profonde lassitude qui n'avait rien de physique. Dehors, il faisait une adorable nuit de printemps et l'on n'entendait que des voix qui chantaient, et pourtant, pour la première fois en ces terres, j'ai senti ma solitude. Peut-être était-ce que je ne me ressentais relié par rien à ce nouveau peuple au milieu duquel j'allais errer. Jusqu'ici j'avais vécu la vie de races qui avaient gardé les traditions antiques ; c'était pour moi une rénovation. Je viens de comprendre pour la première fois comment les races meurent.

CHAPITRE XVII.

De Banamba à Nioro.

17 juin. Dans la brousse. Midi.

Vers cinq heures, ce matin, j'ai été réveillé par le cri des chameaux que l'on faisait accroupir devant ma case pour les charger. Saï, ma chienne, qui n'avait jamais encore vu d'animaux aussi étranges, est allée d'abord faire une manifestation devant la tête de l'un d'eux aplatie par terre; puis, comme un Maure la chassait d'un geste de dégoût, elle a fait le tour de l'animal, elle a vu l'espèce de balai qui lui servait de queue et elle s'y est accrochée à pleines dents, tandis que le chameau la secouait de droite et de gauche.

Les Maures sont des maîtres dans l'art d'amarrer les bagages : ils ont entouré mes caisses de cordes, les ont suspendues deux par deux au dos des chameaux, en ont mis une troisième par-dessus et, dans l'intervalle, ont placé de menus objets. Tout l'échafaudage est ficelé autour du ventre de l'animal. Cinq chameaux sont ainsi chargés. Mahamadou et moi nous sommes juchés sur les caisses que portent deux d'entre eux.

Les chameaux se suivent à la file indienne et sont attachés chacun par le nez à la queue de celui qui le précède. Cela facilite le travail des chameliers, mais occasionne quelquefois les pires catastrophes. Je ne connais pas d'animaux plus craintifs que les chameaux. Au moindre bruit, au moindre choc, les voilà qui se mettent à ruer de la plus désagréable façon, et, dès que l'un d'eux exécute ainsi une petite danse, le mouvement se communique par l'intermé-

diaire des queues et des nez, et bientôt les caisses gisent lamentablement à terre, tandis que le pauvre voyageur se cramponne désespérément à sa monture.

L'incident s'est renouvelé plusieurs fois depuis ce matin, et me voilà seulement à une quinzaine de kilomètres de Banamba, arrêté dans un campement de culture formé de quatre cases où il n'y a que quelques femmes; les hommes sont dans les champs.

Pour tout menu, j'ai une soupe à l'oignon et des sardines. Ni pain, ni œufs, ni poulets. Depuis Saï, j'ai eu le temps de m'habituer à ce genre de festin.

Sosso. 18 juin, 8 heures du soir.

Je serais depuis hier dans une rage froide si deux mois de brousse n'avaient calmé mes nerfs.

Hier matin, nous n'avons guère avancé, et hier soir, quoique nous ayons marché jusqu'à neuf heures, nous n'avions fait que fort peu de chemin. Il fallait s'arrêter tous les quarts d'heure pour recharger quelque bête.

Ce qu'il faut le plus éviter dans la brousse, c'est d'arriver à une heure trop tardive dans un village. La nuit, plus que le jour, les noirs soudanais sont apathiques. Je suis parvenu, hier soir, à avoir une case à Médine, le village où nous nous étions arrêtés; mais la question des bagages s'est ensuite posée. Un homme du village, au lieu de laisser venir mes chameaux jusqu'à ma case, avait trouvé plus simple de les envoyer dans un campement maure situé à 800 mètres de là. Mahamadou était fourbu et me déclara qu'il ne voulait plus rien faire : plutôt que d'insister et d'envoyer chercher mes provisions, je trouvai plus simple de dîner de lait et d'œufs crus.

Ce matin, la mauvaise humeur de mon cuisinier a continué, et il m'a déclaré qu'il voulait retourner à Bamako. Ce serait joli s'il me plantait là !

Mes Maures avaient campé au milieu de toute une tribu de leurs confrères qui se rendaient aussi à Nioro. Il y avait près de deux cents chameaux, et pendant deux heures cela a été un grouillement indescriptible de bêtes et de gens, de cris et de rugissements.

Nous sommes enfin partis à six heures et demie, passés à huit heures un quart à Néguéssébougou et arrivés à dix heures et demie auprès de quelques cases en paille perdues au milieu d'un immense lougan.

Nous sommes repartis vers quatre heures et arrivés ici vers six heures. Nous n'avions pas fait plus de 20 kilomètres depuis le matin.

J'ai fait comparaître tout à l'heure messieurs mes Maures et leur ai signifié que si désormais nous n'allions pas deux fois plus vite je les laisserais à leurs chameaux, qu'ils iraient se faire payer où ils voudraient et que je m'en irais avec des porteurs. Je serais bien embarrassé du reste de mettre ma menace à exécution.

J'ai profondément vexé ces enfants du désert en leur disant que le moindre nègre attacherait mieux les bagages : mon discours a été énergique, le leur embarrassé; j'espère tout de même que demain nous chargerons plus vite nos chameaux et que nous irons plus vite.

Je n'ai qu'une idée très vague des villages que je dois rencontrer. La route que je suis ne figure sur aucun itinéraire, et je ne vais que d'après des renseignements assez incertains.

Les communications avec mes trois Maures sont assez compliquées, car leur langue diffère notablement du vague arabe que je sais, Mahamadou n'est pas beaucoup plus fort que moi et nous sommes obligés d'attendre, pour discourir avec eux, de trouver des noirs connaissant leur langue.

Je vais devenir pour un temps un fataliste convaincu et laisser faire. Il faut que je devienne plus indifférent encore que mes chameliers aux choses de ce monde, même si je

n'ai que trois heures de sommeil, comme la nuit dernière où je me suis couché à minuit et demi et levé à trois heures et demie.

La direction générale que nous suivons depuis Banamba est en plein nord. Le pays est très cultivé ; la terre est très sablonneuse et par endroits ne vaut rien, mais il semble que s'il y avait une population plus dense, tout ce qui serait bon pourrait être mis en valeur.

Nous sommes dans une région de coteaux. Tous les 5 kilomètres, on trouve un village; tous ceux que j'ai nommés jusqu'ici depuis Banamba sont en banco et semblent assez riches.

19 juin. A chameau, huit heures et demie.

On arrive à peu près à écrire sur cette monture.

Depuis Banamba il aurait dû y avoir sur mon carnet deux dithyrambes.

D'abord j'aurais exalté la belle allure des Maures, leur grand air ; j'aurais dit qu'il y a dans leur regard comme quelque chose de profondément lointain, que leurs gestes lents résument la noblesse de leur race, qu'au milieu d'eux on devait participer à cette noblesse.

Puis, hier soir par exemple, j'aurais comparé leur allure à celle des chameaux; j'aurais dit qu'ils s'étaient assimilés à ces bêtes à force de vivre avec elles. Je n'aurais vu dans leurs yeux que l'oubli des choses et dans l'engourdissement de leurs gestes que la lassitude des efforts inutiles.

Nous venons de passer devant une de ces caravanes que nous rencontrons continuellement sur cette route. Celle-là retournait dans le Sahel : je me suis amusé à la dénombrer. J'ai compté cent chameaux portant deux cent trente sacs pleins de guinée et de grains et soixante rouleaux de bandes de coton. Le tout était réparti entre six groupes de conducteurs.

Onze heures, Tchamburgo.

Ma leçon d'hier soir a fait de l'effet. Nous avons marché à peu près raisonnablement ce matin, quoique nous ayons mis une heure et demie à charger les chameaux. Nous allons sensiblement plus vite que ne le font les caravanes de Maures. Il faut que je double leurs étapes.

Mahamadou n'est plus à prendre avec des pincettes. Ce matin, du haut de son chameau, il a laissé tomber mon fusil de chasse, dont le canon s'est tordu. J'avais fait raccommoder la crosse à Wagadougou, maintenant il est hors d'usage. Comme je manifestais une vive indignation sur son étourderie, mon domestique continua à chanter sous prétexte « qu'il n'y avait pas rire, mais qu'il n'y avait pas non plus pleurer ».

Voilà l'inconvénient du système de douceur que j'ai employé avec mes boys et qui pourtant était le seul possible, étant donné ma façon de voyager.

Au clair de lune. Bayla.

Nous sommes venus coucher ici après avoir fait dans la journée une trentaine de kilomètres.

La nature est radieuse depuis mon départ de Bamako. Il semble que les quelques tornades passées ont lavé l'air. Elles ont rajeuni la terre. Les bois que nous traversons depuis Banamba ont la verdure printanière de France. Tout est peut-être brûlé là-bas. Ici, c'est l'enchantement de la résurrection des plantes. Le printemps n'a pas, comme dans les pays tempérés, cette multitude de nuances dans la lumière, cette espèce de gradation dans la pureté de l'air qui de la brume rose du matin mène au ciel limpide du soir. C'est tout le jour et jusqu'à la nuit une même impression que l'on ressent ici. La nature a repris sa vie tout d'un coup,

et sous la grande clarté, sans que l'on ait vu s'accomplir le mystère, on est pénétré de toute sa joie.

20 juin. Diankessébougou, onze heures.

Nous sommes partis à six heures vingt, nous étions à Barkouabé à huit heures cinquante, à neuf heures quarante à Tomboula où nous nous sommes arrêtés un quart d'heure, et à dix heures et demie nous sommes arrivés ici.

Mahamadou donne de plus en plus des signes de mauvaise humeur. J'ai fait une grande faute en ne le laissant pas à Bamako, car je vois qu'il commence à avoir le mal du pays.

Le village où nous sommes est sur une sorte de mamelon. Tous ses environs sont très cultivés, mais il ne doit pas avoir plus de deux cents habitants et ses cases sont dans un état déplorable.

Quatre heures et demie.

Il pleut depuis midi. Dans ma case il tombe presqu'autant d'eau que dehors; je ne peux dormir pour rattraper le sommeil perdu.

Des femmes pataugent dans la boue et un grand bœuf noir, immobile, a cessé de ruminer comme s'il était perdu dans quelque rêve. La pluie s'évapore autour de lui en une sorte de fumée; on dirait quelque bête de l'Apocalypse.

Sept heures et demie.

Je ne sais si nous pourrons partir cette nuit. Les nuages sont toujours là, la pluie tombe en flaques d'eau.

Dans cette case en ruine tout est en désordre, les calebasses de la vieille femme qui l'habite, mes habits, mon seau de toile, mes caisses ouvertes. Une bougie posée à

terre ne projette que de l'ombre. Le vent gémit comme dans les nuits d'Europe.

Je ne peux même pas me mettre au travail; mon misérable repas qui se fait attendre peut arriver d'un moment à l'autre. L'humidité morne transperce tout. La lune, à travers les nuages, répand une lumière verdâtre.

21. En chameau, au matin.

Partis à trois heures et demie nous sommes passés à cinq heures à Maréna et à six heures dix à Madina-Souko, puis à Djigné.

Depuis hier, le pays a changé d'aspect : c'est la transition entre les terres du Niger et celles du Sahel. Non seulement le sol est devenu sablonneux, mais encore les arbres sont clairsemés et rabougris.

Nous avons monté la pente d'un plateau comme quand nous allions du Litpako au Mossi, mais cette fois nous allons des terres riches aux terres pauvres.

Les cultures se sont faites rares et elles sont cantonnées autour des villages. Les campements de culture ont disparu; ils sont remplacés par les huttes formées par des feuilles de rhoniers entrelacés et sont habités par les Toucouleurs qui gardent les troupeaux.

Dire qu'entre Say et Dori j'ai maudit la brousse! J'y trouve maintenant des heures de calme presque tout autant que sur le fleuve. Il est vrai qu'à force d'entraînement je ne ressens presque plus aucune fatigue. On n'éprouve pas, à chameau, cette espèce d'énervement que l'on ressent à cheval pendant les marches prolongées, et la cadence qui remplace le tressautement a comme une action sur votre humeur. Au bas des reins, j'ai seulement une courbature, car mon corps ondule comme ces fantoches qui balancent éternellement leur tête où leur thorax avec un air béat.

Onze heures.

Arrivés à Koloména. Repartis à cinq heures; à sept heures arrivés à Zagarabala.

22 juin.

Départ à quatre heures. A huit heures quarante-cinq, Oussébougou; à onze heures quarante-cinq, Onamougou; à midi dix, Digna.

Départ à quatre heures quarante; à huit heures dix arrivée à Dambala.

23 juin. Au matin, à chameau.

Partis à quatre heures vingt. Au moins ici pourrai-je écrire! La situation est au point : j'en suis à la carabine tirée avec Mahamadou.

Avant-hier matin, il m'a déclaré vouloir aller voir son grand frère qui était dans un village à côté de Zagarabala. J'aurais pu lui refuser, mais je ne voulus pas faire preuve de mauvaise volonté à son égard. Je l'autorisai à partir aussitôt après mon déjeuner, à condition qu'il serait à Zabitenga avant la nuit.

Naturellement, lorsque j'arrivai dans ce village, il n'y était pas. Je tâchai d'expliquer que je voulais une case et du « to »[1] pour mes Maures. Pour moi je demandai du lait et des arachides. Les gens du village s'efforçaient de me comprendre et à leur étonnement de me voir seul se mêlait un redoublement de bons soins pour moi. Ce qui fut compliqué ce fut de leur faire entendre que je voulais des arachides cuites. J'étais au milieu de Malinkés et ils ne connaissaient pas le mot bambara que j'employais. Je bus mon lait, mangeai mes arachides auxquelles j'ajoutai une moitié de boîte

1. Farine de mil cuite à la vapeur.

de sardines. J'étais brisé de fatigue; je dus faire mon lit et me déshabiller devant ces bonshommes qui me regardaient avec une douce curiosité.

Dormir était autre chose. Le vieux chef s'obstinait à ne pas vouloir me quitter ; je lui avais dit que le « garçon » allait venir ; il comprenait, mais il ne voulait pas que je m'aperçusse de son absence. Il m'expliquait que les moussos pilaient le mil, qu'elles se dépêchaient, etc. Puis voilà qu'on vient me dire que l'on faisait cuire un animal dont j'ignorerai toujours la race, mais que je crois être une pintade. Je dus assurer que j'avais très bien mangé et que je n'avais besoin que de sommeil. On ne voulait pas admettre que ce que j'avais pris pouvait servir de dîner.

Un moment je crus que j'allais pouvoir fermer les yeux : il y avait bien toujours des personnes assises autour de mon lit; mais le chef était parti. Hélas! voilà qu'un individu, sorti de je ne sais où, me tient ce vague discours en petit nègre : « Toi demander permission dougoutigui faire tam-tam. » J'ai pensé que c'était le chef de village qui me demandait cette autorisation.

Voilà alors qu'un tam-tam enragé commence autour de mon lit. Au son de la musique, les braves gens m'apportent du « to » voulant absolument me faire redîner. Ce qui m'émut réellement, c'est que mes pauvres Maures m'offraient leur repas comme pour me dire qu'ils étaient responsables de mon bien-être en l'absence de Mahamadou.

La lune semblait veiller sur ce petit village, et, tandis que les chœurs alternaient sur un rythme mineur, je finis par m'endormir.

Un brusque silence m'éveilla presque aussitôt. Devant moi était Mahamadou tenant un mouton blanc, et, assis autour de mon lit, tout le village.

J'apostrophai vertement mon peu estimable domestique. Il me répondit tranquillement qu'il n'avait pu arriver plus tôt, et il m'expliqua que son grand frère était venu m'ap-

porter un mouton. J'en fus tout heureux, car cela me fournissait l'occasion de punir Mahamadou de sa conduite envers moi en le vexant horriblement. Je le priai de dire à son frère que ce n'était pas une heure pour manger un mouton; il était onze heures! qu'il pouvait remporter sa bête et que je le priais de me laisser dormir.

C'était lui faire un grand affront; car c'est une injure en Afrique que de refuser un cadeau. Mais je ne tenais nullement à lui être agréable, d'autant que je voyais bien qu'il attendait un autre cadeau en échange.

L'assemblée se dispersa, mais le tam-tam continua tandis que hurlaient autour de ma chienne tous les chiens du village. Je m'en vengeai en leur envoyant dans les cuisses quelques balles Bosquette.

A deux heures et demie, quand il fallut se lever pour partir, les moussos chantaient encore, en tournant en rond, les louanges du Nazaréen (les miennes en l'espèce).

Bref, à quatre heures, nous partions, mais je n'avais pas encore dormi.

A huit heures quarante-cinq, nous arrivons devant Oussébougou. Je m'attendais, d'après les rapports des opérations militaires d'Archinard, à trouver quelque chose d'imposant; rien. Il a dû y avoir un village semblable à ceux que j'ai trouvés jusqu'ici; maintenant, il n'y a plus que quelques ruines éventrées au milieu des places où sont à peine une vingtaine de cases.

Sur un tertre était le tombeau d'un officier tué pendant le siège. C'est une sensation étrange que de trouver une tombe ainsi perdue au fond de la brousse. Il y a sept ans qu'aucun blanc n'est passé par là. Dans combien de temps quelqu'un viendra-t-il de nouveau s'incliner devant ces ossements?

Voulant avoir ma ville forte, j'ai poussé jusqu'à Dina, autre « centre de résistance », toucouleur cette fois. Là, pas de ruines, mais un village semblable aux autres.

Là, le colonel Archinard avait eu affaire à Ahmadou. Je devais aussi avoir dans ce village mon affaire Ahmadou.

Dès mon arrivée, je m'étais empressé de m'endormir. Deux heures après, à deux heures dix, je m'éveillai et je constatai, sans surprise, que je n'avais pas encore déjeuné, Pour que mon repas fût plus tôt prêt, je n'avais commandé que des œufs à la coque et un poulet rôti. Je me lève et vais vers la case qui servait de cuisine à Mahamadou. Il était tranquillement occupé à causer avec d'autres noirs. Par terre, dans une casserole, gisait mon poulet rôti, et, sur des bûches éteintes, nageant dans une eau noirâtre, cinq œufs. Je demandai à mon cuisinier pourquoi il ne me servait pas et lui fis remarquer que pour faire cuire des œufs il fallait de l'eau bouillante, et qu'il le savait bien. Il me répondit simplement : « Mets la main dedans et tu verras si y a chaud. »

Je ne répondis rien et lui demandai de me servir. Il m'apporta les œufs.

Je ne sais pourquoi je ruminais depuis le matin le plaisir que j'aurais à avaler des œufs à la coque. Il me semblait qu'ils me feraient digérer les arachides de la veille.

Je casse un œuf, il était complètement dur ; j'en casse un second, de même. Décidé à laisser de côté la patience dont j'avais fait preuve jusque-là, j'appelle alors Mahamadou et lui demande quel était la manière dont je lui avais dit de préparer les œufs. « A la coque », me répond-il. Je lui montre un de ceux que j'avais cassés; il me dit que les autres ne devaient point être pareils. Je lui en montre un second et puis un troisième, tous durs comme des pierres, et voilà qu'il se met à dire avec la physionomie grossière du pire larbin : « Ça y a œuf à la coque ! »

J'avoue que je ne me suis pas maîtrisé, ce qui aurait été absurde du reste, et, prenant les deux œufs qui restaient intacts, je les ai aplatis de toutes mes forces sur sa face cirée, en lui criant, tandis que mes nerfs se détendaient : « Tiens, regarde si y a pas dur. »

La chose surprit d'autant plus Mahamadou que c'était seulement la deuxième fois que je le frappais. La première fois avait été tout aussi instinctive. Je l'avais trouvé un jour, à Wagadougou, ivre et occupé à nettoyer une de mes carabines avec ma moustiquaire. Une moustiquaire est chose précieuse en ces pays, et j'avoue que je l'ai interrompu dans sa besogne par le contact de mon pied avec la partie la plus charnue de son individu.

Lorsqu'il fut revenu de son ahurissement, il m'annonça que, puisqu'il en était ainsi, il allait retourner à Bamako et que je devais lui payer ce que je lui devais, soit 10 francs.

Mon discours fut bref. Je l'assurai qu'il pouvait disparaître, que comme il ne me rendait depuis quelque temps que des services négatifs son départ ne me rendrait pas inconsolable, mais que j'avertirais immédiatement tous les commandants de cercle et qu'on l'emprisonnerait immédiatement pour le punir d'avoir abandonné un blanc dans la brousse; que quant à son gage je ne le lui donnerais qu'à Nioro, parce qu'il s'était engagé à me servir au moins jusque-là. Là-dessus, il me répondit : « Si toi y a aller Nioro moi y a rien f... »

Quand est venu le moment du départ, les Maures ont été très ahuris de voir que Mahamadou refusait de les aider à charger les bêtes et que je ne l'y obligeais pas. Je leur expliquai simplement que « *Mahamadou fato*, Mahamadou est devenu fou ».

Lorsque nous partîmes, Mahamadou ne nous suivit pas. Il avait pris sa peau de bouc où étaient ses habits et une lance touareg qui lui appartenait. Il se dirigea vers la route de Bamako. « *Mahamadou mohi*, Mahamadou s'en va », disaient les Maures, et ils ne comprenaient pas. Quant à Saï, elle restait de temps en temps immobile sur le bord de la sente; elle regardait la file de chameaux qui s'en allait vers le nord et le point blanc qui représentait son ami cuisinier qui reprenait la route en sens inverse, et, lorsqu'elle rencon-

trait mes yeux, elle recommençait à marcher la tête basse à côté de ma monture.

Tout à coup, voilà Mahamadou qui change d'idées et qui revient vers nous. Je ne compris pas d'abord ce qui le poussait; je le savais furieux, il lançait très adroitement le javelot, il voulait peut-être me frapper. D'un mouvement instinctif, je constatai que le magasin de ma carabine était plein. Il passa devant nous sans mot dire et ne tarda pas à disparaître.

La route a été longue, d'autant que je ne savais quand j'allais trouver un village. Enfin, sur un tertre, Naffala nous est apparue comme le but de notre journée. C'est un petit village très propre construit en banco. Mahamadou était là depuis quelque temps. Il ne nous dit rien. Devant le village, des dioulas avaient déposé les charges de leurs bœufs ; ils dormaient. Mes chameaux s'accroupirent auprès du groupe. Ma destinée paraissait semblable à celle de ces noirs errants.

Pour tout repas, je me fis servir du basi, c'est-à-dire de la farine de sorgho délayée dans du lait. Quelle fut ma surprise de découvrir que c'était là une chose excellente? Du reste je n'avais pas le choix.

Vers cinq heures du matin, nous avons quitté Dambala. Mahamadou est resté à dormir.

Je dois bénir le ciel de m'avoir donné cette idée de prendre des chameaux comme moyen de transport. Que serais-je devenu avec des porteurs, sans interprète pour leur parler, et par conséquent sans pouvoir leur en imposer! Les quelques monosyllabes que je peux dire á mes Maures leur suffisent : « *Mchi*, allez; *bohor*, arrêtez. »

Le plus vieux d'entre eux, quoique certainement fort indifférent aux choses, a l'air profondément triste. Il marche en avant tout seul et montre la voie. Le plus jeune a une figure d'Apollon antique; le troisième, taillé comme à coups de hache, semble un homme préhistorique. Ils sont

fort doux tous les trois et je les mène comme des enfants.

Ils ont l'air tout surpris de ces rapports qu'ils ont pour la première fois avec un blanc, et, lorsque nous nous arrêtons au milieu des tribus de Maures pasteurs qui ont leurs troupeaux le long de la route, il leur font part de leur découverte, et à leur tour ceux-ci me traitent comme un ami et viennent m'apporter du lait frais.

Dans la matinée, nous avons traversé une série de très larges ondulations de terrain couvertes seulement d'arbustes. On sent que c'est le commencement de la transition entre les terres du Niger et le Sahel.

A onze heures, nous sommes arrivés à un petit village en banco, nommé Lekho. Ne pouvant envoyer personne à la recherche du chef du village, j'ai fait pénétrer ma caravane au milieu des cases, au grand effarement des femmes.

C'était l'heure de s'arrêter, mais je crus comprendre, dans ce que l'on me disait, qu'il y avait en avant de nous un grand village où nous serions très bien. Comme je ne demandais pas mieux que de faire le plus de chemin possible, après avoir bu un peu d'eau trouble et pris une poignée d'arachides, je donnai l'ordre de repartir.

L'interminable succession de montées et de descentes a recommencé.

Le soleil avait passé depuis longtemps au zénith et nous allions toujours, le ventre de plus en plus creux, et cependant il me semblait que rien ne pouvait arrêter la marche ondulée des chameaux ni troubler l'indifférence des Maures.

Enfin, au sommet d'une lande dénudée, apparaissent quelques cases : c'est M'palla. Il est une heure et demie.

Ma joie fut de courte durée. Les cases étaient en ruines et inhabitées. Ce n'était qu'un campement de dioulas. Dans la seule case en banco, étaient deux femmes qui se rendaient à Banamba avec deux ânes. Elles me donnèrent un peu d'eau. Pendant ce temps, mes Maures déchargèrent les bêtes, sans paraître autrement surpris de la situation.

Depuis longtemps, je ne me laissais plus troubler par rien ; je me demandais cependant ce qui allait se passer. Je n'avais rien à donner à manger à mes hommes, et je savais que le prochain village était au moins à 20 kilomètres.

D'une manière absolument machinale, j'ouvris une caisse où je pensais trouver une boîte de sardines ; quelle fut ma joie d'y découvrir deux kilos de farine que j'y avais oubliés depuis Bamako! Je les apportai à mes Maures avec trois biscuits ; ils pouvaient faire avec cela comme leurs chameaux, attendre patiemment les jours de bombance.

Pour moi, je mangeai quelques sardines avec un peu de biscuit et une tablette d'abricots comprimés de Prevet. Quant à Saï, elle se contenta de mouches.

La case où j'étais tombait en ruine. Sur une natte en loques, je m'endormis avec délices ; quand je me réveillai, j'étais brisé ; ma bonne humeur était tombée ; Nioro me paraissait inaccessible.

Nous repartîmes. Où allions-nous? Dans combien de temps trouverions-nous à nous réconforter? Les faux gommiers avaient reparu ; je sentais que nous étions entrés dans la zone des grandes étendues désertiques et sans eau. La moindre défaillance eût été mortelle.

Nous partîmes à cinq heures. La nuit vint vite. J'ai rarement vu la lune répandre autant de lumière. Le spectacle des gommiers, qui en étaient comme argentés, eût été ravissant si cette marche interminable n'eût eté si pénible. La lourde fatigue, la faim, la soif, tout se mêlait ; mais ce qui était surtout dur, c'était de ne pas savoir quand viendrait la fin du supplice. Toujours les mêmes ondulations et peut-être au bout un campement abandonné, comme le matin.

Enfin, à neuf heures, au fond d'une grande plaine sans arbres, nous avons vu un grand village aux cases en paille : Dioroné.

Comme hier, je me suis régalé de basi.

J'ai monté mon lit en dehors du village ; mon corps rompu

se prélasse, et devant moi est un des plus beaux spectacles que j'aie vus jusqu'ici, le Sahel sous la lune. La plaine monte légèrement vers le Sud d'où nous venons. Elle est sans un pli et ses herbes bleues ont comme un reflet marin. Le ciel rempli des nuages n'est qu'un immense miroir argenté. Les flocons bleus roulent rapidement les uns sur les autres, et ce ciel, qui est tout le paysage, dans sa lumière étincelante, me fait oublier toutes les heures dures de la grande terre africaine.

25 juin.

Ma journée d'avant-hier s'est reproduite hier en sens inverse, si je puis m'exprimer ainsi.

Au matin, nous avons continué à circuler au travers des ondulations de terrain; la brousse s'était de nouveau un peu boisée et notre marche a été égayée par la rencontre d'une tribu de Maures pasteurs qui émigraient. Pendant près de deux heures, nous avons vu défiler devant nous les troupeaux de moutons poussés par des enfants nus; les hommes marchaient tranquillement en causant ou étaient occupés à conduire les bêtes qui portaient les femmes et les bagages.

De temps en temps, sur quelque grand chameau, était assise, au milieu d'un palanquin, une jeune mère et, à ses côtés, ses petits enfants. Sur la figure de tous se peignait l'étonnement le plus profond de rencontrer un blanc faisant caravane avec des Maures. Si les voiles se fermaient sur les figures féminines qui me croisaient, ils se rouvraient bien vite dès que jétais passé.

A midi, nous nous sommes arrêtés à Kourranté, un petit village en paille où j'ai mangé la même nourriture que mes Maures; au milieu du jour, le lait est aigri et l'on ne peut préparer du basi.

Au soir, à quatre heures quarante, de nouveau la marche interminable a recommencé.

Ces journées de marche forcée, à chameau, ont cela de pénible que l'on n'a presque point de répit. Avec des bagages, il est impossible d'aller autrement qu'au pas, et comme, même en se pressant, les chameaux ne font ainsi pas plus de 4 kilomètres à l'heure, il faut marcher tout le jour et une partie de la nuit pour profiter le plus possible des qualités d'endurance de ces animaux.

A neuf heures et demie, au milieu d'une lande, apparurent quelques cases. Il n'y avait qu'un homme et deux femmes qui cultivaient un lougan du voisinage. Comme j'ai pu, je leur ai dit de nous préparer à manger, à mes Maures et à moi, et, sans attendre plus longtemps, je me suis couché. A minuit et demi, on m'apporta dans une calebasse le repas ordinaire, le « to ».

Ces nuits du Sahel soudanais sont parmi les choses les plus imposantes que je connaisse. Grâce à la pleine lune, c'est une vision lumineuse que j'en garde. Du haut du tertre où était le campement, je dominais tout l'horizon, et cette immensité était sans un bruit.

La plaine n'avait pas un arbre; mais au milieu de cette nuit, sous cette lumière adorable, il me semblait que cette nature, terrible le jour, n'était là que pour me faire vivre de sa paix. L'homme qui vivait au milieu de ce désert paraissait ne plus savoir parler; mes grands chameaux, accroupis, dormaient la tête haute; cette terre était toute à moi. Aux heures où tout reposait, je ne pouvais, quoique brisé, détacher mes pensées de cet inconnu qui se révélait. Le silence de la nature m'était apparu aussi grand que sa vie.

Ce matin, nous sommes repartis vers six heures dix. A huit heures quarante, après avoir franchi les replis de terrain, j'ai vu les collines de Nioro se dresser devant moi. Nous avons rencontré un de leurs premiers contreforts, et,

pendant deux heures, nous avons traversé des rochers de schiste ardoisier. Dans les replis où s'était amassée la terre, il n'y avait comme végétation que des mimosas en fleurs, et ces fleurs jaunes, sur la masse grise, paraissaient japonaises.

A dix heures quarante, nous avons renrontré, sur le bord d'un petit torrent, une case en paille ruinée. C'est là qu'avait dû camper la colonne Archinard lors de sa marche sur Oussebougou.

Nous avons ensuite débouché dans une grande plaine argileuse toute cultivée. Au loin apparaissait Goulambé; mais la plus épouvantable des tornades a éclaté alors que nous étions encore à 2 kilomètres.

La pluie tombait avec la violence d'une douche, et le vent était si fort que les chameaux pouvaient à peine se tenir debout. Certains d'entre eux ne furent pas longs à s'accroupir, tandis que les autres se sauvaient dans la plaine. Quant à Saï, elle trouva moyen de s'abriter derrière une termitière.

Mon puncho ne me protégea qu'une seconde et je fus vite trempé. Il fallut attendre ainsi, pendant demi-heure, que la tornade s'apaisât, les chameaux refusant d'avancer. Les champs n'étaient plus qu'une nappe d'eau. J'étais juché sur une bête vautrée au milieu d'un marécage.

Enfin, nous avons pu nous sécher; mais, tandis que je me changeais, j'ai dû recevoir, nu comme un ver, les notables du village.

Nous allons coucher ce soir à Guélibiné, qui n'est qu'à 10 kilomètres, et demain matin, en un temps de galop, car je demanderai un cheval, je gagnerai Nioro.

Je suis, en effet, arrivé à Nioro le 26 juin; j'avais rencontré trois grands villages de culture habités par des Toucouleurs et des Malinkés. Pour arriver à Nioro, j'ai dû descendre les flancs de la falaise qui, en ce point, sépare le Sahara et le Soudan; Nioro est au pied.

Comme j'y arrivais, les dioulas en sortaient en foule

pour faire, en sens inverse, la route que je venais de faire depuis Banamba.

J'ai dit l'importance commerciale de Nioro. C'est maintenant une grande ville de cinq mille habitants, régulièrement construite. J'y ai trouvé, au poste, le meilleur accueil, et, le 2 juillet, j'en suis reparti pour Médine.

J'ai pris la route du Nord, celle qui passe par Kersigane et Yelimané. A partir de Nioro, je devais prendre une route suivie journellement par les blancs; il n'y a pas lieu de la décrire d'une manière spéciale.

J'ai pris des porteurs jusqu'à Médine. A part cela, mon voyage a ressemblé à ce qu'il était depuis que Mahamadou m'avait abandonné. A Nioro, on m'avait procuré un domestique parlant français; mais, à la première pause, alors que l'on voyait encore la ville, il fut pris de vomissements et je le renvoyai. Il m'eût été fort simple de retourner en chercher un autre. Avec cette insouciance des choses que l'on acquiert dans la brousse, j'ai trouvé plus simple de continuer à vivre pendant une semaine de plus comme je faisais depuis douze jours.

La route de Nioro à Médine n'offre rien de particulier. On longe les derniers contreforts du massif où prennent naissance le Sénégal et ses affluents. Ce massif se termine en pentes abruptes de 300 mètres de haut.

Jusqu'à Yelimané, sauf au voisinage des villages de Korigné et Kersigané, on traverse des forêts de faux gommiers. Ensuite, on trouve la brousse fertile, coupée de marigots, qui ressemble à toute la plaine riche de l'Afrique tropicale.

J'ai fait cette route d'une manière très rapide en sept jours.

Un matin, un peu triste, malgré la joie du retour, j'ai pris le train de Médine à Kayes. Mon voyage était terminé. La brousse m'avait souvent été dure, mais elle m'avait laissé pénétrer son âme et elle avait trempé la mienne. Je lui pardonnais tout.

CONCLUSION

La mise en valeur.

Au courant de cet ouvrage j'ai essayé de déterminer le caractère économique spécial de chacune des régions qui forment les territoires du Soudan français tels que je les ai définis. Il me reste à examiner la mesure dans laquelle nous pouvons espérer en tirer profit et rechercher ce que nous devons faire dans ce but.

Jusqu'ici nous n'avons tiré parti des territoires du Niger que par le commerce. Y a-t-il possibilité de voir se développer beaucoup ce commerce, ou son expansion doit-elle, faute d'aliment, se trouver promptement arrêtée ? C'est ce qu'il importe d'examiner tout d'abord.

D'une manière générale on peut dire qu'il n'y a au Soudan que deux produits d'exportation réellement importants : la gomme dans le Nord et le caoutchouc dans le Sud. Le commerce de la gomme se fait depuis assez longtemps au Soudan pour qu'il y ait tout lieu de penser que les Maures, qui font la cueillette de ce produit dans le Sahel et qui sont en nombre limité, se sont efforcés, dans ces dernières années, de tirer le meilleur parti de leurs forêts de gommiers. Le seul point où ce commerce puisse se développer d'une façon sensible, est la région de Tombouctou. Mais il est bien peu probable que l'exportation de la gomme de ce point dépasse celle de la gomme du Sahel ; de sorte qu'en faisant des estimations fort larges l'exportation de la gomme du Soudan ne paraît pas devoir être supérieure à 4 à 5000 tonnes, soit, à Médine, une valeur de 3 à 4 millions de francs.

Il n'y a donc là qu'une ressource fort limitée.

C'est surtout sur le caoutchouc que l'on a fondé le plus d'espoirs. Nous avons vu de quelle manière les acheteurs étaient venus en foule dans l'intérieur et comment, alors que j'étais au Soudan, leurs opérations semblaient prendre fort mauvaise tournure. La situation n'a fait que s'aggraver, et cela s'est fait ressentir jusqu'à la côte. Je me trouvais en Guinée, il y a peu de temps, et je pouvais facilement constater l'état de crise qui y sévissait ; j'en dirai quelques mots ici parce que c'est en Guinée qu'est arrivée, durant ces deux dernières années, la presque totalité du caoutchouc de l'intérieur et que cette crise n'était que l'équivalent de ce qui avait lieu au Soudan.

Tandis que les acheteurs se portaient en foule vers l'intérieur, il y avait, en 1899, à Konakry et dans les rivières, plus de vingt-cinq compagnies dont le principal objet était d'acheter du caoutchouc.

Ces maisons se faisaient une active concurrence et les prix ne tardèrent pas à monter, d'autant que ce caoutchouc, du fait de ce qui se passait dans l'intérieur, supportait une plus-value ; diverses autres causes contribuèrent aussi à la hausse du prix d'achat. Le gouvernement ayant établi un impôt de capitation, les indigènes demandèrent de plus en plus, pour pouvoir payer cet impôt, des espèces en échange de leurs produits. Il fallut donc renoncer au bénéfice que donnait l'achat contre marchandises. D'un autre côté, toute une colonie de Syries s'était établis à Konakry et dans les rivières ; vivant plus misérablement que les indigènes et n'ayant aucun frais généraux, ils purent acheter le caoutchouc plus cher que les maisons européennes ; celles-ci furent obligées d'acepter leur intermédiaire pour tout le caoutchouc qui arrivait de l'intérieur et qui n'avait pas été acheté une première fois par des européens.

Pendant ce temps la qualité du caoutchouc baissait, le haut prix auquel on le payait aux indigènes les poussant

à frauder de plus en plus. Ils desséchèrent de moins en moins le latex et mirent des pierres et des chiffons pour les alourdir.

Le prix du caoutchouc de Guinée tomba rapidement sur les marchés d'Europe de 8 francs à 5 fr. 50 le kilo, tandis que le prix d'achat était de 5 francs en moyenne. Il n'était plus possible, à ce prix, de compenser les déchets et de faire face aux frais généraux. Quelques maisons qui avaient fait des achats considérables ne purent supporter les pertes produites par la baisse et sombrèrent ; les autres, espérant que les prix d'Europe monteraient, firent arrêter leurs ventes et actuellement, à Liverpool et Hambourg, il y a en entrepôt un stock considérable de caoutchouc de Guinée qui attend une hausse. Or cette hausse ne paraît pas devoir se produire, pas plus en 1901 qu'en 1900.

Comme dans l'intérieur le nombre des acheteurs s'accroît tous les jours, les riches maisons sénégalaises créent de plus en plus des comptoirs en Guinée. Ce qui est plus grave, la quantité du caoutchouc qu'apportent ces noirs à la côte n'augmente pas en proportion. En 1898 elle n'était que de 200 tonnes supérieure à celle de 1897 ; étant donné la grande facilité qu'ils ont d'écouler leurs produits, il n'y pas de raisons pour que les noirs mettent plus de soins dans la préparation du latex, ce qui seul pourrait amener une amélioration des prix de vente[1].

En 1898 le caoutchouc entrait pour les 5/6 dans le commerce de la Guinée, et la proportion n'a fait qu'augmenter depuis. C'est donc le commerce tout entier qui est atteint. Quels que soient les désastres qui produisent des vides sur la place, de nouveaux venus plus inexpérimentés les uns que les autres, s'installent tous les jours, et la crise ne fera que s'augmenter jusqu'au moment où, sauf transformation des procédés d'exploitation de ce pays, tout commerce cessera.

1. Pour remédier à cette situation le gouvernement de la Guinée a prohibé, dans le courant de l'année 1901, l'exploitation des caoutchoucs falsifiés.

Il faut s'empresser de dire que ce n'est pas un état de choses spécial à la Guinée française. Peut-être plus qu'ailleurs, par suite du bon renom d'une excellente administration, la concurrence en Guinée a accéléré la crise qui, du reste, est surtout latente, mais il en est presque partout de même à la côte.

Il faut bien se pénétrer de cette idée que l'exploitation de l'Afrique telle qu'elle a lieu actuellement par les européens ne tend à rien de moins qu'à la ruine de ce pays. On se borne à exploiter ces immenses terres sans s'apercevoir que l'on épuise les richesses qui s'y trouvent. Le marché n'est limité que par la quantité des matières d'échange; l'agriculture seule pourrait fournir des produits indéfinis, on ne pense pas à y pousser les noirs; on se borne à créer de nouveaux comptoirs, comme on forcerait un puits de mine sans se douter que l'épuisement arrive à grands pas. Les résultats commencent à se faire sentir. Les maisons allemandes du Togo sont obligées de suspendre toute opération jusqu'à ce que le caoutchouc ait repoussé. Il en est de même au Lagos. La crise qui sévit sur la Guinée française devrait être un nouvel avertissement. Ceux qui veulent créer de nouvelles entreprises doivent songer seulement aux ressources que pourront leur offrir l'agriculture et l'industrie. Les indigènes apprendront à tirer parti de la fertilité admirable de leurs champs. On pourra alors de nouveau recourir aux procédés commerciaux.

Du reste, au Soudan, dont nous avons surtout à nous occuper ici, l'absence de matières d'échange en quantités suffisantes pour alimenter un commerce important rend nécessaire, plus que partout ailleurs, l'application des procédes agricoles et industriels à la mise en valeur.

Par sa nature même, l'exploitation du caoutchouc ne paraît pas devoir se développer sans difficultés; et ce n'est ni l'ivoire, ni les plumes précieuses, ni la cire qui produiront un mouvement d'échange suffisant. D'une manière géné-

rale, ce commerce et celui de la gomme et du caoutchouc ne me paraît pas devoir dépasser une dizaine de millions, ce qui est insuffisant pour un pays de cette étendue.

Il faut bien établir tout d'abord qu'une exploitation rationnelle de ces terres est impossible avant que des chemins de fer les pénètrent, et nous reviendrons sur ce point. Ce qui rend cette question de transports plus délicate, c'est que, du fait du climat, il ne pousse au Soudan en grande partie que des plantes qui, pour un grand poids, ont une faible valeur, comme les textiles, les farineux, les graines oléagineuses, et cependant c'est de ce côté qu'il faut faire porter ses efforts.

Le Soudan est le pays des grandes étendues; ce sont celles qui conviennent à ces cultures et nous venons prétendre que la main-d'œuvre leur sera plus abondante et à meilleur compte que dans n'importe quel pays du monde.

L'hypothèse la plus simple est celle où les indigènes cultiveraient eux-mêmes, sans intervention des Européens, les produits utiles aux blancs pour les leur vendre.

La plupart des plantes que nous pourrons retirer du Soudan sont actuellement cultivées par des indigènes pour leurs usages personnels. Augmenteront-ils leurs productions pour pouvoir se livrer à l'exportation?

Ceux qui soutiennent que l'on peut tirer parti des pays tropicaux rencontrent beaucoup de contradiction, surtout s'il s'agit du Soudan. La grande objection qu'on leur oppose est que le nègre ne travaille que juste ce qu'il lui faut pour vivre, ou plutôt pour se procurer des captifs qui le dispensent de travailler, et quant aux dits captifs ils ne travaillent que parce qu'ils y sont forcés. D'après eux, il ne faut donc point compter sur le noir pour fournir la main-d'œuvre volontaire nécessaire à l'exploitation de ces terres, et comme le blanc ne peut faire œuvre manuelle, la conclusion est que nous n'en tirerons jamais rien si nous ne forçons les nègres à travailler.

Dans le courant de notre voyage nous avons constaté ici bien des faits en contradiction avec cette affirmation.

Nous avons vu les indigènes des rives du Niger cultiver le riz et le mil en grande quantité, non point parce que cela leur était nécessaire pour vivre, mais pour réaliser un bénéfice important en allant porter leurs récoltes dans les pays où riz et mil manquent. D'autres élevaient des troupeaux; ce n'était point pour leur consommation personnelle, mais bien pour les diriger vers des contrées lointaines. D'autres enfin, et en très grand nombre, s'adonnaient au commerce proprement dit.

Il est sûr qu'il y a au Soudan comme ailleurs des races et des individus moins travailleurs que d'autres, et qu'il sera impossible de rien tirer de certains peuples. Nous sommes persuadé, quant à nous, que ce ne sont que des cas particuliers.

Ce qu'il faut, c'est qu'un indigène voie clairement qu'il est de son intérêt d'agir autrement qu'il le fait.

A condition d'avoir affaire à une race déjà travailleuse, nous pensons que l'on arrivera à lui faire produire beaucoup plus qu'elle n'a coutume de le faire. Les terres à mettre en valeur les premières sont celles des rives du Niger. Les peuples qui les habitent sont justement parmi les plus actifs du Soudan et sont déjà habitués à produire plus qu'ils ne consomment. Nous croyons donc qu'on pourra acheter directement aux noirs un certain nombre de denrées qu'ils ont l'habitude de produire et qu'ils produiront en plus grande quantité quand ils verront qu'ils y ont intérêt.

Ce qu'il faut se demander, c'est s'il y aura avantage à procéder ainsi et s'il ne faudra pas intervenir en quelque façon dans cette production.

Il sera nécessaire d'obtenir des noirs quelques modifications à leur mode de culture, de manière à ce qu'ils tirent le meilleur parti possible de leur travail. Le meilleur moyen d'arriver à ce résultat sera de faire qu'ils voient mis en

pratique autour d'eux les moyens qu'on leur préconisera. En d'autres termes, nous pensons qu'il ne sera pas nécessaire que les Européens dirigent toutes les cultures, mais que, au moins dans les premiers temps, ils fassent appliquer eux-mêmes leurs procédés dans des exploitations qui leur appartiennent.

Pour la partie purement agricole les Européens auront donc besoin d'une certaine main-d'œuvre. Toute la partie industrielle nécessitée par les premières transformations rendues nécessaires pour rendre possible l'exportation de certains produits devra être sous leur direction; là encore et là surtout, il leur faudra cette main-d'œuvre. Comment pourront-ils se la procurer?.

Nous sommes obligé d'aborder ici la question de la captivité.

Quelque inhumain que cela paraisse, nous n'hésitons pas à dire que pendant de longues années on doit laisser subsister la captivité entre les indigènes. On a montré bien souvent combien l'idée que l'on s'en faisait était fausse, et en effet la manière d'être du patron vis-à-vis de son captif a une sanction : c'est que celui-ci peut en somme le quitter. La propriété d'un homme ne ressemble pas à celle d'un meuble; le jour où cet homme n'est pas content de son maître, il peut fuir, et c'est là chose assez grave pour que le maître prenne un certain soin à ne point provoquer cet incident. La preuve a été souvent faite que les captifs ne tiennent pas à être libérés. Au Soudan même il est arrivé autrefois qu'on en a libéré malgré eux : ils n'ont rien eu de plus pressé que de rechercher de nouveaux maîtres. On a établi au Soudan des villages de liberté; il ne faut point croire qu'ils se peuplent aussi rapidement qu'on aurait pu le penser.

Pour nous, pendant notre voyage, nous avons vécu aussi intimement que possible avec les indigènes; nous n'avons jamais rencontré de captif qui ne soit pas satisfait de sa position. On s'en fait en général une bien fausse opinion.

Un captif n'est en somme qu'une sorte de valet de ferme; pendant trois mois il va travailler aux champs avec son maître; tout le reste de l'année il se chauffe au soleil et n'a rien à faire, tandis que son maître est obligé de le nourrir et de l'habiller, lui et sa famille.

Ce qu'il faut empêcher, ce sont les razzias de captifs, parce que cela est réellement atroce. Notre surveillance suffira pour l'empêcher. Nous devrons de même veiller à ce que, lorsqu'un homme libre échangera un de ses captifs, il ne le sépare pas de sa femme et de ses enfants.

Tout ce que nous demandons, c'est que l'on ne croie pas qu'il soit facile de supprimer l'esclavage. Il faut éviter de brusques changements dans les états sociaux, et il est certain que l'esclavage disparaîtra de lui-même en Afrique occidentale. Ce n'est point au fond le véritable intérêt des indigènes d'avoir des captifs. Dans l'Afrique tropicale, les travaux ne durent qu'une partie très courte de l'année. Les maîtres auront tout avantage à payer la main-d'œuvre qu'ils emploieront et à ne pas la garder à leurs frais alors qu'elle ne produit rien. Pour cela il faudra que la fortune mobilière augmente dans ces pays; c'est ce qui arrivera lorsqu'il y aura un certain temps que les Européens se seront attachés à les mettre en valeur. On ne voit pas très bien comment actuellement les cultivateurs payeraient les travailleurs qu'ils emploient s'ils étaient tenus de le faire. On doit donc laisser aux indigènes leurs captifs si l'on veut qu'ils aient de la main-d'œuvre.

Il est bien certain que nous n'émettons pas une semblable prétention pour les blancs. C'est vis-à-vis d'eux que les préventions contre l'esclavage ont leur raison d'être.

Il faut bien reconnaître que cela vient compliquer la question de la main-d'œnvre employée par les Européens. Ceux-ci auront cependant trois manières de procéder, et nous croyons qu'elles seront suffisantes pour leur permettre l'exploitation de ces pays. Ils pourront d'abord passer une

sorte de contrat de marchandage avec des propriétaires de captifs qui exécuteront, sous leur direction ou à forfait, la tâche qu'ils auront à remplir. Ils pourront aussi demander à l'administration d'installer sur leurs terres des villages de liberté dont les membres viendront travailler pour eux à leurs frais.

Il nous semble fort que la seule façon de compléter ce système, ce sera de permettre aux blancs d'acheter les captifs, quitte à l'administration de veiller à ce qu'ils les libèrent immédiatement sous condition pour eux de se racheter par leur travail. Il pourrait résulter, si l'on agissait autrement, de très grosses pertes de capitaux pour les colons, qui verraient peut-être les hommes qu'ils ont libérés disparaître le jour même.

Si l'on ne veut pas appliquer ces procédés, il vaut autant renoncer immédiatement à retirer un profit quelconque des terres de l'Afrique tropicale.

Si, au contraire, on veut bien ne pas se laisser effrayer par des mots qui, en l'espèce n'ont pas le sens qu'on leur attribue d'ordinaire, on aura de la main-d'œuvre en quantité inépuisable et qui plus est on arrivera à cette suppression de l'esclavage que l'on ne pourra obtenir autrement. Nous parlons ici surtout des pays de l'intérieur. La situation est un peu différente à la côte où la constitution d'un commencement de fortune mobiliaire rend les libérations d'esclave de plus en plus fréquentes.

Il nous faut examiner à présent quels seront les moyens que l'on aura pour rendre pratique les transports dans ces pays. Pour cela nous devons rechercher quelles sont les contrées où l'on veut parvenir.

Ce sont les terres avoisinant le Niger qu'il faut commencer à mettre en valeur. Cette zone fertile comprend les terres arrosées par les affluents du haut Niger, la région comprise entre le Bani et le Niger, depuis Ségou jusqu'à Mopti, en y comprenant le Minianka ; puis une bande de 150 kilomètres

de largeur ayant le Niger pour ligne médiane de Diafarabé à Tombouctou ; enfin, à partir de Taossay, le lit même du fleuve jusqu'à Say, soit en tout 20 millions d'hectares.

Il y a au Soudan une grande région qui pourrait être tout entière dès maintenant mise en valeur par la grande culture ; nous voulons parler du groupe composé par le Mossi, le Gourounsi, le Kipirsi, et le Yatenga. La région de Sikasso et de Bobo-Boulasso pourrait être dans le même cas ; malheureusement ce sont des contrées dévastées et dépeuplées ; il faudra de longues années pour leur rendre la main-d'œuvre nécessaire à leur exploitation. Le grand obstacle qui ne permet pas de longtemps à songer à tirer parti directement des terres du centre de la boucle du Niger vient du manque de voies de communication avec la côte.

Les terres des rives du Niger offrent cet avantage que, une fois qu'on y est parvenu, on a à son service pour les exploiter pendant près de 3,000 kilomètres un merveilleux organe de transport.

Les deux autres raisons qui font que l'on doit mettre en valeur ces terres avant toute autre partie du Soudan, c'est que les alluvions du Niger font d'elles certainement les plus fertiles du Soudan, et que l'on trouvera là une main-d'œuvre plus intelligente qu'ailleurs et qui a déjà l'habitude de produire plus qu'il ne lui faut pour sa consommation.

On doit donc rechercher tout d'abord la façon la plus avantageuse de relier le fleuve à la côte. Après de longues études, on a reconnu cinq voies d'accès.

La première, la plus logique, était de passer par l'embouchure pour arriver au cours supérieur du Niger. La Compagnie du Niger en a défendu soigneusement l'entrée ; de sorte que l'on a été fort longtemps sans savoir d'une façon très précise, quel est exactement l'obstacle que les rapides du Boussa apportent à la navigation. La convention du 14 juillet 1898, qui nous a réservé une enclave à l'endroit de ces rapides, nous a donné la possibilité d'étu-

dier actuellement cette question. Et quoiqu'on ait pu craindre le contraire après la mission Hourst, le capitaine Lenfant vient de réussir pleinement à faire passer par le bas fleuve le ravitaillement des régions comprises entre le Niger et le Tchad.

On a pensé aussi qu'il serait simple, étant donné surtout que le Niger, de l'embouchure à Ilo, ne nous appartient pas, de relier le Niger à la côte par un chemin de fer jusqu'au point où la navigation pourrait recommencer ; c'est le projet de la ligne qui doit traverser le Dahomey.

Bien auparavant, alors qu'on n'entrevoyait pas de liaison possible entre le bief qui s'étend de Kourroussa à Tombouctou et le reste du cours du Niger, on avait songé à relier ce bief à la côte occidentale, soit en profitant de la partie navigable du Sénégal, soit en rejoignant directement l'Océan par la Guinée.

Enfin on a étudié la question de savoir si l'on ne pourrait pas relier le Soudan au bassin méditerranéen par un transsaharien.

Nous n'avons pas à discuter ces projets en détail ; les études préparatoires qui ont présidé à leur établissement l'ont fort bien fait ; il nous faut simplement rechercher quelle est leur importance respective pour l'exploitation du Soudan.

Le deux projets qui comportent la réalisation la plus immédiate sont : celui du chemin de fer du Sénégal au Niger et celui de la côte de Guinée au Niger.

L'occupation du Soudan s'est faite par le Sénégal, et encore maintenant c'est par là que l'on atteint ce pays. Alors que nous n'avions pas d'autre colonie organisée sur la côte occidentale, on a pensé que l'on devait faciliter l'accès du Soudan par cette voie en reliant les deux fleuves.

On sait quelles sont les circonstances qui ont présidé au début de ce chemin de fer et quelles vicissitudes il a traversées. C'est probablement parce qu'on a voulu lui faire

suivre la ligne d'occupation qu'on lui a assigné le tracé qu'il suit. Il eût été plus rémunérateur en effet de le faire passer par Médine, Nioro, Banamba, d'où il aurait rejoint le Niger à Yamina, avec un embranchement de Banamba vers Bamako. Il semble que la construction ait dû être aussi plus économique. A condition de passer par Yelimané et Kérané, il n'y a de Kayes à Nioro qu'un marigot très étroit à traverser, et de Nioro à Banamba il y en a fort peu. Le véritable avantage de ce tracé aurait été de traverser des pays dont l'exploitation est facile et d'aider à la traite de la gomme jusqu'à Nioro.

Mais lors même que le chemin de fer du Sénégal au Niger sera terminé, il ne remplira pas le but qu'on serait en droit d'en attendre.

Les marchandises destinées au Niger ne pourront arriver directement de la métropole qu'en août et septembre. Il n'y a même qu'une semaine, chaque année, pendant laquelle les bateaux de 4,000 tonnes puissent arriver jusqu'à Kayes ; encore doivent-ils se débarrasser à Saint-Louis ou à Dakar de la moitié de leurs chargements. Le reste de l'année, ces marchandises devront débarquer à Dakar ou à Saint-Louis. Dans la plupart des cas ce sera à Dakar. Il n'y a guère que les bateaux armés par les importateurs eux-mêmes qui passent la barre à Saint-Louis; les bateaux des compagnies de navigation ne font pas escale à Saint-Louis.

Pendant les neuf mois où les vapeurs ne montent pas jusqu'à Kayes, c'est-à-dire de novembre à juillet, les marchands n'ont plus à leur service que des chalands tirés à la cordelle, qui mettent quarante jours au moins à monter le Sénégal. Il faudra donc ajouter aux dépenses du fret du chemin de fer le fret du Sénégal (40 francs la tonne en moyenne) et souvent celui du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, ainsi que les frais de transbordement et d'entrepôt. Enfin il sera nécessaire aux maisons de l'intérieur d'avoir des représentants ou des agents à Bamako, à

Kayes, à Saint-Louis et à Dakar. Pendant la période où les bateaux à vapeur montent à Kayes, il faudra ajouter au temps de la traversée une dizaine de jours pour les marchandises qui arrivent directement, et pendant le reste de l'année près de deux mois. D'un autre côté le fret du chemin de fer du Sénégal au Niger sera toujours élevé, car ce chemin de fer ne pourra s'approvisionner en charbon à la mer. C'est en considération de ces inconvénients fort graves que l'on a songé à réunir le Niger à la mer par la Guinée.

Nous nous bornons à renvoyer au rapport du capitaine Salesses pour la discussion de ce projet. Il semble en résulter que la construction de ce chemin de fer ne coûtera pas beaucoup plus que celle de celui du Sénégal. Le coût du fret sera beaucoup moins élevé; le chemin de fer de Guinée pourra en effet s'approvisionner de charbon à la mer, et surtout on pourra abaisser ses prix d'exploitation par rapport à ceux du chemin de fer du Sénégal, étant donné qu'il aura plus de trafic. Le chemin de fer du Sénégal n'aura pour ainsi dire qu'un trafic de transit : de Kayes à Bamako, il ne chargera ni ne déchargera presque pas de marchandises. Le capitaine Salesses estime qu'au contraire le transport des denrées que le chemin de fer trouvera dans sa traversée de la Guinée suffira à rémunérer son exploitation.

Pour que le chemin de fer de Guinée puisse cependant avoir son plein intérêt pour l'exploitation des terres du Niger et concurrencer avantageusement toute autre voie, il faut que ceux qui le construiront trouvent le moyen le plus économique et le plus rapide possible de faire passer à nos marchandises les barrages de Bamako à Toulimandio, soit que le chemin de fer aille jusque-là, soit que l'on organise le transbordement des chalands à l'aide d'une voie ferrée ou d'un canal. S'il n'en était pas ainsi, on aurait avantage pendant un temps de l'année assez long, à entreposer les marchandises à Kayes pour leur faire attendre le départ des grands vapeurs.

Bien avant que ces deux chemins de fer aient été à l'étude, on avait songé à mettre en valeur l'Afrique centrale par un transsaharien.

Pour le Soudan, la question du transsaharien a eu surtout un intérêt alors que l'on ne voyait pas d'autre moyen de pénétrer jusqu'à ce pays. Il faut bien reconnaître que pendant de longues années on n'a considéré le Soudan que comme une dépendance naturelle de l'Algérie. Il n'y a pas bien longtemps encore que ce mot de Soudan n'éveillait que des idées fort vagues, et l'on peut dire que la plupart des partisans du transsaharien résumaient leur opinion sous cette forme : le transsaharien drainera en Algérie toutes les richesses qui se trouvent à Tombouctou; la province soudanaise sera comme elle l'a toujours été une dépendance naturelle de l'Algérie; elle y sera en outre rattachée d'une façon plus étroite.

Nous avons montré comment ces richesses soudanaises seront vite épuisées si on ne les renouvelle pas, et surtout combien peu de rapports a cette région, même Tombouctou, avec notre colonie méditerranéenne.

A côté de cette formule vague, les ingénieurs qui ont étudié de près le transsaharien lui ont donné une forme plus précise et plus sérieuse. M. Paul Leroy-Beaulieu s'est fait le défenseur de ce chemin de fer.

Il semble fort que les partisans du transsaharien ont vu que notre Soudan serait bien mieux desservi par les lignes qui relieraient la côte occidentale et le Niger que par leur chemin de fer; aussi donnent-ils pour point d'aboutissement à celui-ci le lac Tchad; ainsi conçu, il aurait pour but la mise en valeur de nos nouvelles possessions du Bornou, du Kanen, du Ouadaï et du Baghirmi.

Nous n'aurions donc nullement à nous préoccuper du transsaharien si on ne faisait à son occasion intervenir le Soudan, et surtout si sa construction ne devait avoir pour

effet probable de retarder celle des lignes de la côte occidentale.

Les partisans du transsaharien, partant du fait exact de la division en trois tronçons de nos possessions africaines : le Magreb, le Soudan et le Congo, concluent à la nécessité de les relier entre eux. M. Paul Leroy-Beaulieu, à la vérité, ne cherche pas à créer une liaison économique entre l'Algérie et le Soudan; la principale raison qu'il invoque est une raison politique. Dans le cas d'une guerre entre la France et l'Angleterre, le transsaharien serait, dit-il, de toute nécessité pour assurer la défense de nos possessions de l'Afrique occidentale, en même temps qu'il nous permettrait de menacer les possessions anglaises du Niger. Mais, malgré les affirmations de la Compagnie du Niger, les territoires qui lui ont été dévolus ne sont nullement organisés. En fait, si on voulait les enlever à l'Angleterre, il faudrait soumettre les indigènes, qui, à l'heure actuelle, n'ont même pas l'idée que l'Angleterre puisse avoir quelque influence sur eux. Or, ce n'est pas avec des troupes blanches que l'on peut espérer défendre ces pays; la fièvre les aurait promptement décimées. Sous les tropiques, on ne peut compter que sur des troupes indigènes encadrées par des blancs.

Dans ces conditions, le transsaharien nous paraît ne devoit être que de peu d'utilité, pour ne pas dire d'aucune utilité stratégique à l'égard de nos possessions de l'Afrique occidentale. On ne peut donc guère le considérer que comme un outil de pénétration dans les régions situées à l'ouest et au sud du Tchad. A cet égard, il nous paraît prématuré : ces pays, nous les connaissons à peine, et il nous reste encore à en faire la conquête.

Il nous semblerait donc regrettable de voir l'opinion publique s'engouer du transsaharien, d'autant plus que la construction de cette ligne aurait pour effet certain de repousser à une époque indéterminée la construction des

lignes soudanaises, les seules véritablement nécessaires. L'intervention de l'Etat, sous forme de subventions ou de garantie d'intérêts, est indispensable aux entreprises de chemins de fer coloniaux. Or, on peut être assuré que l'effort qu'exigerait le transsaharien obligerait l'Etat à refuser son concours aux autres lignes.

En fait, le chemin de fer indispensable pour mettre en valeur le Soudan, c'est le chemin de fer de Guinée ou un ou un chemin de fer reliant le tronçon du Sénégal au Niger à la côte du Sénégal, c'est-à-dire allant par exemple de Thies à Kayes.

Nous en aurions fini avec cette étude de la mise en valeur des terres soudanaises s'il ne nous restait à rechercher de quelle façon il faut mettre ces terres entre les mains de ceux qui voudront les exploiter. C'est la question des concessions. Elle se pose d'une façon très simple au Soudan et nous pouvons la résumer en très peu de mots.

La manière la plus large d'entendre le régime des concessions, c'est de donner l'ensemble des terres à exploiter à une compagnie à charte. Ce régime ne convient pas au Soudan.

On se fait généralement une idée fausse des compagnies de colonisation, surtout lorsqu'on prend pour exemple les compagnies anglaises contemporaines. Ce ne sont point des organismes exploitant les terres qu'on leur a confiées. Ce qu'elles doivent seulement faire, c'est préparer la colonisation. Donner le Soudan à une telle compagnie serait inutile et même dangereux. Préparer une terre à la colonisation, c'est soumettre les peuples qui l'habitent, c'est ensuite doter cette terre des éléments de pénétration économique. On peut même dire à ceux qui prennent comme type les compagnies anglaises, que les hommes qui ont fondé les compagnies et les gouvernements qui leur ont donné une charte n'avaient d'autres idées en vue que la conquête et l'annexion.

Au Soudan on n'a point à se préoccuper de cela. Nos

terres sont limitées de tous côtés par les frontières tracées par les diverses conventions diplomatiques et la conquête est faite. Ce qu'il reste à faire du côté des Touaregs et dans certaines parties du sud de la boucle n'est plus que de la pacification.

En outre, il n'y a pas d'intérêt économique à donner les terres soudanaises à de telles compagnies. Elles pourraient avoir pour but de préparer l'œuvre de la colonisation en faisant des travaux publics. Au Soudan, aucun de ceux qu'il y a à faire ne nécessite un tel organisme. Il faut d'abord mettre en valeur les terres riveraines du fleuve, et il y a là pour de longues années de labeur. Le seul chemin de fer qui leur est utile doit faire assez de bénéfices par lui-même pour qu'il ne soit point nécessaire d'encourager les capitalistes à sa construction en leur donnant en outre le monopole de l'exploitation de tout un pays.

Nous n'insistons pas sur cette question des compagnies à charte. En créer une au Soudan serait peut-être arrêter pour longtemps la colonisation, une telle compagnie ne pouvant être qu'un prétexte de spéculation sur le terrain.

Ce n'est donc que de concessions d'exploitation dont il peut être question au Soudan.

Ici la question se pose d'une façon fort simple. On ne peut songer à donner des concessions étendues que dans les pays ou elles doivent avoir une réelle utilité d'exploitation. Les sociétés de capitalistes qui demandent des concessions de plusieurs millions d'hectares n'ont d'autre but que de se réserver un territoire où ils aient seuls le droit d'acheter les produits d'exploitation et d'écouler leurs marchandises. D'après ce que nous avons montré, il n'y a, au Soudan, qu'une région où cela ait quelque avantage, la région où se fait la cueillette du caoutchouc. Là il peut y avoir un intérêt à concéder à des compagnies l'exploitation du latex. Mais c'est là au Soudan un phénomène tout local.

Nous avons vu que c'est seulement par l'exploitation agricole ou industrielle qu'on retirera un plein parti des terres soudanaises. Des hommes sérieux ne demanderont jamais à mettre en valeur par ces procédés des étendues de terres mesurant des millions d'hectares.

Il faudrait pour justifier une semblable prétention avoir à sa disposition un capital tel qu'il serait impossible de le rémunérer avec les bénéfices que l'on retirerait de l'exploitation des terres que l'on pourrait mettre en valeur, ce qui sera toujours assez limité. Il y a trop d'essais à faire et les risques à courir sont trop grands pour que pendant de longues années on ne soit obligé à mesurer ses efforts.

Ce n'est que peu à peu que l'on augmentera la surface des terres cultivées.

Les capitalistes qui demanderont d'immenses concessions de terres, avons-nous déjà dit, ne pourront avoir d'autre idée que d'en spéculer, et cette spéculation leur serait fort aisée.

Les terres que l'on mettra immédiatement en valeur sont très déterminées et c'est sur certains points faciles à fixer que porteront les premiers efforts. Qu'arrivera-t-il, par exemple, si une compagnie demande le Macina en concession ? Elle ne pourra émettre la prétention de le mettre en valeur tout entier. Comme ce sont les plus belles terres du Niger, une fois sa concession obtenue, elle sera bien sûre de s'en débarrasser en la détaillant aux colons à de hauts prix.

Il faut prendre garde qu'en pareille matière une faute peut compromettre peut-être pour toujours la mise en valeur de tout un pays.

Cette mise en valeur de terres du Soudan doit s'effectuer d'une manière normale, comme a eu lieu par exemple celle du Far-West ou du delta du Nil, auxquelles les terres du Soudan deviendront comparables.

Une chose à nos yeux doit caractériser le Soudan. Ce n'est point un de ces pays où, sans effort, on trouve des

richesses spontanées. Les hommes qui voudront mettre en valeur les terres créées par le beau fleuve de l'Afrique occidentale auront à faire face à un labeur de tous les instants, à triompher de bien des souffrances. Ce n'est point au commerce désolateur qu'ils devront s'adresser, c'est au travail par excellence qu'ils auront à vouer leur vie, à celui qui féconde la terre.

Ce qui rendra leur tâche plus haute, c'est qu'ils devront être des éducateurs, que ce seront les races instruites par eux qui profiteront plus tard de leurs travaux. Ce qui fera la beauté de la mise en valeur de nos terres du Niger, c'est que ceux qui oublieront le devoir qu'ils auront à remplir échoueront dans leurs tentatives.

Ce qui ennoblira l'œuvre de ceux qui ont travaillé et travaillent à donner ces terres à la France, c'est qu'elles sont de celles dont la mise en valeur honore le pays qui l'entreprend.

ERRATUM

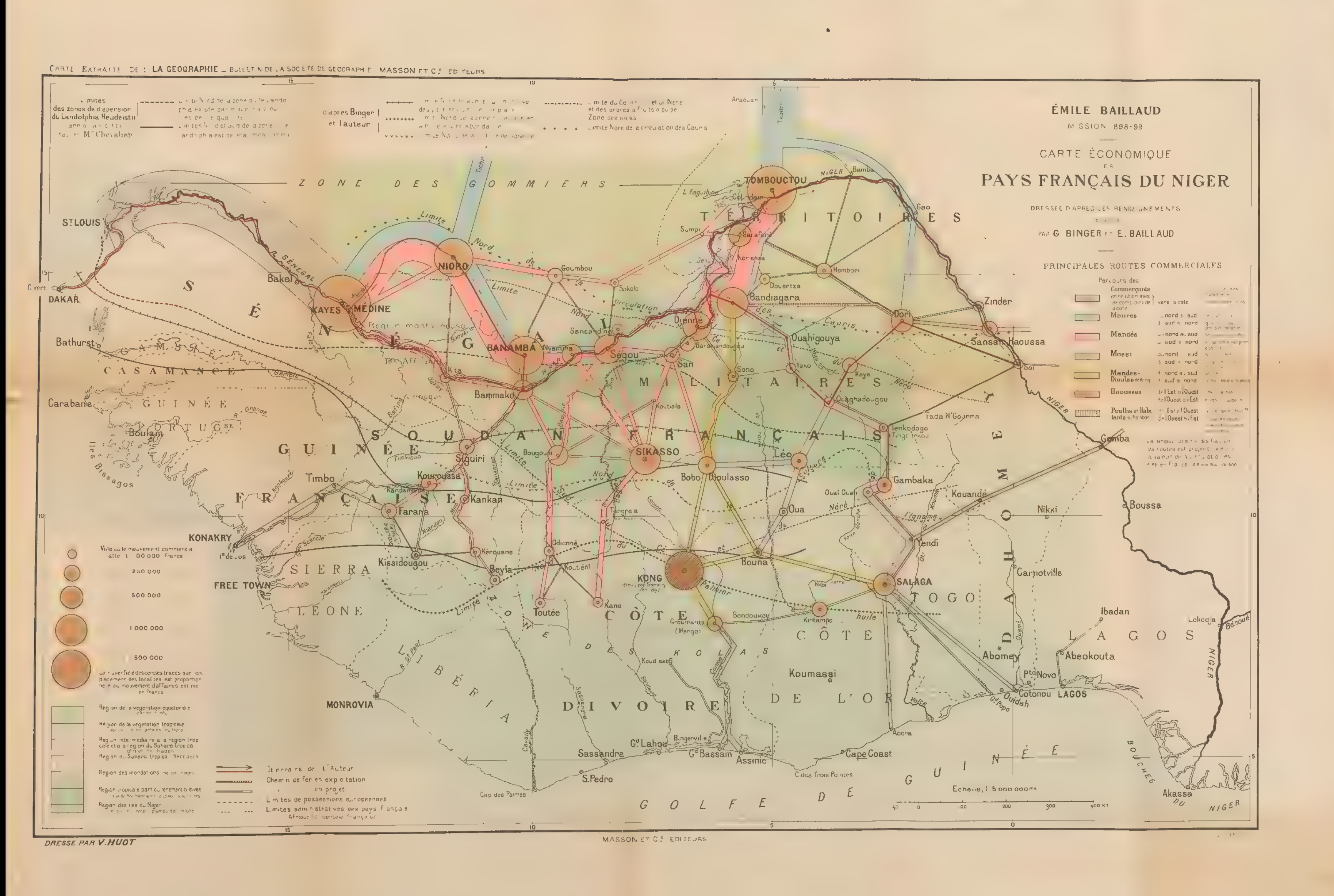
Page 143, dernière ligne : *au lieu de* francs *lire* kilogrammes.
— 144, 2e ligne : *au lieu de* 900,000 *lire* 300,000.
— — 3e et 5e : *au lieu de* 0,17 *lire* 0,25.

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue S'-Rome, 39. — 5999

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

TABLE DES PLANCHES



Carte extraite de : LA GÉOGRAPHIE – Bulletin de la Société de Géographie. MASSON et Cie éditeurs
ÉMILE BAILLAUD
MISSION 1898-99
CARTE ÉCONOMIQUE
DES
PAYS FRANÇAIS DU NIGER
DRESSÉE D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS
PAR G. BINGER ET E. BAILLAUD
PRINCIPALES ROUTES COMMERCIALES
Maures
Mandés
Mossi
Mandés-Dioulas
Haoussas
Peulhs et Habitants
ZONE DES GOMMIERS
TERRITOIRES MILITAIRES
SÉNÉGAL
SOUDAN FRANÇAIS
GUINÉE FRANÇAISE
CÔTE D'IVOIRE
CÔTE DE L'OR
SIERRA LEONE
LIBÉRIA
TOGO
DAHOMEY
LAGOS
GOLFE DE GUINÉE
ZONE DES KOLAS
TOMBOUCTOU
NIORO
KAYES
MÉDINE
BANAMBA
SIKASSO
KONG
SALAGA
Bandiagara
Ségou
Djenné
Bammako
Dori
Ouahigouya
Ouagadougou
Bobo Dioulasso
St LOUIS
DAKAR
Bakel
Bathurst
Carabane
KONAKRY
FREE TOWN
MONROVIA
Sassandre
Gd Lahou
Gd Bassam
Assinie
Cape Coast
Koumassi
Abomey
Ouidah
Cotonou
LAGOS
Zinder
Sansan Haoussa
Say
Gomba
Boussa
Ibadan
Abeokouta
Akassa
Échelle, 1: 5 000 000
DRESSÉ PAR V. HUOT
MASSON ET Cie ÉDITEURS

1558-105

